

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O. S.
9 - VIII - 11
1 IX 1 (11





VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

La ſuite des VOYAGES DU CAPITAINE ROBERT BOYLE, avec la relation du naufrage du Sieur RICHARD CASTELMAN.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

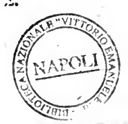
TOME ONZIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques*.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

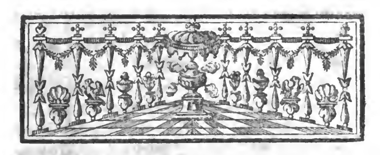


VOYAGES
ET AVENTURES
DU CAPITAINE
ROBERT BOYLE;

Où l'on trouve l'HISTOIRE DE MADEMOISELLE VILLARS, avec qui il ſe ſauva de Barbarie; celle d'un ESCLAVE ITALIEN, & celle de DON PEDRO AQUILIO, qui fournit des exemples des coups les plus ſurprenans de la fortune;

AVEC

La RELATION du voyage, du naufrage & de la conſervation miraculeuſe du Sr CASTELMAN, où l'on voit une deſcription de la Penſylvanie & de Philadelphie ſa capitale.



VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE ROBERT BOYLE.

QUAND le gentilhomme italien eut fini son histoire, nous nous fîmes réciproquement des complimens de condoléance sur nos malheurs, qui étoient tout semblables. Le jour commençoit à poindre, & Mustapha nous dit que nous arriverions à Magazan avant la nuit. Cette nouvelle nous réjouit très-fort, car nous avions compté qu'il nous faudroit un jour davantage. Je priai mademoiselle Villars de me permettre d'ôter la peinture dont je lui avois frotté le visage avant que de partir, vu qu'il n'y avoit plus rien à craindre : elle y consentit ; & je puis dire que, quand j'eus rendu

à son teint sa couleur naturelle, je fus aussi frappé de l'éclat de sa beauté, que si c'eût été la première fois que je l'avois vue. Je la regardois avec admiration, & je ne pouvois me lasser de la regarder, lorsque, tout-à-coup, le ciel se couvrit de nuages qui sembloient nous menacer d'un ouragan. Ces sortes de tempêtes sont fréquentes dans ces mers-là ; & quoique, pour l'ordinaire, elles ne durent pas long-tems, il étoit à craindre que notre petit vaisseau ne pût pas y résister.

Mustapha étoit d'avis de gagner la terre au plutôt ; je ne pus jamais y consentir, & je lui ordonnai de continuer sa route pour Magazan, quelque chose qui en arrivât. Mais la tempête s'éleva tout d'un coup avec tant de violence, que force nous fut de nous abandonner au gré du vent & des vagues, sans savoir où nous allions, parce qu'il faisoit si obscur, que l'on eût dit qu'il étoit nuit. Notre bateau étoit nouvellement construit, & assez fort pour sa grandeur, de sorte qu'il résista fort bien à l'orage ; mais cela n'empêcha pas que la pauvre demoiselle Villars ne fût extrêmement effrayée, ce qui me faisoit plus de peine que tout le reste. La tempête dura presque la moitié du jour ; &, lorsqu'elle eut cessé, & que le tems se fut un peu éclairci, nous nous trouvâmes

hors de la vue des terres. Par bonheur, nous avions une bouſſole : je dis à Muſtapha de s'en ſervir, & de reprendre notre première route. Il le fit ; mais, après avoir vogué pluſieurs heures, & quoique nous euſſions vent arrière, nous ne pûmes encore découvrir aucune terre. Il nous conſeilla alors de ferler nos voiles, & de rebrouſſer chemin, ne doutant pas que nous n'euſſions paſſé Magazan dans la tempête.

Nous nous diſpoſions à ſuivre ſon avis, quand nous apperçûmes un vaiſſeau à une demi-lieue de nous ; car le tems étoit encore embrumé, quoique la tempête eût ceſſé, autrement nous l'aurions découvert aſſez-tôt pour éviter ſa rencontre. Nous gagnâmes le vent ; mais, comme il ſouffloit avec violence, notre voile ſe déchira en deux, de ſorte qu'il nous fut impoſſible de nous ſauver par la fuite ; ainſi nous prîmes le parti de nous mettre à côté, & d'attendre tranquillement le vaiſſeau qui avoit le vent ſur nous & qui faiſoit force de voiles, dans l'eſpérance que ce feroit un vaiſſeau d'Europe. Je priai mademoiſelle Villars de ne point déclarer ſon ſexe, & je fis promettre à l'Italien & à Muſtapha de garder là-deſſus le ſecret. Cependant le vaiſſeau nous joignit, & arbora pavillon de France ; ce qui nous ſur-

prit fort agréablement. Auſſi-tôt nous nous fîmes connoître, & il nous reçut à bord.

Ce vaiſſeau portoit M. Pidau de Saint-Olon, qui alloit à Maroc, en qualité d'ambaſſadeur du roi de France, pour y négocier la paix avec l'empereur. Nous lui fûmes préſentés ſur le champ, & il nous reçut avec beaucoup de bonté. Je lui contai, en peu de mots, toutes nos aventures, excepté celles de mademoiſelle Villars, que je ne pouvois lui dire ſans découvrir ce qu'elle étoit. Il m'écouta avec plaiſir, & nous promit ſa protection ; nous aſſurant que ſes affaires ne le retiendroient pas long-tems à Maroc, & qu'il nous prendroit avec lui pour retourner en Europe. Je le remerciai de ſa généroſité, & je le priai de nous employer en tout ce qu'il jugeroit à propos, diſpoſés que nous étions à le ſervir avec zèle. Il me répondit que, puiſque nous le voulions bien, il avoit actuellement beſoin de nous.

J'ai perdu, me dit-il, trois perſonnes de ma ſuite dans le voyage ; deux ſont mortes de maladie, & la troiſième s'eſt noyée par accident. Vous les remplacerez, s'il vous plaît ; & vous n'avez que faire de vous mettre en peine pour des habits, je vous en fournirai. A l'egard de ce renégat que vous avez pris

avec vous (parlant de Mustapha), je crois que vous serez content qu'on le garde à bord du vaisseau ; car si on le débarquoit sur la côte d'Afrique, il pourroit vous jouer quelque mauvais tour. Ces propositions me firent un très-grand plaisir, & je les communiquai à mademoiselle Villars & à notre gentilhomme Italien, parce qu'ils n'entendoient point le François ni l'un ni l'autre. Mademoiselle Villars me dit, qu'elle se laissoit entièrement conduire par moi ; & l'Italien crut qu'il trouveroit aisément à Mequinez l'occasion de retourner dans son pays, sans passer en France, & même avant que nous pussions repartir avec M. de Saint-Olon. Ainsi je dis à cet ambassadeur que nous étions tout prêts à suivre ses ordres ; mais que nous n'avions pas besoin d'habits, comme il nous en avoit offerts, parce que j'en avois acheté quatre complets, à l'européenne, d'un juif qui me les avoit donnés presque pour rien, avant que de partir de Salé.

L'ambassadeur, content de ma réponse, ordonna qu'on nous mît ensemble, mademoiselle Villars & moi, dans une cabane. Il parut frappé de la beauté de cette charmante personne, qu'il croyoit un jeune garçon ; & il ne put s'empêcher de dire que la nature s'etoit bien trompée en déterminant son sexe, puisqu'elle sembloit

en avoir voulu faire la plus belle de toutes les femmes. Cela me rendit fort inquiet, craignant qu'il ne découvrît la vérité ; mais j'eus bientôt sujet de me persuader qu'il n'avoit pas le moindre soupçon de ce côté-là. Il nous régala magnifiquement à souper, considérant que nous étions en mer, & sur la fin d'un assez long voyage.

Quand il se fut allé coucher, nous nous retirâmes, mademoiselle Villars & moi, dans la cabane qui nous étoit destinée. Je vous laisse à penser quel plaisir je goûtai à me trouver seul avec elle, sans crainte de quoi que ce soit. Elle s'en apperçut à mon air, & me parla de manière que je vis bien qu'elle appréhendoit que ma joye ne fût un effet de quelque pensée criminelle qui me rouloit dans l'esprit. M. Boyle, me dit-elle, j'espère que vous n'avez pas oublié les égards que vous devez à mon sexe, & que vous ne me ferez pas perdre la bonne opinion que j'ai conçue de vous. Je reconnois que je vous ai la plus grande de toutes les obligations, & je ne suis point fâchée d'être en votre pouvoir tant que vous en userez honnêtement. Je n'eus pas la patience de lui en laisser dire davantage ; madame, lui repartis-je, soyez persuadée de la pureté de mes sentimens ; je suis incapable d'avoir aucune pensée qui puisse vous faire la moindre peine. Mais

permettez-moi de vous dire qu'il n'y a perſonne au monde qui ait ſur moi l'empire que vous avez. J'avoue que vous pouvez me punir de la témérité que j'ai de vous faire une pareille déclaration, en mépriſant un cœur qui brûle du plus tendre amour pour vous ; mais je me flatte que vous ne me ferez pas ſi cruelle ; tout ce que je demande, c'eſt que vous me permettiez ſeulement d'eſpérer ; ſi vous me refuſez cela, je ne m'en vengerai point ſur vous, je m'en vengerai ſur moi-même ; je haïrai la vie, & bien-tôt le déſeſpoir terminera mes jours. Je ſerois bien ingrate, me repliqua-t-elle, ſi je prenois plaiſir à vous tourmenter après les obligations que je vous ai. Je regarde la diſſimulation comme un art indigne des honnêtes gens ; &, pour vous parler ſincèrement, je ne ſaurois vous haïr, quand je le voudrois. C'eſt aſſez vous en dire ; & ſi vous connoiſſiez mon humeur, vous ſeriez plus que ſatisfait. Cette déclaration me tranſporta de joie ; & je lui dis en retour tout ce que je pus imaginer de plus tendre. Notre converſation dura pluſieurs heures ; enfin je l'avertis qu'il étoit tems qu'elle ſe couchât, perſuadé qu'elle avoit beſoin de repos. Je l'aſſurai, que quelque plaiſir que j'euſſe à demeurer avec elle, le ſoin de ſa ſanté m'étoit encore plus précieux ; & qu'ainſi je la laiſſois ſeule, dans la cabane,

dormir à son aise. Elle parut fâchée que je fusse obligé de sortir, sachant bien que je ne trouverois pas un endroit propre à me coucher. Je montai sur le tillac, & j'y passai le reste de la nuit à rêver à mes amours. Sur le matin, je fus surpris de voir mon aimable maîtresse toute habillée, qui venoit me relever. Madame, lui dis-je, j'espère que vous n'avez rien eu qui vous ait empêché de dormir. Rien, me repondit-elle obligeamment, sinon de savoir que vous ne reposiez pas ; ainsi je vous prie de vous aller coucher, pendant que je veillerai à mon tour, comme il est bien juste. Je m'en défendis fortement, lui disant que nous n'avions plus qu'une nuit à passer sur le vaisseau, parce que, selon toutes les apparences, nous débarquerions le jour suivant ; & qu'alors nous pourrions nous reposer tout à notre aise.

Nous descendîmes ensemble dans notre cabane, & là nous recommençâmes notre entretien du soir précédent. Elle me dit enfin, qu'elle vouloit attendre à reconnoître autrement que par des paroles les obligations qu'elle m'avoit, jusqu'à ce qu'elle fût plus en liberté, & dans sa propre patrie ; de peur que je ne m'imaginasse que le besoin qu'elle avoit de mon secours fût le seul motif qui l'engageroit à faire quelque chose pour moi. Quand

je me vis en si beau chemin, je résolus d'en profiter. Je lui dis tout ce que ma passion put m'inspirer de plus touchant : enfin, à force de prières, de protestations & de sermens de la fidélité la plus inviolable, elle m'avoua qu'elle s'étoit sentie de l'inclination pour moi dès le premier moment qu'elle m'avoit vu, & qu'elle avoit cru aussi s'appercevoir alors que je l'aimois ; non pas, dit-elle, que j'eusse quelque expérience dans l'art d'aimer, mais j'étois persuadée que ce que vous faisiez pour me rendre service, ne pouvoit avoir d'autre motif que cette passion ; & plus j'y pense, plus j'ai de penchant à vous croire sincère.

Ceux qui ont jamais senti le pouvoir de l'amour, peuvent juger de l'excès de ma joie dans ce moment. Je me jettai aux genoux de cette charmante personne, je lui baisai mille fois la main, & je la serrai contre mon cœur, d'un air si passionné, que je ne me possédois plus. Elle me conjura de me modérer, de peur qu'on ne nous entendît, ou qu'on ne nous vît ; car vous devez vous souvenir, continua-t-elle, de ce que je vous ai dit en vous faisant l'histoire de mes malheurs, que nous fûmes sur le point de perdre la vie ou l'honneur, ma pauvre servante & moi, par une pareille inadvertance. Cette réflexion réprima ma langue, & mes

transports amoureux ; mais elle ne put empêcher mes yeux de parler le langage de mon cœur.

Nous gardâmes quelque tems le silence, mais il fut bientôt interrompu par les cris de joie des matelots qui découvrirent, dans ce moment, la terre. Nous crûmes qu'il étoit à propos d'en aller féliciter l'ambassadeur ; ce que nous fîmes, après avoir pris avec nous notre gentilhomme Italien. Il nous reçut honnêtement, & nous dit, entr'autres choses, qu'il étoit ravi de cette nouvelle pour l'amour de nous ; afin que nous pussions d'autant plutôt nous remettre, à terre, de la fatigue de notre voyage, & des peines de notre captivité. Le capitaine du vaisseau nous assura que nous arriverions au port de Mammora avant dîné. Je fus extrêmement surpris de voir que nous étions au sud de Salé, & par conséquent que la tempête nous avoit rechassés plusieurs lieues au-delà de cette ville. Cependant ç'avoit été un grand bonheur pour nous ; car, si je n'eusse pas dirigé Mustapha suivant mes petites lumières, nous n'aurions point rencontré ce vaisseau françois, & en peu de tems nous serions rentrés malgré nous dans le port de Salé. Cela me fit penser que, comme ce malheureux renégat entendoit fort bien la navigation, il n'avoit point

ignoré le lieu où nous étions après la tempête, & qu'ainſi il avoit deſſein de nous trahir. Je dis ce que j'en croyois à M. de Saint-Olon, qui en jugea de même. Il fit appeller ſur le champ le capitaine du vaiſſeau, & lui ordonna de prendre ſoin que Muſtapha fût étroitement gardé en ſon abſence, & que, s'il venoit des Maures à bord, on ne les lui laiſſât point voir; mais que, du reſte, on lui donnât tout ce qu'il demanderoit. Dès que nous fûmes entrés dans le port de Mammora, & que nous eûmes jetté l'ancre, on envoya le capitaine à terre pour donner avis aux Maures de l'arrivée de l'ambaſſadeur de France. Auſſi-tôt le fort le ſalua de vingt-un coups de canon, que notre vaiſſeau lui rendit coup pour coup. Une heure après, le gouverneur de la place, ſuivi d'un nombreux cortège, vint à bord le complimenter ſur ſon arrivée, & le prier de demeurer dans le vaiſſeau juſqu'à ce qu'il en eût informé l'empereur ſon maître. M. de Saint-Olon, pour répondre aux honnêtetés de ce gouverneur, l'invita à un petit régal qu'il fit préparer ſur le champ. Ni lui, ni ſes gens ne voulurent boire de vin, ſelon la loi de Mahomet; mais, en revanche, ils avalèrent tant de punch, que leur tête s'en reſſentit. Quand ils nous eurent quittés pour retourner à terre, notre vaiſſeau les ſalua

de quelques coups de canon, qui nous furent rendus du fort, auſſi-tôt qu'ils eurent débarqué.

Le lendemain, il vint un ordre de l'empereur, de nous rendre inceſſamment à Mequinez, lieu de ſa réſidence. Ainſi notre ambaſſadeur partit le jour ſuivant, avec tout ſon équipage. Nous l'accompagnâmes, mademoiſelle Villars, l'Italien & moi, en qualité de ſes domeſtiques. Nous étions richement vêtus à l'européenne, & tous montés ſur des dromadaires qu'on nous avoit fournis pour faire le voyage, excepté M. de Saint-Olon, à qui l'on avoit donné, par diſtinction, un beau courſier d'Arabie. A un mille ou deux de Mequinez, nous vîmes l'empereur à la tête de ſon armée, dans une grande plaine. Je crus d'abord que c'étoit pour faire honneur à l'ambaſſadeur de France; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je me trompois fort; & que ce n'étoit-là qu'un pur accident; car notre guide nous fit prendre un autre chemin, pour éviter la rencontre de ce prince. Quand nous fûmes arrivés à Mequinez, l'on nous conduiſit à une maiſon qui appartenoit au conſul françois, ou plutôt que le conſul françois avoit louée pour cette occaſion. A peine y étions-nous entrés, qu'on mit à la porte une garde de Maures, avec ordre de n'en laiſſer ſortir perſonne, non pas même l'ambaſſadeur ni le conſul.

Ce procédé me parut fort étrange ; & , comme la crainte nous rend ingénieux à nous tourmenter, je m'allai mettre dans l'efprit, que c'étoit à caufe de mes compagnons de fortune & de moi, qu'on avoit donné ces ordres, parce qu'apparemment on avoit appris que nous nous étions fauvés de Salé. Mais je revins bientôt de ma frayeur, quand M. de Saint-Olon m'eut dit que c'étoit la coutume des Maures, de ne point permettre aux ambaffadeurs étrangers de faire ou de recevoir des vifites, qu'après qu'ils ont eu leur première audience de l'empereur.

On nous mit, mademoifelle Villars & moi, dans une même chambre, où il n'y avoit qu'un feul lit, à la manière de ce pays-là. Elle me dit qu'elle ne pouvoit fe réfoudre à me laiffer veiller toutes les nuits, comme j'avois fait jufqu'alors, & qu'elle me prioit de coucher avec l'Italien, qui, fans doute, auroit un lit à lui feul ; mais il fe trouva qu'on lui avoit déja donné un compagnon, & qu'il n'y avoit pas moyen d'y rien changer. Ainfi il fallut faire autrement. Je fortis de la chambre, lorfque ma maîtreffe voulut fe déshabiller, & je lui laiffai le tems de fe mettre au lit; après quoi, j'étendis un matelas fur le plancher, & je me jettai deffus dans mes habits; mais ce fut bien en vain, car je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. L'idée

de ma belle, nue dans un lit à deux pas de moi alluma dans mon ame des desirs si violens ; & les efforts que je fis pour les étouffer, étoient tels, que je souffris cruellement. Je prie les lecteurs de m'excuser, s'ils trouvent dans ma rélation quelque chose qui leur paroisse un peu trop libre ; ce sont des faits que je raconte, & je n'ai pas cru devoir les taire, ni pu les exprimer autrement.

Le lendemain, je me levai de bon matin, & je sortis sur le champ pour laisser à mon aimable enchanteresse le tems de s'habiller. Quand je rentrai, elle m'examina fort attentivement, & me dit qu'elle voyoit bien, à mon air, que j'étois indisposé, ce qui l'affligeoit d'autant plus, qu'elle étoit persuadée que cela ne venoit que de manque de repos : mais, ajouta-t-elle, je vous demande en grace de vous déshabiller dans le moment, & de vous mettre au lit ; je vous laisserai dormir tout à votre aise, & je ferai vos excuses à l'ambassadeur. Je m'en défendis long-tems ; mais, à la fin, il fallut céder à ses tendres sollicitations. Elle sortit, & je me couchai ; mais hélas ! le lieu où je me trouvois, ne fit que m'embraser d'une nouvelle ardeur, & qu'éloigner de moi le sommeil. Au bout d'une heure, mademoiselle Villars entra tout doucement dans la chambre, de peur de



Juste Ciel ! vous êtes fort mal, et c'est moi qui en suis la cause ! !

m'éveiller, s'imaginant que je dormois. Il s'en falloit de beaucoup; j'étois dans une si violente agitation de corps & d'esprit, que je commençai réellement à être mal & à avoir de la fièvre. Elle s'en apperçut aussi-tôt; & s'asseyant à côté du lit, elle me demanda, avec une tendre inquiétude, comment je me portois. Je lui pris la main; &, après l'avoir baisée plusieurs fois, je la remerciai de l'intérêt qu'elle prenoit à ma santé. J'étois si brûlant, qu'elle jugea bien, en me touchant, que j'avois la fièvre. Juste ciel, s'écria-t-elle! vous êtes fort mal, & c'est moi qui en suis la cause! Là-dessus les larmes lui coulèrent des yeux avec abondance. Sa tendresse me causa une joie inexprimable; & comme elle avoit la tête penchée sur moi, je l'embrassai, & pressant doucement ses lèvres de corail contre les miennes, je lui dérobai un baiser qui me ravit en extase. Elle rougit de ma liberté; &, sans m'en faire de reproche, elle me pria de nouveau de tâcher de dormir. Je lui dis que cela étoit impossible tant qu'elle seroit auprès de moi; & là-dessus elle voulut se retirer; mais je la retins en l'assurant que si elle sortoit, il me seroit encore plus impossible de prendre du repos. Elle me conjura par l'amour que je lui témoignois, s'il étoit sincère, de lui déclarer ce que j'avois sur le cœur; car

elle vit bien que mon esprit n'étoit pas dans son assiette naturelle. Elle me pressa tant, que je lui avouai enfin tout le mystère ; mais elle se jetta aussi-tôt à genoux, & me supplia de n'en jamais plus parler, me protestant qu'elle étoit si sensible à tout ce que j'avois fait pour elle, qu'il n'y avoit que cela au monde qu'elle pût me refuser. Je lui demandai pardon, & je lui dis que si elle ne m'eût pas tant sollicité, j'avois résolu de mourir plutôt que de découvrir mon mal ; mais que je lui promettois de garder là-dessus un parfait silence, jusqu'à ce qu'elle me permît de le rompre. Mon cher, me repliqua-t-elle, car je ne rougis point de vous appeller ainsi, ayez patience jusqu'à ce que nous soyons arrivés en Angleterre, & je vous jure solemnellement de vous faire mon époux du moment que vous le souhaiterez. Elle accompagna cette protestation d'un doux baiser, ne considérant pas qu'en tâchant d'éteindre le feu qui me consumoit, elle jettoit de l'huile dessus, & ne faisoit que l'augmenter. Je lui dis alors que le véritable amour ne s'arrêtoit pas à de simples formalités, & que les mariages étoient faits au ciel. Je l'espère, me repartit-elle ; mais je vous supplie encore un coup, par tout ce que vous avez de plus cher, de ne plus parler de cela. Je l'assurai que je lui obéirois, dût-il m'en coûter

la

la vie. Nous fûmes interrompus par un domestique de l'ambaſſadeur, qui venoit nous inviter à dîner avec lui : je m'en excuſai, diſant que je me trouvois un peu indiſpoſé. Un moment après qu'il ſe fut retiré, l'ambaſſadeur lui même entra, ſuivi de ſon médecin, pour voir quel étoit mon mal. Le médecin me tâta le pouls, & aſſura que j'avois la fièvre, mais qu'il ne doutoit point que la ſaignée ne me tirât d'affaire. Je lui dis là-deſſus que j'eſpérois d'être mieux le lendemain, ou qu'autrement, je ſuivrois ſon avis. Cependant M. de Saint-Olon voulut que M. Villars (c'eſt le nom que portoit ma maîtreſſe) fût dîner avec lui. Cette charmante perſonne avoit eu bien de la peine à ſe remettre du trouble où l'avoit jettée la vue de mon indiſpoſition, ou plutôt de l'excès de ma paſſion qui en étoit la cauſe. En me quittant, elle me ſerra la main, & me dit : tâchez de prendre quelque repos, & comptez que vous ſerez bientôt rétabli.

J'étois dans une agitation trop violente pour profiter de ce conſeil : je ne fis que rêver à une infinité de choſes toutes différentes ; & quelques efforts que je fiſſe ſur moi-même, l'amour l'emporta toujours ſur la raiſon. Mademoiſelle Villars, impatiente de ſavoir comment j'avois paſſé le tems du dîner, quitta la compagnie auſſi tôt

que la bienſéance le lui permit, & vint dans ma chambre. Elle entra tout doucement, comptant que je dormois : mais, quand elle vit que j'étois encore dans le même état, & que je ne pouvois modérer l'ardeur de ma paſſion, elle s'écria en verſant un torrent de larmes : faut-il donc que, pour vous ſatisfaire, je me perde pour jamais ? Juſte ciel ! à quelle extrémité ſuis-je réduite ! Non, madame, lui repartis-je, je fais tous mes efforts pour réprimer mes déſirs ; & j'ai réſolu de vaincre, ou de mourir. Elle demeura auprès de moi juſques à ſouper, & tout notre entretien roula ſur la force de l'amour. Quand elle fut ſortie, je me levai & je m'habillai ; mais le déſordre de mon eſprit avoit ſi fort dérangé ma ſanté, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Je ne fus pas long-tems ſeul ; en moins d'une heure, mon aimable maîtreſſe revint, & s'appercevant de ma grande foibleſſe, elle me conjura de me remettre au lit, & qu'elle me veilleroit : je lui proteſtai que rien au monde, ni elle-même, qui m'étoit plus précieuſe que le monde entier, ne me feroit jamais troubler ſon repos. Au lieu de me répondre, elle tomba dans une profonde rêverie. Nous étions aſſis ſur le lit, l'un auprès de l'autre ; la foibleſſe ne me permettant pas de me tenir debout. Enfin, après avoir gardé aſſez long-tems le ſilence, elle me prit la main ;

&, me regardant d'un air tendre, elle me parla en ces termes :

Mon cher, j'ai enfin gagné sur moi de condescendre à vos désirs : je ne saurois vous voir plus long-tems dans cet état, sans contribuer à votre repos. Jurez-moi ici solemnellement que vous me prenez pour votre femme, & je vous permets de faire tout ce qu'il vous plaira. Je me flatte que vous êtes un homme d'honneur, & que vous ne refuserez point de m'épouser en face d'église, dès que cela se pourra ; c'est dans cette confiance que je me donne à vous. Rien au monde ne pouvoit me surprendre plus agréablement que ce peu de paroles : j'en fus tout transporté de joie. Je me jetai à ses pieds, je lui baisai les mains, & je fis, en un mot, tout ce qu'un amant passionné peut faire en pareil cas. Madame, lui dis-je, vous me rendez le plus heureux des mortels ; & si je croyois que mon cœur ne fût pas d'accord avec ma langue, dans la protestation solemnelle que je vais faire, je m'arracherois tout à l'heure l'un & l'autre. M'étant mis ensuite à genoux, je prononçai ces paroles : Grand Dieu, qui connois le cœur de l'homme, je me soumets à tes jugemens les plus terribles, si jamais je fais infidélité à cette aimable personne, que je prends aujourd'hui en ta présence pour

ma légitime femme, & comme la plus grande bénédiction qui pût m'arriver en ce monde. Et moi, dit mademoiſelle Villars, auſſi à genoux, je jure de ne donner place dans mon lit ni dans mon cœur à perſonne qu'à vous; & par ce baiſer, continua-t-elle en m'embraſſant, je ſcelle notre union. Je lui dis que rien ne pouvoit être plus fort que cet engagement réciproque, & que l'égliſe ne pouvoit faire autre choſe que le ratifier.

Cependant je touchois à l'heureux moment qui devoit me mettre au comble de la joie, par la poſſeſſion de ce que j'eſtimois le plus ſur la terre : les rois ſur leur trône me ſembloient au-deſſous de moi, & je n'aurois pas changé ma ſituation contre celle du plus grand monarque de l'univers. Je priai mon épouſe, qu'un petit vermillon de pudeur qui lui étoit monté au viſage, rendoit encore plus belle, de me permettre de lui ſervir de femme-de-chambre, & de la déshabiller. Mon amour, ma vie, mon cher mari, me dit-elle, je dois vous obéir en tout ce qui dépend de moi; & ſi j'y manque jamais, puiſſé-je, en perdant votre affection, être la plus malheureuſe de toutes les femmes! J'étois trop impatient pour lui répondre quelque choſe. Je la déshabillai; je la mis au lit, & vous pouvez compter que je

ne tardai pas à la ſuivre. La nuit avoit tiré ſes voiles ſur nous, & je me plongeai dans une mer de plaiſirs, trop raviſſans, pour pouvoir les exprimer par des paroles.

Le lendemain, l'ambaſſadeur remarqua à notre air que nous étions tous deux contens, & me félicita de ce que je me portois mieux. Il n'y eut jamais d'épouſe plus tendre que la mienne; & je puis dire que la jouiſſance, loin de ralentir ma paſſion, ne fit que l'augmenter. M. de Saint-Olon devoit avoir ſa première audience de l'empereur le jour ſuivant, & nous devions tous être prêts à partir ſur les ſept heures du matin. Nous nous levâmes de bonne heure, ma chère épouſe & moi, & nous mîmes de magnifiques habits neufs qu'on nous avoit donnés pour ce jour-là. Le gouverneur d'Alcaſſar, Hamet-Addo-Riffy, comme maître des cérémonies, vint nous prendre, ſuivi de pluſieurs Maures de qualité, & d'une troupe de noirs pour nous ſervir de gardes. Nous nous mîmes en marche environ huit heures, dans l'ordre ſuivant. 1°. Douze gardes maures; 2°. pluſieurs gentilshommes, deux à deux; 3°. l'ambaſſadeur, ayant à ſa droite Hamet-Addo-Riffy (parmi les Maures, la gauche eſt la place d'honneur, parce qu'alors on a à ſa diſpoſition leur épée), & pré-

cédé de deux trompettes & de deux timbaliers; 4°. vingt-quatre gentilshommes de la ſuite de l'ambaſſadeur, deux à deux; 5°. douze eſclaves françois qui portoient les préſens; 6°. douze autres gardes maures. La marche étoit fermée par la populace, qui nous diſoit cent injures : il y en eut même quelques-uns d'aſſez hardis pour nous jeter des pierres; mais les gardes les rouèrent de coups de bâton. Nous étions tous à pied, quoique nous euſſions plus d'un mille à faire pour arriver au palais de l'empereur. La fatigue que ma chère épouſe étoit obligée d'eſſuyer, me faiſoit beaucoup de peine, car il faiſoit une chaleur exceſſive; encore avions-nous un grand avantage, en ce que, marchant immédiatement après l'ambaſſadeur qui nous l'avoit ainſi ordonné, nous étions à l'abri du ſoleil ſous le paraſol qu'on portoit ſur ſa tête.

Nous entrâmes dans le palais par la porte de marbre, ainſi appelée, parce qu'elle eſt ornée de deux piliers de marbre; & de-là, marchant entre deux murs blancs bordés de gardes noires, nous arrivâmes à un palais magnifique, où l'on nous commanda de faire halte, juſqu'à ce qu'on eût informé l'empereur de notre arrivée. Après avoir attendu là quelque tems, nous vîmes venir ce prince

par une des avenues qui conduisent au pavillon, monté sur un cheval blanc. Ses gardes, qui s'étoient rangés en haie, se prosternèrent la face contre terre quand il passa. Il faisoit assez pauvre figure, & n'avoit pas grand air. Aussi-tôt qu'il fut arrivé au portique, il donna une lance qu'il portoit à l'un de ses gardes, descendit de cheval, entra dans l'appartement où nous étions, & s'accroupit sur le plancher, sans avoir rien sous lui. Il n'avoit rien dans son habillement qui le distinguât du reste de ses sujets; seulement il étoit enveloppé jusqu'aux yeux d'un mouchoir couleur de chocolat qui ne paroissoit pas fort propre. Il avoit les bras & les jambes nues, le teint bazané, & paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Il étoit d'une moyenne taille, & fort maigre. Il avoit les cheveux noirs tirant sur le gris, les joues enfoncées, les yeux bleus, un petit nez crochu & les lèvres grosses. Quelques-uns de ses courtisans s'assirent à sa droite & à sa gauche, les jambes & la tête nues. Un noir se tenoit derrière lui avec un grand éventail dans sa main pour le rafraîchir & pour chasser les mousquites, sorte de petites mouches fort incommodes dans la plus grande partie de l'Afrique. Mahomet-Ben-Addo-Otar son premier ministre & son favori, étoit le seul qui se tenoit debout.

Auſſi-tôt que ce prince ſe fut accroupi ſur le plancher, il répéta par trois fois ces mots: *Arabes, tay buou*, c'eſt-à-dire, *Vous êtes bien venus;* expreſſion dont les Maures ſe ſervent d'ordinaire quand ils reçoivent un étranger. Alors notre ambaſſadeur lui fit un diſcours en françois, qu'il avoit préparé pour cette occaſion. Ce diſcours n'étoit guère qu'un éloge diffus & ennuyeux de Louis XIV & de l'empereur de Maroc; mais les François aiment les longs complimens. Quand l'ambaſſadeur eut achevé, l'interprète lut le diſcours en arabe au prince, qui l'écouta patiemment juſqu'au bout, quelque long qu'il fût & en françois & en arabe; ce qu'on regarda comme un bon augure. Il s'excuſa même ſur ce que la fête de leur ramadan ou de leur pâque l'avoit empêché de donner plutôt audience à l'ambaſſadeur. Après les complimens ordinaires, M. de Saint-Olon lui préſenta toute ſa ſuite. Je remarquai que l'empereur prit beaucoup garde à ma femme, & qu'il la lorgna même pluſieurs fois; ce qui me cauſa une grande inquiétude; car dans le royaume de Maroc, il eſt auſſi dangereux d'être bel homme que belle femme, ſi le brutal de prince en a envie. Dans la crainte de quelque accident, je ſoupirois après la fin de l'audience.

Lorſque l'ambaſſadeur nous eût préſentés à l'empereur, il ordonna qu'on étalât devant lui ſes préſens : ils conſiſtoient en de belles armes faites à Paris, pluſieurs montres & du drap d'Angleterre, deux magnifiques tapis de Perſe, & deux pièces de brocard d'or & d'argent. L'empereur donna en retour à M. de Saint-Olon quatre jeunes eſclaves, dont trois étoient françois (quoiqu'il les crût tous de la même nation), & le quatrième anglois, & le même homme dont j'ai fait mention au commencement de cette hiſtoire, qui partit avec moi de Londres pour aller à bord du vaiſſeau *le Succès*. Je fus extrêmement ſurpris de le voir, me ſouvenant très-bien qu'il étoit auprès de moi lorſque je tombai dans la mer, & que je fus pris par le corſaire de Salé. J'attendis avec impatience l'occaſion de m'entretenir avec lui en particulier, quoique je ne puſſe pas m'appercevoir qu'il me reconnût, peut-être étoit-ce à cauſe de mon changement d'habit, & parce que le ſoleil m'avoit terni le teint.

Après avoir donné à M. de Saint-Olon les jeunes eſclaves, l'empereur ſe leva, monta à cheval, & partit. Nous nous en retournâmes dans le même ordre que nous étions venus, ſeulement le premier miniſtre Mahumed-Ben-Addo-Otar nous reconduiſit juſqu'à la porte

de marbre. Quand nous fûmes arrivés à la maison, je dis à ma chère Villars l'angoisse où j'avois été lorsque l'empereur lui faisoit les doux yeux. Elle me répondit qu'elle s'en étoit bien apperçue, & que cela lui avoit fait une peine extrême ; car, ajouta-t-elle, j'avois oublié, dans ce moment, que j'étois déguisée en homme. Quoi qu'il en soit, nous nous souhaitions tous deux sur le vaisseau, & l'ambassade finie, parce qu'alors nous n'aurions plus rien à craindre.

Le jour suivant, nous entendîmes un grand bruit dans la rue, & étant courus à la fenêtre pour en savoir la raison, nous ne fûmes pas peu surpris de voir Hamet, notre renégat irlandois, avec plusieurs prisonniers, les fers aux mains, qu'on menoit à l'empereur, afin qu'il choisît ceux qu'il voudroit pour ses esclaves. Nous nous retirâmes bien vîte, de peur qu'il ne nous apperçût. Sa vue renouvella nos frayeurs, & nous resolûmes de demander sur le champ la permission de nous en aller à bord, crainte de quelque revers. Aussi-tôt je m'en fus chez l'ambassadeur, & je lui déclarai ce que nous avions vu, le priant en même tems de nous permettre de retourner sur le vaisseau. Il me dit qu'il m'accordoit ma demande pour M. Villars & pour l'Italien; mais qu'il me se-

roit obligé, si je voulois demeurer avec lui, parce qu'il prévoyoit qu'il auroit grand besoin de mon secours; m'assurant qu'au cas qu'il m'arrivât quelque chose, il répondoit de ma liberté. Quoique cela me perçât le cœur, il n'étoit pas prudent ni poli de le refuser. Je lui promis de faire tout ce qu'il souhaiteroit; mais je le priai de ne m'envoyer dehors que le plus rarement qu'il se pourroit. Je retournai auprès de mon épouse: mes lecteurs souriront, peut-être, de ce que je l'appelle ainsi; cependant je puis les assurer que nous nous croyions aussi-bien mariés, que si le prêtre en eût fait la cérémonie, quoique nous fussions résolus de ne point la négliger, dès que l'occasion s'en présenteroit. Je lui communiquai la demande de l'ambassadeur, & ma promesse. Elle convint que j'avois eu raison de me rendre à ses instances, mais elle ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes à la pensée de notre séparation, quelque courte qu'elle dût être. Son départ & celui de l'Italien étoit fixé au lendemain, & nous passâmes la nuit dans les soupirs, dans les pleurs, & dans un abattement qui ne présageoit rien de bon. Cependant il fallut se quitter. Je fus plusieurs heures avant que de pouvoir me remettre du trouble où me jetta cet adieu, pour paroître devant l'embassadeur. A

la fin, voyant que je tardois à venir, il m'envoya chercher, & me dit que la raison pour laquelle il avoit souhaité que je restasse avec lui, étoit celle-ci : le roi son maître l'avoit chargé de faire faire quelques observations sur les coutumes & sur les manières de cette partie de l'Afrique ; & il avoit cru remarquer en moi des talens propres à l'assister dans ce dessein. Je lui repliquai qu'il pouvoit me commander, & que je tenois à honneur qu'il me jugeât digne de le servir. Le lendemain nous apprîmes, par la personne qui avoit conduit ma femme & l'Italien au vaisseau, qu'il les avoit vu arriver heureusement à bord : ce qui me consola un peu.

Cependant je priai l'ambassadeur de m'accorder la permission de m'entretenir un moment avec le jeune esclave dont j'ai parlé plus haut, & que l'empereur lui avoit donné. Aussi-tôt il le fit venir, & je lui demandai comment il étoit tombé entre les mains des Maures. Il fut prodigieusement surpris de me voir là, & à peine pouvoit-il en croire ses yeux; car il n'y avoit personne sur le vaisseau le Succès, qui ne crût que j'avois été tué ou noyé, lors de notre combat avec le corsaire de Salé qui me prit. Il me dit donc que trois jours après que ce vaisseau se fut séparé du navire de guerre espagnol, un

autre pirate algérien le rencontra & le prit, après une résistance opiniâtre; & que le capitaine & plusieurs autres furent tués dans le combat. Pour moi, ajouta-t-il, j'eus le bonheur d'être vendu pour le service de l'empereur: je l'appelle un bonheur, parce que cela m'a procuré l'avantage d'être donné à M. de Saint-Olon, & que j'espère à présent de me voir bientôt en liberté.

Je répétai à l'ambassadeur, en François, ce que ce jeune homme venoit de me conter; & il eut la bonté de me dire que, pour m'obliger, il vouloit le prendre sous sa protection. Le premier ministre, Mahumet-Ben-Addo-Otar, lui rendit plusieurs visites. Je me souvins qu'il avoit été ambassadeur en Angleterre, & comme il s'expliquoit en Anglois, & que je lui servois d'interprête, ses discours me donnèrent de grandes ouvertures pour le dessein qu'avoit M. de Saint-Olon; car il étoit assez courtois, quoique, dans le cœur, ennemi des Anglois.

Je crois qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici une idée succincte du gouvernement, des coutumes, & du génie des Maures de Fez & de Maroc, en commençant par leur dernière révolution.

Le présent empereur, Muley Ismaël, prétend descendre de Mahomet même. Il est fils de

Muley Xérif, roi de Taphilet, auquel ſuccéda Muley Archyd, qui mourut dans une débauche qu'il fit avec ſes courtiſans. Cette mort inopinée, qui arriva en 1672, donna lieu à pluſieurs de la famille de ce prince d'exciter des ſoulèvemens dans leurs différens gouvernemens : mais Muley Iſmaël étant le plus aimé du peuple, & d'un eſprit entreprenant, ſe fit proclamer roi de Taphilet, & ſe ſaiſit des tréſors de ſon frère, n'ignorant pas que l'argent eſt le nerf de la guerre. Son neveu, Muley Hamet, lui donna le plus de peine ; car il s'étoit fait un grand parti qui l'avoit déclaré roi de Sus & de Maroc. Il ſoutint pluſieurs combats ; mais, à la fin, il fut vaincu comme les autres ; & Iſmaël demeura tranquille poſſeſſeur de Taphilet, de Maroc & de Fez. J'ai déja fait la deſcription de ſa perſonne. Son empire a quatre cens vingt lieues du nord au ſud, & plus de cent cinquante de l'eſt à l'oueſt.

Les Européens ont trois places fortes ſur la côte d'Afrique. Magazan, ſur l'Océan, appartient aux Portugais ; les Eſpagnols poſſèdent Meliſſe & Ceuta ſur la Méditerranée. Ces derniers avoient encore deux forts, ſavoir Larache & Mammora ; mais le préſent empereur les en a chaſſés honteuſement. Tanger leur a une fois appartenu ; mais ils l'abandonnèrent, il y a

quelques années, après en avoir démoli les fortifications.

L'empereur n'a, dans tout ſon empire, que neuf ports de mer ; ſavoir, Sancta-Cruz, Safy, Salé, Mammora, Larache, Arzille & Tanger ſur l'Océan d'Afrique ; Zaffarine & Tétuan ſur la Méditerranée, quoique Tétuan ſoit à deux lieues de la mer.

Santa-Cruz, ou la Sainte-Croix eſt le premier port vers le midi. La ville a à peu près un mille de long, & un quart de mille de large. Les principaux marchands ſont des juifs, qui négocient avec l'Angleterre & avec la Hollande. Leur commerce conſiſte en peaux, en dattes, en cuivre, & en cire de mouches à miel.

Safy, ou Sophie paroît enſuite. Cette ville eſt ſituée ſur une colline : elle fait un plus grand négoce que Santa-Cruz.

Salé eſt ſitué à trente-cinq lieues au ſud oueſt du cap de Spartel. Il eſt partagé en deux villes, l'ancienne, & la nouvelle ; les natifs du pays l'appellent Arbat. Il y a un grand port, & un château fort, bien muni de canons, ſi les Maures ſavoient en faire uſage. La ville eſt grande & bien peuplée, mais toutes les murailles en ſont renverſées. J'y vis les ruines d'une égliſe, le clocher ſubſiſtoit encore ; c'étoit un magnifique bâtiment gothique. Le commerce de Salé

consiste principalement dans le butin que les corsaires de Barbarie y apportent.

Mammora, qui appartenoit autrefois aux Espagnols, est à-peu-près à sept lieues plus loin du côté du nord. Elle est située dans un fond, environné de montagnes, ce qui en rend l'air très-mal-sain, à cause de l'excessive chaleur, qui y règne. La baie est belle, grande, & à couvert de tous vents. Cette ville est, pour ainsi dire, le rendez-vous de tous ceux qui vont à Méquinez, à présent la capitale de Maroc.

L'autre port, du côté du nord, est Larache; ville agréablement située, & bien fortifiée, mais à la honte éternelle des Espagnols, rendue à Muley Ismaël après un siège de cinq mois. Deux mille soldats, & cent officiers y furent faits prisonniers; force plus que suffisante pour défendre cette ville contre toutes les puissances de l'empereur, car il ne leur manquoit ni provisions de bouche, ni munitions de guerre; mais laissons-les, eux, & leur poltronnerie, pour dire quelque chose d'Arzille ou Azilath, qui est environ à douze lieues plus au nord. Cette place n'est fameuse que pour le tabac, dont les habitans font rarement commerce au dehors, parce qu'ils en vendent assez aux natifs de Maroc.

Tanger

Tanger étoit une belle ville, grande, & bien fortifiée, lorsqu'elle appartenoit aux Anglois ; mais, depuis qu'ils l'ont abandonnée, & qu'ils en ont rasé les fortifications, les Maures n'ont pas jugé à propos de la réparer.

Zaffarine est une place très peu considérable, & sur laquelle nous ne ferons aucune remarque particulière à cause de cela même.

Le dernier port que nous avons nommé c'est Tétuan. Cette ville est six milles en terre, mais sans aucune fortification. Les habitans sont venus originairement de la province de l'Andalousie en Espagne, comme la plupart des Maures qui sont sur les côtes d'Afrique. Les hommes sont blancs, assez polis, fort honnêtes aux étrangers, & aux chrétiens, & ayant peu d'égards pour l'empereur de Maroc.

Les habitans de Maroc ont, pour la plupart, le teint basané. Ils sont paresseux, & fainéans, & l'on peut dire qu'ils rassemblent tous les vices du genre humain. Ils sont défians au suprême dégré, traîtres, jaloux, & l'ignorance même. Ils se disent musulmans, ou véritables croyans, & cependant on ne peut jamais faire fonds sur leur parole. En général, les Maures ne sont pas grands soldats. Les histoires espagnoles les représentent souvent comme des gens adonnés à la galanterie, mais je n'ai jamais pu remar-

quer que ce fût-là leur penchant. Il faut avouer qu'ils manient un cheval avec beaucoup d'adresse. Ils ont les chrétiens en abomination; jusque-là que le mot même de chrétien signifie chien dans leur langue. Ils sont toujours après à chercher tous les moyens imaginables pour les détruire, parce que Mahomet leur a enseigné, dans son alcoran, que ceux qui mourroient en combattant contre les chrétiens, iroient immédiatement en triomphe en paradis. Bien plus, si leurs chevaux meurent dans la bataille, ils sont aussi transportés, sur le champ, dans le ciel, car les Maures espèrent d'avoir le plaisir d'aller là à cheval, tout comme sur la terre.

Quoique la poligamie leur soit permise, ils ne peuvent cependant épouser que quatre femmes, auxquelles ils sont obligés d'assigner un douaire; & si jamais ils les renvoyent, il faut qu'ils le leur donnent. Mais ils peuvent avoir autant de concubines qu'ils jugent à propos; & ils ont cet avantage, que, quand elles ne leur plaisent plus, ils les vendent au plus offrant: il faut seulement qu'ils gardent leurs enfans. Ils prennent les idiots, & les simples pour des saints, lorsque ce sont des hommes; car pour ce qui est des femmes, ils croient qu'elles n'ont pas d'ames, & qu'elles n'ont été créées que pour la propagation. Ils ne leur

permettent pas d'entrer dans leurs mosquées, parce qu'ils les jugent indignes d'être admises dans le ciel. Ils prient pourtant chez eux. Tous les vendredis, ils s'habillent en bleu, qui est leur deuil, & ils se rendent aux lieux où l'on enterre les morts, pour pleurer sur les tombeaux de leurs amis défunts. Ils louent des gens exprès pour se lamenter, pour crier, ou plutôt pour hurler auprès des sépulchres, comme je l'ai entendu faire aux Irlandois; & ces pleureurs de profession demandent au mort pourquoi il s'est laissé mourir, puisqu'il avoit tout ce qui lui étoit nécessaire dans ce monde. Ils passent leur tems à dormir, à manger, à boire, à folâtrer avec leurs femmes, à aller à cheval, & à réciter leurs prières: récitation, qu'ils font d'une manière si froide, & si indolente, qu'il semble qu'ils soient endormis. Ils n'apprennent jamais à lire, & le jeu leur est défendu.

Ils portent d'ordinaire un chapelet dans la main, comme les catholiques-romains. Pour chaque grain, ils ont une courte prière; &, en la récitant, ils laissent couler le grain entre leurs doigts. Ces prières ne consistent qu'à exalter les différens attributs de Dieu, comme: Dieu est grand, Dieu est bon, Dieu est infini, Dieu est miséricordieux. L'empereur ne dif-

fère de ces malheureux, qu'en ce qu'il rassemble en lui toutes leurs mauvaises qualités, avec un surcroît de cruauté, & d'avarice. On m'a dit que, dans les vingt ans qu'il a régné, il a tué de sa propre main vingt-trois mille hommes ; & je suis porté à le croire ; car, dans les vingt-un jours que nous restâmes à sa cour, il en tua quarante-sept.

Il n'y a personne qui ne soit étonné de voir la soumission & la patience des sujets de cet empereur sous une tyrannie si cruelle. Mais il faut savoir qu'outre leur défaut de puissance pour se délivrer de ce joug, on leur enseigne à croire que, s'ils meurent par la main d'un roi qui soit Xérif, c'est-à-dire, successeur de Mahomet, ils vont immédiatement après au ciel. Ceux qui n'ont pas envie d'y aller avant leur tems, n'ont qu'à fuir ce prince quand il est habillé en jaune, qui est sa couleur meurtrière ; car alors il ne se va point coucher qu'il n'ait teint sa robe de sang.

Comme j'étois, un jour, près du palais, à regarder quelques nouveaux bâtimens, je l'apperçus donnant ses ordres à ses travailleurs. Ses esclaves conduisoient des charrettes remplies de matériaux ; &, comme ils passoient devant lui, il donna des coups de bâton à quelques-uns, parce qu'ils alloient trop vîte. Il y en eut

d'autres qui, pour corriger cette faute, & éviter le châtiment, voulurent marcher à pas comptés; mais il les battit, parce qu'ils alloient trop lentement. J'en vis un qui, tout tremblant de peur, & se baissant jusqu'à terre, marchoit devant sa charrette; l'empereur blessa son cheval au côté; le cheval fit un saut, renversa l'esclave & lui passa par-dessus le corps. Son camarade, qui le suivoit, accourut pour le secourir; mais ce barbare prince lui lança un dard qui lui entra dans l'épaule. L'esclave, après l'avoir tiré dehors, le présenta à genoux à l'empereur, qui, lorsque ce malheureux fut à quelque distance, le lui jetta de nouveau, & le blessa à l'épine du dos. Le pauvre fou le retira encore, &, tout couvert de son sang, le rendit au roi; mais, comme il se prosternoit en le présentant, il tomba de foiblesse aux pieds du barbare, qui, pour comble de faveurs, l'enfila par le dos, & le cloua à la terre.

Cette vue m'avoit tellement troublé, & m'avoit fait une telle horreur, que je fus longtems avant de pouvoir revenir à moi-même. Je regardai ce pauvre esclave comme un fou; car, si j'eusse été à sa place, j'aurois, dès la première fois, renvoyé le dard dans le corps de l'empereur; il étoit sûr de mourir, & ç'auroit été, ce me semble, une espèce de consolation,

que d'avoir fait faire le même chemin à l'auteur de sa mort.

Ce prince avoit coutume de tuer ses esclaves sur la moindre petite plainte que les Maures lui portoient; & ces malheureux en faisoient souvent, par haine, contre les chrétiens. Mais, trouvant que le nombre de ses esclaves diminuoit trop, il prit une autre méthode. A la première plainte qu'on lui fit, il tua l'esclave; mais il ordonna à celui qui se plaignoit, de lui payer, sur le champ, le double de ce qu'il lui avoit coûté, ou de lui en trouver dans l'instant deux autres: ce qu'il fut obligé de faire. Cette manière d'agir leur ferma la bouche pour l'avenir.

On dit qu'il a beaucoup d'esprit & de courage, qu'il est fort actif & très-adroit à manier un cheval & à lancer un dard. Il ne boit point de vin, parce que sa religion le défend: mais, quand il a pris de l'opium, ou bu un certain mélange qu'il fait lui-même, composé d'eau-de-vie, de cinamome, de clous de giroffle, de grains d'anis & de noix muscade, malheur à celui qu'il rencontre dans son chemin. Il est fort adonné aux femmes, n'ayant pas moins de quatre cens concubines. Il a cent dix-huit enfans mâles, & environ deux cens filles. Il a donné le nom de Muley-Zeyden à celui de ses

fils qu'il destine pour son successeur. Il l'a eu d'une noire qui le conseille en toutes choses, & qu'on regarde comme une femme fort adroite, & fort politique. Son revenu consiste dans les présens que lui font les gouverneurs de ses provinces, & les Arabes qui vivent dans des cabanes, & qui sont répandus en divers lieux de ses états. Quand il veut avoir de l'argent, il envoye chercher un de ces gouverneurs, qui, sachant bien ce que l'empereur lui veut, se munit à proportion; si bien que l'empereur plume les gouverneurs, & ceux-ci plument le peuple. Par là, il arrive qu'il n'y a que lui seul de riche, & cependant il ne sait que faire de ses richesses, ni à quel usage les employer, car il les cache; & le confident du secret est toujours sûr de perdre la vie pour l'avoir aidé à les cacher.

Méquinez, la capitale du royaume, & le lieu de la résidence de l'empereur, n'étoit autrefois qu'un petit village; mais, aujourd'hui, il y a six cens mille habitans, & les rues y sont si remplies de monde, qu'à peine y peut-on passer. La ville est très-médiocre, fort mal bâtie, & lorsqu'il pleut, la plus sale où j'aie jamais été. Les rues n'y sont point pavées, & lorsqu'il fait sec, la poussière vous suffoque. A la vérité, le palais est fort grand, ayant

quatre milles de tour, en y comprenant les jardins, mais il eſt mal ménagé ; vous y verrez, par exemple, un beau pilier ſervir d'appui à une vieille muraille preſque ruinée ; & cependant l'empereur employe preſque tout ſon tems à bâtir. Pour couper court, ſon palais reſſemble à une dentelle d'or couſue ſur un habit de bure.

Ses écuries ſont le bâtiment le plus régulier de tous ; & il ne faut point en être ſurpris, car les Maures ont beaucoup de vénération pour les chevaux. Ils portent autant de reſpect au cheval, qui a été en pélérinage à la Mecque, qu'au pélérin même qui l'a monté. Le roi en avoit un qui étoit toujours magnifiquement caparaçonné ; il avoit un eſclave exprès pour le ſoigner, & qui le ſuivoit par tout avec un pot & un linge pour le tenir propre. Tous les chevaux ainſi ſanctifiés, ſont d'ordinaire exempts de toute ſorte de travail, & ſi celui qui en a un, eſt hors d'état de l'entretenir, ce qui arrive ſouvent, on le nourrit ſur une penſion, qui lui eſt aſſignée par le mufty.

Les juifs ſont un grand négoce à Méquinez ; mais ils payent aſſez chérement ce privilège ; car ils ſont obligés de porter des bonnets noirs, afin qu'on les puiſſe diſtinguer des naturels du pays. Outre cela, malgré leur grand

commerce, on en agit fort mal avec eux ; ils ſont obligés de tout ſouffrir ; & ils courroient riſque de leur vie, s'ils repouſſoient l'inſulte qu'il plaira au premier enfant de leur faire.

Les femmes de Maroc, je veux parler de toutes celles que j'ai eu occaſion de voir, ſont fort jolies. Elles ont de beaux grands yeux, le viſage rond, & tous les traits réguliers. Elles ſont fort amoureuſes, & fort adroites à inventer des moyens pour ſatisfaire leurs déſirs. Un gentilhomme de notre équipage me dit un jour, qu'il avoit une intrigue avec une Mauresque, fille d'un gouverneur de province. Il ſe déguiſoit pour aller au rendez-vous ; & voici comment : elle lui avoit envoyé par un de ſes eſclaves françois tout un habillement de femme. Dans le royaume de Maroc les femmes s'habillent preſque toutes également ; &, comme elles ont le viſage enveloppé juſques aux yeux, leurs propres maris les rencontrent ſouvent dans les rues ſans les connoître. Ce gentilhomme, ainſi habillé, entroit chez ſa maîtreſſe comme une dame qui venoit lui rendre viſite ; de ſorte qu'il pouvoit la voir ſans témoins en toute ſûreté : car c'eſt la coutume, que toujours un homme, & même le mari, lorſqu'il voit des ſandales de femme à la porte de la chambre, ſe retire. S'il entre, malgré cet aver-

tissement, c'est le plus sanglant affront qu'on puisse faire au sexe. Ce gentilhomme me dit encore que la demoiselle étoit toute charmante, & qu'elle entendoit l'art d'aimer dans la dernière perfection. Il n'est pas étonnant que, dans ce pays-là, les femmes se livrent à l'amour ; il y en a peut-être vingt ou davantage (car cela dépend de la richesse & des moyens de celui qui les entretient), qui partagent les faveurs d'un seul homme ; & elles sont obligées d'attendre qu'il lui prenne envie de les envoyer chercher.

Les hommes sont d'ordinaire habillés en blanc, qui est leur couleur favorite ; & ils portent un bonnet rouge sur la tête lorsqu'ils sont mariés, car la jeunesse, depuis le prince jusqu'au mendiant, va la tête découverte. Ils ont toute la tête rasée, sous le bonnet, & de fort près ; seulement ils ne coupent jamais un petit toupet de cheveux, qu'ils laissent croître sur le sommet, parce qu'on leur a enseigné que, par ce toupet, Mahomet doit les enlever dans leur paradis imaginaire. Ils ne se rasent que sous le menton ; ils ne touchent point à leur barbe & à leurs moustaches, dont ils tirent fort vanité, lorsqu'elles sont longues & bien fournies. Celui qui en a le plus, doit nécessairement être le plus sage.

Leurs chemises sont faites comme les chemi-

ſes de femmes, avec cette différence que les manches leur pendent par deſſus les mains. Sous la chemiſe ils portent des caleçons de toile, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Ils ont les jambes toujours nues, & leurs ſouliers ſont ſans talons, comme les ſabots d'Irlande. Par-deſſus la chemiſe, ils portent une veſte ſans manches, qu'ils entourent d'une écharpe de ſoie, de quelle couleur qu'il leur plaît, excepté le verd, qui eſt une couleur ſacrée, & particulière à Mahomet, à l'empereur & au clergé. Ils fourent, dans cette écharpe, des couteaux ou des poignards fort courts. Par-deſſus tout, ils ont un habillement qu'ils appellent un hayick, d'environ cinq aunes de long & quatre de large, dont ils s'enveloppent comme nous faiſons de nos manteaux. Il y en a quelques-uns du bas étage, ſur-tout à la campagne, qui portent des chapeaux de paille de leur propre façon. Ils s'habillent tous de la même manière; ſeulement il y en a qui couſent une frange d'or ou d'argent au bord de leurs habits.

Pour ce qui regarde la religion, ils ſe lèvent de bonne heure pour aller aux prières; mais ſemblables aux enfans, ils ne le font que parce qu'ils y ſont obligés. Leur mufti ou chef de leur religion, eſt regardé comme le premier dans l'empire, & il ne reconnoît point l'autorité de

l'empereur; mais celui-ci trouve pourtant moyen de le plumer, comme tout le reste de ses sujets, qui lui obéissent par pure crainte; car s'il y en avoit un seul qui l'aimât, ce seroit une espèce de prodige.

Je ne pus pas m'empêcher de rire à la vue de la plaisante économie des maures. Me promenant un jour environ à un mille de Méquinez, il commença à pleuvoir prodigieusement: je me mis à l'abri sous un arbre, & je vis aussi-tôt plusieurs naturels du pays se déshabiller avec beaucoup de précipitation, faire un paquet de leurs habits, & s'asseoir dessus tout nuds. Ils prenoient grand soin qu'ils ne se mouillassent, tandis qu'ils laissoient leurs corps exposés à l'orage. Quand la pluie eut cessé, ils se promenèrent jusqu'à ce qu'ils fussent secs, & alors ils s'habillèrent. Si un homme faisoit cela en Angleterre, on le regarderoit comme un fou ou comme un enragé; cependant je crois que les maures ont raison, car quelque grand que soit l'orage, aussi-tôt qu'il est passé, ils peuvent continuer leur chemin avec des hardes sèches sur eux: il est vrai qu'ils ont cela de commode, qu'ils sont habillés & déshabillés dans une seconde. Bien plus, on m'a raconté que ceux qui voyagent sur des chameaux ou à cheval, ont une espèce de coffre couvert d'une toile huilée, dans lequel ils met-

tent leurs habits en ſemblable occaſion, de ſorte qu'ils vont tout nuds. Je crois que la ſeule vue d'une armée de ces gens-là, dans une bourafque, inſpireroit autant de frayeur à un corps non diſcipliné que leurs armes mêmes, & le forceroit enfin à chercher ſon ſalut dans la fuite.

L'empereur peut lever cent mille cavaliers, & cinquante mille fantaſſins. Lorſque les maures ſont obligés de ſe faire la guerre entr'eux, ils n'y vont qu'à contre-cœur; mais ils ſe battent contre les chrétiens avec beaucoup de plaiſir & de courage, parce qu'ils gagnent par-là des indulgences pour l'expiation de leurs péchés. Voici comment ils rangent leurs troupes en bataille; ils partagent leur cavalerie en deux corps, & ils en placent un à chaque aîle : l'infanterie eſt au milieu, de manière que toute l'armée forme un croiſſant, ou une demi-lune. Avant que de commencer le combat ils font un grand cri, puis une courte prière, & après cela ils attaquent avec beaucoup de furie, mais avec peu d'ordre; ſi bien qu'auſſi-tôt ils remportent la victoire, ou ils ſont mis en fuite (1).

J'ai dit plus haut qu'il n'y avoit perſonne de riche que l'empereur; auſſi les maures ne ſe ſer-

---

(1) Il n'y a qu'à rompre leurs premiers rangs pour mettre toute leur armée en déſordre.

vent-ils pas des moyens néceſſaires pour le devenir, ou s'ils le ſont, & qu'ils ſoient ſages, ils le cachent avec ſoin ; car ſi ce prince ſavoit qu'ils euſſent du bien, ils ſeroient ſûrs de le perdre.

Aucune monnoie étrangère n'a cours à Maroc, excepté les pièces de huit d'Eſpagne, encore ne ſont-elles reçues qu'au poids ; mais les juifs prennent, ſous main, toute ſorte d'eſpèces, & je m'imagine qu'ils en diſpoſent avec la même circonſpection. Il n'y a que trois ſortes de monnoie qui aient cours dans ce pays ; le ducat d'or de Barbarie ; la blanquille d'argent ; & la felowze de cuivre. Il n'eſt pas permis d'y mettre l'image de l'empereur, Mahomet l'ayant expreſſément défendu dans ſon alcoran ; mais on les marque avec des caractères arabes. La manière de compter des maures eſt par once. C'eſt là, en général, ce que j'ai obſervé pendant le peu de ſéjour que j'ai fait parmi eux.

M. de Saint-Olon me dit un jour, qu'il craignoit que ſon ambaſſade n'eût pas tout le ſuccès qu'il auroit ſouhaité, ne trouvant que délais, qu'excuſes continuelles, & point du tout de ſincérité à la cour de Maroc. On nous informa que l'empereur avoit deſſein de partir au plutôt pour faire rentrer, dans leur devoir, les maures de la province d'Oran, qui s'étoient nouvelle-

ment révoltés, & qui avoient mis à mort leur gouverneur à cause de ses rapines, ayant extorqué d'eux de prodigieuses sommes d'argent; & aussi-tôt après ils s'étoient choisis quelqu'un de leur province pour les gouverner. L'ambassadeur ayant appris cette nouvelle, se pressa pour avoir une réponse d'une manière ou d'autre; mais on lui dit que le roi comptoit de partir le lendemain, & qu'il ne pouvoit point encore avoir son audience de congé. Cela le rendit, & nous rendit aussi fort inquiets, car nous ne pouvions pas branler de Méquinez, sans la permission expresse de l'empereur. Enfin, vers les sept heures du soir, le neuvieme de juin 1693, l'ambassadeur eut ordre d'aller prendre sa dernière audience. Nous y fûmes dans le même ordre que la première fois: l'interprête nous dit que le roi étoit de fort mauvaise humeur, & qu'il n'y avoit qu'une heure qu'il avoit tué deux de ses principaux noirs, en leur enfonçant dans le corps un poignard, qu'il portoit toujours à sa ceinture.

Nous entrâmes plus avant dans le palais que la première fois, & nous y attendîmes une demi-heure entière. A la fin, l'empereur approcha, richement habillé, & monté sur un très-beau cheval blanc de Barbarie; la selle & le reste du harnois étoient travaillés en or, & en-

richis de pierres précieuſes. Ce jour-là, il étoit en jaune ; ſa veſte fatale étoit arroſée, en plus d'un endroit, du ſang de ceux qu'il avoit tués, & il me ſembloit que ſon air avoit quelque choſe de plus farouche, & inſpiroit plus d'horreur qu'à notre première audience. Il avoit une lance dans ſa main, dont le haut étoit garni de perles ; &, ſur ſa tête, un bonnet de plumes d'autruche, flottant au gré du vent. Toute ſa ſuite, ſachant qu'il avoit ſa veſte jaune, avoit fui ſa préſence ; il n'avoit qu'une douzaine de gardes qui l'accompagnoient en tremblant. Les alcaydes & d'autres perſonnes de qualité rampoient autour de nous pendant l'audience.

L'empereur commença par ſon compliment ordinaire : Vous êtes les bien venus. Mais il me ſembloit que ſon air & ſes paroles ne s'accordoient pas trop bien. L'ambaſſadeur fit tout ce qu'il put pour terminer heureuſement ſon ambaſſade, mais inutilement. Après l'audience, il me dit : l'empereur n'a pas le moindre égard pour ſa parole ; il déſavoue même une lettre qu'il a écrite au roi de France mon maître ; c'eſt pourquoi diſpoſons-nous à partir en deux jours, & à quitter ce pays rempli de monſtres. Le roi avoit ſigné le départ de l'ambaſſadeur, & celui de tout ſon équipage, pour ce tems-là.

Cette réſolution me charma, eſpérant de revoir

revoir bientôt celle que mon cœur aimoit, & dont l'absence me privoit de toutes sortes de plaisirs. Ces deux jours même me parurent les plus longs de ma vie ; mais enfin ils s'écoulèrent, & nous partîmes fort joyeux, du moins moi, & le reste de l'équipage ; car je ne voudrois pas répondre pour l'ambassadeur, que, peut-être, le mauvais succès de son ambassade chagrinoit un peu. Sur la route, je fis tous mes efforts pour distraire sa mélancolie, & il parut m'en savoir bon gré. Nous couchâmes la première nuit dans des tentes, dont il avoit donné ordre qu'on nous pourvût, comme aussi de vivres ; cette précaution étoit nécessaire, parce qu'il n'y a point d'hôtellerie entre Méquinez & Mammora.

Le lendemain, nous nous levâmes de bon matin, afin d'éviter les ardeurs du soleil. Lorsque nous fûmes à un mille de Mammora, nous vîmes venir à nous notre Italien. Son air mélancolique me fit trembler, dans la crainte de quelque nouvel accident. Quand il se fut approché de nous, & qu'il eut rendu ses respects à l'ambassadeur, il s'adressa à moi : Je voudrois, me dit-il en françois, je voudrois que quelqu'autre eût voulu se charger de ma commission, car ce que j'ai à vous apprendre, va vous fendre le cœur. Le trouble qui me saisit dans ce

moment, attacha, pour ainſi dire, ma langue à mon palais, & me mit hors d'état de lui faire aucune queſtion. En un mot, me dit-il, on nous a enlevé votre maîtreſſe, par l'entremiſe du traître Muſtapha. En apprenant cette fatale nouvelle, je tombai de mon chameau, ſans connoiſſance, & comme à demi-mort ; je ne revins à moi-même, que lorſque nous arrivâmes à Mammora. Je fus mille fois prêt de me détruire, & je crois que, dans l'excès de mon déſeſpoir, je l'euſſe fait, ſi l'on ne m'en avoit empêché. L'ambaſſadeur ne fut pas long-tems ſans ſavoir la cruelle perte que j'avois faite ; car, dans mes tranſports, j'avois ſouvent appellé mademoiſelle Villars, ma chère femme. Il parut extrêmement étonné, lorſqu'il eut découvert ce myſtère, & il me reprocha, d'une manière polie, de lui en avoir fait un. Je n'étois pas en état de lui demander pardon, & je n'avois perſonne qui pût me conſoler. On me porta à bord, & là je m'informai de la manière dont on avoit enlevé ma femme.

Le capitaine me dit que Muſtapha s'étoit évadé par la fenêtre de la chambre, & qu'il s'étoit ſauvé à la nage. Je n'en parlai à perſonne, ajouta-t-il, parce que je crus que ce ſeroit en vain, & qu'outre cela, ſa fuite ne pouvoit avoir d'autre conſéquence pour nous,

que celle de l'avoir perdu. Il y avoit trois jours qu'il s'en étoit allé, lorſque le quatrième ce malheureux, le gouverneur de Mammora & cent ſoldats ſont venus à bord, & ont ſaiſi ſur le champ mademoiſelle Villars, diſant que c'étoit la femme d'un corſaire de Salé. J'ai vu qu'il ſeroit inutile de s'oppoſer à leur violence, ſurtout lorſque je me ſuis apperçu, par ſon ſein, que c'étoit réellement une femme. Malgré ſes cris, & ſes hurlements lamentables, qui nous perçoient le cœur, ils l'ont portée ſur une ſaïque qui les attendoit, & auſſi-tôt ils ont fait voile au ſud, &, comme nous le ſuppoſons, pour Salé. Ce monſieur, continua le capitaine, parlant de l'Italien, s'eſt chargé de vous faire ſavoir ce déplorable accident auquel je ne vois pas de remède. Cependant l'ambaſſadeur eut la bonté de m'offrir ſon ſecours, dans tout ce qui dépendroit de lui. Je le priai de me prêter la chaloupe, avec quelques hommes pour la manœuvre. Il me l'accorda de fort bon cœur, & il me dit même, qu'il me prêteroit le vaiſſeau, s'il ne craignoit pas que cela fît naître une querelle publique.

Il me donna dix hommes, quatre patareros, pluſieurs armes à feu, & tout ce dont nous avions beſoin d'ailleurs. Mon obligeant Italien voulut m'accompagner, & le reſte de la troupe

nous suivit de bon cœur. Nous n'employâmes pas beaucoup de tems à nous préparer pour le voyage ; &, le vent étant bon, nous mîmes à la voile, & fîmes beaucoup de diligence. La saïque ne nous avoit devancés que de cinq heures, ce qui nous faisoit espérer de la joindre bientôt. J'encourageai tant que je pus mes compagnons, qui ne discontinuèrent pas de travailler. Nous fîmes force de voiles & de rames toute la nuit ; &, lorsque le jour commença à poindre, nous vîmes un vaisseau, que nous ne doutâmes point être celui que nous cherchions. Nous redoublâmes nos efforts pour le joindre, de manière que nous gagnions à chaque moment sur lui. Avant huit heures, nous l'eûmes atteint ; & j'apperçus d'abord Mustapha qui donnoit les ordres pour le combat. Je lui tirai un coup de pistolet, & je le tuai. Aussitôt ses gens firent feu sur nous ; mais, malgré toute leur résistance, je sautai dans le vaisseau, suivi de l'Italien, & de cinq autres hommes ; &, quoique les Maures fussent en plus grand nombre que nous, nous les obligeâmes à nous demander quartier. La première chose que je fis, fut de m'informer de ma chère épouse, ne doutant point qu'elle ne fût à bord de ce vaisseau ; mais, à mon grand regret, un esclave anglois qui étoit à la rame, m'apprit que

le capitaine Hamet, notre renégat irlandois, l'avoit prise avec lui sur une galère qu'il commandoit ; & tous m'assurèrent qu'il me seroit impossible de l'atteindre. La douleur que je sentis à cette nouvelle, est inexprimable ; la seule satisfaction que je goûtois, c'étoit d'avoir fait porter à Mustapha la juste peine de sa perfidie. Il fallut donc reprendre la route de Mammora ; mais je fus, pendant tout le chemin, plus mort que vif.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord de notre vaisseau, M. de Saint-Olon me témoigna prendre beaucoup de part à ma douleur, & me conjura de la modérer. Je lui dis que la mort étoit ma seule consolation, & que j'espérois qu'elle n'étoit pas fort éloignée.

Notre Italien avoit fait marché pour son passage, à bord d'un vaisseau chargé pour Rome. Il me pria de vouloir l'accompagner en Italie ; & me promit qu'aussitôt qu'il auroit réglé ses affaires, il se rembarqueroit avec moi pour Salé, s'il étoit possible, & qu'il feroit ses derniers efforts pour savoir ce que mademoiselle Villars étoit devenue. Je lui dis que je lui étois bien obligé, & que j'acceptois son offre. J'avois de quoi faire le voyage, ayant tout l'argent & les joyaux que nous avions emportés de la maison de campagne de Hamet. Nous

prîmes congé de l'ambaſſadeur, & nous le remerciâmes très-fort des bontés qu'il avoit eues pour nous : après quoi nous nous en fûmes à bord du vaiſſeau qui nous attendoit. Nous mîmes à la voile auſſitôt ; &, en deux mois, nous arrivâmes heureuſement à Rome. Notre Italien ne voulut point aller à terre de jour ; il attendit qu'il fût nuit.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes débarquer tous nos effets, & nous prîmes un logement dans un quartier retiré de la ville, où nous étions bien sûrs de n'être point découverts. Nous demandâmes à notre hôte, qui étoit François, ce qu'il y avoit de nouveau. Il nous fit beaucoup de contes bleus, qui ne ſignifioient rien. A la fin, comme nous en étions convenus, je m'enquis de lui ſi Hernando Alvarés étoit en ville ou non. Il me répondit qu'il étoit mort depuis plus de deux mois, & qu'il avoit laiſſé de grands biens. Je lui demandai s'il n'avoit pas auſſi laiſſé une femme pour en jouir. Non, me repliqua-t-il ; il y a à-peu-près trois ans qu'il devoit épouſer une jeune dame parfaitement belle, & héritière d'un riche patrimoine ; mais ſon frère le ſupplanta, & gagna l'amitié de cette dame. Il y en a qui prétendent qu'ils étoient mariés, d'autres aſſurent que non. Quoi qu'il en ſoit, elle accoucha d'un beau

garçon. On dit que don Hernando se vengea de son frère d'une manière barbare; qu'il corrompit un capitaine de vaisseau pour l'enlever, & pour le noyer ensuite dans la mer, en lui attachant une pierre au cou. Mais, pour réparer en quelque sorte cette action inhumaine, il a laissé tout son bien au fils que son frère a eu de cette dame; & il a choisi le pape, pour son tuteur. Je vous prie de me dire, lui repliquai-je, qu'est devenue la jeune dame. Il me répondit qu'il n'en savoit rien, mais qu'on supposoit qu'elle s'étoit mise dans un couvent.

Pendant que nous parlions ainsi, notre hôte & moi, l'Italien avoit le visage tourné vers la fenêtre, afin que nous ne nous apperçussions point du désordre dans lequel l'avoit jetté notre entretien. Dès que l'hôte s'en fut allé, il se tourna de mon côté, & m'embrassa: Mon cher ami, me dit-il, qu'il m'arrive tout ce qu'il voudra, il sera dans mon pouvoir de vous rendre service; & je vous ai tant d'obligations, que si la moitié de mon bien peut racheter votre maîtresse, vous n'avez qu'à en disposer. Je lui témoignai la reconnoissance que méritoit une offre si généreuse, mais j'ajoutai que je ne pouvois pas me flatter d'un semblable bonheur. Il ne faut désespérer de rien, me répliqua-t-il. Du moins, lui répondis-je, je vous supplie de

ne pas parler de mes affaires, jusques à ce qu'un heureux succès ait terminé les vôtres.

Le lendemain, nous nous achetâmes des habits à l'italienne, & nous résolûmes d'aller à la maison de campagne du cardinal Grimaldi, pour y apprendre, s'il étoit possible, des nouvelles d'Isabelle. Comme il n'y avoit que six milles, nous voulûmes faire le chemin à pied. Quand nous fûmes arrivés à un village qui est à un demi-mille de-là, nous allâmes dîner dans une pauvre hôtellerie, dans l'espérance d'y découvrir quelque chose de ce que nous souhaitions. Je passois pour un marchand françois, & don Antonio, qui étoit assez médiocrement habillé, passoit pour mon valet; il me servoit aussi d'interprête, & il me récitoit les conversations qu'il avoit avec les gens du pays. Ce gentilhomme, dit-il à notre hôte en me montrant, a quelque chose à communiquer à don Antonio Grimaldi. Il sera difficile, répliqua le bon homme, de lui parler d'affaires à présent: il doit partir ce soir pour Naples avec sa fille, qui veut se mettre là dans un couvent; car elle est inébranlable, & tout ce que son père a pu lui dire pour la faire changer de résolution, est inutile. Vous pouvez croire que cette nouvelle pressa nôtre départ. Cependant don Antonio ne savoit pas trop bien comment s'y prendre pour se faire

connoître. Ne doutant pas qu'Isabelle ne l'aimât encore, il craignoit que si, sans l'y avoir préparée, il se montroit à elle, la surprise ne lui causât quelque fâcheux effet. Nous résolûmes donc que je paroîtrois le premier, & que j'entrerois insensiblement en matière avec elle, car il m'avoit dit qu'elle parloit fort bon françois. Quand nous fûmes proche de la maison, Antonio se tint à quelque distance, pendant que je fus frapper à la porte. Comme nous ne nous entendions point, le portier & moi, peu s'en fallût que je ne m'en retournasse aussi savant que j'étois venu. A la fin, par bonheur, un valet de la maison, qui entendoit le françois, survint & me tira de peine. Je lui dis que j'avois un secret de la dernière importance à communiquer à dona Isabella. Il me répondit, qu'il en alloit informer son maître, & là-dessus il me quitta, & revnt un moment après avec un vieux gentilhomme, qui avoit l'air fort grave, & qui paroissoit accablé de chagrin. Il me demanda, en françois, ce que j'avois à dire à sa fille, parce qu'elle n'avoit point envie de parler à personne. Je le suppliai de me permettre de paroître devant elle, étant bien sûr que ce que j'avois à lui apprendre ne lui déplairoit pas. Don Antonio Grimaldi sourit gravement, & branla la tête : non non, monsieur, me dit-il, vous

ne fauriez apporter aucun foulagement à ma douleur, ni à celle de ma fille, excepté que vous ne puiffiez faire revivre les morts. Je lui répliquai qu'il ne favoit pas ce que je pouvois faire ; mais, ajoutai-je, plus vous différez de me faire parler à Ifabelle, & plus vous apportez de délais à votre commun bonheur. Eh bien, dit-il, vous verrez ma fille, ne fut-ce que pour vous convaincre qu'il n'y a rien au monde qui puiffe nous confoler.

Il me conduifit à travers plufieurs appartemens magnifiques, tous tendus de noir ; &, quoiqu'il fût en plein midi, le jour n'y pouvoit pénétrer ; des lampes, jettant une lueur trifte & fombre, tenoient fa place. Enfin nous entrâmes dans une chambre, où l'inconfolable Ifabelle étoit affife. Je m'arrêtai un moment pour la contempler ; &, malgré la profonde mélancolie qui fe remarquoit dans tout fon air, fa beauté me charma. Elle careffoit un enfant qu'elle tenoit dans fes bras. Le père entra le premier, & lui dit en françois : voici un gentilhomme qui a un fecret à vous communiquer, qui vous rendra, affure-t-il, la joie. Ce gentilhomme, repliqua la dame, peut promettre l'impoffible ; mais plutôt que de s'expofer, je le prie de ne pas ouvrir la bouche fur ce fujet. Madame, lui dis-je, je fuis mé-

decin, mais je prétends guérir l'esprit aussi bien que le corps; &, pour vous informer de ce que vous savez déja, vous pleurez la mort d'un amant que vous croyez avoir été noyé dans la mer ; mais je puis vous assurer qu'il a échappé à ce danger, & qu'il est actuellement captif en Barbarie, gémissant sous le poids de l'indigence la plus accablante, & n'espérant de recouvrer sa liberté que par votre moyen.

A ces paroles, Isabelle regarda tendrement son père, & lui dit : mon cher père, ne vous efforcez plus de me séduire; vous savez la promesse que vous m'avez faite, & que mon tems est expiré. Ma fille, repliqua le père, je suis aussi surpris que vous pouvez l'être ; car je jure par tout ce qu'il y a de sacré, que je n'ai jamais vu ce gentilhomme avant aujourd'hui, & que je suis si éloigné de le croire, qu'avec sa permission, je suis persuadé qu'il est très-mal instruit. Mais, pour leur faire voir le contraire, je leur racontai toute l'histoire d'Antonio, depuis le commencement jusqu'à notre rencontre en Barbarie.

Je remarquai que la belle Isabelle commençoit à ajouter foi à mon recit ; elle balançoit entre l'espérance & la crainte. Enfin elle se jetta à mes pieds, malgré tous les efforts que je fis pour l'en empêcher. Mon cher monsieur,

me dit-elle, ne me montrez pas cette consolante lueur pour l'éteindre, & pour me replonger dans mon premier désespoir. Madame, lui répliquai-je, je jure par toutes les puissances célestes, & par Dieu même, que je l'ai vu il n'y a pas deux mois, & que ce que je vous ai raconté, je le tiens de lui même : lorsque j'eus recouvré ma liberté, je lui promis de voir ses amis en Italie, & de leur apprendre son état. On ne sauroit exprimer les transports & les extases où ces paroles jettèrent don Grimaldi & sa fille. Ils m'embrassèrent, ils me baisèrent, ils m'appellèrent leur libérateur. O félicité imprévue ! s'écria Isabelle : ciel ! tu as exaucé mes vœux ! Il est donc vrai que mon cher Antonio vit encore ! Je vais m'embarquer immédiatement pour Barbarie, & je l'irai chercher moi-même ; oui, je donnerai tout ce que je possède pour sa rançon ; mon cher fils même vendra tout son bien pour cela. O mon petit Antonio, dit-elle à cet enfant, le ciel a rendu la vie à ton père, & j'espère que nous le verrons encore. Le jeune enfant mêloit ses larmes de joie avec les leurs. Après leurs premiers transports, ils m'embrassèrent encore, & me supplièrent de leur indiquer les moyens de reconnoître les obligations qu'ils m'avoient. Ensuite ils me demandèrent comment ils devoient

s'y prendre pour procurer la liberté à Antonio. Je leur dis, que j'avois un valet qui m'attendoit dehors, & que mon dessein étoit qu'il accompagnât les personnes qu'ils enverroient pour ménager cette affaire. Ils parurent fâchés de ce que je ne l'avois pas fait entrer avec moi, & voulurent immédiatement l'envoyer chercher. Je les priai de me permettre d'y aller moi-même, parce qu'étant étranger, il ne pouvoit pas se faire entendre. Là-dessus, je courus à Antonio, & je lui dis, en peu de mots, l'état des affaires. Aussitôt il me suivit. J'entrai le premier dans la chambre; &, comme Antonio Grimaldi alloit l'introduire, il se jetta à ses genoux. Isabelle tournant les yeux sur lui, fit un grand cri: c'est lui, c'est lui-même! dit-elle. Mon cher Antonio! la joie lui ôta la parole, & elle s'évanouit. Il courut à elle; il la prit entre ses bras; &, à force de la baiser & de l'appeller par son nom, il la fit revenir à elle-même. Que l'imagination du lecteur se représente quels discours ils se tinrent alors. Enfin ils cessèrent leurs transports; & Antonio dit à sa Maîtresse, que c'étoit à moi qu'il étoit redevable de sa liberté; qu'il avoit envoyé plusieurs lettres à ses sœurs, mais qu'il n'en avoit jamais reçu de réponse. On lui apprit qu'elles étoient allées demeurer à Venise avec leurs

époux, & que c'étoit-là, fans doute, la raifon pour laquelle fes lettres ne leur étoient point parvenues. Cela eft bien, dit Antonio, fi feulement mon ami (parlant de moi), étoit heureux, ma joie feroit complette ; que dis-je! elle feroit trop grande, & j'y fuccomberois peut-être ; des tranfports comme les miens doivent être modérés par quelque amertume. Là-deffus, il leur raconta mon hiftoire, & ils plaignirent mon fort. Après cela, il pria fa chère Ifabelle de lui faire le récit de fes malheurs ; ce qu'elle fit en ces termes :

Le jour que vous me quittâtes, l'agitation & le trouble de mon efprit firent tant d'impreffion fur mon corps, que les médecins déclarèrent que j'avois une groffe fièvre, & confeillèrent à mon père de m'envoyer à la campagne ; ce qu'il fit dès le lendemain. La penfée de me voir fi éloignée de mon cher Antonio augmenta tellement mon mal, que l'on craignit pour ma vie. Enfin la fièvre me quitta, après m'avoir mis à deux doigts de la mort. Mon père croyant que mon mariage qui approchoit, étoit la caufe de mon indifpofition fubite, me dit un jour, que fi cela me faifoit tant de peine, & que je ne puffe abfolument m'y réfoudre, il me permettoit de refufer ma main à Hernando Alvarez. Je le remerciai, & je lui dis qu'il

prenoit l'unique voie pour rétablir ma santé ; que si l'on me forçoit à l'épouser, je serois toute ma vie malheureuse. Ce père tendre m'assûra que jamais il ne gêneroit mon inclination ; & cela fit tant d'impression sur moi, que je commençai dès ce moment à me rétablir.

Votre frère me rendoit souvent visite dans ma maladie, ce qui retardoit toujours plus ma guérison. Voyant qu'il n'étoit pas dans mon pouvoir de l'aimer, mon père le lui dit tout net, & le pria de discontinuer ses visites, ayant résolu que sa fille ne donneroit jamais sa main à celui à qui elle ne pouvoit donner son cœur. Ils se séparèrent avec quelques paroles de part & d'autre ; mais mon père persista dans sa résolution.

Je commençai à m'appercevoir que j'étois enceinte, & je fus attaquée d'un nouveau genre de maladie. J'étois persuadée que cela ne pouvoit pas se cacher long-tems, & c'est ce qui me fit résoudre à vous faire connoître mon état. J'engageai par plusieurs promesses ma femme-de-chambre à vous porter une lettre : mais elle me trahit, & donna ma lettre à votre frère. Je le soupçonnai, parce que je ne la vis plus. Alors je pris le parti de déclarer la vérité à mon père. Il fut fort irrité en apprenant cette nouvelle ; mais enfin l'amour paternel l'em-

portant ſur la colère, il me pardonna, & me promit de me rendre heureuſe avec mon cher Antonio. Cette promeſſe acheva de me rétablir; & je n'avois point d'autre incommodité que celle qu'ont d'ordinaire les femmes enceintes. Mon père fut d'abord à Rome pour ſavoir ce qu'étoit devenu don Antonio; mais, quelques recherches qu'il pût faire, elles furent toutes inutiles. Cela me donna de nouvelles allarmes. Mais que devins-je, & de quelles horreurs ne fus-je pas ſaiſie, lorſque je reçus une lettre de votre frère, avec une copie de celle que je vous avois écrite! Voici le contenu de cette lettre.

« Ingrate! cependant je ne veux plus te faire » des reproches; que ton crime devienne ta » punition, & te ſerve de ſupplice. Je ne don» nerai point le nom de frère à celui qui m'a » trahi; ſa mort m'a vengé de ſon ingratitude: » je te le fais ſavoir, afin que tu partages les » angoiſſes dont tu as rempli l'ame de

» HERNANDO ALVAREZ ».

La lecture de cette lettre m'accabla; j'appellai la mort à mon ſecours; c'étoit ma dernière & mon unique eſpérance. J'avois réſolu de ne prendre aucune nourriture, & je me ſerois laiſſée mourir de faim, ſi un bon prêtre

ne

ne m'avoit convaincue, par ses argumens, que mon ame étoit en danger, & que je me rendrois coupable d'un double meurtre, celui de moi-même & celui de mon enfant. Je traînai une vie languissante & misérable, jusqu'au tems de mes couches, priant le ciel que ce fût le tems de ma mort. Mais il a plu à Dieu de me conserver pour me rendre heureuse.

La vue de mon cher enfant rappelloit à ma mémoire la perte de son père : cependant je ne pensai plus à mourir ; je ne voulus m'occuper que du soin d'élever cet enfant. Je priai mon pere de me permettre d'entrer dans un couvent. Après l'avoir souvent importuné, il m'accorda ma demande, à condition d'attendre encore deux ans, & que si après ce tems révolu, j'étois encore dans la même pensée, je ferois alors ce que je jugerois à propos. Comme ces deux années me paroissoient un siècle, je n'y consentis qu'à regret.

Mon père sollicita auprès du pape, pour faire rendre compte à votre frère de votre mort ; & je crois que nous l'eussions fort embarrassé, si nous avions pu avoir des témoins ; mais cela manquant, il fut renvoyé absous. Peu de tems après, une mélancolie noire le saisit, & son repentir parut si sincère, qu'il s'en fallut peu que

je ne lui pardonnasse. Il demanda à voir l'enfant, à quoi mon père me fit consentir. Il versa une si grande quantité de larmes en l'embrassant, que nous ne pûmes nous empêcher de pleurer avec lui. Cela, joint à la manière tendre dont il parla de la perte de son frère, effaça tout le soupçon que nous pouvions avoir de la sincérité de sa repentance. Puisque j'ai été assez barbare, dit-il, pour t'ôter un père, il n'est que juste que tu le retrouves en moi. Il venoit souvent le voir; mais il ne put jamais obtenir de moi de recevoir une seule de ses visites. A la fin, le chagrin s'empara si fort de son esprit, que les médecins l'abandonnèrent. Etant dans son lit de mort, il fit son testament, laissa tout son bien à mon enfant, & nomma le pape pour son tuteur. Il mourut fort repentant, & je ne doute point que son ame n'ait été reçue dans le ciel.

Le généreux Antonio ne put refuser quelques larmes à la mémoire de son frère; mais bientôt la joie succéda à la tristesse. Le pape fut informé de l'heureuse rencontre d'Antonio & d'Isabelle, & il envoya les en féliciter. Tout le village en fit des réjouissances; ce qui augmentoit ma douleur, quand je pensois à ma chère Villars.

Un jour, don Antonio me témoigna fort

obligeamment qu'il ne croyoit pas avoir droit de se réjouir sans moi. A présent, dit-il, il n'y a que votre malheur qui m'afflige; c'est pourquoi je vais m'attacher à chercher tous les moyens imaginables pour y remédier. Il y a un moine de ma connoissance, qui a souvent été employé à racheter des captifs, & qui par-là même sait comment il faut s'y prendre; nous l'enverrons à Salé; vous n'avez qu'à lui donner toutes les instructions que vous jugerez à propos. Je le remerciai, & je lui dis que j'étois fâché de la peine qu'il vouloit bien prendre; mais que j'étois résolu d'accompagner le moine. Il me repliqua qu'il ne le permettroit absolument point, & que, loin d'être d'aucune utilité dans cette affaire, j'y serois un obstacle; outre que si une fois j'étois découvert, je pourrois éprouver le même sort dont nous avions déjà senti toutes les rigueurs; & peut-être même en subir un plus déplorable encore. Quelque peine que cela me fît, je trouvai son conseil si raisonnable, que je résolus de le suivre. On envoya chercher le moine, qui se chargea de la commission; on lui donna toutes les instructions nécessaires, & on lui recommanda en même tems de ne rien épargner pour réussir dans ce dessein. Il devoit avoir mille écus pour sa dépense, & deux mille da-

vantage, s'il avoit un heureux ſuccès. Il entreprit ce voyage avec beaucoup de gaieté & de zèle ; ce qui nous donna de grandes eſpérances. Le lendemain, il s'embarqua pour Gènes, où il pouvoit trouver plutôt qu'ailleurs un vaiſſeau pour la Barbarie. Nous lui ſouhaitâmes un heureux retour, & nous le recommandâmes à la providence.

Don Antonio fit tout ce qu'il put pour diſtraire ma mélancolie. Nous allions ſouvent à la chaſſe, à la pêche & en compagnie de dames. En un mot, il me procura tous les divertiſſemens dont on peut jouir en Italie. Mais, quoique je paruſſe ſouvent aſſez gai, ma chère Villars me tenoit toujours trop à cœur, pour que je le puſſe être véritablement. Nous viſitâmes tous les édifices publics, & les autres raretés de Rome ancienne & moderne. J'avoue que ces amuſemens aſſoupiſſoient ma douleur ; mais, lorſque j'avois le tems de réfléchir, elle me ſaiſiſſoit de nouveau, & me tourmentoit avec encore plus de violence.

Je ne parlerai point ici des villes d'Italie que je vis alors, & dont de meilleures plumes que moi ont fait la deſcription ; je dirai ſeulement quelque choſe de Naples, où don Antonio voulut me mener. Je n'avois pas d'averſion pour ce voyage, quoiqu'il ſoit aſſez long. Ainſi

nous partîmes avec un équipage ; dona Iſabella & ſon fils nous accompagnèrent ; mais don Antonio Grimaldi fut obligé de reſter à Rome, pour régler, avec le Pape, les affaires de la ſucceſſion de ſon gendre. J'étois obligé de paroître de bonne humeur, quand ce n'auroit été que par complaiſance pour don Antonio, & pour ſon épouſe.

Nous arrivâmes à Naples en trois jours, & nous ne rencontrâmes rien d'extraordinaire ſur la route. Certainement il n'y a point de ville dans le monde qui puiſſe ſe vanter d'une plus belle ſituation. Ajoutez à cela ſes bâtimens ſomptueux ; chaque maiſon particulière ſemble un palais, & chaque palais paroît loger un grand roi. Les rues ſont larges, l'air y eſt doux & tempéré, & exempt d'orages. L'art & la nature ont concouru à en faire une place très-forte. Pour couper court, ſi j'étois obligé de vivre hors de mon pays natal, car tous les hommes ont plus d'inclination pour leur patrie, que pour tout autre pays, Naples ſeroit le lieu que je choiſirois. Cette ville a une muraille bien entretenue, avec trois forts preſque imprenables. Le principal eſt ſitué ſur le mont Eraſme, ainſi appellé parce qu'il y a une chapelle qui lui eſt dédiée. Au reſte, ſi c'eſt Eraſme de Rotterdam, je ne comprends pas comment

les catholiques romains ont pu avoir tant de vénération pour lui ; car tout le monde ſait qu'il ne les aimoit pas beaucoup, du moins leur donnoit-il ſouvent des coups de fouet dans ſes écrits.

Ce fort qui eſt le boulevard de la ville, & du pays d'alentour, ſert auſſi à les tenir en reſpect. En 1587, la foudre tomba dans le magaſin des poudres, & le fit ſauter en l'air, ce qui endommagea beaucoup la ville. Le ſecond de ces forts eſt Caſtello Nuevo, ou le château neuf, bâti par Charles, roi de Naples. Ce château commande le port, & eſt la demeure ordinaire des vice-rois. Le troiſième eſt ſitué au ſud-eſt de la ville, ſur un petit roc qui fut joint au continent par Lucullus le Romain ; on l'appelle quelquefois de ce nom, mais plus ſouvent Caſtello del Ovo, ou château de l'œuf, à cauſe de ſa forme. Il y a auſſi un fort bel arſenal pour les galères, & qui eſt bien entretenu, & bien pourvu de toute ſorte de munitions de guerre. Mais je regarde le mole comme un des plus beaux ouvrages de la ville. Il défend le port des vents orageux du ſud ; il eſt revêtu de chaque côté, & pavé, ſur le haut, de magnifiques pierres quarrées ; &, dans le milieu, il y a une belle & grande fontaine de marbre. Il a, en tout, cinq cens pas de longueur, & dix de

large. Les habitans vantent beaucoup l'antiquité de leur ville, fondée vingt ans après la ruine de Troye, & nommée Parthenope par les anciens poëtes, comme Virgile l'atteste dans ses *Géorgiques.*

> *Illo Virgilium me tempore dulcis alebat*
> Parthenope, *studiis florentem ignobilis oti.*

Cette ville a souffert plusieurs révolutions. La plus extraordinaire est celle qui arriva en 1640, lorsqu'un pauvre pêcheur, qui n'avoit pas des souliers à ses pieds, se vit maître de tout Naples dans l'espace de cinq jours; il auroit pu même se soutenir dans son usurpation, si ses sentimens eussent changé avec son état, mais il resta toujours pêcheur. Son élévation fut trop inopinée pour pouvoir durer ; il devint la victime des fureurs & des ravages dont il étoit lui-même l'auteur.

Les églises de Naples sont superbes & ornées de peintures faites par les meilleurs maîtres. La plupart des femmes y sont belles, mais mon cœur étoit trop occupé ailleurs pour être touché de leurs charmes. La ville est gouvernée par de bonnes loix; une chose sur-tout contribue beaucoup à la tranquillité qui y règne, c'est qu'on ne permet de porter l'épée qu'à ceux de la garnison; de sorte que, s'il s'élève quelque querelle dans les rues, un combat à coups de

poings la finit ordinairement, quoiqu'on puisse louer là, à aussi bon marché qu'à Rome, des assassins de profession, qui se piquent même d'honneur. En voici un trait ; deux gentilhommes Napolitains s'étant querellés, l'un d'eux loua un de ces coupe-jarrets pour assassiner l'autre ; mais, quelques amis les ayant raccommodés, celui qui avoit fait marché avec le coquin, lui envoya dire qu'il n'avoit plus besoin de son service, qu'il n'avoit qu'à garder l'argent. Il n'est pas en mon pouvoir, répondit-il, de le rendre, & je ne suis pas homme à le garder sans l'avoir mérité ; ainsi il faut, de toute nécessité, que j'expédie mon homme. Le gentilhomme employa tous les moyens imaginables pour le dissuader ; il le menaça même ; mais en vain. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il lui dit qu'il informeroit la personne avec qui il avoit eu querelle de son dessein, ce qu'il fit affectivement. Malgré tout cela, ce malheureux trouvant l'occasion, dès le soir même, laissa le pauvre gentilhomme pour mort sur le mole : cependant il se rétablit, après avoir traîné long-tems. Le coquin, voyant qu'il n'avoit pas réussi, eut l'impudence d'aller chez celui qui avoit voulu l'employer, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas été aussi bon que sa parole ; mais qu'une au-

trefois il prendroit si bien ses mesures, que son homme ne lui échapperoit pas. Enfin il parut si obstiné dans sa résolution, que ce gentilhomme fut obligé d'en louer un autre du même mêtier, pour le dépêcher, avant qu'il pût exécuter son dessein ; &, le lendemain, il fut trouvé mort devant la porte de celui qu'il avoit dessein d'assassiner, attendant, comme on le supposa, l'occasion pour faire son coup.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans la ville, nous allâmes visiter le fameux Vésuve, ou la montagne brûlante, à une lieue & demie de la ville, du côté de l'est. Les Napolitains l'appellent la Chambre à lit du Soleil, parce que cet astre leur paroît se lever du sommet de cette montagne. Au pied, & tout autour, il y a là le plus excellent morceau de terre qui soit dans le monde ; je n'en excepte pas même les mines de Potosi, puisque la recolte qu'on y fait en vin, produit tous les ans douze cens mille ducats. Des châtaigniers & plusieurs autres arbres fruitiers forment, sur le milieu de la montagne, un ombrage fort agréable. Son sommet est double, ou plutôt elle a deux pointes. Celle qui est du côté du nord se termine dans une plaine, fort bien cultivée. L'autre, qui est au sud, & où se

trouve le volcan, s'élève beaucoup plus haut.

Lorſque nous eûmes gagné le ſommet, nous deſcendîmes inſenſiblement dans l'ouverture de la montagne, par de grandes marches taillées exprès. Ce volcan a cauſé autrefois, par ſes ſoudaines irruptions, beaucoup de dommage au pays d'alentour; mais, aujourd'hui, il ne fait que préſager quand il doit pleuvoir, par les nuées épaiſſes dont le ſommet eſt alors couvert.

Après avoir ſuffiſamment ſatisfait notre curioſité à Naples, nous fîmes un tour à Putzol ou Poſuolo, en paſſant au travers d'un rocher percé à jour, & dont l'ouverture a un mille de long, & ne reçoit point d'autre lumière que celle qui entre par les deux extrémités & par un trou qu'il y a au ſommet, dans le milieu du rocher. Ce paſſage ſouterrain eſt pavé de pierre d'un bout à l'autre; &, dans l'endroit où il eſt le plus étroit, il a pourtant plus de dix verges de large. Environ au milieu, il y a une petite chapelle dédiée à la Vierge-Marie. Nous viſitâmes toutes les raretés de ce lieu, en particulier le tombeau de Virgile, qui eſt preſque tout couvert de lierre. On m'avoit parlé d'un laurier qui avoit crû naturellement deſſus; mais, ſans prétendre diminuer la gloire de cet homme incomparable, dont les ouvrages

méritent des lauriers immortels, je ne pus rien voir de semblable. Nous vîmes aussi le lac Agnano, ainsi appellé à cause de la quantité de serpens qui y tombent des montagnes voisines, qui sont fort escarpées. L'eau de ce lac a deux qualités différentes : elle est douce & fraîche sur la surface ; au fond, elle est un peu salée & âpre : apparemment que cela vient des minéraux qui l'environnent.

Au midi du lac, il y a une étuve formée par la nature, qu'on appelle l'étuve de saint Germain ; mais nous n'eûmes ni assez de curiosité pour y entrer, ni assez de foi pour croire la ridicule fable qu'on en raconte, quoiqu'elle ait un saint pour garant de sa vérité. Voici le fait, j'en laisse le jugement au lecteur. On conseilla à saint Germain d'aller à cette étuve pour se guérir d'une maladie dangereuse. Lorsqu'il y fut arrivé, il y trouva l'ame d'un fort honnête homme qu'il avoit connu, tourmentée par la chaleur du lieu. Comme il entendoit le langage des ames, il demanda à celle-ci pourquoi, ayant eu tant de piété dans cette vie, elle étoit condamnée à une peine si févère dans l'autre. L'ame lui répondit fort civilement, que c'étoit parce qu'elle s'étoit rangée du parti de Laurentius, qui s'oppofoit à ce que Symacus parvînt au pontificat ; mais je suis persuadée,

ajouta-t-elle, que vos prières auront aſſez d'efficace pour me tirer d'ici. Là-deſſus, ſaint Germain pria avec inſtance & avec ſuccès, car il délivra l'ame du pauvre homme de ce maudit ſéjour. Perſonne ne put nous dire où elle s'en fut après cela ; mais le lieu a toujours été nommé depuis, l'étuve de ſaint Germain.

A l'orient de la montagne voiſine, il y a un lieu qu'on appelle l'antre, ou la caverne de la mort ; parce que tout ce qui a vie, & qui ſe haſarde d'y entrer juſqu'au fond, tombe, à ce qu'ils diſent, mort ſur la place. Cependant un homme qui demeuroit dans un village voiſin, y alloit, quand on vouloit, pour une pièce d'argent. Nous eûmes la curioſité d'en faire l'expérience. Lorſqu'il ſortit de la caverne, il étoit tout en ſueur, & il fut cinq ou ſix minutes avant que de pouvoir ſe tenir debout. Après être revenu à lui-même, il tira un chien d'un ſac ; &, par le moyen d'un inſtrument de bois fait exprès, il le pouſſa juſqu'au fond de la caverne, & l'en retira mort en apparence. Quand il l'eut laiſſé quelque tems dans cet état, pour que nous le viſſions, il le prit par les pieds de devant, & le jetta dans le lac Agnano ; à peine y fut-il entré, qu'il en ſortit à la nage, & s'enfuit à toutes jambes. Don Antonio me dit qu'il étoit fort difficile de

trouver un chien là, parce qu'aussitôt qu'ils voyoient un étranger, ils s'alloient cacher dans les bois, de peur d'être jettés dans la caverne, pour satisfaire leur curiosité ; & que c'étoit pour cela que l'homme qui étoit entré dans cet antre, se pourvoyoit toujours d'un chien pour l'occasion.

Nous fûmes ensuite à la cour de Vulcain, à un mille delà. Ce lieu est assez désagréable ; il y fume toujours, & les vapeurs chaudes qui sortent de la terre, pensèrent m'étouffer. En quelques endroits, l'eau sort à gros bouillons des creux ; &, lorsque nous y jettions une pierre, elle rebondissoit comme si nous l'eussions jettée contre un pavé. On compte que ce lieu a la vertu de guérir plusieurs indispositions, sur-tout le mal de tête & des yeux. On dit même qu'il rend les femmes fécondes. On fit passer dona Isabella par-dessus dans une chaise à porteur, selon la coutume, quoiqu'elle n'eût guère besoin de ce prétendu remède, comme il paroît assez par son histoire.

Six semaines s'écoulèrent dans cet agréable amusement ; &, comme nous en étions presque rassasiés, nous revînmes à Rome. Dès-lors la mélancolie s'empara tellement de moi, qu'il ne me fut plus possible de la cacher. Don Antonio & toute sa famille parurent y prendre beau-

coup de part. Mon état les touchoit vivement, & je suis bien persuadé qu'ils n'auroient rien épargné pour me rendre tranquille. Mais il n'y a point de médecin pour les maladies de l'esprit. Enfin nous reçûmes une lettre du moine, qui ne nous apprenoit que son heureux retour à Gènes, & qu'il comptoit de s'embarquer en peu de jours pour Rome. Cette relation imparfaite acheva de m'abattre, & nous ôta toute espérance, persuadés que, s'il avoit eu un heureux succès dans son voyage, son premier soin auroit été de nous en informer. Cette réflexion m'accabla de douleur jusqu'à me rendre malade. Une grosse fièvre me prit, & me conduisit presque au tombeau. Je souhaitois de mourir ; mais la mort, semblable aux faux amis, me refusa son secours dans le besoin.

Don Antonio & sa femme abandonnoient rarement le chevet de mon lit ; &, quand j'aurois été leur frère, ils n'auroient pas pu avoir plus d'égards pour moi. Cependant la force de mon tempérament prévalut enfin, & je guéris en quelque façon malgré moi. Pendant ma maladie, on m'avoit bien fait part de l'arrivée du moine, & du mauvais succès qu'il avoit eu ; mais on n'étoit entré dans aucun détail là-dessus ; si bien que, pour être instruit exactement de tout, je priai qu'on envoyât chercher

ce père. Il vint, & voici ce qu'il me dit en françois : Auſſitôt que j'arrivai à Salé, je rencontrai Hamet, le renégat Irlandois. D'abord, il me reçut d'une manière aſſez brutale ; mais, lorſque je lui dis que je venois pour lui payer la rançon d'un de ſes eſclaves qui s'étoit ſauvé, il commença un peu à ſe radoucir, & à me traiter mieux. Il parla fort bien de don Antonio ; mais, lorſque je fis mention de vous, il devint comme un furieux, & s'exhala en reproches les plus amers. Il me dit que vous étiez un infâme impoſteur, que vous l'aviez lâchement trompé, & même volé doublement en lui emportant, & ſa maîtreſſe, & ſon argent. Je lui répondis que je venois pour rançonner la dame, & pour faire bon de tous les dommages qu'il avoit ſoufferts. Pour ce qui regarde la dame, me repliqua-t-il, il y a long-tems qu'elle ſert de nourriture aux poiſſons ; car, plutôt que de conſentir à mes deſirs, elle ſe jetta dans la mer avant que nous euſſions gagné le port, lorſque je l'eus priſe ſur la ſaïque, dans laquelle un de mes eſclaves l'avoit emmenée de Mammora ; &, malgré tous nos efforts pour la ſauver, elle ſe noya. Elle eſt donc périe ! m'écriai-je. O preuve d'un amour conſtant & vertueux ! que j'euſſe été heureux, ſi j'avois partagé ſa deſtinée !

Je ne pus plus résister à un récit qui me perçoit le cœur. Je tombai en défaillance. Lorsque je fus revenu à moi-même, le moine continua de la sorte : J'espérois d'abord que ce que le renégat me disoit, n'étoit qu'un conte de sa façon, pour ne pas rendre votre maîtresse; mais tout le monde m'assura que le fait étoit véritable. Le juif, entr'autres, de qui vous aviez acheté plusieurs choses pour votre voyage, me dit que Hamet arriva sans avoir de femme avec lui; qu'il le vit débarquer en fort mauvaise humeur; & que, pour vous avoir assisté, il porta des plaintes contre lui à son supérieur à Méquinez, qui lui avoit bien lavé la tête. Tout cela ne me persuadant que trop de la vérité de ce que m'avoit dit le corsaire, je pressai mon départ. Je suis fâché d'avoir si mal réussi; mais il faut obéir à l'ordre du destin, & j'espère que vous vous soumettrez paisiblement à la volonté du ciel, qui vous envoie cette affliction pour vous éprouver.

Le bon moine me fit plusieurs exhortations salutaires; mais je n'étois pas dans un état à pouvoir y déférer. Comme depuis la mort de ma chère femme, il n'y avoit plus rien dans le monde qui pût m'attacher, je devins sans souci pour toutes choses. Je ne pensai point à retourner en Angleterre, quoique je ne manquasse

pas

pas d'occasion pour le faire. Je pris la résolution d'aller dans quelque pays éloigné, pour m'y confiner, dans la pensée que plus je m'éloignerois de ma patrie, plus mes chagrins se dissiperoient. Mais, hélas! la douleur est une compagne trop fidèle, & la mienne étoit d'un genre à ne pouvoir finir que par la mort.

Je priai don Antonio, que, s'il entendoit parler d'un vaisseau prêt à faire un long voyage, il voulût avoir la bonté de m'en informer. Il me le promit, après avoir vu qu'il entreprenoit vainement de me dissuader de ce dessein. Deux mois se passèrent, sans que j'entendisse parler de vaisseau. Je commençois à être fort inquiet, & je dis à Antonio, que j'avois envie de faire un voyage à Gènes, où je trouverois infailliblement ce que je voulois. Lorsqu'il vit que je persistois dans ma résolution, & que rien n'étoit capable de m'arrêter : dans quelle partie du monde, me demanda-t-il, souhaitez-vous aller ? Cela m'est indifférent, repliquai-je. Eh bien, dit-il, mon père & moi nous vous équiperons un vaisseau du port que vous voudrez, soit en guerre, soit en marchandise. Je le remerciai, & je lui dis que, s'il le vouloit bien, je souhaitois qu'il fût pour l'un & l'autre, & que je serois leur surveillant, s'ils jugeoient à propos de me confier une place de cette impor-

tance. En un mot, on acheta à Naples, d'un marchand anglois, un bon navire tout neuf, de deux cens cinquante tonneaux, monté de vingt-fix canons; & nous y mîmes cent hommes d'équipage, prefque tous anglois, qui, entendant que j'avois deffein d'aller à la mer du fud, furent ravis de l'occafion. Don Antonio eut foin de nous pourvoir de toutes les chofes néceffaires pour le commerce, & je fus fait capitaine & furveillant. Je lui dis qu'en peu d'années, j'efpérois lui rendre bon compte de fa cargaifon: & j'efpère, moi, répondit-il obligeamment, que vous reviendrez d'accord avec vous-même, & alors je me croirai heureux. Le pis de l'affaire étoit que nous n'avions point de commiffion, & je ne voulus pas fouffrir qu'Antonio m'en procurât une. Mais, comme de braves Anglois, nous réfolûmes de nous battre feulement contre les ennemis de notre nation.

Je donnai à mon vaiffeau le nom d'*Ifabelle*, par refpect pour la femme d'Antonio, & nous arborâmes le pavillon d'Angleterre. Lorfque le jour qu'il fallut aller à bord fut venu, nous versâmes bien des larmes de part & d'autre; Je ne pouvois, fans regret, me féparer d'un auffi bon ami qu'Antonio; & je fuis très-perfuadé que leur douleur étoit auffi fincère que la mienne.

Nous partîmes d'Oſtie, où étoit notre vaiſ-ſeau, le deuxième de Mars 1693, dans le deſſein de faire route en droiture pour l'Amérique. Notre bâtiment ſe trouva être un excellent voilier; car nous gagnâmes le détroit en douze jours. Lorſque je vis la côte d'Afrique, cela me rappella tous mes malheurs paſſés; & je ſoupirai après une occaſion favorable pour me venger des Maures. Le lendemain, nos gens découvrirent deux vaiſſeaux, ayant le vent de nous. Nous nous crûmes trop bien armés pour fuir. Nous continuâmes notre route, & nous apperçûmes qu'il n'y avoit qu'un des vaiſſeaux qui nous ſuivoit. Je demandai à mes gens s'ils avoient envie d'en venir aux mains, & ils me répondirent tous d'une voix: de tout notre cœur. Nous fîmes toute la diligence imaginable pour nous préparer au combat, de peur que ce ne fût un vaiſſeau de Barbarie. Nous arborâmes le pavillon d'Angleterre, & eux en firent de même. Lorſque nous vîmes cela, nous les attendîmes, pour apprendre des nouvelles de notre patrie. Mais auſſitôt qu'ils nous eurent donné le côté, ils mirent bas leur pavillon anglois, & arborèrent celui de Maroc, nous criant de nous rendre dans l'inſtant, ou que nous nous en trouverions plus mal. Nous fûmes d'abord un peu ſurpris d'avoir été trom-

pés; cependant mes gens me prièrent de commencer le combat. Nous n'avions point encore ouvert notre ſabord, & je leur défendis de le faire, juſques à ce que je leur donnaſſe le mot. J'envoyai iſſer le pavillon d'artimon, afin que le corſaire crût que nous allions amener. Nous étions bien pourvus d'armes & de toute ſorte de munitions de guerre. J'ordonnai à mes gens de ſe tenir à leurs poſtes, de ne point paroître que quand ils entendroient un coup de ſifflet, & alors d'ouvrir leur ſabord, & de faire feu ſur l'ennemi, du canon & de la mouſqueterie. Le corſaire s'impatienta de ce que nous étions ſi long-tems à amener. Il nous cria une ſeconde fois, que ſi nous ne nous rendions pas dans l'inſtant, il alloit nous couler à fond. Là-deſſus, je donnai le coup de ſifflet, & mes gens m'obéirent ponctuellement; ils ouvrirent leur ſabord, ils pointèrent le canon, & ils envoyèrent au pirate une bordée, avec une décharge générale de leur mouſqueterie. Comme les ennemis n'attendoient aucune oppoſition de notre côté, cela les mit fort en déſordre; & je ſuis sûr que nous leur tuâmes beaucoup de monde; car, croyant que nous deviendrions leur proie ſans combattre, ils s'étoient aſſemblés en foule ſur le tillac.

J'avois déja viré & donné une autre ſalve au

corſaire, avant qu'il nous eût rendu la première. Mais il ne reſta pas long-tems en arrière. Il tira ſur nous promptement, & avec beaucoup de vigueur. Mes gens firent fort bien leur devoir, & le combat fut très-chaud pendant une demi-heure. Je commençois à croire que nous n'en aurions pas bon marché, lorſque, jettant les yeux ſur le tillac du corſaire, je découvris le renégat Hamet, donnant les ordres. Sa vue me ſurprit & me rejouit en même tems, mais elle remplit mon ame de fureur & de rage. Nous étions ſi près l'un de l'autre, que je pouvois entendre tout ce qu'il diſoit, quoique je ne le compriſſe point, parce qu'il parloit maure. Comme nous étions occupés à mettre à l'autre bord & à charger de nouveau, je me montrai à lui. Je lui dis qu'il étoit le ſeul homme dans le monde que je haïſſois, & que ce jour-là même il ſeroit mon eſclave, ou que la mort me vengeroit de lui. Il parut étonné, & ne me répondit qu'en vomiſſant un torrent d'imprécations & d'injures. J'encourageai mes gens à ſe bien battre, en leur diſant que ſi nous tombions entre les mains de l'ennemi, il ne nous ſeroit point de quartier. Auparavant, je tirois à tout haſard, c'eſt-à-dire, à la première perſonne que je voyois; mais, dès-lors, je pointai toujours à Hamet,

& lui à moi. A la fin, j'eus le bonheur de l'abattre. A la vue de sa défaite, je ne pus m'empêcher de jetter un cri de joie, qui fit tant d'impression sur ceux de mes gens qui étoient autour de moi, qu'ils se battirent comme des désespérés. Enfin, après un combat opiniâtre qui dura deux heures, nos ennemis amenèrent. Nous rendîmes graces à Dieu de cette victoire, & je m'en fus immédiatement à leur bord, où nous avions fait un terrible carnage, puisqu'ils avoient perdu, selon leur propre compte, quatre-vingt-dix-sept hommes.

Je leur demandai quel étoit le vaisseau qui se tenoit à quelque distance, & qui n'avoit pas voulu se battre. Ils me dirent que c'étoit une prise qu'ils avoient faite, il y avoit quelques jours; & que ce vaisseau étoit chargé de vin & d'autres denrées. Cette nouvelle me fit penser à un stratagême pour m'en rendre maître. Je fis amener notre pavillon, & arborer, à la place, celui des Maures; après quoi nous nous mîmes à touer notre vaisseau. La prise nous voyant faire ce manège, crut que le corsaire nous avoit vaincus; elle fit force de voiles pour nous joindre, & bientôt nous en fûmes assez près pour envoyer à son bord notre chaloupe armée.

Il n'y avoit que douze Maures sur ce vais-

feau, fans les prifonniers qui étoient enfermés fous l'écoutille. Lorfque nos gens s'en furent affurés, je m'y tranfportai; j'ordonnai qu'on relâchât les prifonniers, & je fis prier leur capitaine de monter fur le tillac. Les Maures n'avoient encore rien ôté de la cargaifon de ce navire. J'ai dit ci-deffus, qu'il étoit chargé de vins d'O-porto, & de jarres d'huile. C'étoit un bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, qui alloit à Leverpool. Je dis au maître, qu'il n'avoit qu'à pourfuivre fon voyage, quand il le jugeroit à propos. Le pauvre homme fut quelque tems avant que de pouvoir croire que je parlois férieufement. Mais enfin, lorfqu'il en fut convaincu, il me fit des remercîmens proportionnés à la faveur que je lui faifois. Et, pour me témoigner plus amplement fa reconnoiffance, il me fit préfent d'un couple de muids de vin, de deux jarres d'huile, & de deux caiffes de raifins, outre fix de chaque forte, qu'il voulut donner à mon équipage. J'avois eu dix-fept hommes tués dans la mêlée, & onze bleffés. Je remplis ce nombre en prenant autant d'efclaves du vaiffeau d'Hamet, qui choifirent tous de me fuivre. Je recommandai au maître les autres qui ne fe foucièrent pas de faire un fi long voyage; & il me promit de les débarquer tous en Angleterre.

Nous pillâmes le corsaire, & nous lui prîmes jusqu'à la valeur de deux mille livres sterling en effets, que j'entrai dans les livres du vaisseau, pour le compte de ma société. Nous ne savions pas bien que faire de l'équipage; car, quoique ces gens-là méritassent la mort, il me sembloit que de la leur infliger de sang froid, ç'auroit été une action inhumaine. Je les relâchai donc du consentement de nos officiers, sous cette condition, qu'ils feroient, de ma part, un présent de cinquante livres de leur monnoie à Mirza, premier eunuque d'Hamet: ce que celui qui les commandoit, me jura, par Mahomet, d'accomplir. Lorsque nous eûmes pris dans leur vaisseau tout ce qui pouvoit nous être de quelque utilité pour notre voyage; nous les laissâmes aller, & nous continuâmes notre route.

Nous touchâmes aux Canaries ou îles Fortunées, pour y faire de l'eau; & nous y vendîmes les marchandises que nous avions prises aux Maures. J'en partageai l'argent entre les matelots, m'en réservant une quatrième partie pour moi & pour les propriétaires du vaisseau, comme je les appellois. Je leur permis ensuite d'aller à terre, & ils y furent à tour de rôle par le sort. Ils eurent bientôt employé leur argent à ce dont ils avoient besoin: mais comme nous avions un long voyage à faire, ils se pourvurent principalement de vin & d'eau-de-vie.

Nous fûmes obligés de quitter l'île, plutôt que nous n'avions dessein, parce que notre pilote tua malheureusement un Portugais, & que le gouverneur nous menaçoit d'arrêter notre vaisseau, si nous refusions de le lui livrer. Je compris que le défunt avoit tout le tort; ainsi, plutôt que de courir risque de perdre notre pilote, nous partîmes de-là le dixième d'avril. On tira sur nous du château plusieurs coups de canon chargés à cartouches pour nous arrêter, mais nous n'y eûmes point d'égard, & nous poursuivîmes notre voyage.

Nous ne rencontrâmes rien qui méritât d'être remarqué, jusqu'à notre arrivée à l'île de Saint-Vincent, l'une de celles du Cap-Verd, où nous jettâmes l'ancre sur dix brasses d'eau, fond de beau gravier. Ces îles sont les Hespérides des anciens. Les naturels du pays sont noirs, pauvres & misérables. Ils nous apportèrent quelques tortues, pour lesquelles nous leur donnâmes de vieilles nipes, & ils en furent contens. Le ruisseau où l'on fait de l'eau, pouvoit à peine nous en fournir, étant presque sec; mais nous fîmes assez de bois. Toute l'île n'a pas plus de deux lieues & demie de long, & une demi lieue de large. Elle est fort stérile en fruits, en herbes ou en plantes; & même en animaux. Je n'y vis que quelques ânes sauvages, & quelques chèvres

qui étoient ou trop agiles pour que nous les puſſions atteindre, ou trop éloignées pour qu'elles valuſſent la peine que nous conſumaſſions en vain du plomb & de la poudre.

L'île de Saint-Antoine, à-peu-près à deux lieues de là, au nord, eſt bien peuplée. Elle appartient à la couronne de Portugal. Nous avions pris la réſolution d'y aller mouiller ; mais le vent ſe trouvant favorable, nous pourſuivîmes notre route. Nous paſſâmes dans la nuit près de l'île del Fogo, dont nous vîmes le volcan, qui jettoit du feu comme la flamme d'une verrerie. Vingt jours après nous paſſâmes la ligne, où, comme à l'ordinaire, nous plongeâmes dans la mer ceux qui n'y avoient jamais été. Cependant j'en ſauvai la plus grande partie, en payant pour eux un ankre d'eau-de-vie. Le lendemain nous enſevelîmes deux de nos gens, qui moururent des bleſſures qu'ils avoient reçues dans le dernier combat : tout le reſte ſe rétablit heureuſement. Nous tirâmes trois coups de canon, & nous les abandonnâmes aux flots.

A 22 degrés de latitude méridionale, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux ; cela nous fit juger que nous ne pouvions pas être fort loin de terre ; auſſi découvrîmes-nous bien-tôt l'île de l'Aſcenſion, environ à deux lieues au nord. Nous ne voulûmes pas nous y arrêter ; & deux

jours après nous jettâmes l'ancre sur six brasses d'eau, à l'île de Sainte-Catherine, qui est environ à un demi-mille du continent du Bresil.

Cette île est située à 27 degrés 30 minutes de latitude méridionale. C'est presque un bois perpétuel; & il n'y a que quelques Portugais, & quelques negres qui l'habitent. Excepté la nourtiture, tant bonne que mauvaise, qui y est assez abondante, tout le reste y manque. Les habitans sont assez civils; ils ne voulurent point prendre d'argent pour ce que nous avions eu d'eux; nous les payâmes en linge & en laine. Après m'être pourvu de tout ce dont j'avois besoin pour le vaisseau, je leur vendis pour quatre cent livres sterling de denrées, qu'ils me payèrent en or. Ils ne sont jamais en paix avec les Indiens du continent; & comme ils sont si près les uns des autres, ceux-ci ont souvent fait des incursions dans l'île, & en ont enlevé des hommes; mais à la fin les Portugais s'en sont mis à couvert, en bâtissant plusieurs redoutes, où ils font constamment la garde. Ils ne payent point d'autres taxes que les dîmes de l'église, qu'elle ne laisse jamais perdre. Lorsque j'étois-là, ils n'avoient qu'un moine pour les instruire dans la religion; & l'on me dit que sa principale occupation étoit celle de recueillir ses droits.

A ce propos un françois me raconta une plai-

fante hiſtoire d'un des habitans, homme adroit & rufé, mais qui, malgré fon induſtrie & fon adreſſe, avoit beaucoup de peine à mettre bout-à-bout de quoi aller jufqu'à la fin de l'année. Il avoit dix enfans fur les bras; & ce qui le chagrinoit encore, c'étoient les dîmes & l'argent du prêtre. Souvent il vouloit lui perfuader de l'oublier pendant un an ou deux; mais point de nouvelles, le père faifoit la fourde oreille. Un jour que ce dernier lui rendit vifite pour recevoir fes droits, le pauvre homme l'affura ingénuement qu'il n'étoit pas dans fon pouvoir de les lui payer, mais le moine n'en voulut point démordre. Ainfi, voyant fon obſtination, il lui dit à la fin qu'il ne favoit qu'un moyen pour le fatisfaire; mais qu'il craignoit que l'églife ne voulût pas permettre qu'il l'employât. Le prêtre repliqua qu'il étoit meilleur juge dans ce cas que lui, & qu'il lui dît de quoi il étoit queſtion. Un homme, répondit le rufé paroiffien, qui demeure fur le continent, a plufieurs cochons de lait fort gras, & de bonne race; lorfque je reviens de mon travail, je pourrois en apporter un avec moi, fans être apperçu de perfonne; & un tel (nommant fon voifin) m'en payera bon prix. Après une petite paufe, le moine lui fit cette réponfe: c'eſt certainement un péché de voler, mais c'eſt un plus grand pé-

ché encore de voler les droits de l'églife ; ainfi, faites votre chemin, je vous donnerai l'abfolution, mais apportez-moi directement le cochon de lait, car fi c'eft une bonne marchandife pour votre voifin, elle n'eft pas moins bonne pour moi. L'homme lui dit qu'il pouvoit compter qu'il le lui apporteroit ce foir-là même ; fi je ne fuis pas à la maifon, repliqua le moine, je donnerai ordre à mon valet qu'il en ait foin. Le bon père ne demeuroit pas là conftamment ; les miffionnaires n'y viennent que de tems en tems de Lagoa, qui eft une ville fur le continent, environ à dix lieues de l'île au fud-fud-oueft, où il y a une miffion ; & d'ordinaire on leur envoie là leurs dîmes dans une petite barque qu'on garde exprès pour cet ufage. En cas que ce petit manège fe découvrît, le moine, pour pouvoir jurer en bonne confcience qu'il n'en favoit rien, prit grand foin de n'être point au logis, lorfque l'homme viendroit avec le cochon de lait ; mais il donna ordre à fon valet de porter immédiatement à bord de la barque tout ce qu'on lui remettroit pour fon compte. A l'heure marquée le paroiffien vint, & apporta, dans un panier à anfe, ce qu'il avoit promis au prêtre. Le valet exécuta les ordres de fon maître, & fut porter à bord le panier : mais avant qu'il pût arriver au havre, ce qu'il y avoit dedans commença à

crier. Le pauvre garçon fut fort étonné de voir que c'étoit un enfant. Cependant craignant, à cause que son maître l'en avoit chargé si positivement, qu'il ne fût intéressé dans l'affaire, il se dépêcha tant qu'il put de se rendre à bord. Le vaisseau mit à la voile cette même nuit; de sorte qu'il arriva le lendemain avec son paquet à Lagoa, & le délivra fort secrettement à la confrairie.

Le prêtre de Sainte-Catherine étant retourné au logis, & voyant que son valet ne revenoit point, crut qu'il l'avoit volé, & qu'il s'étoit enfui; car il avoit porté plusieurs autres choses à bord, avant que d'y porter l'enfant. Cela le rendit fort inquiet; & le vent continuant à être favorable, il s'embarqua sur un vaisseau & arriva à Lagoa un jour après son valet. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit qu'on lui avoit fait présent d'un enfant à la mamelle, au lieu d'un cochon de lait? Il en enragea de dépit, & ne manqua point d'en informer la sainte confrairie. Aussi-tôt il fut résolu de renvoyer l'enfant; mais soit faute de soin ou fatigue du voyage, il mourut en chemin. La première fois que le moine revint à Sainte-Catherine, il courut sur le champ, tout en colère, chez le pauvre homme, & lui jura qu'il seroit excommunié pour avoir fait un tel affront à l'église. Mais le drôle lui dit,

ſans ſe démonter, qu'il ſavoit qu'il aimoit aſſez qu'on lui payât ſes dîmes, & qu'ayant dix enfans, & que neuf étant déja plus qu'il n'en pouvoit entretenir, il avoit réſolu de lui donner le dixième, qui étoit ſon dû. Il ajouta même que s'il s'aviſoit de faire du bruit pour cela, il diroit à tout le monde comment il l'encourageoit à voler ſes voiſins. Le bon père voyant que cet homme avoit trop d'eſprit pour ſe laiſſer mener par un prêtre, crut qu'il valoit mieux le laiſſer en repos, & garder le ſilence; mais cela n'empêcha pas que l'hiſtoire ne fût ſue, & que le pauvre moine n'en eût ſon ſaoul de mortification: car toutes les fois qu'il alloit recueillir ſes dîmes, il ſe trouvoit des gaillards qui lui demandoient, en riant, s'il ne vouloit pas auſſi ſa dîme de cochons de lait. En un mot, on lui en fit tant qu'il quitta l'île, & que la miſſion fut obligée d'envoyer un autre prêtre en ſa place, qui eut encore ſouvent le chagrin d'entendre répéter le même conte, avec des réflexions malignes contre l'ordre.

Nous mouillâmes d'abord à un trait d'arbalêtre de l'île des perroquets, ſur ſept braſſes d'eau; mais l'on nous dit que le meilleur endroit pour faire de l'eau étoit à deux lieues par-delà l'île de Sainte-Catherine. Nous en pouvions bien avoir du continent dans cet encrage, mais pas

assez pour notre provision; ainsi, nous résolûmes d'aller à l'aiguade, dans la baie d'Arazatiba, dont on nous avoit parlé. Nous naviguâmes entre l'île & le continent, & nous vîmes de chaque côté, tout le long du chemin, de jolies maisons environnées de bocages, ce qui faisoit une agréable perspective. Comme nous approchions de la baie d'Arazatiba, nous apperçumes un vaisseau qui portoit pavillon d'Angleterre, & qui avoit son ancre à pic pour venir savoir qui nous étions. Je fis sur le champ même pavillon, & j'ordonnai cependant à mes gens de se tenir prêts en cas d'attaque, m'imaginant que c'étoit quelque pirate Anglois, ou un vaisseau François qui n'étoit pas moins à craindre pour nous, parce qu'il y avoit alors guerre entre les deux nations. Mais je fus agréablement surpris de voir que c'étoit un capre Anglois, commandé par le capitaine Dampier, qui me vint faire visite, après avoir hélé sur notre vaisseau. Il fit tout ce qu'il put pour m'engager à me joindre à lui, me promettant de partager avec moi, par égale portion, tout le butin que nous ferions; mais je lui dis que j'avois d'autres affaires qui m'en empêchoient absolument. Je le régalai aussi bien qu'il me fût possible, après quoi il me quitta, & m'invita à dîner le lendemain sur son vaisseau; je le lui promis, & je tins parole. Il me traita splendidement;

ſplendidement ; & là nous convînmes de donner conjointement une fête à terre à nos officiers, dans deux jours, & le lendemain une autre au reſte de l'équipage.

Pour cet effet je fis dreſſer, ſur le rivage, une tente capable de contenir cinquante perſonnes, & nous y envoyâmes des proviſions, le capitaine Dampier & moi, à l'envi l'un de l'autre. Nous eûmes la muſique de nos deux vaiſſeaux; mais la mienne fut trouvée la meilleure, étant toute compoſée d'Italiens : cela n'empêcha pas qu'elles ne jouaſſent en concert, & qu'elles ne s'accordaſſent fort bien. Après le dîné, le capitaine me dit que s'il ne pouvoit pas me régaler d'une muſique italienne, il avoit en échange un eunuque Anglois qui chantoit admirablement, du moins pouvoit-il aſſurer qu'il n'avoit jamais entendu une plus belle voix. En même-tems il le fit appeller : mais jugez de ma ſurpriſe, je ne l'eus pas plutôt enviſagé, que je reconnus en lui l'amant de la femme de mon ancien maître, que ſon ami le chirurgien avoit ainſi ajuſté d'un ſeul coup. Il ne changea point de contenance en me voyant, ce qui me fit comprendre qu'il ne ſe ſouvenoit plus de moi ; & effectivement il n'étoit guère poſſible qu'il s'en ſouvînt, car il ne m'avoit vu qu'une ſeule fois, & encore étoit-il alors ſi occupé d'autres choſes, qu'il n'eut pas le tems

de prendre garde à ma figure. Pour moi, qui avois l'esprit plus tranquille, j'obfervai très-bien comment il étoit fait; & les triftes fuites qu'eut cette aventure, me frappèrent tellement, qu'il avoit toujours été depuis préfent à mon efprit.

Il chanta fi bien, que j'en fus tout extafié: je demandai au capitaine par quel hafard il étoit eunuque; mais il me répondit qu'il n'en favoit rien, & qu'il n'avoit jamais pu l'engager à lui en faire confidence. Là-deffus je dis à ce pauvre diable que j'étois un peu devin, & que je me faifois fort, fi cela ne lui faifoit point de peine, d'inftruire le capitaine de la caufe de fon malheur. Il rougit à ces paroles, & parut déconcerté; cependant, s'imaginant qu'il n'étoit pas poffible que je fuffe rien de fon aventure, il confentit à me laiffer dire tout ce que je voudrois, quoiqu'avec chagrin, prévoyant bien qu'il feroit la rifée de toute la compagnie. Mais quand j'eus commencé à faire le récit de fon aventure, & qu'il m'entendit nommer le maître chez qui j'avois été en apprentiffage, il fut dans une fi grande confufion, qu'il me fit pitié, & que je lui dis que je m'arrêterois-là s'il le fouhaitoit. Il me répondit en mauvais François, pour être entendu de moins de perfonnes, qu'il ne s'oppofoit pas à ce que je fiffe fon hiftoire, pourvu que ce ne fût pas

en présence de tant de gens ; car, ajouta-t-il, je vois bien que vous la savez parfaitement. Je lui promis de n'en pas ouvrir la bouche qu'au capitaine seul, mais à condition qu'il m'apprendroit la fin de cette aventure, que j'ignorois ; ce qu'il s'engagea de faire. Ainsi, nous nous séparâmes, le capitaine, lui & moi, du reste de la compagnie ; & nous étant un peu éloignés, comme pour nous promener le long de la rivière, qui est un endroit fort agréable, je lui dis que je tenois son histoire, du porteur qui l'avoit suivi à la piste (car je ne jugeai point à propos de lui faire connoître que j'eusse eu aucune part à cette découverte), & que l'ayant vu passer en carosse dans Lombard-street, son visage ne m'étoit pas inconnu. Mais, ajoutai-je, puisque nous sommes ici seuls, faites-nous vous-même le récit de votre malheureuse aventure ; je pourrois en avoir oublié quelques circonstances, ou n'avoir pas été tout-à-fait bien informé. Il répondit qu'il le feroit pour nous obliger, quelque peine qu'il eût à s'y résoudre, & reprenant son histoire de plus haut, il commença ainsi.

Mon père, qui étoit un procureur de Lincolns-Inn, à Londres, m'avoit élevé pour le barreau. En mourant il me laissa un petit patrimoine, que j'eus bientôt dépensé en assez mauvaise compagnie. Je vécus dans une dissipation affreuse, sans

penser à m'appliquer à quoi que ce soit, jusqu'à ce que la nécessité m'y força. Alors je commençai à ouvrir les yeux, & à me reprocher mes excès; je pris logement dans Cliffords-Inn, qui est un collège d'avocats, & je résolus de suivre ma profession. En peu de tems j'eus trouvé des cliens, à cause du nom de mon père, qui étoit fort connu; & entendant très-bien toutes les chicanes du barreau, je gagnai assez d'argent pour satisfaire même aux plus folles dépenses. J'avois toujours beaucoup aimé le sexe, & j'avois eu le bonheur ou plutôt le malheur de réussir dans la plupart de mes petites intrigues.

La première fois que je vis celle qui a été la fatale cause de mon infortune, ce fut à l'église de saint Dunstan, où j'avoue à ma honte que je n'assistois que trop souvent sans dévotion. Je la trouvai fort belle, & je ne lui déplus pas: nos yeux furent bientôt les interprêtes de nos sentimens; & dans la suite j'affectai de me seoir dans un banc qui touchoit le sien; mais ne sachant comment m'y prendre pour l'instruire plus positivement de ma passion, je fus quelque tems que je désespèrois presque de pouvoir faire connoissance avec elle.

Un dimanche que le clerc avoit entonné le pseaume, elle se leva & me pria de vouloir lui prêter mon livre, disant qu'elle avoit oublié de

prendre le ſien à la maiſon. Je le lui donnai avec un empreſſement qui lui fit plaiſir ; & quand elle en eut fait elle me le rendit, & me remercia. Cela me redonna de l'eſpérance, & je réſolus auſſi-tôt de lui offrir, en ſortant de l'égliſe, de l'accompagner juſques chez elle; mais j'en fus empêché par ſon époux futur, qui me prévint. De retour à la maiſon, je tirai de ma poche mon livre de prières: & m'appercevant qu'il ne fermoit pas comme à l'ordinaire, je voulus voir ce que c'étoit. Mais que je fus agréablement ſurpris d'y trouver un petit billet de ma belle, qu'elle avoit attaché avec une épingle au dernier feuillet, & où elle m'invitoit à un rendez-vous, ce ſoir-là, à ſix heures!

Je n'eus garde d'y manquer, & je la trouvai qui m'y attendoit. Je lui en fis excuſe ; & après quelques explications d'amour, nous fûmes de la meilleure intelligence du monde; car avant que de la quitter, j'en obtins tout ce que je ſouhaitois, & je goûtai des plaiſirs qui furent bientôt ſuivis des plus grandes amertumes. Elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit conçu de l'amour pour moi; que quoiqu'elle eût réſiſté de toute ſa force aux progrès de cette paſſion, elle n'en avoit jamais pu être la maîtreſſe, & qu'elle s'étoit enfin vue forcée à m'en faire la déclaration. Elle m'apprit auſſi qu'elle alloit être mariée

dans peu à la personne qui l'avoit conduite au sortir de l'église ; bien que ce fût contre son inclination, mais qu'elle étoit obligée d'obéir à sa mère, qui le vouloit absolument.

Depuis ce tems-là nous eûmes plusieurs rendez-vous ; elle vint même quelquefois dans mon propre appartement, jusques-là que mes voisins s'en apperçurent : & quand elle fut mariée, nous ne laissâmes pas de nous rencontrer souvent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre ; & aussi souvent elle me fit de beaux présens. Alors le pauvre misérable nous raconta comment il avoit été surpris en faction avec elle dans la maison de mon maître, par un de ses apprentifs qui étoit moi-même ; mais comme il avoit aussi-tôt tourné le visage contre la fenêtre pour n'être pas reconnu, il ne m'avoit point vu, ni ne pouvoit par conséquent se souvenir que ce fût moi. Il nous dit ce qui lui arriva ensuite, de la même manière que je l'ai conté au commencement de cette relation : & il ajouta qu'après que l'opération, qui avoit fait tout le malheur de sa vie, fut achevée, & que mon maître & son ami furent partis, la belle voyant qu'il avoit perdu ce qu'elle estimoit le plus en lui, le quitta sans lui dire un seul mot. Quand j'eus recouvré, continua-t-il, assez de force pour écrire, j'envoyai chercher quelques-uns de mes

intimes amis, & entr'autres un chirurgien à qui je communiquai mon désastre. Il m'examina; &, me trouvant en grand danger, il me fit mettre au lit. Je demeurai plusieurs jours dans ce cabaret; & enfin je guéris comme par miracle, & je retournai à mes affaires. Mais mon aventure étant devenue publique, je fus bientôt la risée de tous ceux qui me connoissoient; de sorte que la vie me devint à charge, & que je pris la résolution d'aller en quelque endroit du monde où je fusse absolument inconnu. Heureusement j'appris que le capitaine Dampier alloit partir pour les Indes, & je fus lui offrir mes services. Comme il connoissoit ma famille, il me reçut fort gracieusement, & me fit même munitionnaire de son vaisseau. J'avois appris à chanter étant jeune; & ma voix, qui s'est éclaircie par la perte que j'ai faite, m'a donné lieu de rappeller le peu de musique que je savois, & de m'exercer dans cet art, où l'on dit que je ne réussis pas tant mal. J'aurois caché mon malheur à tout l'équipage, si je n'avois pas reçu, à la cuisse, un coup de flèche d'un Indien, il y a environ une année, sur les côtes de la Floride: car le chirurgien étant venu pour me penser, dans le tems que l'extrême douleur que je ressentois m'avoit presque fait perdre la connoissance, il

ver. J'avois ordonné à nos matelots de s'armer chacun d'un fusil, & de se tenir sur le pont, prêts à faire feu au premier commandement; & j'avois fait charger tous nos canons à cartouches. Heureusement pour nous, c'étoit presque haute marée, de sorte que nous remontâmes aisément la rivière, jusqu'à l'endroit où nos gens se défendoient le mieux qu'ils pouvoient. Ils s'étoient fait un rempart de leurs tonneaux vuides; &, avec leurs armes à feu, ils avoient empêché les Indiens d'approcher. Cependant la poudre & le plomb commençoient à leur manquer, & ils avoient déja résolu de se rendre. Mais, dès qu'ils nous apperçurent, ils se mirent à courir à toutes jambes du côté de notre vaisseau. Les Indiens voulurent les suivre; mais nous les arrêtâmes bientôt par une décharge de notre mousqueterie & de notre canon, qui en tua plus de cinquante, & mit le reste en fuite. Nous prîmes nos gens à bord; & nous voulûmes descendre la rivière; mais la marée commençoit déja à être basse; &, avant que nous fussions à l'embouchure, notre vaisseau échoua: de sorte que nous fûmes obligés d'attendre que la marée remontât. Cet accident me fit beaucoup de peine, & j'ordonnai aussi-tôt à mon lieutenant de prendre la chaloupe, & d'en aller informer le capitaine Dampier.

Cependant, pour ne pas demeurer là oisifs, j'envoyai vingt hommes armés à terre, avec ordre de faire la garde, pendant que d'autres rempliroient nos tonneaux d'eau douce : ce qui fut exécuté en peu de tems ; après quoi ils chargèrent les tonneaux sur la barque ; mais je ne voulus point qu'on les pouliât dans notre vaisseau, de peur qu'on ne l'endommageât, pendant qu'il touchoit, quoique ce fût sur un fond d'argille. Une heure avant la nuit, nous vîmes un Indien qui couroit de toute sa force de notre côté, & qui nous cria de loin, en portugais, de le prendre sur notre vaisseau : ce que nous fîmes avec toute la diligence possible. Dès qu'il fut à bord, il nous dit que les Indiens, au nombre de mille, avoient résolu de venir sur le minuit, & qu'ils descendroient la rivière dans leurs canots, sachant bien que nous ne pouvions pas partir de l'endroit où nous étions, que la marée ne remontât.

Cet homme, que nous prîmes d'abord pour un Indien, étoit un Portugais que les Indiens avoient fait prisonnier une année auparavant. Comme il entendoit leur langage, & qu'il étoit présent à leur délibération, il n'avoit pas eu de peine à savoir leur dessein ; &, ayant pris le tems qu'ils étoient occupés à assembler leur monde, il s'étoit évadé pour venir nous en

inftruire. Je lui fis dire qu'il feroit bien récom-compenfé de fon avis ; & j'affemblai fur le champ tous nos officiers, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans un danger fi preffant. Nous convînmes d'envoyer demander du fecours au capitaine Dampier, qui vint auffitôt dans fa chaloupe, avec cinquante hommes bien armés; &, par fon avis, dès qu'il fut nuit clofe, nous mîmes à terre fix canons, & nous élevâmes, fans bruit, une petite batterie qui donnoit obliquement fur la rivière. Nous plaçâmes deux autres canons, chargés à cartouches, à l'arrière de notre vaiffeau ; & nous poftâmes nos gens derrière une efpèce de parapet de terre que nous fîmes de chaque côté de l'eau, avec ordre de ne point faire feu fur les canots des Indiens, qu'ils ne fuffent tous paffés.

A une heure après minuit, nous entendîmes le bruit que leurs pagayes, qui font les avirons de leurs canots, faifoient dans l'eau ; &, bientôt après, nous apperçûmes environ deux cens canots qui defcendoient la rivière. Nous les laifsâmes venir à la diftance de cinquante pas de notre vaiffeau, fans tirer un feul coup ; mais alors nous fîmes un fi terrible feu fur eux, que nous les taillâmes prefque tous en pièces. Nous prîmes un canot, où il y avoit douze Indiens avec leur chef. Quand le jour com-

mença à paroître, nous fûmes étonnés de voir le carnage que nous avions fait de ces malheureux ; les bords mêmes de la rivière étoient teints de ſang, & j'en fus ſaiſi, tout à-la-fois, d'horreur & de pitié. Pour nous, nous n'avions pas perdu un ſeul homme. Je donnai au Portugais qui nous étoit venu avertir du deſſein des Indiens, cent livres ſterling, & deux habits complets tout neufs, l'un de toile, & l'autre de laine, pour le récompenſer du ſervice qu'il nous avoit rendu ; & je m'en ſervis en qualité d'interprète. Il nous dit que nous avions, parmi les priſonniers, un de leurs caciques, ou un des rois de leur nation. Je lui ordonnai de demander à ce cacique, pourquoi ils étoient ſi animés contre nous, puiſque nous ne leur avions jamais fait de mal. Il répondit qu'ils nous avoient pris pour des Eſpagnols ou pour des Portugais, deux nations qu'ils haïſſoient à la mort, à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Mais il ajouta qu'il étoit très-fâché de cette mépriſe, puiſque nous étions Anglois, & ennemis des Eſpagnols auſſi-bien qu'eux ; & qu'il nous paieroit largement ſa rançon, ſi nous voulions lui donner la vie & la liberté. Nous lui dîmes qu'oui, moyennant cent livres peſant de poudre d'or, & vingt livres peſant d'or en lingot : & auſſitôt il envoya un

Indien de sa suite les chercher. Cependant la marée étant remontée, nous en profitâmes pour sortir de la rivière, afin d'aller jetter l'ancre dans l'endroit où nous étions auparavant.

Le lendemain, environ midi, nous vîmes arriver deux canots, dont l'un portoit l'or, & plusieurs personnes de qualité qui venoient pour faire honneur à leur roi, & l'autre étoit chargé de fruits & d'autres provisions de bouche que je fis distribuer, par égale portion, à nos deux équipages. Je pris l'or en lingot pour mes associés, & nous partageâmes la poudre d'or entre nous, en observant les proportions ordinaires. Le capitaine Dampier & ses gens furent fort satisfaits de ce qu'ils reçurent à leur part, & me pressèrent encore instamment de ne pas les quitter. Mais je le leur refusai tout net; seulement je leur promis que quand j'aurois visité plusieurs places maritimes dans la mer du sud, je reviendrois à Saint-Salvador, & que je les attendrois là deux mois, si je ne les y rencontrois pas.

Nous mîmes les Indiens à terre, & le lendemain nous levâmes l'ancre, & saluâmes le capitaine Dampier d'onze coups de canon. Il nous rendit le même salut, & nous portâmes le cap sur le détroit de Magellan, voulant passer par-là pour aller dans la mer du sud, parce

que je croyois que c'étoit le plus court chemin; & que d'ailleurs, j'étois curieux de faire cette route. Cependant mon lieutenant me dit que nous ferions bien de nous arrêter à Buenos-Ayres, ville appartenante aux Espagnols, où il étoit assuré que nous pourrions vendre sous main nos marchandises avec avantage. Je communiquai la chose à tout l'équipage, qui convint unanimement que c'étoit le meilleur parti que nous pussions prendre. Ainsi nous rangeâmes la côte, & nous fîmes route pour Rio de la Plata, ou la rivière de Plate, où nous arrivâmes en vingt jours, sans aucun accident. Comme nous étions alors en guerre avec la France & l'Espagne, nous arborâmes pavillon de France, pour pouvoir négocier plus sûrement.

Buenos-Ayres est situé à cinquante lieues de la mer, sur la rivière de la Plata, qui porte le nom de Paraguay, au-delà de cette ville, & qui a sa source fort avant dans les terres. La province qu'elle arrose est appellée, à cause de cela même, la province de la Plata, & elle est habitée par une nation nombreuse d'Indiens qui trafiquent quelquefois avec les Espagnols, & qui les tuent encore plus souvent, quand ils les rencontrent seuls & sans armes; car ils sont animés contr'eux d'un esprit de vengeance qui passe des pères aux enfans, & qu'ils sucent,

pour ainsi dire, avec le lait. Delà vient qu'ils regardent comme une œuvre méritoire d'en expédier quelqu'un, & aussi en sont-ils généralement récompensés par leur cacique.

La ville de Buenos-Ayres, ou de Bon-Air, est ainsi appellée à cause de la bonté de son air, & de sa situation. Il n'y vient qu'une fois l'année des vaisseaux d'Europe qui y apportent aux habitans les marchandises dont ils ont besoin, & qui prennent en retour leur or, qu'on y estime moins que le fer, parce qu'il y est moins nécessaire. Quand nous fûmes à deux lieues du port, nous jettâmes l'ancre dans une crique, ou petite baye, sur huit brasses d'eau, fond de sable. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous approcher davantage de la ville, de peur qu'il ne prît fantaisie au gouverneur de nous empêcher de sortir du port quand nous le voudrions.

Quoique nous ne fussions pas à la vue de Buenos-Ayres, à peine y avoit-il quelques heures que nous avions jetté l'ancre, qu'il nous vint à bord, *incognitò*, des marchands, même des plus riches, pour s'informer de ce que nous avions à vendre. L'un d'eux me dit qu'il croyoit que si je voulois faire un petit présent au gouverneur, il ne me feroit pas difficile de disposer de toute ma cargaison à profit,

Je ſuivis ſon avis, & j'envoyai ſur le champ au gouverneur, par mon munitionnaire, une pièce de toile d'Hollande & ſix pièces d'étoffes de ſoie d'Italie. Il les reçut fort bien, comme un préſent de valeur, & me fit aſſurer qu'il ne m'inquiéteroit point, pourvu que je ne traſiquaſſent pas trop à découvert. Je compris bien ce que cela vouloit dire; & pour agir plus ſecrétement, je ne vendois qu'à une ſeule perſonne à la fois, & je ne laiſſois pas même venir à bord deux marchands enſemble; l'un étoit obligé d'attendre que l'autre fût expédié.

En deux jours de tems j'eus vendu toute ma cargaiſon, plus avantageuſement que je ne l'aurois jamais pu eſpérer; après quoi je permis à mes gens de diſpoſer, comme ils voudroient, des marchandiſes qui leur appartenoient, ce qui leur fit grand plaiſir à tous. Le lendemain j'invitai le gouverneur, avec quelques-uns des principaux marchands de la ville, à venir à bord de notre vaiſſeau, où je les régalai auſſi bien que je pus; & en revanche, il me pria à dîner au château le jour ſuivant. J'y fus; mais comme je ne me fiois pas trop aux Eſpagnols, je donnai des ordres ſecrets à mon lieutenant pour me tirer d'affaire, au cas qu'on s'aviſât de m'arrêter.

Quand

Quand nous fûmes entrés dans la ville, elle me parut assez peu de chose, ne consistant qu'en deux rues, bâties en croix, & ceintes d'un mur de torchis. Le château même n'avoit pas grande apparence ; mais cela n'empêcha point que je n'y fusse régalé magnifiquement. Le gouverneur étoit un homme beaucoup plus libre dans ses manières, & plus ouvert que les Espagnols ne le sont généralement. En prenant congé de lui, il me fit présent de deux esclaves Italiens & d'une barre d'or qui pesoit trois livres & deux onces. Quand je fus retourné à bord de notre vaisseau, j'assemblai les officiers pour savoir quelle route nous prendrions d'abord ; car nous n'avions plus que faire d'aller à la mer du sud pour trafiquer nos marchandises, puisque nous les avions déja vendues. Nous fûmes quelque tems à délibérer là-dessus, mais enfin nous convînmes unanimement de faire voile pour le détroit de Magellan, & de passer dans la mer du sud pour y croiser sur les vaisseaux François & Espagnols. Nous communiquâmes notre dessein à tout l'équipage qui parut en être fort aise.

Je commençai alors à me repentir de ne m'être pas associé avec le capitaine Dampier; car je n'avois pas assez de monde pour entreprendre quoi que ce fût d'un peu considérable;

H

mais je ne désespérai pas de le rencontrer dans nos courses. Nous levâmes l'ancre, & nous partîmes avec un vent favorable. Un matin mon valet vint m'éveiller, & me dit qu'on découvroit un vaisseau qui faisoit force de voiles pour nous joindre, & le lieutenant entra au même moment, & me demanda ce qu'il devoit faire. Aussi-tôt je me levai, je montai sur le pont, & avec ma lunette d'approche je vis que c'étoit un vaisseau qui portoit pavillon d'Angleterre; mais croyant que ce n'étoit que pour nous donner le change, je fis arborer pavillon de France, ce que les autres n'eurent pas plutôt apperçu qu'ils en firent autant. J'ordonnai qu'on préparât toutes choses pour le combat, sans précipitation; je défendis à mes gens de paroître sur le pont, & je gouvernai de même, mettant toutes nos voiles au vent, pour faire croire à ceux qui nous poursuivoient, que nous les craignions, & que nous prenions chasse. Cependant nous fîmes fausse route, si bien qu'insensiblement ils gagnèrent sur nous. A trois heures après midi, ils n'étoient qu'à une demi lieue de notre vaisseau, tirant chaque quart-d'heure un coup de canon, pour nous faire connoître qu'ils étoient amis.

Tout d'un coup nous mîmes à l'autre bord, nous arborâmes pavillon Anglois, & nous por-

tâmes sur eux. Ils furent étrangement surpris; & cependant ils continuèrent à faire pavillon de France, & semblèrent se préparer au combat, quoiqu'ils nous fussent fort inférieurs. Quand nous leur eûmes donné le côté, nous hélâmes sur eux, & ayant avoué qu'ils étoient François, je leur commandai de se rendre; mais ils ne me répondirent que par une bordée de leur canon qu'ils m'envoyèrent, & que je leur rendis au double, & avec tant de succès, qu'ils amenèrent aussi-tôt, & qu'ils demandèrent quartier. J'ordonnai au capitaine de venir à bord, ce qu'il fit, & il me dit que son vaisseau, qui s'appelloit la Félicité, appartenoit à M. de Gennes, & qu'il y avoit trois jours que le vent les avoit séparés du reste de la flotte. Je le traitai aussi honnêtement que je pus, pour l'amour de M. de Saint-Olon. Je le chargeai d'une lettre & d'un petit présent pour ce seigneur, & je le renvoyai sans lui prendre quoi que ce soit, ni exiger de lui aucune rançon. Je m'apperçus bien-tôt que ma générosité ne plaisoit point à mes gens, & ne voulant pas qu'ils eussent à se plaindre de moi, je les fis tous venir sur le pont, & je leur dis les obligations que j'avois à l'ambassadeur de France à Maroc, & que d'ailleurs, comme c'étoit un vaisseau de guerre, il n'y avoit pas grand bu-

tin à faire. J'ajoutai que pour les dédommager en partie, je voulois leur donner cinq cents livres ſterling, que je partagerois entre eux: mais il n'y en eut aucun qui ne refuſât de prendre ſeulement un ſou; de ſorte que je fus charmé de leur générosité, & je les aſſurai qu'à l'avenir je ne ſerois pas ſi honnête envers les François, s'ils nous tomboient entre les mains. Cette déclaration leur fit plaiſir, & il y en eut même quelques-uns qui louèrent ce que j'avois fait; car quoique les matelots ſoient généralement groſſiers & bruſques dans leurs manières, cela n'empêche pas qu'ils ne ſachent admirer à leur mode, une action généreuſe, auſſi bien que le reſte du monde.

Nos officiers me dirent qu'ils craignoient que nous ne rencontraſſions l'eſcadre de M. de Gennes, qui, étant compoſée de cinq voiles, ſeroit certainement trop forte pour nous; d'ailleurs, nous avions appris du capitaine du vaiſſeau la Félicité, qu'elle avoit fait route pour le détroit de Magellan. Leur crainte me parut bien fondée, & je compris que ce ſeroit une action également téméraire & extravagante que de vouloir en venir aux mains avec un ennemi qui nous étoit ſi ſupérieur: car quoique la vie me fût, en quelque manière, à charge, cependant l'humanité me défendoit d'expoſer, ſans

néceſſité, à un péril évident, celle de tant de gens qui n'étoient pas encore raſſaſiés de ce monde. Ainſi je réſolus de renoncer pour cette fois, à la curioſité que j'avois de paſſer le détroit de Magellan, & de faire voile pour celui de le Maire, ce qui fut auſſi-tôt exécuté. Après cinq jours de navigation, nous découvrîmes ce détroit, ſi connu aux matelots par trois rocs qu'on appelle les trois frères, à cauſe de leur proximité & de leur reſſemblance.

Quand nous y fûmes arrivés, nous ſentîmes un courant rapide qui portoit au nord, & un branlement continuel & extraordinaire dans le vaiſſeau; cependant nous paſſâmes heureuſement en deux jours, & nous entrâmes dans la mer du ſud. Le lendemain de notre paſſage, nous apperçûmes les nuées de Magellan, ce qui nous fit juger que nous étions vis-à-vis de ce fameux détroit. Ces nuées, qui ſont ſi remarquables pour les navigateurs, paroiſſent toujours dans le même dégré & dans la même forme, qui eſt une forme orbiculaire. Nous fîmes droite route, voulant nous tenir hors de la vue des terres pour n'être pas découverts; en quoi le tems qui continuoit à être embrumé, nous favoriſa beaucoup.

A une heure de nuit environ, nous entendîmes le bruit d'une trompette, que nous con-

jecturâmes venir de quelque vaisseau qui étoit en mer, parce que nous étions à une trop grande distance de la terre. Là-dessus je fis faire sur le champ fanal de tous nos feux, & gouverner du côté que nous entendions le son, qui servit à nous conduire droit au lieu d'où il partoit. En une demi-heure de tems, nous découvrîmes, quoiqu'il fît assez obscur, un vaisseau qui naviguoit tranquillement, & dont l'équipage paroissoit être dans la joie. Mais ce fut bien autre chose quand nous les eûmes atteints, que nous pointâmes notre canon, & que nous hélâmes sur eux. Ils nous firent entendre qu'ils étoient Espagnols, & je leur ordonnai de se rendre sur le champ, & d'envoyer leur commandant à bord, ou qu'autrement je ne leur ferois aucun quartier. Aussi tôt ils amenèrent le pavillon & mirent leur esquif à la mer, sur lequel le capitaine vint à bord de notre vaisseau. Il s'appelloit dom Juan Villegro, & son navire le feu Grégeois. Le vice-roi du Pérou lui avoit donné la commission de transporter les criminels à Baldivia, qui est le lieu où l'on envoye en exil la plupart des voleurs, ou autres coquins de l'Amérique. Mais, ce qui nous intéressoit de plus près, il nous apprit qu'il avoit à bord le réal situado, qui est une somme d'argent que le vice-roi du Pérou envoye de tems

en tems pour payer & habiller la garnison, aussi bien que pour réparer les fortifications de Baldivia. Cette somme monte ordinairement à quatre cents mille écus; cependant nous n'en pûmes trouver que deux cents cinquante mille; mais nous fûmes bien dédommagés de ce qui manquoit, par une grande quantité de riches marchandises des Indes Orientales, que leur vaisseau la Manille avoit apportées de-là, & que l'on avoit ensuite chargées sur ce navire. Car c'est la coutume des marchands du Pérou de mettre tout ce qu'ils destinent pour Baldivia, dans le vaisseau qui y porte l'argent pour la garnison; l'occasion étant alors plus favorable que jamais pour vendre leurs marchandises à profit.

Une si riche prise transporta mes gens de joie, & je craignis qu'ils ne crussent qu'ils en avoient assez, & que l'envie ne leur prît de retourner en Europe. Mais j'eus bientôt le plaisir de voir que cela avoit produit un effet tout contraire, & qu'ils regardoient cet heureux commencement comme un bon augure qu'ils feroient tous dans le voyage que nous avions entrepris, une assez haute fortune pour n'envier le sort de personne.

Je traitai fort humainement les prisonniers qui étoient au nombre de quarante-six, en y

comprenant quinze malfaiteurs qui furent ravis de changer de maîtres, se flattant d'éprouver moins de rigueur de notre part que de la part des Espagnols de Baldivia, où on les transportoit pour y subir la peine de leurs crimes. Il y avoit, entr'autres, un certain Roberts, Anglois de nation, qui, à ce que j'ai appris, a été exécuté depuis, pour avoir fait le métier de pirate : je le pris à mon service avec deux François, quatre Espagnols & le trompette, qui étoient dans le même cas; j'en renforçai mon équipage qui en avoit grand besoin, & j'appris que tout leur crime n'étoit qu'un simple soupçon de piraterie, ce qui me persuada qu'ils étoient bons matelots. Mais ce qui m'embarrassoit extrêmement, c'étoit de savoir ce que je devois faire du vaisseau & du reste de l'équipage. Si je les relâchois, il étoit certain qu'ils ne manqueroient pas d'allarmer tout le pays, & de faire qu'on armeroit en course contre nous; & si je les gardois, je prévoyois que nous aurions bien-tôt besoin de nouvelles provisions; car ils n'en avoient pris que pour un mois de tems, ce qui étoit cependant plus qu'il ne leur en falloit pour leur voyage.

Le capitaine ayant appris mon embarras, me fit dire par un interprête, que j'en avois si bien usé avec lui, qu'il me promettoit sur son hon-

neur, de faire route pour quelque port que je voudrois, & de publier, ſi je le ſouhaitois, que j'étois retourné à la mer du nord. Je lui répondis que quoique je puſſe compter ſur ſa parole, il ne pouvoit pas s'aſſurer que ſes gens fuſſent de même ſentiment. Enfin, après avoir bien rêvé aux moyens de lui faire prendre le change, de même qu'aux autres priſonniers, je me ſervis de ce ſtratagême. Au premier quart de la nuit, nos priſonniers étant tous ſous l'écoutille, je montai ſur le tillac, & je dis à nos matelots, qui étoient en fonction, le danger qu'il y avoit & à les garder & à les laiſſer aller: ainſi nous convînmes qu'ils feroient ſemblant de ſe ſoulever le lendemain, déclarant unanimement qu'ils vouloient retourner par le détroit de la mer du nord. Quand le premier quart fut levé, je communiquai à l'autre moitié de notre équipage les meſures que nous avions priſes, & je l'engageai à y entrer; après quoi je fus me coucher. Je ne fis que rêver toute la nuit à ma chère Villars; je ſongeai que je la voyois entre les bras du renégat Hamet, faiſant effort pour s'en débarraſſer, & m'appellant à ſon ſecours; mais qu'avant que je puſſe lui en donner, la mort étoit venue la délivrer des mains de ce ſcélérat. Ce ſonge me frappa ſi fort, que je me réveillai en

ſurſaut dans la dernière affliction ; & je ne ſais quand j'aurois mis fin à mes ſoupirs & à mes gémiſſemens, s'ils n'euſſent été interrompus par les cris & le bruit confus des matelots que j'entendis ſur le pont. Je me levai avec précipitation, & je courus voir ce que c'étoit ; je trouvai mes gens qui ſe mutinoient comme nous l'avions concerté. D'abord je fus tout allarmé, mon ſonge m'ayant fait oublier que ce n'étoit qu'une feinte ; mais cela ne dura pas long-tems, & je fis comme ſi la choſe eût été bien ſérieuſe. L'idée de ma chère moitié en proie à la paſſion d'un brutal, avoit répandu ſur mon viſage une ſi grande triſteſſe, qu'un des quartiers-maîtres me dit enſuite que mon air ſeul ſuffiſoit pour en impoſer à tout le monde.

Les Eſpagnols eurent la permiſſion de demeurer tout le jour ſur le tillac, & l'on prit grand ſoin de les inſtruire de la prétendue mutinerie de nos matelots. A dîner je dis à leur capitaine, car & lui & les marchands que nous avions faits priſonniers, mangeoient toujours avec moi, qu'il m'avoit bien prophétiſé le jour précédent, puiſque j'étois obligé de céder à l'obſtination de mon équipage, & de retourner à la mer du nord. Il me répondit qu'il en étoit fâché, & qu'il me ſouhaitoit un heureux voyage, quelque route que je priſſe. Pour mieux

couvrir notre jeu, nous revirâmes effectivement, & nous fîmes voiles au sud. L'après-midi Robert vint me dire qu'un des Espagnols qui étoit content de demeurer avec nous, s'engageoit de m'apporter dans dix jours dix mille piéces de huit, si je voulois lui donner le vaisseau que nous leur avions pris, avec un nombre suffisant de matelots pour la manoeuvre. Là-dessus j'envoyai chercher l'homme & je le fis questionner par Roberts qui entendoit fort bien l'Espagnol. Il dit qu'il me prioit de ne me point informer de rien que l'affaire ne fût faite ; mais que pour m'assurer de sa fidélité ; je pouvois envoyer avec lui qui bon me sembleroit, pourvu seulement que je lui permisse de prendre un de ses compagnons qui étoit du secret, & qui devoit agir de concert avec lui dans cette entreprise. Ainsi j'ordonnai sur le champ à vingt matelots & à un officier de notre équipage de le suivre, & de lui obéir, pendant l'expédition, comme s'il étoit leur capitaine.

Nous convînmes de les attendre les dix jours marqués, à la même hauteur où nous étions alors. Je fis dire au capitaine espagnol, par un truchement, qu'un de ses gens, qu'on lui nomma, étoit parti avec son vaisseau pour quelque expédition secrète, & qu'aussitôt qu'il seroit de retour, nous continuerions notre route. Il répon-

dit que, quelque chose que ce fût, il croyoit qu'il réussiroit dans son dessein, parce qu'il ne manquoit ni d'adresse, ni de courage. Il ajouta qu'il avoit déja été transporté une fois auparavant à Baldivia, mais qu'il avoit trouvé le moyen de se sauver; & qu'il ne doutoit point que, s'il y étoit de nouveau condamné, il ne s'échappât encore, donnant à entendre en même tems, qu'il pourroit bien jouer d'un tour dans cette entreprise. Cela me fit un peu craindre; & j'aurois sur le champ rappellé le vaisseau, s'il n'eût pas été trop tard; mais, espérant que tout iroit bien, je pris le parti de croiser en attendant que les dix jours fussent expirés.

J'avois fait habiller fort proprement, à l'Européenne, les deux Indiens que le gouverneur de Buenos-Ayres m'avoit donné; & je leur avois appris en très-peu de tems l'anglois, qu'ils parloient fort bien. Je les traitai avec toute la douceur possible; &, ils en étoient si reconnoissant, que je crois qu'ils se seroient sacrifiés pour moi. Je leur trouvai beaucoup d'adresse, de docilité & de bon naturel: ce qui me persuade que si l'on en usoit bien avec les Indiens de l'Amérique en général, on ne tarderoit pas à les rendre amis des Européens & des Anglois en particulier. D'ailleurs, c'est grand dom-

mage qu'un peuple si nombreux vive dans une entière ignorance du vrai Dieu ; car, quoique les Espagnols envoient des missionnaires dans ce pays-là pour y enseigner le christianisme, ces ecclésiastiques ne songent qu'à s'y enrichir aux dépens des Indiens qu'ils accablent d'impositions exorbitantes, au lieu de les instruire dans la foi. On m'a même assuré qu'en quelques endroits de l'Amérique, ces pauvres gens donnent à la mission tout ce qu'ils gagnent par leur travail ou par leur industrie, ne se réservant que ce qu'il leur faut justement pour vivre d'un jour à l'autre. J'instruisis moi même des principes de la religion les deux que j'avois avec moi, & je les baptisai, nommant l'un Robert qui étoit mon nom, & l'autre Joseph, du nom de mon père. J'espère que ce baptême, quoique je fusse un laïque, est bon devant Dieu, sur-tout quand on ne peut pas avoir d'ecclésiastique pour l'administrer ; & je ne doute point que si ces jeunes gens vivent conformément à leur profession, ils ne trouvent le chemin du ciel tout aussi bien que s'ils avoient été baptisés dans l'église par un prêtre orthodoxe.

Trois jours avant le tems marqué pour le retour de notre Espagnol, nous découvrîmes deux vaisseaux qui venoient à nous ; & ne

ſachant ce que ce pouvoit être, nous nous préparâmes au combat. Mais nous apperçûmes bientôt que c'étoit le vaiſſeau que nous avions pris, avec un autre que nous ne connoiſſions point; ce qui nous réjouit fort. Quand ils nous eurent joints, l'Eſpagnol vint à bord, & me dit qu'il avoit encore mieux réuſſi qu'il ne penſoit, & qu'il apportoit tant en argent qu'en marchandiſes environ 80000 écus. Voici le récit qu'il nous fit de ſon expédition.

La dernière fois, dit-il, que j'étois priſonnier à Baldivia, l'on me fit travailler pour un riche Négociant, nommé Dom Sancho Ramirez, mais le plus avare, le plus jaloux, & le plus malicieux coquin que j'aie jamais connu. Il avoit coutume d'attendre à une maiſon de campagne qu'il avoit ſur le bord de la mer, l'arrivée du vaiſſeau le Réal Situado, qui eſt le même que vous nous avez pris, & d'aller ſecrétement à bord, trafiquer avec les marchands. Comme j'étois inſtruit de cela, j'ai formé le deſſein de cette expédition, autant pour me venger des coups que ce vieux vilain m'a ſouvent donné ſans aucune raiſon, que pour gagner de l'argent. Quand nous fûmes arrivés à une demi-lieue de l'endroit, nous apperçûmes une barque qui étoit à l'ancre. Je demeurai quelque tems en ſuſpens de ce que je devois

faire, craignant qu'on ne nous découvrît, mais à la fin je résolus de tenter la fortune. La barque leva l'ancre, & vint à nous; ce qui me causa une nouvelle surprise, qui se changea en joie quand je vis Dom Sancho lui-même sur le pont. Il héla sur nous, & nous pria de carguer nos voiles, afin qu'il pût venir à bord, ce que nous fîmes; & étant entrés dans une petite baye qu'il y avoit tout proche de là, nous y jettâmes l'ancre. Je ne voulus point paroître d'abord, parce qu'il me connoissoit trop bien; ainsi mon compagnon, qui étoit du secret, tint ma place, & lui parla comme s'il eût été le Capitaine du vaisseau. Dès que ce vieux pécheur fut à bord, il demanda où étoit Dom Juan Villegro, qui avoit coutume de commander le Réal Situado; mais on lui répondit qu'il étoit si mal, qu'il n'avoit pas pu faire le voyage. Ensuite il voulut parler aux marchands, disant que le Gouverneur avoit découvert qu'il trafiquoit avec eux en secret avant toute autre personne, & qu'ainsi il avoit pris le parti de nous rencontrer dans un de ses propres vaisseaux, qui étoit actuellement chargé pour Buenos Ayres, & qui n'attendoit que notre arrivée pour mettre à la voile. Je fus ravi d'apprendre cela, ayant résolu d'en faire une prise. Mon camarade Espagnol le pria d'entrer dans sa chambre, & pendant qu'il y resta,

je m'en fus avec dix hommes armés à bord de ſa barque, dont je n'eus pas de peine à me rendre maître, n'y ayant que cinq hommes & un garçon : le reſte de l'équipage étoit à terre.

Je coupai le cable de cette barque, & celui de notre vaiſſeau ; & nous prîmes le large. Quand nous fûmes ſous voiles, je fus ſaluer le vieux Dom, & je lui fis entendre en peu de mots qu'il étoit mon priſonnier, & ce que je venois de faire. Cette nouvelle le frappa ſi fort, que je crus pendant quelque tems qu'il alloit expirer ; mais je le fis un peu revenir en lui montrant la boîte où étoit ſon cœur & ſon ame, je veux dire ſon argent. Il voulut ſe jetter ſur moi pour me l'arracher, mais on le retint : cependant pour le mettre encore de meilleure humeur, je lui lus ſon connoiſſement, & je lui dis net, que ſi ſes marchandiſes ne s'y trouvoient pas conformes, je ne voulois point traiter avec lui. Quand il vit qu'il ne lui ſervoit de rien de ſe fâcher & de faire du bruit, il m'offrit la moitié de ſon argent, ſi je voulois lui reſtituer ſon vaiſſeau & ſa cargaiſon. Je lui répondis que puiſque j'avois le tout en mon pouvoir, je ne me ſouciois plus de faire de marché avec lui, à moins que ce ne fût pour ſa propre rançon, que je mettois à dix mille pièces de huit davantage, & dont je ne rabattrois pas une obole.

obole. Il fut frappé de cette déclaration comme d'un coup de foudre, & n'eut pas la force d'ouvrir la bouche pour me répondre : il garda même si long-tems le silence, que je crus presque qu'il ne parleroit plus jamais; pour le consoler un peu par l'agréable aspect de la mer, je le menai sur le pont; car nous étions alors hors de la vue des terres. Quand il vit qu'il ne pouvoit ni m'échapper, ni m'engager à lui rien restituer, son cœur commença à s'attendrir, & se jettant à genoux, il me supplia, les larmes aux yeux, de lui accorder au moins sa liberté, si nous voulions absolument le voler. Ce mot que le désespoir où il étoit de perdre ses effets lui fit lâcher, me mit dans une furieuse colère, & je lui ordonnai de s'en rétracter sur le champ; ce qu'il ne put gagner sur lui de faire, qu'après que je lui eus fait donner cent coups d'étrivières. Je lui dis ensuite, qu'il falloit qu'il vînt rendre ses devoirs à votre grandeur; & c'est pour cela que je vous l'amene.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'adresse de l'Espagnol, quoique je n'approuvasse point son action, car si même le vaisseau qu'il amenoit étoit de bonne prise, par rapport à nous, c'étoit, à mon avis, une pure volerie par rapport à lui. Cependant je ne laissai pas de le remercier pour notre intérêt commun, & de l'assurer

qu'il feroit bien récompensé de fon expédition. Un moment après, on m'amena Dom Ramirez plus mort que vif; & comme il avoit appris que nous étions Anglois, il me parla en cette langue, & me conjura de le mettre en liberté. Je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre, que je ferois ce qu'il fouhaitoit, & que j'efpérois qu'il feroit content de moi. Il me remercia auffi bien que fa douleur pouvoit le lui permettre; & je l'invitai à dîner, ce qu'il accepta avec affez de plaifir.

Cependant j'ordonnai qu'on tranfportât dans notre vaiffeau la cargaifon de fa barque, qui étoit fort confidérable, & la meilleure partie des provifions, craignant que ce ne fût ce dont nous aurions le plus de befoin. Pour l'autre vaiffeau que nous avions pris, comme il appartenoit au roi d'Efpagne, qui pouvoit bien en fupporter la perte, je réfolus de le garder. Je rendis à Dom Ramirez fa barque, & plufieurs balles de marchandifes qui ne pouvoient pas nous être d'un grand ufage, mais dont il pouvoit tirer bon parti: je lui aurois même volontiers reftitué le tout, jufqu'à fon argent, fi je n'avois appréhendé de faire crier mon équipage; car, comme je l'ai déjà dit, il me fembloit que c'étoit un bien mal acquis. Néanmoins, je lui donnai vingt mille réales, ce qui ne montoit pas à la fomme qui nous devoit revenir à mes

associés & à moi, de cette prise. Il me remercia mille fois de ma bonté; & pour me témoigner sa reconnoissance, il me fit présent d'un très-beau diamant, qu'on ne lui avoit pas pris, m'assurant qu'il regarderoit toujours les Anglois comme de généreux ennemis.

Je fis mettre avec lui sur sa barque tous les Espagnols que nous avions faits prisonniers, leur laissant la liberté de prendre la route qu'ils voudroient, à la réserve des deux qui avoient entrepris la dernière expédition, & qui choisirent de demeurer avec nous. Ils me rendirent mille graces de la manière honnête avec laquelle je les avois traités, protestant que si jamais la fortune conduisoit chez eux quelqu'un de mes compatriotes, ils lui rendroient la pareille avec usure. J'avoue que cela me fit beaucoup de plaisir. Un homme éprouve toujours au dedans de lui une satisfaction secrète, lorsqu'il a fait un acte d'humanité & de générosité; comme, au contraire, s'il est coupable de quelque lâcheté, le remors & la crainte ne manquent guère de s'emparer de son esprit.

Le jour après que nous nous fûmes séparés, j'assemblai tous mes gens sur le pont, & leur ayant fait le récit de l'expédition de l'Espagnol, je leur demandai quelle récompense ils vouloient que je lui donnasse. Ils convinrent aussi-

tôt qu'il devoit avoir cinq mille piéces de huit; son compagnon cinq cens; & qu'on joindroit le reste au butin que nous avions fait auparavant; ce qui fut exécuté sur le champ. L'Espagnol me remercia fort poliment en françois, car il avoit appris que j'entendois cette langue. J'avois déjà remarqué en lui beaucoup d'esprit & de bonne humeur, un grand usage du monde, & plus de générosité & de candeur qu'on n'en devoit naturellement attendre d'un homme comme lui, qu'on croyoit être de basse extraction. Il paroissoit âgé d'environ trente ans, & n'avoit rien des manières empesées des Espagnols, quoiqu'il fût né à Séville: Je lui dis que je comptois qu'il me feroit en peu de mots l'histoire de sa vie: Il me répondit qu'il tiendroit à honneur de m'obéïr, en cela comme en toute autre chose, mais qu'il me prioit d'attendre qu'il fût un peu plus familier avec moi; car, ajoûta-t-il en souriant, mon histoire a quelque chose de si gaillard & de si comique, que je la réciterois mal si j'entreprenois de le faire à présent. Ainsi il fallut remettre la partie à une autre fois.

Nous fîmes route au Nord pour aller à Panama, comptant que les prisonniers, que nous avions renvoyés, ne manqueroient pas de répandre le bruit que nous étions retournés à la

mer du Nord. Après quelques heures de navigation, nous découvrîmes un vaiſſeau qui faiſoit voiles du même côté que nous. J'ordonnai à notre priſe de lui courir deſſus, & avant la nuit elle le prit. C'étoit une barque chargée de ſuif & de cuirs pour la Conception. Je me repentis de l'avoir attaquée, parce qu'elle ſe trouva ſi peſante de voiles, qu'elle ne pouvoit pas nous ſuivre, & que cependant il n'étoit point à propos de la laiſſer aller.

Dom Pedro Aquilio (c'étoit le nom de notre ruſé Eſpagnol) me dit qu'il entreprendroit volontiers de vendre avec avantage la barque & la cargaiſon, ſi je ne ſavois que faire des matelots qui la conduiſoient, & qui n'étoient en tout que quatre, ſavoir trois Indiens & un Eſpagnol. Les Indiens furent bien aiſes d'entrer à notre ſervice; & cependant nous leur promîmes une demi-portion de tout le butin que nous ferions dans la ſuite. Pour l'Eſpagnol, nous réſolûmes de le garder juſqu'à ce que nous euſſions fini nos cours, & qu'alors nous le relâcherions. Ainſi, comptant ſur l'habileté de dom Pedro, je le laiſſai partir avec la barque, & je lui donnai trois Eſpagnols pour le ſeconder dans ſon deſſein, ſous la promeſſe qu'il me fit de revenir le lendemain. Nous n'étions qu'à cinq lieues de la Conception, & nous réſolûmes

d'attendre-là ſon retour, demeurant à vue de Mamelles de Biobio ou des mammelles de Biobio, deux rochers qu'on appelle ainſi.

Le jour ſuivant, nous vîmes venir notre homme dans une pirogue, petit vaiſſeau eſpagnol qui n'a qu'une voile. Il m'apportoit un beau préſent de fruits ; & il en avoit aſſez, outre cela, pour tout l'équipage. Hé bien! me dit-il, ſerez-vous content de mon marché? Je n'ai pu tirer de notre priſe, que vingt mille pièces de huit. Ce vieux coquin de gouverneur ne m'en a pas voulu donner davantage. Quand il en auroit eu moins, je n'aurois pas laiſſé d'être content de ſon expédition, & de l'en louer. Il m'apprit que le gouverneur de la Conception enlevoit tout le ſuif & & tous les cuirs qu'on apportoit dans cette ville, & obligeoit enſuite ceux qui les détailloient, de les lui acheter au prix qu'il vouloit ; de ſorte qu'il s'étoit adreſſé hardiment à lui, & lui avoit vendu la cargaiſon avec la barque. Cependant don Pedro nous conſeilla de croiſer pour découvrir le vaiſſeau la Manille, qu'on attendoit tous les jours, dans l'eſpérance que nous pourrions nous en rendre maîtres. Son avis fut approuvé de chacun, & nous réſolûmes, ſur le champ, de faire du bois & de l'eau pour le voyage. Ainſi nous portâmes le cap ſur Juan

Fernando, où nous arrivâmes le 5 de septembre 1695. Comme c'est un jour remarquable pour moi, je m'en souviens très-bien; car, du reste, je ne saurois donner un journal suivi, ayant perdu mon livre de mémoire par un accident singulier. Nous ne demeurâmes que deux jours à faire l'eau & le bois dont nous avions besoin, & à tuer des chèvres qui sont là en grande quantité.

Il y a trois îles qui portent le nom de Jean Fernado, qui les a, le premier, découvertes, quoiqu'elles ne soient point habitées. On trouve au nord une grande baye capable de contenir cinq cens voiles, & où l'on mouille sur seize brasses d'eau, fond de sable. Nous en partîmes avec un vent favorable pour notre dessein, & nous rangeâmes la côte en tirant au nord. Le premier de janvier, nous n'avions encore rien découvert; & il étoit à craindre que nous n'eussions manqué notre coup; car le vaisseau la Manille arrive ordinairement à Acapulco environ Noël. Cependant nous résolûmes d'attendre encore vingt jours; & si, au bout de ce tems, nous n'en avions aucune nouvelle, de retourner à la mer du nord, en croisant le long de la côte; &, pour n'être point découverts, nous nous tînmes toujours hors de la vue des terres.

Le sixième de janvier, nous apperçûmes deux vaisseaux, & nous leur donnâmes chasse. Don Pedro nous assura que c'étoit la Manille & un vaisseau de conserve. Nous tînmes sur le champ conseil, où nous résolûmes que la barque attaqueroit la Manille, pendant que notre vaisseau engageroit le combat avec le navire de guerre. Et la raison que don Pedro allégua pour cela, fut que la Manille étoit si pesante de voiles, que la barque pourroit aisément la canonner en flanc d'un & d'autre côté ; d'autant plus que n'étant pas, à beaucoup près, si grande, elle seroit à couvert du canon des ennemis, qui ne pouvoient se servir que de celui qu'ils avoient sur le pont le plus élevé. Le vaisseau de guerre voyant que nous leur donnions chasse, serra de voiles pour nous attendre & se préparer au combat, dans la pensée que nous l'attaquerions tous les deux à la fois ; mais il se trompa. Notre barque passa outre, sans lui tirer un seul coup ; &, pour nous, dès que nous pûmes lui présenter le flanc, nous lui envoyâmes une bordée en faisant un grand cri de joie. Il nous la rendit aussitôt ; mais nous revînmes à la charge avec tant de vigueur, & nous le serrâmes de si près, qu'il commença à prendre chasse. Nous le poursuivîmes ; &, venant à son stribord, nous lui envoyâmes une nouvelle bordée qui abattit

ſon grand mât : de ſorte qu'il amena ſur le champ, & ſe rendit.

La mer étant fort calme, quoiqu'il fît un bon vent frais, je pris la chaloupe, & je fus à bord de ce vaiſſeau avec quarante hommes bien armés. Je leur ordonnai de ſe ſaiſir des matelots, & de les renfermer ſous l'écoutille; mais je fus fort ſurpris de n'en trouver que ſeize en tout, outre huit qui avoient été tués dans le combat; &, parmi eux, pas un ſeul homme qui eût l'air d'un Officier. Ils nous dirent que leur Capitaine, avec cent cinquante hommes de ſon équipage, étoit allé à bord de la Manille, dès qu'il nous avoit apperçu le matin, parce que la plupart des matelots de ce navire étoient malades.

A ce récit, nous jugeâmes bien que notre barque avoit beſoin de notre ſecours, n'ayant pas plus de trente-cinq hommes d'équipage: ainſi nous prîmes le parti de couper le gouvernail du vaiſſeau de guerre, & de l'abandonner à la merci des vents, après en avoir pris ſix matelots, qui, voyant que nous étions Anglois, parurent fort diſpoſés à nous ſervir, & auxquels je promis, pour les y engager encore davantage, leur portion du butin, ſi nous réuſſiſſions. Ces ſix matelots étoient des Eſpagnols, vieux chrétiens, comme ils s'appellent, s'eſti-

mant beaucoup pour cela ſeul, & mépriſant les criolles. Nous fîmes force de voiles, & nous eûmes bientôt atteint le vaiſſeau la Manille; car notre barque l'avoit ſi chaudement attaqué, qu'il n'avoit pas pu s'éloigner beaucoup, quoiqu'elle eût rencontré une vigoureuſe réſiſtance, & quoique ſes agrêts fuſſent fort endommagés, elle n'avoit pourtant pas perdu un homme; elle avoit été obligée ſeulement de virer pour raccommoder ſon cordage. Nous avions placé tout notre canon ſur un des côtés; &, quand nous fûmes ſous la pouppe de ce vaiſſeau, nous lui en envoyâmes une décharge, & nous mîmes auſſitôt à l'autre bord pour recharger. Dans ce moment, j'apperçus un batteau occupé à quelque choſe à l'arrière; mais je ne pouvois deviner à quoi. Je me préparois à tailler de la beſogne à ceux qui y étoient, & à les empêcher de retourner à bord, quand je vis, à ma grande ſurpriſe, que c'étoit notre batteau, & don Pedro dedans, qui, profitant de la fumée de notre décharge, clouoit le gouvernail de la Manille pour l'empêcher de virer. Cela fait, il retourna en toute diligence à bord de la barque, qui avoit alors raccommodé ſes cordages; &, avec ſa mouſquéterie, il empêcha les ennemis de venir, avec leur chaloupe, décloüer le gouvernail, comme

ils se mettoient en devoir de le faire. En même tems nous nous hasardâmes à donner le côté à leur vaisseau, malgré son énorme grandeur, & nous lui envoyâmes une bordée qui fut bientôt suivie d'une seconde, & puis d'une troisième ; de sorte qu'à la fin, il amena le pavillon, & se rendit. J'ordonnai à tous les officiers qui qui y étoient, de venir à bord de notre vaisseau : ce qu'ils firent. Je les reçus fort civilement, & je m'en fus sur le champ visiter la prise. Je fus étonné de sa grandeur prodigieuse ; elle avoit sept points ; & la construction en étoit si forte, que notre canon n'avoit point pu la percer de part en part. Cependant j'y trouvai plus de soixante hommes tués au travers des sabords & autres ouvertures. Pour nous, ce qui est surprenant, nous n'eûmes que deux blessés, & pas un homme tué.

Il y avoit à bord de la Manille au-delà de cent malades ; de sorte que ce vaisseau ressembloit à un hôpital. Il étoit fort richement chargé, puisque l'on estimoit sa cargaison plus de 1800000 écus : nous n'y trouvâmes pourtant que peu d'argent monnoyé, outre la vaisselle du gouverneur de Luconia une des Iles Philippines, qui retournoit à Mexico, lieu de sa naissance & sa patrie. Quoique ce fût-là la plus riche prise que nous eussions encore faite,

nous en étions presque embarrassés : il étoit impossible, avec le peu de monde que nous avions, de la mener à la mer du nord ou aux Indes orientales ; car nous avions le double plus de prisonniers que de matelots à notre service. Ainsi il fallut chercher, avec dom Pedro, les moyens de remédier à cet inconvénient. Il nous conseilla d'envoyer à Acapulco, & d'y demander la rançon du vaisseau & de l'équipage. Cet expédient nous parut également difficile & dangereux ; mais il soutint qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre ; & que, si nous voulions lui en remettre le soin, il répondoit du succès. Cependant, comme la chose étoit d'une très-grande conséquence, nous le priâmes de nous dire, auparavant, de quelle manière il concevoit qu'elle pût se faire. Je prendrai, me répondit-il, la barque avec le capitaine du vaisseau de guerre, le gouverneur de Luconia, & un ou deux autres des plus apparens de l'équipage espagnol, qui feront savoir le cas à la ville d'Acapulco, mais pas autrement que par lettres ; car je n'en mettrai qu'un à terre, qui sera le porteur de la nouvelle ; &, s'il arrivoit qu'on voulût envoyer des forces contre nous, je ferai si bien, que vous en aurez avis assez à tems pour les éviter ; quoiqu'il n'y ait point de danger de ce côté, parce

que je sais que les Espagnols n'ont aucun vaisseau de guerre à plus de deux cens lieues de là, & que celui que vous leur avez pris, étoit le seul qu'ils eussent pour garder leurs côtes. Nous trouvâmes son projet bon, & nous lui confiâmes le soin de l'exécuter. Ainsi il partit le lendemain avec les personnes dont il nous avoit parlé ; &, par l'avis de notre équipage, nous le suivîmes de près, étant bien persuadés, sur le rapport des Espagnols eux-mêmes, qu'il n'y avoit rien à craindre. J'avois fait raccommoder le vaisseau de guerre, & je résolus de le garder & de rendre notre barque ; de sorte que, quand nous fûmes à vue de terre, j'en fis transporter tous les effets à bord de ce vaisseau, qui se trouva être un très-bon voilier.

Le jour suivant Dom Pedro revint avec plusieurs marchands & diverses personnes de qualité, pour traiter de la rançon de la prise ; & nous convînmes enfin de la restituer, moyennant la somme de 1200000 écus, après en avoir ôté plusieurs bales de riches marchandises. Cette somme devoit nous être payée dans six jours, & nous attendîmes qu'ils fussent écoulés à la même hauteur où nous étions alors, ne me souciant point d'approcher trop de la terre, crainte de quelque accident. Nous renvoyâmes, avec les gens de la ville, tous les

malades & les bleſſés qui étoient à bord de la priſe ; & nous échangeâmes notre barque contre des proviſions, & autres choſes néceſſaires. Au tems marqué, les Eſpagnols nous apportèrent l'argent dont nous étions convenus; & nous leur rendîmes leur vaiſſeau avec ſa cargaiſon. Après cela, nous réſolûmes, d'un commun conſentement, de mettre fin à nos courſes, & de nous retirer dans notre patrie; car nous étions tous, juſqu'au moindre matelot, aſſez riches; cependant nous voulions toucher à Saint-Salvador, ſur la côte du Breſil (après avoir paſſé le détroit de Magellan), pour y faire quelques proviſions, auſſi bien que pour vendre nos marchandiſes, & pour radouber nos vaiſſeaux.

Nous portâmes donc le cap ſur le détroit de Magellan, & nous fîmes toute la diligence poſſible. Le 3 de Mai, nous découvrîmes ces fameuſes nuées qui ſervent de guide aux matelots: les montagnes voiſines étoient couvertes de neige, & il faiſoit extrêmement froid; mais nous avions eu le ſoin de nous pourvoir de bons habillemens & de liqueurs fortes. Nous mouillâmes au port Famine, appellé autrefois la Baye des Chevaliers; les Hollandois lui donnèrent ce nom dans un voyage qu'ils firent en 1598, avec une flotte de cinq voiles. Comme

ils furent obligés de relâcher dans cette baye, qu'ils y essuyèrent bien des peines, & qu'ils étoient les premiers de leur nation qui eussent pénétré si avant; l'amiral, pour en conserver la mémoire, fit chevaliers six de ses officiers, sous le titre de chevaliers du lion furieux. Le serment qu'ils prêtèrent à cette cérémonie, les engageoit à ne jamais rien faire, ni consentir que l'on fît aucune chose contre leur honneur, ou qui pût préjudicier au voyage qu'ils avoient entrepris; à exposer leur vie pour le service de leur république, & à mettre tout en œuvre pour chasser les espagnols de leurs riches acquisitions dans ce nouveau monde. Ils furent installés sur le rivage; on leur donna une jarretière de couleur de verd de mer, & l'on grava leur nom sur une table de pierre, qu'on éleva exprès pour cela.

Nous vîmes plusieurs habitans de ces côtes, &, quelques sauvages qu'ils soient, ils se laissèrent aisément persuader de venir à bord de nos vaisseaux; mais je ne marquai rien d'extraordinaire dans leur taille, comme l'ont débité certains voyageurs. Le plus grand homme que je pus voir parmi eux, n'avoit pas plus de six pieds de haut. C'est un peuple, sans contredit, fort misérable & fort ignorant, mais simple & sans malice; & je ne doute point que

les contes qu'on a faits ci-devant de leur extrême cruauté, aussi bien que de leur taille monstrueuse, ne soient de pures fables.

Après avoir passé le détroit de Magellan, nous entrâmes dans la mer du Nord, & insensiblement nous nous trouvâmes dans un climat plus chaud. Mais une terrible tempête nous surprit, précisément comme nous étions à vue de l'île de Pepy, & nous jetta vis-à-vis du port de Desir, sur le continent; de sorte que nous crûmes que le plus sûr pour nous étoit d'y entrer, ce que nous fîmes sans perdre de tems; & nous y mouillâmes sur dix-sept brasses d'eau. Au sud de ce port, est l'île de Penguin, ainsi appellée, à cause de la grande quantité d'oiseaux de ce nom, qu'on y trouve. Nos matelots y descendirent, & en trois heures de tems ils en apportèrent cinq cens, & plusieurs milliers de leurs œufs, qui nous parurent délicieux. On les appelle Penguins, non pas à cause de leur graisse, comme quelques auteurs le prétendent; mais à cause de leur couleur blanche, mêlée de noir. Ils sont à-peu-près de la grosseur d'une oye; ils pèsent de neuf à quatorze livres; & quoiqu'ils vivent principalement de poisson, ils n'en ont pas le goût. Leur peau est fort épaisse, leur bec est comme celui des corbeaux, mais pas tout-à-fait si crochu;

crochu ; leur cou eſt court & gros, & le reſte de leur corps reſſemble à l'oye, excepté leurs aîles, qui ne ſont compoſées que d'un ſeul tronc, couvert de plumes, dont ils ſe ſervent pour nager. Leurs pieds ſont noirs, comme ceux des cignes; ils font leurs petits dans des trous de rochers, qui ſont en ſi grand nombre, qu'on court riſque d'y tomber à tout moment, ſi l'on n'y prend garde. Quand ils ſe promènent ſur le rivage, ils ſe dreſſent extrêmement & baiſſent leurs aîles, de ſorte qu'ils reſſemblent dans cette poſture à de petits pigmées. Nous ne demeurâmes là que deux jours, & nous fîmes route pour Rio Janeiro, ou la rivière de Janvier, dans le deſſein de toucher premièrement à Saint-Sébaſtien, & puis à Saint-Salvador, au cas que nous ne trouvaſſions pas à nous y accommoder. Quand nous y fûmes arrivés, les Portugais ne voulurent point nous laiſſer entrer dans la baie, & nous tirèrent pluſieurs coups de canon de leurs forts, pour nous obliger à paſſer outre. Nous ne pouvions pas comprendre quelle en étoit la raiſon ; cependant nous ne jugeâmes pas à propos de nous en informer; & nous continuâmes notre route pour Saint-Salvador. Au bout de vingt-un jours, nous découvrîmes Praya de Zumba, qui eſt un endroit qu'on reconnoît fort aiſément, au grand

nombre de taches blanches qu'il y a, & qui paroissent de loin, comme du linge qu'on auroit étendu pour blanchir, ou pour secher.

Nous passâmes devant le fort Saint-Antoine, & nous le saluâmes d'onze coups de canon, qu'il nous rendit coup pour coup; après quoi nous fûmes jetter l'ancre à une demi-lieue de la ville, que nous saluâmes aussi d'onze coups; mais elle ne nous en rendit que sept. Par l'avis de nos officiers, nous donnâmes à chaque matelot mille pièces de huit, pour leur portion du butin que nous avions fait; ce qui les réjouit tous extrêmement. Le lendemain je fus faire la révérence au Gouverneur de Saint-Salvador, & lui demander sa protection. Il me reçut fort honnêtement, & me retint même à dîner avec lui. Le repas fut très-magnifique, & accompagné d'une excellente musique. Après le dîner, je lui offris les présens que nous étions convenus de lui faire, & il les accepta avec beaucoup de civilité; mais quand je lui demandai la permission de vendre nos marchandises, dans la ville, il me la refusa tout net; me disant que tout commerce avec les étrangers étoit défendu, par les ordres exprès du roi de Portugal. Il voulut même me rendre mon présent; mais je le pressai si fort de le garder, qu'à la fin il le fit, & me dit en françois, qu'en

faveur de ma générofité, il paffoit par-deffus toute forte de confidérations & m'accordoit ma demande. Sur le champ il envoya chercher quelques-uns des principaux marchands de la ville; &, après leur avoir parlé en particulier, il revint à moi & me dit, que ces meffieurs-là vouloient aller à bord de nos vaiffeaux examiner nos marchandifes, & que fi nous pouvions nous accorder pour le prix, il me répondoit du paiement. Il y en avoit un entr'eux qui me parut plus affable & plus franc, que les Portugais ne le font généralement; quoiqu'à Saint-Salvador, la plupart affectent les manières françoifes. Nous eûmes bientôt fait marché, & l'homme, dont je viens de parler, m'invita fort obligeamment à fouper chez lui ce foir là, ce que je ne crus point devoir lui refufer; ainfi je le fuivis, accompagné feulement de mes deux Indiens, qui parloient déja affez bien l'anglois.

Quand nous fûmes arrivés à fa maifon, qui étoit très-belle, il nous conduifit à un joli pavillon qu'il y avoit au bout du jardin, où il me dit que nous devions fouper. Et pour vous convaincre, ajouta-t-il, que vous êtes le bien venu, ma femme & ma fille vous tiendront compagnie; ce qui eft, comme vous le favez, une chofe fort extraordinaire parmi nous. Mais

j'ai été en Angleterre & en France, & je trouve que les femmes n'en sont pas moins sages, pour avoir leur liberté. Je lui dis que j'étois persuadé que la contrainte ne faisoit qu'enflammer leurs desirs, & que les rendre plus ingénieuses à trouver les moyens de les satisfaire. Je suis de votre sentiment, me répliqua-t-il; c'est pourquoi je laisse à ma femme & à ma fille toute la liberté qu'elles peuvent souhaiter, & jusqu'ici je n'ai point de raison de m'en plaindre. Un moment après, elles vinrent nous joindre. Je les trouvai toutes deux fort belles & même fort blondes, malgré la chaleur du climat. La mère paroissoit âgée d'environ 35 ans, & la fille d'environ 16. Comme elles parloient très-bon françois, nous eûmes bien-tôt lié conversation; j'y fournis de mon mieux, & quelques momens suffirent pour me convaincre qu'elles avoient beaucoup d'esprit. Je leur en fis compliment, & je leur dis que j'étois tout extasié de trouver des dames si accomplies dans un pays si éloigné.

Après le souper, le marchand, qui s'appelloit dom Jacques, me dit que c'étoit sa coutume de retenir à coucher ceux qu'il invitoit à souper, & qu'il espéroit que je ne me ferois point prier pour cela. Je lui répondis que j'acceptois son offre avec d'autant plus de plaisir,

qu'elle me fourniroit l'occaſion de jouir plus long-tems de ſa bonne compagnie & de celle de ces dames. Ainſi, après avoir fait un tour ou deux de jardin, nous nous retirâmes chacun dans notre appartement. Le lendemain matin nous bûmes le chocolat tous enſemble, & j'invitai dom Jacques, avec ſa femme & ſa fille, à dîner le jour ſuivant ſur notre bord; ce qu'il me promit. Enſuite je pris congé de mes hôtes; mais comme il faiſoit fort chaud, l'on m'avoit préparé un palanquin de ſoie, qui eſt une eſpèce de machine où lon ſe met, faite à-peu-près comme un branle, couvert d'un dais ou d'un ciel quarré, & porté par deux noirs, qui ont chacun une pièce de bois pour la ſoutenir d'eſpace en eſpace, pendant qu'ils reprennent haleine. On ne ſe ſert point d'autre voiture, pour aller d'un lieu à l'autre, à Saint-Salvador, à cauſe de l'inégalité, & de la roideur du terrein ſur lequel cette ville eſt bâtie.

Je me préparai à recevoir ma compagnie le lendemain, auſſi bien qu'il m'étoit poſſible. Elle me tint parole, & dès qu'elle fut arrivée à bord, nous nous mîmes à table. Dom Jacques, ſa femme & ſa fille furent agréablement ſurpris de la variété des plats qu'on ſervit, & qui étoient accommodés à la manière an-

gloise; &, pour augmenter le plaisir de la fête; je leur donnai la musique, dont ils furent charmés. Nous bûmes à diverses fois les santés des rois d'Angleterre & de Portugal, au bruit du canon de notre vaisseau. Et quand la compagnie voulut se retirer, je fis à la mère & à la fille un présent de quelques étoffes de soie. Dom Jaques s'en apperçut, & me dit fort agréablement : monsieur, cela n'est point juste, nous ne vous payâmes pas hier pour le plaisir de votre compagnie, & cependant je crois qu'elle valoit bien la nôtre, du moins pour ce qui me regarde; car à l'égard de ces dames, je n'en dirai rien, elles peuvent répondre pour elles-mêmes. Ce compliment m'en attira d'autres, de la part de ces deux aimables personnes; mais comme je ne suis pas grand amateur de ces sortes de civilités, je les oublie facilement.

Un jour ou deux ensuite, dom Jacques vint à bord, & me dit que mon argent pour les marchandises que j'avois vendues étoit prêt; mais que je ne l'aurois point, que je ne fusse le recevoir moi-même. Ainsi j'allai chez lui où je soupai, comme la première fois, avec sa femme & sa fille, & où je couchai. Le lendemain il me dit, en le quittant, qu'il verroit bientôt si quelqu'autre chose que l'argent, pou-

voit m'engager à le revenir voir. Je lui répondis que, pour l'en convaincre, je viendrois dîner avec lui le jour ſuivant; ce que je fis. Après le repas, je lui témoignai l'envie que j'avois de voir la ville. Auſſi-tôt il ſe mit en devoir de ſatisfaire ma curioſité, & ayant donné ordre qu'on tînt prêts deux palanquins pour nous porter, nous partîmes.

Saint Salvador, capitale du Bréſil, eſt ſituée ſur la baye de Tous les Saints, environ le 12e degré 45 minutes de latitude méridionale. Elle eſt diviſée en deux villes, la haute & la baſſe.

Les rues en ſont droites, & aſſez larges; la plupart fort roides; & l'on y charge & décharge en très-peu de tems les vaiſſeaux, par le moyen de certaines machines faites exprès. Elle appartenoit autrefois aux Eſpagnols, mais les Hollandois la leur prirent en 1624, & la fortifièrent aſſez bien : cependant les Eſpagnols trouvèrent le moyen de la reprendre l'année ſuivante. On n'a pas pu me dire préciſément combien il y a que les Portugais en ſont en poſſeſſion : tous ceux à qui je m'en ſuis informé, conviennent qu'il y a plus de 50 ans. Ils en ont fait une place régulière, & très-forte ; car elle a cinq forts, outre la citadelle, & elle eſt bien pourvue de canon & d'autres munitions de guerre, & d'armes pour dix mille

hommes. C'est la résidence ordinaire des vice-rois du Brésil ; lorsque j'y étois, il n'y en avoit point, mais on en attendoit un tous les jours. La cathédrale est un magnifique bâtiment, richement orné, & peint à la moderne. L'église des jésuites ne lui cède point en magnificence, étant toute bâtie de marbre d'Europe ; il y a aussi de très-belles orgues, dont les tuyaux sont dorés. On compte encore dans Saint-Salvador vingt autres églises assez considérables, outre plusieurs couvens.

Cette ville est aussi le siège d'un évêque qui y a un très-beau palais ; &, pour ce qui est des religieux, je n'en ai jamais tant vu en aucun endroit, pour la grandeur du lieu, comme bénédictins, franciscains, carmes, augustins, capucins, dominicains, & autres moines déchaussés. A propos de déchaussés, je ne dois pas oublier de dire que la plupart des gens, surtout parmi le petit peuple, n'y portent point de bas. Il y a aussi trois couvens de religieuses, bien remplis de nonnes qu'on ne voit jamais : ce qui est commun à presque toutes les autres femmes, à la réserve des filles publiques & des esclaves noires ; car les Portugais tiennent leurs femmes & leurs filles sous la clef, avec autant de soin que leur argent ; & ils ne voudroient pas que personne ne les vît qu'eux-mêmes. Je

dois pourtant en excepter mon ami don Jacques; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire en lui.

Saint-Salvador fait un grand commerce en Guinée & en d'autres pays, & paſſe pour une des plus riches villes qui ſoient ſous la domination du Portugal. Suivant un calcul modéré, il peut y avoir vingt mille blancs (je devrois dire Portugais, car ils ne ſont pas des plus blancs), & environ le triple d'eſclaves noirs. Don Jacques me fit employer cinq jours à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, & me retint, tout ce tems-là, chez lui, ſans me laiſſer aller une ſeule fois à bord. Nous y paſsâmes une partie du tems à jouer à l'ombre, qui eſt fort en vogue parmi les Eſpagnols & les Portugais, & qui a été inventé par les premiers, à ce qu'on dit, pour prévenir tous les inconvéniens des tête-à-tête, que les jeux qu'on peut jouer à deux, favoriſent. Mais hélas! je crains bien que les femmes qui veulent en profiter, n'y aient plutôt gagné que perdu.

Cependant nos affaires étant finies, & toutes nos proviſions faites, il fallut ſe préparer à partir. Don Jaques me témoigna qu'il étoit fort fâché de me perdre; & certes, je ne le quittai point ſans regret; car ſes honnêtetés & la douceur de ſa converſation m'avoient fait inſenſiblement concevoir pour lui beaucoup d'amitié.

Je fus prendre congé du gouverneur, qui me fit présent de confitures de l'Amérique, & qui me pria de dîner avec lui : ce que je ne pouvois honnêtement lui refuser. Après le dîné, don Jacques me pressa, d'une manière si obligeante, de vouloir souper, pour la dernière fois, avec lui, que je ne pus m'en défendre ; mais je lui dis que ce seroit à condition qu'il ne me retiendroit point à coucher, selon sa coutume : ce qu'il me promit. J'envoyai un de mes Indiens à bord, donner ordre qu'on vînt me prendre à terre, avec le bateau, à dix heures du soir.

Quand l'heure fut venue, je pris congé de don Jacques & de sa famille, après l'avoir comme forcé d'accepter une montre d'or, & avoir fait présent à sa femme & à sa fille d'une bague à diamant, que le gouverneur de Luconia m'avoit donnée, en reconnoissance de ce que je lui avois rendu sa vaisselle & ses joyaux, lorsque nous prîmes le vaisseau l'Acapulco dans la mer du sud. Eh bien, dit don Jaques, je vois que vous voulez payer, en dépit de moi, ce que vous avez bu & mangé dans ma maison ; mais j'aurai ma revanche. Cependant la mère & la fille ne purent s'empêcher de répandre des larmes en me voyant partir. J'avoue que j'en fus sensiblement touché ; & cela me rappellant l'idée de ma chère femme, répandit sur mon

visage un air si mélancolique, que don Jaques ne douta point que ce ne fût le chagrin que j'avois de les quitter. Je vois, me dit-il, que l'amitié, comme l'amour, peut se contracter en peu de jours, sur-tout lorsqu'il y a correspondance de sentimens. Je fus charmé qu'il le prît de cette manière, & je n'eus garde de l'en désabuser.

Nous convînmes d'entretenir ensemble un commerce de lettres & d'autres choses, & je m'engageai à lui envoyer quelques marchandises d'Europe, si Dieu me faisoit la grace d'y arriver sain & sauf. Enfin je lui dis adieu, quelque violence que je me fisse pour cela, le tems de me retirer étant déjà passé. Il m'embrassa tendrement; me parut si affligé, que je ne pus m'empêcher de l'être à mon tour par une espèce de sympathie. Il voulut même me suivre, sans penser à ce qu'il faisoit; mais j'ordonnai à ses domestiques, que j'avois largement récompensés de la peine que je pouvois leur avoir donnée, de fermer la porte après moi.

Je pris le chemin du port, marchant avec une espèce de précipitation, quoiqu'enséveli dans une profonde rêverie; mais un de mes Indiens m'en tira bientôt, en me criant de prendre garde à moi. Je me retournai, & je vis quatre Portugais qui nous poursuivoient.

Sur le champ, je mis l'épée à la main, & je m'enveloppai le bras de mon manteau, pour mieux parer les coups qu'on me porteroit. Ils m'attaquèrent tous quatre à la fois; mais mes Indiens, à qui j'avois ordonné de porter des épées lorſqu'ils me ſuivroient à terre, tombèrent ſur eux, & en étendirent, dans un moment, deux ſur la place. Je vins à bout d'en expédier un troiſième, non ſans recevoir pluſieurs bleſſures; & le quatrième ſe voyant ſeul, prit la ſuite. Mais mes gens, qui étoient vîtes comme des daims, l'atteignirent bientôt; &, l'empoignant par les cheveux, ils le traînoient dans la boue pour me l'amener, tandis que le coquin crioit, de toute ſa force, *miſericordia! miſericordia!* Au bruit que nous faiſions, les matelots qui m'étoient venus chercher, & qui m'attendoient dans mon bateau, accoururent, armés de piſtolets & de coutelas, craignant qu'il ne me fût arrivé quelque choſe; & la garde de la ville étant arrivée en même tems, & voyant mes Indiens qui traînoient un Portugais, tomba ſur nous. Mais mes matelots & mes valets la chargèrent ſi vigoureuſement, qu'ils la mirent en fuite, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuſe. Cela ne nous ſervit pourtant pas de grand'choſe, car toute la garniſon, avertie du déſordre, ſurvint dans ce moment.

J'ordonnai alors à mes gens de se rendre sans plus de résistance, ne doutant point qu'on ne nous relâchât bientôt, puisque nous étions innocens.

Cependant don Jacques entendant le chamaillis, se fit accompagner de ses domestiques dans l'endroit où nous étions. Il arriva fort à propos, car les Portugais commençoient à nous maltraiter. Quand il vit mon état, & que je lui eus conté de quelle manière la chose s'étoit passée, il en fut fort affligé, & ne négligea rien pour engager la garnison à nous laisser aller. Dans ces entrefaites, il vint un gentilhomme de la part du gouverneur, qui nous ordonna de le suivre. Aussi tôt je me mis en devoir de lui obéir, accompagné de don Jacques; mais je perdois tant de sang par les blessures que j'avois reçues, qu'on fut obligé de me porter à la maison de ce généreux ami, & d'envoyer sur le champ chercher un chirurgien. Heureusement il n'y avoit pas à craindre pour ma vie, mais j'étois dans une foiblesse extrême par les efforts que j'avois faits, & par la grande quantité de sang que j'avois perdue.

Don Jacques s'en fut chez le gouverneur, & l'informa de toute l'affaire & de l'état où je me trouvois. Mais le gouverneur n'étant pas encore pleinement convaincu de mon inno-

cence, ordonna qu'on mît une garde à la porte de la maison où j'étois. Cependant on avoit laissé aller mes matelots qui s'en furent sur le champ à bord, & y jettèrent l'alarme en récitant ce qui m'étoit arrivé. Aussi-tôt nos deux vaisseaux levèrent l'ancre, & vinrent aussi près de la ville qu'il leur fut possible, résolus de la canonner sans quartier, si l'on ne me relâchoit incessamment. Ayant été informé de leur dessein, je leur fis dire que c'étoit pour me mettre à couvert des insultes des Portugais, qu'on m'avoit donné une garde, jusqu'à ce que cette affaire fût finie. Cela ne les satisfit point ; & cent hommes de l'équipage, avec les officiers & dom Pedro, vinrent à terre, tous bien armés, & firent vœu de ne point retourner à bord que je ne fusse avec eux. Cependant le gouverneur se transporta chez don Jacques, pour savoir plus exactement de moi-même le détail de cette fâcheuse aventure ; & je l'en instruisis aussi bien que ma foiblesse pouvoit me le permetre. En examinant les corps morts des Portugais que nous avions tués, on ne fut pas peu surpris de trouver celui du neveu du dernier gouverneur. Cette découverte aigrit extrêmement les esprits, & l'on eut bien de la peine d'empêcher la populace, qui s'étoit assemblée devant la maison,

d'y entrer, & de me mettre en pièces; car, quoique les Portugais fissent assez peu de cas du neveu, ils conservoient une grande vénération pour l'oncle qui s'étoit toujours conduit d'une manière fort intègre dans son poste, & dont ils regrettoient encore, par cette raison, la perte. Le gouverneur appaisa les plus animés en leur disant que si j'étois coupable on ne me feroit aucune grace, quelle qu'en pût être la conséquence. Et, sur le champ, il assembla la justice pour me faire mon procès, quoiqu'il fût passé minuit; & l'on m'y porta dans un palanquin, tout foible que j'étois. Mais auparavant je fis appeller mon lieutenant, & je lui dis qu'il n'y avoit rien à craindre, & que je voulois qu'il renvoyât son monde à bord. Quand je fus arrivé au lieu où se tenoit la cour, le gouverneur ordonna qu'on me donnât un siège: l'affaire fut bientôt terminée en ma faveur; car le Portugais que nous avions arrêté, & qui étoit domestique du neveu du gouverneur défunt, avoua que son maître avoit dessein de me tuer, parce qu'il avoit appris que j'étois son rival à l'égard de la charmante dona Bianca, fille de don Jacques, dont il étoit passionnément amoureux. Cette déclaration me surprit étrangement, de même que don Jacques, qui ne m'avoit point quitté: & nous

proteſtâmes tous deux aux juges, que ce n'étoit qu'une pure imagination de ce gentilhomme, cauſée par ſa ſeule jalouſie, ce qu'ils crurent aiſément; de ſorte qu'ils me renvoyèrent abſous.

Le gouverneur me fit en particulier mille honnêtetés, me diſant qu'il étoit très-fâché que cette affaire m'eût cauſé tant d'embarras & privé du repos dont j'avois beſoin. Je le remerciai de ſa bonté, & je l'aſſurai que je n'étois pas moins fâché d'être la cauſe, quoiqu'innocente, d'un ſi fâcheux accident dans un pays où j'avois été ſi bien reçu. Don Jacques me pria de retourner chez lui, & d'y demeurer juſqu'à ce que mes bleſſures fuſſent guéries: mais le gouverneur nous tirant à part, lui dit, en françois: je ſais que c'eſt l'amitié que vous avez pour le capitaine (parlant de moi), qui vous fait ſouhaiter de l'avoir chez vous; cependant ſi j'avois un conſeil à lui donner, ce ſeroit d'aller de ce pas à bord de ſon vaiſſeau; car, quoiqu'il ſoit dans le fond très-innocent, je crains que quelques-uns des amis ou des parens du défunt, qui ſont en grand nombre, ne cherchent les moyens de lui ôter la vie ſans avoir aucun égard à la juſtice. En effet, la plupart des Portugais ſont jaloux, méchans, vindicatifs, & ſe mettent fort rarement en

peine

peine de suivre envers les autres les règles les plus communes de l'équité.

Je remerciai le gouverneur de son bon avis, que don Jacques ne put s'empêcher d'approuver, malgré l'envie qu'il avoit de me mener chez lui. Ainsi, je me fis porter sur le champ à bord : & comme il faisoit grand jour, le gouverneur m'offrit obligeamment de m'accompagner avec sa garde ; mais je le priai de ne point se donner cette peine, d'autant plus qu'il n'y avoit rien à craindre. Pour don Jacques, je ne pus l'empêcher de me suivre, & même de venir jusqu'au vaisseau. En chemin il me dit qu'il pensoit à aller demeurer en Angleterre, qu'il avoit assez de bien, & qu'ainsi il vouloit dans deux ou trois ans se retirer du commerce, pour vivre tranquillement le reste de ses jours. Il me pria de lui écrire dès que je serois arrivé en Europe, & de lui apprendre le lieu que j'aurois choisi dans ma patrie pour mon séjour ordinaire, m'assurant qu'il y viendroit, quand ce ne seroit que pour le plaisir de me voir. Je le remerciai d'une si grande marque d'amitié ; & après nous être embrassés tendrement, nous nous quittâmes les larmes aux yeux.

A peine étoit-il parti, que le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre, & nous sortîmes de la baye. Lorsque nous fûmes en pleine mer,

ov m'apporta une lettre écrite en françois, dont voici le contenu.

Monsieur,

» J'ai voulu vous éprouver avant que de me
» livrer à vous, comme à un intime ami ; & je
» suis maintenant si convaincu de la droiture de
» votre cœur, & de la sincérité de vos dis-
» cours, que je n'hésite point à vous confier un
» secret qui intéresse particulièrement mon re-
» pos. Avant que de me marier, j'ai eu une in-
» trigue d'amour qui a produit le porteur de
» cette lettre. J'ai trouvé le moyen, jusqu'à pré-
» sent, de le cacher à ma famille ; mais la per-
» sonne à qui j'avois confié le soin de son édu-
» cation & ce secret, étant morte, j'ai craint
» qu'on ne découvrît bientôt toute l'affaire, s'il
» demeuroit plus long-tems dans cette ville :
» ainsi, comptant sur la bonté de votre cœur,
» & sur votre amitié, je vous l'envoye avec
» une somme suffisante pour fournir aux frais
» de son éducation, que je souhaite qui soit sor-
» table au bien qu'il est en mon pouvoir de lui
» donner ; & je vous supplie de le prendre avec
» vous, & de l'honorer de votre bienveillance.
» Je vous en aurai une obligation éternelle ; &
» je m'estimerai fort heureux si je puis jamais
» vous en donner des preuves. En attendant, je

» vous conjure de me croire le plus sincère de
» vos amis & de vos serviteurs,

» JACQUES DE RAMIRES ».

Il faut que j'avoue que cette lettre me surprit extrêmement, & que je ne pouvois m'imaginer quelles raisons avoit eu don Jacques pour me cacher jusques-là cette affaire. J'ordonnai qu'on fît venir le jeune homme; & aussi-tôt je vis entrer dans ma chambre un des plus beaux garçons que j'eusse jamais vus. Il paroissoit âgé d'environ quinze ans; il avoit de longs cheveux blonds, qui tomboient à grosses boucles sur ses épaules; & tous les traits de son visage étoient si réguliers & si agréables, que je fus un moment en admiration. A la fin je le pris par la main, & je l'embrassai, l'assurant qu'en considération de son père, il me seroit désormais aussi cher que mon propre fils. Je lui dis cela en Anglois; & comme je vis qu'il ne me répondoit rien, je le lui répétai en François, m'imaginant bien qu'il ne m'avoit pas entendu. Il me remercia très-humblement, me disant qu'il ne doutoit point que je ne le traitasse avec bonté, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour s'en rendre digne.

Un moment après il me remit une cassette pleine de joyaux, pour la valeur de cinq mille

pistoles, & une petite boîte où il y avoit mille moidores (1). Je l'assurai que j'en aurois autant de soin que si elle m'appartenoit: cela est destiné, me dit-il, pour fournir à mon entretien & aux frais de mon éducation. Ensuite il fit apporter une autre boîte, & l'ayant ouverte, il me pria d'accepter ce qu'elle renfermoit, comme un présent que son père me faisoit. Quand je l'examinai, j'y trouvai six grands plats d'argent, & trois douzaines d'assiettes du même métal; une douzaine de couteaux, de fourchettes & de cuillers d'or, & une demi-douzaine de plats pour mettre des confitures, aussi d'or. Cette boîte étoit accompagnée d'une autre beaucoup plus grande, où il y avoit toute sorte de conserves & de cordiaux; & j'appris que don Jacques avoit, outre cela, fait un petit présent à chaque officier du vaisseau, & donné assez de viande fraîche & de boisson pour régaler les matelots pendant toute une semaine. Je fus surpris de cet excès de genérosité; car le présent qu'il me fit étoit assurément digne d'un prince; & je crus qu'il étoit de mon devoir de témoigner toute l'affection possible au fils d'un si bon père. Ainsi, j'ordonnai qu'on mît dans ma chambre

(1) C'est une monnoie d'or de Portugal, qui vaut environ six écus.

un petit lit-de-camp pour lui, voulant l'avoir toujours auprès de moi : & certes, toutes ses manières étoient si engageantes, que je me sentis bientôt autant de tendresse pour lui que s'il eût été mon propre enfant. Comme il me dit qu'il savoit un peu de chirurgie, je voulus qu'il prît soin de mes blessures : à la vérité elles n'étoient pas dangereuses, & j'avois d'ailleurs à bord un très-bon chirurgien, qui lui fournit tout ce qu'il lui falloit, & qui eut toujours l'œil sur la manière dont il me pansoit. Il s'en acquitta fort bien pour un jeune homme de son âge ; & en peu de tems je fus tout-à-fait guéri. J'aurois voulu qu'il fût allé quelquefois sur le tillac pour prendre l'air, & un peu de récréation ; mais il me dit qu'il aimoit mieux s'occuper à lire dans la chambre où il avoit des livres françois, & où j'en avois aussi, dont il pouvoit faire usage comme des siens ; entr'autres, une grammaire, & un dictionnaire françois & anglois, que j'avois achetés par occasion à Saint-Salvador, & qui lui faisoient beaucoup de plaisir, parce qu'il avoit grande envie d'apprendre l'anglois. Je lui donnai, à cet égard, tous les secours dont j'étois capable ; & en échange il m'apprit le portugais ; de sorte qu'en peu de tems nous pûmes nous entretenir dans l'une & l'autre langue.

Nous avions résolu d'aller en droiture à l'île

de Tercère, la principale des Açores; & après cinquante jours de navigation, nous découvrîmes la pointe d'une de ces îles, qu'on appelle Pic à cause de la montagne qui eſt fort haute. Cette pointe eſt faite en forme de pyramide, & l'on peut la découvrir d'auſſi loin que le pic de Teneriffe; car nous en étions alors à trente lieues, & cependant nous pouvions la voir diſtinctement. Deux jours enſuite nous côtoyâmes l'île de Saint-Michel. Nous fûmes ravis de nous voir enfin entrés dans cette partie du monde qu'on appelle Europe, où nous avions preſque tous été élevés, & que nous pouvions, par cette raiſon, regarder comme notre commune patrie: mais ce qui nous faiſoit encore plus de plaiſir, c'eſt que nous avions tous fait notre fortune, & que nous l'emportions avec nous.

Le 19 d'août 1696, nous jettâmes l'ancre dans la baye d'Angra, capitale de l'île de Tercère, & par conſéquent de toutes les Açores. Je ne dirai rien de ce port, ſinon qu'il eſt aſſez mauvais, & qu'on n'y eſt point en ſûreté dans la tempête. Auſſi ne nous y arrêtâmes-nous qu'autant de tems qu'il nous en falloit pour faire de l'eau, & pour acheter de nouvelles proviſions. La ville eſt ſituée au fond de la baie, & au pied d'une montagne qu'on appelle monto de Braſil, ou la montagne de Breſil, je ne ſais pour quelle

raiſon. Elle eſt très-bien fortifiée, ayant deux bons châteaux, & outre cela huit batteries où il y a des canons de trente livres de balle : mais la garniſon en eſt très-mauvaiſe ; car elle n'étoit compoſée, quand nous y paſſâmes, que de deux cens hommes, ſi mal entretenus, qu'il y avoit trois ans qu'on ne les avoit habillés. Cette ville eſt fort agréable : un petit ruiſſeau, qui a pluſieurs milles de cours, la traverſe d'un bout à l'autre, ce qui contribue beaucoup à ſa propreté & à la commodité des habitans ; & il y a auſſi, dans tous les quartiers, des fontaines publiques, dont l'eau eſt excellente. C'eſt delà que viennent les plus beaux ſerins de Canarie ; car quoiqu'ils ſoient plus petits que ceux qu'on apporte des Canaries mêmes, ils les ſurpaſſent de beaucoup par la beauté de leur chant. L'argent eſt fort rare dans cet endroit, & par conſéquent on y a tout à bon marché. J'y achetai pour deux mois de proviſion de biſcuit, à beaucoup meilleur compte que je n'aurois pu faire dans aucun port d'Europe. La principale marchandiſe des habitans c'eſt le bled, qu'ils envoyent en Portugal ; le commerce qu'ils font d'ailleurs eſt ſi peu de choſe, que je crois que le roi de Portugal n'en retire pas grand profit.

J'avois fait aſſez de progrès dans la langue Portugaiſe pour pouvoir la parler; ce qui m'ou-

vrit un chemin à l'Espagnole, dont j'appris aussi quelque chose avec le secours de don Pedro, qui, de son côté, s'étoit si bien appliqué à l'Anglois, qu'il le parloit coulamment. Nous fîmes connoissance dans la ville avec un père Cordelier, qui nous fit voir les églises, & les autres choses remarquables. La cathédrale est un très-beau bâtiment, bien peint, qui porte le nom de Saint-Salvador, qui, de même que celui de Saint-Antoine, est fort commun parmi les Portugais. Il y a vingt autres églises, outre la cathédrale, & huit couvens, dont quatre ont des chapelles magnifiquement ornées. Quand nous eûmes fait toutes nos provisions, nous mîmes à la voile dans le dessein de ne toucher nulle part jusqu'au détroit de Gibraltar; & comme il ne nous arriva rien de singulier dans notre voyage, je vais, pour divertir le lecteur, lui donner l'histoire de mon compagnon de fortune dom Pedro Aquilio, telle qu'il nous la récita lui-même.



Histoire de don Pedro Aquilio.

MON père, qui demeuroit en France dans le tems que les troubles du royaume commencèrent par la mésintelligence entre le roi & le parlement, se trouva engagé dans les intérêts du cardinal de Retz, en épousant une de ses nièces, qui lui apporta de grands biens. Il eut part à la plus grande partie des affaires secrètes de ce tems-là ; & s'en étant un peu trop mêlé pour son repos, il fut contraint de se retirer en Espagne, sa patrie. Prévoyant ce qui arriveroit, il vendit le bien qu'il avoit en France ; il fit partir ma mère pour Séville, lieu de sa naissance, & il la suivit de près. Le roi d'Espagne, qui l'estimoit beaucoup, lui donna plusieurs emplois honorables & lucratifs ; & lorsque je naquis, il étoit la première personne de la ville. Le long séjour qu'il avoit fait en France lui avoit fait contracter les manières des François ; & les formalités des Espagnols lui paroissoient aussi étranges que s'il fût né dans tout autre pays. Il eut plusieurs enfans, mais aucun ne vécut que moi. Quand j'eus atteint l'âge où les préjugés de l'éducation commencent à être à craindre, il m'envoya à Paris au collége des Quatre-Nations,

pour y achever mes études. La première chose que j'y appris, fut de me défaire des manières Espagnoles, & j'en vins d'autant plus aisément à bout, qu'elles n'avoient pas fait de profondes impressions sur mon esprit, parce que j'avois remarqué que mon père ne les aimoit point. J'eus bientôt lié amitié avec plusieurs jeunes seigneurs François de mon âge; car l'égalité de l'âge est le premier pas à l'amitié.

Quand j'eus quinze ans accomplis, je commençai à penser à une maîtresse, pour achever mes études dans les règles. Et comme je vis que c'étoit la coutume parmi mes compagnons de se supplanter l'un l'autre en fait d'amour sans animosité, je m'y pris si bien, qu'il n'y eut pas une de leurs donselles dont je ne gagnasse les bonnes graces en peu de tems. Cela donna lieu à quantité de complots & de stratagêmes pour me débusquer: mais ils ne purent en venir à bout, parce que les belles aimoient les présens, & que je leur en faisois plus que les autres. Nous recevions, tous les quartiers, une certaine somme fixe, pour nos menus plaisirs. Un jour qu'on nous avoit payés, j'engageai tous mes compagnons dans le jeu, & j'eus le bonheur de leur gagner jusqu'au dernier sou. Ils parurent un peu chagrins de se voir ainsi enlever leurs maîtresses, & leur argent; & j'eus beau dire,

pour les consoler, que, comme j'étois chargé des belles, j'avois par-là même plus besoin d'espèces qu'eux, cela ne les contenta point, & ils me supplièrent instamment de leur prêter la moitié de ce qu'ils avoient perdu, avec promesse de me le rendre le quartier suivant: ce que je fis; après quoi nous nous remîmes à jouer. Mais la fortune m'abandonna, & je perdis, en peu de tems, tout ce que j'avois gagné, & mon propre argent. Le bonheur en voulut à l'un de la compagnie qui nous dépouilla tous, & qui nous refusa ensuite, tout à plat, de nous prêter un sou. Cela nous mit de fort mauvaise humeur; & le drôle s'en appercevant, fut se renfermer dans sa chambre, pour éviter nos importunités. Il est aisé de juger de la consternation où il nous laissa, n'ayant pas un denier en poche; &, ce qui nous mortifioit le plus, c'est que les fêtes approchoient, tems où nous avions coutume d'aller battre l'estrade. Celui qui avoit gagné notre argent, étoit le dernier que nous avions admis dans notre société; & quoiqu'il n'y eût pas longtems, nous commencions à nous lasser de lui, autant à cause de sa mauvaise humeur, que de sa poltronnerie. A la fin, pour nous venger, je m'avisai d'un expédient que tous mes compagnons approuvèrent. Quand les fêtes furent

venues, nous lui dîmes que nous voulions aller nous divertir à la campagne, & que nous avions trouvé de l'argent pour cela ; mais, comme il n'étoit pas homme à nous en croire ſur notre parole, il nous déclara qu'il n'iroit point avec nous, ſi nous ne lui produiſions chacun une certaine ſomme. C'étoit-là la grande difficulté ; car nous n'avions pas le ſou, ni ne ſavions où en trouver : je dis notre embarras à mon valet, qui étoit un maître gonnin, & qui m'offrit auſſi-tôt dix louis d'or qu'il avoit ; heureuſement que je lui avois payé ſes gages avant que de jouer. J'acceptai ſon offre avec beaucoup de plaiſir, & je courus montrer les dix louis à notre taquin ; après quoi je les donnai à mes compagnons, qui allèrent, chacun à leur tour, en faire autant. C'eſt fort bien, dit-il, ne ſe doutant point de la ſupercherie, ſoixante louis d'or feront notre affaire (car nous étions ſix, en l'y comprenant) ; mais qui aura la bourſe ? Nous n'avions garde de l'en charger, quelque envie qu'il en eût ; ainſi voyant notre réſolution, plutôt que de s'en fier à nous, il propoſa qu'on en remît le ſoin à mon valet. Nous n'eûmes pas de peine à y conſentir ; & le drôle, pour en impoſer à notre compagnon, ne manqua point, en conſéquence, d'écrire ſur ſon livre de poche,

qu'il lui montra, tant d'argent en banque reçu de tels & de tels, quoiqu'il n'eût en tout que vingt louis d'or.

Cela fait, nous prîmes des chevaux, & nous nous en fûmes à ſix lieues de Paris, à l'endroit où nous avions réſolu d'exécuter notre projet. Nous devions payer tous les ſoirs la dépenſe que nous aurions faite pendant le jour, & la coucher enſuite par écrit dans le livre de mon valet. Mais quand nous voulûmes l'appeller, la nuit même que nous arrivâmes, il ne ſe trouva point, ſelon les inſtructions que nous lui avions données en particulier. On fit toutes les perquiſitions poſſibles, mais inutilement ; ainſi nous conclûmes unanimement qu'il avoit pris cette occaſion de nous voler ; & qu'il s'étoit enfui avec notre argent. Nous priâmes notre taquin de payer pour tous, lui diſant que nous le lui rendrions, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de nous tirer d'affaire : mais il nous proteſta qu'il n'avoit pas deux écus en poche : ce que nous ſavions fort bien ; car il avoit couſu tout ſon argent dans ſa veſte. Puiſque cela ſe rencontre ſi mal, dis-je alors, ne faiſons pas connoître aux gens de la maiſon, que nous ſommes à ſec ; allons nous coucher, &, demain matin, nous conſulterons enſemble ſur les moyens de nous tirer d'ici. On ſuivit mon avis, & nous nous

séparâmes. Je couchai avec notre pince-maille ; de peur que l'envie ne lui prît de décamper pendant la nuit. Quand il fut bien endormi, je me levai tout doucement, j'empaquetai ses habits, & je les jettai, par la fenêtre, à mon valet qui s'étoit mis en sentinelle dans la rue.

Le matin étant venu, je dis à mon camarade de se lever, pour voir avec les autres comment nous pourrions sortir d'intrigue ; mais il n'y avoit point d'habits pour lui. Il commença aussitôt à tempêter & à jurer comme un charretier embourbé. Je fis semblant de ne rien savoir, & de compatir à sa peine. Au bruit qu'il faisoit, les autres vinrent dans la chambre, & ne purent presque s'empêcher de rire de le voir nud & s'agitant comme un possédé. Dans les accès de sa frénésie, il nous dit qu'il avoit perdu tant d'argent cousu dans sa veste. Nous lui reprochâmes sa taquinerie, de n'avoir pas voulu nous en prêter pour nous tirer d'embarras, comme nous l'en avions prié: mais tout cela ne servit de rien. Il menaça d'aller chez le prévôt, & de faire arrêter l'hôte ; & il l'auroit assurément fait, s'il n'eût pas été nud. Après avoir bien pesté & extravagué, il fut obligé de se remettre au lit pour ne pas prendre de froid. Il nous demanda ce qu'il devoit faire ; mais tous les avis que nous lui donnâmes, ne furent pas capables de le tranquilliser.

Il étoit fort grand & fort gros ; &, à cauſe de cela, nous l'appellions, par dériſion, l'Enfant. Il propoſa de vendre ſon cheval pour s'acheter des habits : ce que nous fîmes ; mais ſa taille étant aſſez extraordinaire, nous ſuppoſâmes que, malgré tous nos ſoins, nous n'avions rien pu trouver qui pût lui convenir. Ce fut bien pis un moment après ; car, quoique le cheval eût été vendu vingt piſtoles, nous fîmes enſorte que l'hôte ſe ſaiſit de tout l'argent pour le paiement de notre écot. Il penſa crêver de chagrin & de rage. Je fis ſemblant d'être fort touché de ſon malheur, pendant que les autres ne faiſoient qu'en rire. Je me fâchai contr'eux, proteſtant que je ne négligerois rien pour remédier à tout. Je dis alors, que je me ſouvenois que j'avois un ami dans la ville, à-peu-près de la taille de l'Enfant, & que je m'en allois lui demander à emprunter un habit complet. Le pauvre diable fut tout réjoui à cette nouvelle ; car il avoit bien réſolu de faire arrêter l'hôte pour vol, dès qu'il pourroit ſortir.

Là-deſſus, je le quittai, comme pour aller où j'avois dit ; &, après avoir demeuré quelque tems en bas, je remontai dans la chambre avec un paquet ſous le bras, paroiſſant fort fâché de n'avoir pas eu le ſuccès que j'eſpérois. Je lui dis que mon ami étoit allé à Lyon pour des

affaires de conféquence, & qu'il avoit pris avec lui tous fes habits, excepté un habit de mafque que j'apportois, croyant que cela valoit mieux que rien. Il parut un peu fatisfait, dans la penfée qu'au moins il ne feroit pas obligé de demeurer au lit. C'étoit un habit de fatyre, que nous avions fait faire exprès à Paris. Quand il s'en fut affublé, mes camarades ne purent s'empêcher d'éclater de rire de voir la grottefque figure qu'il faifoit; & j'avoue que j'eus toutes les peines du monde à m'en abftenir. Cela le mit encore plus de mauvaife humeur; & peu s'en fallut qu'il ne jettât l'habit par la fenêtre.

Cependant on fervit le dîné; nous nous mîmes à table; & nous mangeâmes de bon appétit, à la réferve de notre fatyre malgré lui, qui étoit dans la dernière affliction. Nous cherchâmes divers expédiens pour nous fauver fans payer; mais aucun n'étoit praticable. A la fin, je leur dis que j'avois penfé à une chofe qui pourroit nous tirer d'affaire avec honneur, & réparer même toutes nos pertes, fi l'Enfant vouloit y confentir. Il répondit auffitôt qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour cela. Eh bien, repliquai-je, fi vous voulez permettre que nous vous montrions dans cet habit pour de l'argent, comme un monftre nouvellement arrivé des Indes, je réponds du fuccès. Il fit d'abord

d'abord un peu de difficulté ; mais, amorcé par l'eſpérance du gain, il y conſentit enfin, à condition qu'on lui déguiſeroit auſſi le viſage. Je lui dis que je m'en allois quérir le maſque qui accompagnoit l'habit, que j'avois vu dans la chambre de mon ami ; & là-deſſus je fortis. Je revins un moment après, & je lui donnai celui dont nous nous étions pourvus nous-mêmes ; il le mit auſſitôt, & parut très-ſatisfait de mon expédient.

Malgré le bruit que nous avions fait, perſonne dans la maiſon, excepté l'hôte, ne ſavoit rien de notre petit manège ; mais le lendemain, nous fîmes publier dans tous les carrefours, qu'on pourroit voir, en payant, un monſtre, l'après-midi, dans notre cabaret. Pour mieux couvrir notre jeu, nous avions attaché le pauvre diable de ſatyre avec une chaîne, comme un animal dangereux ; & nous lui avions appris à faire pluſieurs ſingeries capables d'en impoſer au petit peuple. A l'heure marquée, il y eut un ſi grand concours de monde pour voir notre monſtre, parce que c'étoit dans les fêtes, que le profit que nous fîmes nous réjouit tous : car ce que nous avions reçu ſe trouva monter à vingt-trois piſtoles ; & le drôle joua ſi bien ſon rôle, que les ſpectateurs s'en retournèrent tous ſatisfaits.

Nous l'avions averti de prendre un air & des manières féroces, de peur que quelqu'un ne s'approchât de lui d'aſſez près pour découvrir la fourbe. Nous nous divertîmes beaucoup des badauderies de ces campagnards. L'un d'eux me demanda quel âge avoit ce monſtre. Je lui répondis qu'il avoit quatre ans, trois mois & cinq jours. Bonté ! miſéricorde ! s'écria-t-il tout haut, quand il en aura vingt, il n'y a point de maiſon qui puiſſe le contenir. Enfin nous le montrâmes ſi long-tems, & avec tant de ſuccès, que nous amaſsâmes au-deſſus de cent piſtoles, toute notre dépenſe payée. Le jeu lui plaiſoit ſi fort, qu'il l'auroit bien voulu continuer juſqu'à la fin des fêtes ; mais nous en avions diſpoſé autrement ſans le lui dire.

Un beau matin, nous le plantâmes-là, enchaîné au poteau de la fenêtre, comme à l'ordinaire ; &, après avoir payé graſſement notre hôte, nous lui dîmes comment il falloit qu'il fît. Nous nous en fûmes tous au plus prochain village ; nous y laiſsâmes nos chevaux ; nous revînmes à pied, l'un après l'autre, au cabaret, & ſans être apperçus de perſonne que de l'hôte qui avoit le mot ; nous montâmes dans la chambre qui touchoit celle de notre ſatyre, & nous fîmes de petits trous à la cloiſon, pour voir ce qu'il feroit. Le pauvre diable voyant

que nous demeurions plus long-tems à revenir qu'à l'ordinaire, commença à faire un grand bruit : ce que le cabaretier entendant, il envoya un de ſes domeſtiques qui ne ſavoit rien de l'affaire, pour voir ce que c'étoit. Quand l'Enfant le vit entrer dans la chambre, il lui fit pluſieurs ſignes ; mais le valet, qui croyoit bonnement que ce fût un monſtre, en fut tout effrayé, & redeſcendit bien plus vîte qu'il n'étoit monté.

Cela acheva de dépiter notre pince-maille ; il s'aſſit à terre, ſe rongeant les ongles de rage ; car il voyoit bien qu'il étoit vendu. Après avoir demeuré quelque tems dans cette attitude, il ſe leva, & fit tous ſes efforts pour ſe débaraſſer de ſes chaînes ; mais, comme elles étoient attachées ferme à une poutre dans la muraille, & cadenaſſées dans les endroits où elles l'embraſſoient, il lui fut impoſſible d'en venir à bout. Nous avions toutes les peines du monde de nous empêcher d'éclater de rire. Quand il vit que tous ſes efforts étoient inutiles, il devint comme un furieux ; & le bruit qu'il fit en frappant des pieds, & ſecouant ſes chaînes de rage, obligea enfin les valets de monter, armés de broches & d'autres inſtrumens de cuiſine pour le faire taire. Ils ouvrirent la porte de ſa chambre avec précaution, craignant que,

peut-être, il ne se fût détaché; &, malgré tout leur courage, ils n'eurent pas plutôt vu son air menaçant, que la peur les saisit; ils s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils se jettèrent les uns sur les autres en bas de l'escalier.

Quand nous crûmes qu'il étoit tems d'en venir à une conclusion, nous lui envoyâmes le cabaretier, muni d'un bon fouet, & avec une lettre à la main. Dès qu'il fut entré dans sa chambre, il lui dit d'un ton de maître: » J'ai » toujours bien cru que tu n'étois qu'un in- » signe fourbe; mais à présent que j'en suis » pleinement convaincu, je vais commencer » par te châtier, & puis je raisonnerai avec » toi à la manière des juges criminels, qui pu- » nissent premièrement, & qui examinent en- » suite les démérites des accusés, de peur » que la justice ne souffre quelque retard ». Ces paroles furent suivies de quelques coups de fouet bien sanglés, qui ouvrirent une scène des plus comiques & des plus lugubres tout ensemble; car les cris horribles de l'Enfant, ses sauts & ses gambades, la voix rauque du cabaretier qui s'échauffoit dans son harnois, & le sifflement du fouet qui marchoit d'importance; tout cela faisoit un charivari affreux, & nous divertit à merveille, tandis que le pauvre misérable souffroit mort & passion: & il

faut avouer que notre homme s'acquitta de sa commission au-delà de nos espérances.

Après avoir fait une petite pause, il commença à raisonner avec son patient, qui, n'en pouvant plus, s'étoit jetté sur le lit, & il lui remit la lettre que nous lui adressions, & où nous lui découvrions tout le complot. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & fit mille imprécations contre nous, jurant qu'il s'en vengeroit; mais le cabaretier redoublant les coups de fouet, lui imposa silence. Cependant nous commencions à nous lasser de cette comédie; pour y mettre fin, nous lui envoyâmes ses habits, quoique quelques-uns de mes camarades eussent voulu qu'on l'eût laissé retourner à Paris dans l'équipage où il étoit.

A peine étions-nous rentrés dans le collége qu'il nous intenta un procès, nous accusant de l'avoir volé; mais les juges voyant que ce n'étoit qu'un tour de gaillardise, se contentèrent de nous condamner à six livres d'amende chacun, dépens compensés. Cela ne fit que l'irriter davantage, & dès-lors il commença à méditer une cruelle vengeance; il s'affermit dans son dessein quand il vit qu'il étoit devenu la risée du public, & qu'il ne pouvoit pas sortir sans être suivi d'une bande d'enfans qui se moquoient de lui.

Un ſoir mon valet, qui avoit une intrigue en ville, & qui, pour n'être pas reconnu, s'étoit aviſé de mettre mes habits, revenant à la maiſon aſſez tard, reçut par derrière un coup de piſtolet qui lui traverſa le corps, préciſément comme il mettoit le pied ſur le ſeuil de la porte du collége. On le crut mort; cependant il en réchappa, après avoir été pluſieurs jours dangereuſement malade. Comme il n'avoit pas vu celui qui avoit fait le coup, il ne put donner aucune lumière ſur cet accident. Je ne laiſſai pas que d'en être fort inquiet, car il étoit tout clair que c'étoit à moi qu'on en vouloit, & que cela venoit de l'Enfant, qui avoit quitté le collége après la perte de ſon procès. Ce fut un avertiſſement pour moi de me tenir ſur mes gardes, & je ne ſortis plus que de jour & bien eſcorté.

Cependant je commençai à me repentir du tour que je lui avois joué, & je lui écrivis un billet pour lui en faire excuſe, lui renvoyant en même-tems ma portion de l'argent que nous lui avions pris. Il reçut avec plaiſir les eſpèces, & me répondit qu'il me pardonnoit de tout ſon cœur. Je crus qu'il parloit ſincèrement, & je ſortis comme à l'ordinaire, ſeulement j'avois ſoin de me retirer de bonne heure. Un ſoir que je revenois de ſouper en ville, quatre

hommes masqués, qui s'étoient cachés derrière la muraille d'une maison qu'on bâtissoit, m'attaquèrent le pistolet à la main, & après m'avoir tous quatre lâché leur coup, ils s'enfuirent. La frayeur m'avoit saisi à un tel point que je me crus mort; mais étant revenu peu à peu à moi-même, je trouvai que je n'avois point de mal. Cela me parut tout-à-fait extrordinaire, car les coquins étoient si proche de moi que j'eus plusieurs grains de poudre dans le visage. Une lettre que je reçus le lendemain matin, m'expliqua tout le mystère; elle étoit conçue en ces termes:

» Monsieur,

» Je suis un de ces malheureux qui, faute » de meilleure occupation pour vivre, vendent à prix d'argent le sang humain, quoique je puisse protester en conscience que je » n'ai point encore mis en pratique ma profession. Hier matin M. Gomberville, communément appellé l'Enfant, m'envoya chercher, & m'engagea, avec deux autres de » mes amis, moyennant une certaine somme » qu'il devoit nous compter, à vous assassiner » ce soir-là même; & pour être plus sûr de » l'exécution, il voulut faire le quatrième. » Mais comme je devois fournir des pistolets,

» & les charger moi-même, j'eus soin de n'y » point mettre de plomb, ne pouvant me ré- » soudre à ôter la vie au fils de dom Ferdi- » nand Aquilio, que j'ai connu dans ce pays » sur le pied d'un homme également illustre » par sa naissance & par ses grandes qualités. » Je vous prie, pour l'amour de moi, de gar- » der la chambre, & de faire courir le bruit » que vous êtes dangereusement blessé. Il n'est » pas nécessaire que je vous avertisse de vous » tenir bien sur vos gardes, car la haine de » l'Enfant me paroît implacable. On ne révèle » point ces sortes de choses, autrement nous » savons comment punir ceux qui sont assez » imprudens pour le faire; ainsi que personne » ne sache ce que je vous écris, & n'oubliez » pas que vous devez la vie à

» JACQUES MARRIOT.

Quand j'eus lu cette lettre, je dis à mon valet de faire entrer celui qui l'avoit apportée, & je compris bientôt, par les discours de cet homme, qu'un peu d'argent feroit grand plaisir à M. Marriot; ainsi je lui envoyai dix pistoles, l'assurant que je ferois exactement ce qu'il me marquoit. Je commençai alors à penser sérieusement au danger où je me voyois exposé par un simple tour de gaillardise; & je vis

bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre du ressentiment de l'Enfant. Je fis dire dans le monde que j'étois dangereusement blessé ; & pour qu'on en doutât moins, je fis appeller un chirurgien de mes amis à qui je communiquai la chose, & qui vint me voir régulièrement tous les jours. Lorsque j'eus gardé la chambre autant de tems qu'il en falloit pour guérir mes prétendues blessures, je m'aventurai de sortir, mais non sans être escorté de quatre ou cinq de mes amis, & je revins de bonne heure à la maison.

Pendant ma maladie feinte, j'avois reçu des lettres de condoléance de plusieurs de mes maîtresses ; & quand elles eurent appris mon rétablissement, j'en reçus d'autres de reproche de ce que je ne les allois point voir. Il y en avoit une, en particulier, qui étoit ma favorite, qui me pressoit extrêmement de lui donner un rendez-vous, & cela, disoit-elle, pour la dédommager par ma présence, des affronts qu'elle avoit reçus de l'Enfant à mon occasion. Je lui répondis que je ne manquerois point d'aller chez elle le dimanche suivant à l'entrée de la nuit. Je tins parole, & m'étant dépouillé de toutes les marques du collége, je sortis secretement & j'arrivai sain & sauf à la maison de ma belle.

Après avoir bien ſoupé, & bu deux ou trois bouteilles de vin de l'hermitage, nous nous mîmes au lit; & quand nous y eûmes pris nos ébats, ma maîtreſſe s'endormit. J'aurois bien voulu en faire autant, mais il me fut impoſſible, & pluſieurs heures ſe paſsèrent ſans que je puſſe fermer l'œil. Sur le minuit il me ſembla que j'entendois parler tout bas dans la chambre voiſine, ce qui m'allarma extrêmement; mais ma frayeur redoubla bien quand, regardant au travers d'une fente qu'il y avoit à la porte par où l'on pouvoit paſſer d'une chambre à l'autre ſans ſortir, j'apperçus l'Enfant avec quatre coupe-jarrets, qui répandoient de la ſciure ſur le plancher, tenant un maſque à la main. Je compris auſſi-tôt ce que cela vouloit dire, & je ſongeai à pourvoir à ma ſûreté autant que j'en étois capable dans le trouble où ſe trouvoit mon eſprit.

J'allois toujours bien armé depuis la dernière rencontre, ayant deux paires de piſtolets de poche, une bonne épée & un ſtilet. Mais quel fut mon étonnement lorſque voulant prendre mes habits où tout cela étoit, je ne les trouvai point? Je commençai alors à penſer tout de bon à la mort, & je demandai ardemment à Dieu le pardon de tous mes pé-

chés, persuadé qu'il n'y avoit plus moyen d'échapper, nud comme j'étois, & sans armes pour me défendre. Cependant je me souvins qu'il y avoit dans la chambre un petit cabinet dont la fenêtre donnoit sur la Seine ; & quoique ce fût au troisième étage, néanmoins, comme je savois nager, je crus qu'il valoit encore mieux me confier à la providence en me jettant dans l'eau, que d'attendre tranquillement qu'on vînt me couper la gorge. Je m'en fus donc à cette fenêtre, mais, à ma grande consternation, je la trouvai fermée de manière que je ne pus jamais l'ouvrir : heureusement à force de tâtonner de côté & d'autre dans l'obscurité, je trouvai enfin mes habits ; je les mis au plus vîte, & ayant préparé mes armes, je résolus de ne pas mourir seul.

Il se passa encore quelque tems avant que les coquins, qui en vouloient à ma vie, entrassent dans la chambre. Quand ils eurent ouvert la porte, je les vis venir l'un après l'autre masqués, à la faveur d'une lanterne sourde que le premier portoit. Je ne jugeai point à propos d'attendre qu'ils vissent que je n'étois pas au lit, mais je me jettai sur le premier à qui je cassai la tête d'un coup de pistolet ; en deux secondes j'en couchai par terre deux autres, & j'aurois tout aussi vîte expédié les deux qui

reſtoient s'ils ne m'euſſent dans le moment, demandé quartier à genoux. Je le leur accordai, à condition que l'un lieroit l'autre, ce qui fut exécuté ſur le champ, après quoi je liai moi-même le dernier. Cela fait, je voulus auſſi m'aſſurer de ma perfide maîtreſſe ; mais jugez de ma ſurpriſe, je la trouvai expirante dans le lit : cependant elle eut encore aſſez de force pour me dire qu'elle étoit tombée dans le piége qu'elle m'avoit tendu, & que ſon valet ayant apparemment pris une bouteille pour l'autre, lui avoit donné, à ſouper, du vin empoiſonné qu'elle avoit préparé pour moi.

Je lui demandai la raiſon d'un procédé ſi barbare, ne me ſentant coupable de rien à ſon égard. Elle me répondit que l'Enfant l'avoit aſſurée que je lui étois infidèle, ce qui l'avoit fait paſſer dans un inſtant de l'amour à une haine implacable; de ſorte qu'elle avoit réſolu, pour ſe venger, de m'ôter elle-même la vie, ne ſe ſouciant pas de confier à perſonne ſon deſſein, dans la crainte qu'il n'échouât. Il faut que j'avoue que j'étois épris des charmes de cette malheureuſe, & j'avois auſſi pluſieurs preuves qu'elle m'aimoit ſincèrement ; mais malgré tout cela, elle étoit d'une humeur ſi inégale & ſi emportée, qu'indépendamment de la noire trahiſon qu'elle venoit de me faire,

je fus peu touché de son état. Elle me pria de lui pardonner, & un moment après elle rendit le dernier soupir.

Quand elle eut expiré, j'examinai les deux drôles qui étoient liés, & je trouvai que c'étoient des valets de l'Enfant qui avoient été obligés de faire ce qu'ils avoient fait; ainsi je résolus de leur pardonner. Je fus une fois sur le point d'aller informer le prévôt de toute cette affaire; mais l'un de ces malheureux m'ayant dit qu'il étoit proche parent de leur maître & qu'il l'aimoit beaucoup, je changeai de sentiment dans la crainte que la passion ne l'emportât chez lui sur la justice. Ainsi je résolus de quitter Paris sans perdre de tems, pour me rendre en toute diligence en Espagne; je partis avant le point du jour, après avoir donné ordre à mon valet de régler mes petites affaires & de me suivre incessamment.

Je me mis en chemin avec cette réflexion, que les moindres accidens, que de simples gaillardises peuvent avoir des suites terribles; & qu'une femme irritée est le plus dangereux ennemi qu'un homme puisse avoir.

Je ne rencontrai rien d'extraordinaire dans mon voyage. Arrivé à Séville, j'appris que mon père, qui en étoit gouverneur, étoit à une maison de campagne qu'il avoit à six lieues

de là. Quoique je fusse extrêmement fatigué, je résolus d'y aller ce soir-là même. Je pris une mule de louage, ne me convenant pas d'avoir une meilleure monture dans l'équipage où j'étois; car j'ai oublié de dire que je m'étois sauvé avec les habits de mon valet, pour n'être pas reconnu. Je partis sur le champ, mais ma bête marchant fort lentement, je perdis patience, & je la laissai à un village à une lieue de notre maison de campagne. Je continuai mon voyage à pied, quoiqu'il fût déja nuit, & qu'il fît même fort obscur; mais j'étois impatient de revoir mon père, & d'ailleurs, je connoissois parfaitement le chemin. J'atteignis dans un défilé, deux hommes qui, m'entendant venir, m'appellèrent, & me demandèrent d'où vient que je demeurois si long-tems, & où étoit dom Louis. A ce mot je soupçonnai d'abord dom Louis de quelque mauvais dessein contre mon père, sachant que c'étoit son mortel ennemi. Je ne répondis rien, incertain sur le parti que je devois prendre; de sorte que ces deux hommes vinrent à moi. Ils s'apperçurent aussi-tôt de leur erreur, & me demandèrent où j'allois à ces heures-là: je leur dis que j'allois chez mes parens à Saragosse, un gentilhomme que j'avois servi plusieurs années à Cadix, m'ayant renvoyé, parce que j'avois

fait un enfant à sa servante ; & que comme je n'avois point d'argent pour payer ma couchée, j'étois obligé de marcher toute la nuit. Ils me firent plusieurs autres questions auxquelles je répondis avec la même ingénuité : & après avoir causé quelque tems ensemble, deux autres hommes nous joignirent, & demandèrent aux premiers qui c'étoit qu'ils avoient avec eux. Là-dessus ils marchèrent tous quatre quelques pas devant moi, & s'étant parlé un moment à l'oreille ; celui qui paroissoit le chef de la bande revint à moi, & me dit que si je voulois me joindre à eux dans une entreprise qu'ils avoient résolu d'exécuter cette nuit-là, il me récompenseroit bien, & me prendroit même à son service ; mais que si je refusois de les suivre, après qu'il m'auroit communiqué la chose, ils me tueroient sur la place.

Je lui répondis que je ne demandois pas mieux, n'y ayant rien au monde que je ne fisse pour m'assurer du pain. Je m'en vais donc, me répliqua-t-il, vous instruire de notre dessein ; mon nom est dom Louis, je hais mortellement dom Ferdinand Aquilio, gouverneur de Séville : j'ai cherché pendant plusieurs années l'occasion de me venger ; mais je n'ai pu la trouver qu'à présent. Il a pris à son service

un de mes anciens domestiques que j'ai gagné ; & qui doit nous introduire cette nuit dans sa maison où je veux éteindre dans son sang la haine que je lui porte : & pour dissiper, ajouta-t-il, la crainte que vous pourriez avoir que nous ne trouvions de la résistance, je vous dirai qu'il n'y a dans toute la maison que deux autres valets que le drôle a soulés, & qui se trouveront chargés du meurtre de leur maître, par la manière dont il disposera les choses.

Ce fut un bonheur pour moi qu'il faisoit fort obscur, autrement ce vieux coquin se seroit apperçu, à mon air, du trouble où m'avoit jetté son discours. Cependant je lui dis d'un ton ferme, que je me tiendrois honoré de le servir dans cette occasion & dans toute autre. Grand-merci, me répondit-il ; & pour t'encourager voici quelque chose que je te donne : en même-tems il me mit dans la main une poignée d'écus. Je vous laisse à penser le plaisir que cet argent pouvoit me faire ; il fallut pourtant le prendre, tout en rêvant aux moyens de prévenir un attentat dont la seule idée me faisoit frissonner d'horreur.

Quand nous fûmes arrivés à la maison de mon père, nous trouvâmes le scélérat de valet qui attendoit dom Louis à la porte. Dès qu'il l'apperçut, il lui dit tout bas : je suis bien-

aise

aiſe que votre grandeur ſoit venue, mais dom Ferdinand eſt dans ſon cabinet, & ne ſe couchera point de toute la nuit, parce qu'il doit être demain de grand matin à Séville, & il a fermé la porte ſur lui. Eh bien ! dit dom Louis, nous l'enfoncerons ; mais, répliqua le valet, il a des armes toutes prêtes dans ſon cabinet, & je crains qu'il ne ſoit un peu difficile d'en venir à bout, car c'eſt un vieux routier à qui il ne fait pas bon ſe frotter. Sur cela mon homme demeura quelque tems interdit, ne ſachant quel parti prendre, ce qui me donna le loiſir de penſer à un expédient pour tirer mon pauvre père de danger. Monſieur, dis-je à ce vieux pécheur, laiſſez moi faire, & je vous réponds du ſuccès. Le valet n'a qu'à venir avec moi juſqu'à la porte du cabinet, à laquelle il frappera comme pour parler à ſon maître ; & au moment que ce ſeigneur ouvrira, je me jetterai ſur lui avant qu'il ait le tems de ſe reconnoître, & je l'aurai bientôt expédié. Ton projet eſt fort bon, répliqua dom Louis, & ſi tu l'exécutes comme il faut, je te récompenſerai bien.

Là-deſſus nous entrâmes dans la maiſon, & le coquin de valet me conduiſit tout doucement en haut. Le cabinet étoit à l'extrêmité d'une grande chambre dont je verrouillai la

porte par dedans aussi-tôt que nous y fûmes entrés, & en même-tems je plongeai mon poignard dans le sein de ce malheureux, qui tomba mort à mes pieds. Au bruit qu'il fit en tombant, mon père cria qui est-là ? & sortit brusquement de son cabinet avec un pistolet à la main. C'est votre fils, répondis-je, qui vient vous sauver la vie. Vous pouvez juger de la surprise où il fut en me voyant, & en voyant devant moi un de ses valets noyé dans son sang. Je le priai de rentrer dans son cabinet, ce qu'il fit sans dire une seule parole; & là je l'instruisis en peu de mots du dessein de dom Louis, & de la manière dont je l'avois découvert.

Sans perdre de tems nous prîmes chacun un mousqueton & une paire de pistolets, & nous descendîmes par l'escalier dérobé pour mieux surprendre dom Louis & ses gens. Je me présentai le premier dans la salle basse où ils m'attendoient. Dès que ce vieux coquin m'apperçut, il me cria: eh bien, mon enfant, as-tu expédié l'homme ? Oui, Monsieur, lui dis-je, & je l'ai même traîné en bas afin que vous voyez comment je l'ai ajusté. A ces mots il fit un saut de joie, & vint en courant à moi pour rassasier sa vue de cet agréable spectacle. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il

vît mon père qui s'avançoit avec son mousqueton? Il demeura immobile comme une statue. Dans le même moment je déchargeai le mien sur les trois autres, qui, ayant apperçu ce dont il s'agissoit, faisoient effort pour se sauver, & j'en étendis deux sur le carreau. Le bruit du coup fit tomber à la renverse dom Louis, qui se crut mort; & le troisième voyant qu'il lui étoit impossible d'échapper, devint furieux. Il tira de sa poche un stilet, & se jetta sur moi comme un lion; & quoique je lui eusse percé l'estomach de deux balles, il me blessa en trois endroits. Comme je faisois de grands efforts pour me dégager, nous tombâmes tous deux sur dom Louis que cette chûte fit revenir à lui-même; & ce moment auroit été le dernier de ma vie si mon père ne fût accouru à mon secours, & n'eût passé son épée au travers du corps de ce malheureux.

Cependant le bruit de nos armes à feu réveilla les deux valets qui étoient souls, & qui vinrent à nous tout effrayés, ne sachant ce que ce pouvoit être. Leur secours nous étoit fort inutile, n'y ayant plus que dom Louis qui, voyant la mort devant ses yeux, se jetta aux genoux de mon père, & lui demanda quartier. Toi, infâme, lui dit mon père, comment peux-tu te flatter que je te donne la vie après

que tu as attenté à la mienne d'une manière si lâche, sans que je t'aie jamais fait le moindre tort? Il répliqua qu'il ne s'y attendoit point, qu'il prioit seulement qu'on lui accordât un prêtre & le tems de se confesser, & qu'il mourroit avec un sincère repentir de son crime.

Malheureux! reprit mon père, tu vois combien le ciel a en horreur ton barbare dessein, par la manière dont il l'a fait échouer. Ce jeune homme que tu voulois faire servir à ta scélératesse, est mon propre fils, qui est venu ici comme si c'eût été un ange envoyé du ciel pour me sauver la vie. Il est vrai, répliqua dom Louis, la providence s'est déclarée en votre faveur, & je suis un malheureux qui ne mérite pas de vivre : cependant si vous voulez me pardonner & oublier tout le passé, je vous regarderai toujours comme mon libérateur, je vous aimerai autant que je vous ai haï; & pour serrer encore davantage les nœuds de notre amitié, je donnerai ma fille, avec une riche dot, à votre fils que voilà. Puissent-ils vivre long-tems heureux ensemble! Mon père avoit trop de générosité pour tuer un homme de sang-froid; quoique s'il l'eût fait dans cette rencontre, il avoit assez de quoi se justifier. D'ailleurs, la fille de dom Louis étoit un très-riche parti, fort au-delà de ce que je pouvois espérer.

Ainsi, après y avoir pensé un moment, il lui répondit: Monsieur, vous savez que selon les loix, vous devez perdre la vie pour avoir attenté à la mienne; mais comme je puis pardonner les injures qu'on a voulu me faire, si vous exécutez votre première promesse, j'oublierai tout le passé. Je vous suis si redevable de ce que vous voulez bien me donner la vie, répliqua dom Louis tout transporté de joie, que je ne sortirai point de votre maison que je n'aie signé les articles du mariage; & je puis dire que rien ne me donne plus de confusion de mon crime que la générosité avec laquelle vous me traitez. Mon père le pria de prendre bien garde dans la suite de ne pas se laisser aller aussi aisément à la haine qu'il l'avoit fait à son égard; car il faut savoir que sa passion n'avoit d'autre source qu'un malheureux procès que mon père avoit eu avec lui, & qu'il avoit gagné, & l'honneur que le roi lui avoit fait de lui donner le gouvernement de Séville que dom Louis se flattoit d'obtenir.

Le lendemain nous eûmes soin de répandre dans le monde que les gens que nous avions tués étoient des voleurs qui avoient dessein de piller notre maison pendant la nuit. Le vieux gentilhomme tint parole, on dressa les articles du mariage, il les signa avant que de sortir,

& dès-lors j'eus la liberté de voir la belle aussi souvent que je le souhaiterois. Mais je fus obligé de retourner auparavant à Séville pour me mettre dans un équipage convenable à cette occasion, & dom Louis suivit de près avec sa fille.

J'avoue qu'elle me charma la première fois que je la vis; le jour de nos nôces fut fixé, & tout Séville se réjouit de voir que deux des plus illustres familles de la ville alloient, par ce mariage, ensevelir dans un éternel oubli leur ancienne inimitié. Dans les visites que je rendis à ma future épouse, je pris toutes les libertés honnêtes que me pouvoient permettre les termes où nous en étions ensemble; & je crus remarquer qu'elle ne me haïssoit pas, si bien que je me flattai de trouver dans sa possession tout le bonheur que je pouvois souhaiter.

La semaine avant que nous dussions célébrer notre mariage, je fus un matin pour lui rendre visite, mais l'on me dit qu'elle n'étoit pas encore sortie de sa chambre; ainsi je pris le parti de m'aller promener dans la grande place de la ville, en attendant qu'elle fût habillée. Comme je sortois j'apperçus sa femme-de-chambre qui parloit à un paysan, & je remarquai que ma présence lui causa quelque

embarras. Mon cœur me dit auſſi-tôt que j'étois intéreſſé là-dedans, de ſorte que j'allai me poſter au coin de la rue pour voir quand le payſan ſortiroit, & le chemin qu'il prendroit. Il ne demeura pas long-tems après moi, & il s'en fut par la porte qui donne ſur le chemin de Cordoue.

J'avois mon valet avec moi à qui je dis ce que je ſoupçonnois, & je lui ordonnai de ſuivre le drôle à la piſte, & de tâcher de ſavoir de lui, à quelque prix que ce fût, ce qu'il étoit venu faire à la maiſon de dom Louis, l'aſſurant que j'allois monter à cheval & que je ne tarderois pas à le joindre. Auſſi-tôt il ſe mit à courir après le payſan; de mon côté je fis toute la diligence poſſible, & je les atteignis tous deux à une lieue & demie de Séville. Dès que mon valet m'apperçut, il prit un petit panier que le manant portoit, & s'enfuit avec à travers les champs. Je jugeai par-là qu'il avoit ce qu'il ſouhaitoit, je tournai bride & je le ſuivis.

Quand je l'eus joint, nous nous en fûmes enſemble derrière une touffe d'arbres un peu loin du chemin; & là il me dit qu'il avoit fait croire au payſan que Thérefe (c'étoit le nom de la femme-de-chambre à qui je l'avois vu parler) l'envoyoit après lui pour l'avertir qu'il

feroit pourfuivi par un cavalier qui l'obligeroit à lui remettre ce qu'elle lui avoit donné, & qui, peut-être, l'affaffineroit s'il faifoit la moindre réfiftance; de forte qu'il falloit qu'ils confultaffent enfemble les moyens de mettre & fon panier & fa vie en fûreté.

Le pauvre diable qui n'avoit pas plus d'efprit qu'il ne lui en falloit, & qui trembloit de peur que le cavalier ne fût déja à fes trouffes, découvrit bien-tôt à mon valet tout le pot aux rofes, & entra dans toutes les mefures qu'il lui propofa; de forte que dès qu'il m'apperçut, il lui donna de grand cœur fon panier, & s'enfuit à toutes jambes au village voifin où il lui avoit dit de venir le rejoindre quand je ferois paffé, & qu'il verroit qu'il n'y auroit plus rien à craindre. Cependant nous ouvrîmes le panier & nous y trouvâmes quatre melons, dans l'un defquels il y avoit une lettre fort artiftement cachée : je la pris, & tout tremblant j'y lus ce qui fuit :

» Vie de ma vie, & tréfor de mon ame, j'ai
» reçu votre lettre qui m'a donné toute la
» confolation que je fuis capable de recevoir
» dans la détreffe où je me trouve. Cependant
» le moment fatal s'approche où je ferai obligée
» de donner à un autre qu'à vous, mon corps,
» mais non mon cœur que vous pofféderez

» toujours tout entier, à moins que par votre
» ingratitude vous ne le forciez à reprendre sa
» première indifférence. Mais, mon cher, ne
» vous affligez point; car, malgré mon tyran
» de mari, je saurai bien trouver les moyens
» de voir le plus tendre objet de mes vœux,
» & d'oublier dans les transports de sa jouis-
» sance, les fades embrassemens d'un époux.
» Ne venez pas plus tard, ce soir, que dix
» heures; vous trouverez au lieu ordinaire celle
» qui vous attend avec toute l'impatience que
» peut inspirer l'amour le plus vif, & qui est
» toute à vous,

ISABELLE.

Je fus frappé comme d'un coup de foudre, à la lecture de cette lettre; cependant je bénis cent fois mon étoile de m'avoir conduit à la découverte de cette noire intrigue avant la célébration de notre mariage. Et quoiqu'Espagnol, la jalousie ne s'empara point de mon esprit; toute la vengeance que je résolus de tirer d'un si sanglant affront, fut de tâcher de jouir de mon infidèle sans avoir recours aux cérémonies de l'église. Je m'y déterminai avec d'autant plus de facilité, qu'elle mandoit à son amant, par apostille, de venir dans son déguisement ordinaire & dans l'obscurité. Ainsi j'allai

dans une maison qui étoit près de là, & j'y écrivis la lettre suivante que je mis dans le melon à la place de l'autre.

» Mon cher,

» Je n'ai pas le tems de vous écrire moi-» même; mon père & mon tyran d'époux futur » m'obsèdent si fort, que je suis obligée d'em-» ployer Thérese. Ne venez point au rendez-» vous ordinaire, que vous n'ayez reçu plus » au long de mes nouvelles, ce qui sera certai-» nement demain. Adieu, mon cœur & ma vie.

» ISABELLE.

Juques-là, tout alloit bien; mais il s'agissoit de savoir si le paysan étoit instruit de la manière dont le galant se déguisoit pour aller voir la belle, & où étoit le lieu du rendez-vous; car, sans cela, mon dessein échouoit. Je laissai à mon valet, qui en savoit assez pour vendre vingt manans comme celui-là, le soin d'en tirer les éclaircissemens que je souhaitois; &, sans attendre qu'il eût expédié sa commission, je repris le chemin de Séville, partagé entre l'espérance & la crainte. Deux heures après être arrivé, mon valet entra dans ma chambre; & me fit le récit de la plaisante conversation qu'il avoit eue avec le pauvre diable de paysan,

qui s'estimoit fort heureux de m'avoir échappé, & qui, ne soupçonnant rien du tour qu'on lui jouoit, s'étoit mis à dégoiser.

Il me dit donc que le galant d'Isabelle se déguisoit en paysan, & que sa femme-de-chambre l'introduisoit à l'heure marquée, par le jardin de derrière la maison de dom Louis, dans son appartement, où il n'y avoit point de lumière pour plus de sûreté. Tout cela étoit selon mes desirs ; &, par la description qu'il me fit de cet amant fortuné, nous étions à-peu-près de même âge & de même taille. Pour le reste, l'obscurité me favorisoit ; de sorte que je n'avois point à craindre d'être reconnu.

J'eus bientôt trouvé un habit tel qu'il me le falloit; je le mis, & je m'en fus, un peu avant l'heure marquée, au lieu du rendez-vous. A peine y étois-je arrivé, que je fus introduit par la trop fidèle confidente. Elle me mena au travers du jardin, dans un petit cabinet qu'il y avoit à l'entrée de la maison, où je découvris d'abord, quoique dans l'obscurité, mon indigne maîtresse : elle étoit dans un déshabillé fort léger, & tout propre à l'amoureux déduit. Elle me sauta aussi-tôt au col, sans me dire un seul mot, & je vis bien, par ses caresses, qu'il n'étoit pas question de paroles, mais d'effets ; ainsi je m'en donnai au

cœur-joie. J'eus tout lieu de m'applaudir de mon expédition ; car, avant que de nous séparer, elle me donna à entendre que j'avois fait des merveilles, fort au-delà de ce qu'elle attendoit. Quand nous eûmes passé ensemble environ quatre heures dans les plus doux plaisirs, la femme-de-chambre vint nous avertir qu'il étoit tems de se quitter; ce que nous fîmes, non sans offrir encore une petite libation à Vénus.

Je m'en fus sur le champ chez moi; je me mis au lit, & je n'eus pas besoin de rien prendre pour me faire dormir. Le lendemain, je commençai à réfléchir sérieusement sur cette aventure, & sur la manière dont je devois m'y prendre quand je serois avec mon infidèle ; mais je ne pus me déterminer à rien, & je résolus d'attendre que je visse comment elle me recevroit. Je fus la voir environ midi, & je la trouvai beaucoup plus gaie & plus obligeante à mon égard qu'à l'ordinaire, en un mot, j'en fus si charmé, que je formai dans le moment le dessein de lui rendre cette nuit-là même une seconde visite *incognito*, & pour cela d'être le premier au rendez-vous, en cas que le galant de la campagne s'avisât d'y venir. A l'heure marquée, ma conductrice m'ouvrit la porte du jardin; mais comme elle la re-

ferma avec trop de précipitation, mon habit s'y trouva pris, & pour surcroît de malheur, elle laissa tomber la clef qu'elle avoit dans sa main. Je voyois bien où elle étoit; mais je ne pouvois pas me baisser pour la prendre, à cause que j'étois retenu par mes habits, ni je n'osois parler, de peur d'être reconnu. A la fin, à force de chercher, elle la trouva, & aussi-tôt elle ouvrit la porte pour me mettre en liberté; mais dans ce moment mon rival parut; & se voyant précédé d'un autre lui-même, il entra de force, & se jetta sur moi.

A la vue de deux Sosies, Thérèse ferma la porte toute effrayée, & s'enfuit, en criant comme une folle: ainsi nous eûmes le plaisir de nous trouver seuls, le galant & moi, renfermés dans le jardin. Cependant, pour me tirer d'affaire avec lui du mieux qu'il m'étoit possible, je le renversai par terre, & je le bourrai d'importance à coups de poings; car heureusement nous n'avions ni l'un ni l'autre aucune arme offensive. Les cris de la femme-de-chambre, joints au bruit sourd que nous faisions en nous chamaillant, réveillèrent un gros mâtin anglois qui gardoit la maison; il s'en vint d'abord à nous, & sans dire gare, il saisit mon rival par le bras, & le houspilla à merveille. Quelques raisons que j'eusse de le laisser faire,

j'eus pitié du pauvre diable, & me jettant sur le chien, je le tuai, c'est-à-dire, que je lui serrai si fort la gorge avec les mains, que je l'étranglai, & qu'il rendit le dernier soupir en lâchant prise.

Mon rival, se voyant délivré par mes mains contre toute attente, me rendit mille graces de ma générosité; mais il n'eut pas plutôt ouvert la bouche (car jusques-là nous n'avions pas desserré les dents ni l'un ni l'autre), que je le reconnus pour un de mes particuliers amis. Quoi! c'est vous, don Juan! m'écriai-je: par quel hasard êtes-vous ici dans ce déguisement? Je pourrois vous faire la même question, me repliqua-t-il; mais, pour couper court, je vous dirai que si j'eusse su que vous aviez quelque prétention dans cette maison, je n'y aurois jamais rien entrepris à votre préjudice. Il n'y a pas de mal, lui dis-je; je ne suis point fâché que la chose soit comme elle est. Ainsi nous ne fîmes que rire de notre aventure, qui ne se seroit peut-être pas terminée entre tout autres gens de notre nation, qu'il n'y eût eu du sang répandu. Cependant il étoit question de nous sauver sans perdre de tems; car toute la maison avoit pris l'alarme, & venoit à nous armée de bâtons, de fourgons, de pêles à feux, de broches, &c.

Mon ami me conduisit à un endroit du jardin où la muraille étoit plus basse qu'ailleurs: nous y grimpâmes; & quand nous eûmes gagné le haut, nous apperçûmes un homme qui l'escaladoit, droit au-dessous de nous; mais dom Juan le jetta par terre en descendant. Aussitôt l'inconnu se releva, & courut sur lui comme un furieux, le poignard à la main, dont il lui donna plusieurs coups; à la fin, mon ami lui saisit le bras, & lui arrachant son poignard, il le lui enfonça dans le sein.

Dès qu'il eut expédié son homme, nous nous retirâmes en diligence; mais nous n'eûmes pas fait une centaine de pas, qu'il tomba mort de ses blessures. Je fus fort touché de cet accident; &, de peur qu'on m'accusât d'y avoir quelque part, si l'on me trouvoit auprès de lui, je doublai le pas, & je fus me renfermer chez moi. Je me mis d'abord au lit, quoique je fusse dans une si grande agitation, que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Mais quelle ne fut pas ma douleur, lorsque mon valet vint le lendemain matin, me dire qu'on avoit trouvé mon père & mon ami dom Juan assassinés, en habits de paysan, au pied de la muraille du jardin de dom Louis. J'en perdis la parole, & presque la raison. Je voulus me tuer plus d'une fois; &, sans mon fidèle domestique, je

l'aurois certainement fait. Mais, quand je fus un peu revenu à moi-même, je commençai à réfléchir tranquillement sur cette étrange aventure ; & bien que j'eusse une douleur inexprimable d'avoir perdu un si bon père, je n'étois pas homme à m'affliger long-tems de quoi que ce fût. D'ailleurs les grands biens dont je me voyois par-là maître, se présentoient à mon esprit sous une face si riante, qu'ils firent bientôt tarir mes pleurs.

Toute la ville crut que mon père avoit été assassiné par l'ordre de dom Louis, vu l'ancienne inimitié qu'il y avoit entr'eux : &, ce qui fortifioit ce soupçon, c'est qu'on l'avoit trouvé si proche de la maison de ce Seigneur. J'étois le seul qui fût persuadé du contraire. Cependant les valets qui apportèrent à la maison le corps de mon père, me remirent plusieurs papiers qu'ils avoient trouvés dans ses poches, & entr'autres deux lettres qui me découvrirent en partie le secret de cette malheureuse aventure. La première étoit conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Je ne saurois résister plus long-tems à vos
» offres généreuses ; mais, si je les accepte, ce
» n'est qu'à condition que vous romprez le
» mariage

» mariage de votre fils avec dona Isabella ma
» maîtresse. Pourvoyez-vous d'un habit de
» paysan, & demain je vous enverrai un petit
» billet, où je vous marquerai plus au long ce
» que vous devez faire.

» Votre, &c. THÉRESE ».

Voici la seconde :

« Trouvez-vous à l'extrémité du jardin du
» côté du couchant, à une heure après minuit,
» & montez par une échelle, que vous verrez
» attachée à la muraille, & que vous aurez
» soin de tirer après vous. Quand vous serez
» entré, mettez vous sous un berceau qu'il y
» a dans le coin, & attendez-là que je vienne
» vous prendre pour vous conduire vers l'ob-
» jet de vos vœux. J'aurai soin que vous ne
» soyez point interrompu dans vos plaisirs;
» seulement prenez garde de ne pas ouvrir la
» bouche ; car, si vous parlez, nous sommes
» perdus tous les deux.

Le dénouement de cette malheureuse affaire me jetta dans un trouble inexprimable; &, à force d'y rêver, je me souvins que, dans la dernière conversation que j'avois eue avec mon père, il me dit qu'il croyoit que c'étoit encore un peu trop tôt pour me marier, & qu'il seroit de mon intérêt de différer nos nôces ; qu'il

avoit de bonnes raifons pour cela, & que j'en conviendrois moi-même, quand il me les diroit dans quelques jours. Quelles que fuffent ces raifons, je me doutois fort peu de la véritable. J'envoyai une lettre à Thérèfe pour l'engager à m'inftruire plus en détail de toutes les particularités de cette aventure ; mais, craignant qu'on ne découvrît la part qu'elle y avoit, comme on le découvrit en effet, elle avoit pris foin de fe cacher.

Cependant dom Louis vint me faire des complimens de condoléance fur la mort de mon père ; mais je remarquai qu'il étoit, dans le fond, bien aife de me voir actuellement en poffeffion d'un riche héritage qu'il m'étoit tout au plus permis d'efpérer auparavant. Quoique fa vifite fût courte, je la trouvai encore trop longue ; car, comme je n'avois aucune intention d'époufer la fille, je me fouciois fort peu de l'amitié du père, & j'aurois voulu rompre avec lui dès ce moment-là même. Cependant je lui fis efpérer que, lorfque les premiers mois de mon deuil feroient paffés, j'aurois foin de remplir mes engagemens avec Ifabelle.

Après que j'eus fait les funérailles de mon père, je me mis à examiner l'état de fes affaires, & je ne fus pas peu furpris de voir que la meilleure partie de fes biens étoit hypothé-

quée à diverses personnes pour douze ans ; de sorte qu'au lieu de me trouver riche de vingt mille écus de rente, comme je le croyois, à peine en avois-je trois mille bien clairs. Il est certain que mon père faisoit une très-grosse figure, sa maison étant toujours ouverte à tout le monde ; cependant l'on croyoit généralement qu'il ne dépensoit pas la moitié de son revenu. Cela me fit soupçonner qu'il falloit qu'il y eût là-dessous quelque mystère, mais je ne pus jamais rien découvrir. Ainsi, peu satisfait de ma situation présente, & voulant rompre entièrement avec Isabelle, je formai le dessein de m'exiler moi-même d'Espagne, & de m'en aller courir le monde jusqu'à ce que le terme de douze ans, fixé pour les hypotheques, fût expiré.

Je fus rendre visite à dom Louis, & je lui communiquai mon dessein & les raisons que j'avois pour cela. Il ne pouvoit manquer de l'approuver ; car il étoit aisé de voir qu'il n'avoit en vue que l'intérêt en me donnant sa fille. Il ne me pressa point de la voir, & je n'insistai pas non plus là-dessus ; &, après quelques assurances réciproques de nous souvenir l'un de l'autre, nous nous séparâmes.

Il faut que j'avoue que j'aurois bien voulu, avant que de partir, rendre encore une visite

nocturne à Isabelle; ce n'est pas que j'eusse aucune inclination pour elle : mais les plaisirs dérobés que j'avois goûtés avec elle m'avoient si fort enchanté, que je languissois d'en jouir une seconde fois. Cependant, comme la chose étoit impratiquable, il fallut s'en passer. En peu de semaines, j'eus mis ordre à toutes mes affaires, & je n'attendis plus que le départ de la flotte destinée pour les Indes occidentales; car j'avois résolu d'aller au Mexique, où j'avois un oncle fort riche, qui avoit souvent témoigné, dans les lettres qu'il écrivoit à mon père, un grand desir de me voir. J'avois trouvé le moyen de lever six mille écus sur mes biens délabrés, sans toucher à la vaisselle ni aux ameublemens de la maison, dont je confiai le soin, de même que celui de tous mes papiers, à un de mes proches parens, supérieur d'un monastère de Séville.

Un jour que j'allois me promener à environ deux lieues de la ville, la sangle de mon cheval se rompit, ce qui m'obligea à m'arrêter à la boutique d'un sellier pour la faire raccommoder. Le maître me pria honnêtement d'entrer dans son jardin, & d'y faire un tour de promenade pendant qu'il travailleroit à ce que je souhaitois, ce que je fis. Au bout d'une allée qui traversoit ce jardin, il y avoit un joli ber-

ceau, où je vis une femme assise, qui lisoit. Dès qu'elle m'apperçut, elle fit un grand cri, & voulut se retirer; mais je l'arrêtai; &, comme je lui demandois pardon de mon incivilité, & que j'eus le tems de l'examiner de plus près, je ne fus pas peu surpris de voir que c'étoit Thérèse, la femme-de-chambre de mon ancienne maîtresse. Cependant je résolus de profiter de cette rencontre pour tâcher de découvrir quelque chose de l'intrigue de mon père avec Isabelle, où je ne voyois pas encore bien clair.

La pauvre créature étoit toute hors d'elle-même, s'imaginant que j'étois venu-là pour la faire saisir; mais je la désabusai bientôt avec quelques bonnes paroles; & avec une couple de pistoles que je lui donnai, je l'engageai à me déclarer tout ce qu'elle savoit.

Monsieur, me dit-elle, j'espère que vous voudrez bien me pardonner; car, ce que j'en ai fait, n'a point été pour vous trahir, mais j'ai été séduite par le brillant éclat de l'or. La première fois que votre père vit ma maîtresse, il m'avoua que son cœur étoit pris, & que sa raison l'abandonnoit; &, depuis ce tems-là, il m'a souvent protesté que, s'il ne pouvoit pas en obtenir les dernières faveurs, il se donneroit la mort pour ne point survivre à son in-

fortune. Quand je lui repréſentois qu'il vous feroit un ſanglant affront, il me diſoit qu'il avoit deſſein de rompre votre mariage, d'autant plus qu'il étoit bien aſſuré que vous n'aviez pas une forte inclination pour Iſabelle, & qu'il y avoit à Séville des filles de qualités, auſſi riches qu'elle, qui ſe feroient un honneur de ſon alliance.

Cependant il me fit des préſens ſi conſidérables & en ſi grand nombre, pour me mettre dans ſes intérêts, que je ne pus y réſiſter. Cette fatale nuit où il perdit la vie, étoit celle que je lui avois marquée pour l'accompliſſement de ſes deſirs. Mais, continua Thérèſe, après avoir fait une petite pauſe, il y a une choſe qui me paſſe. Qu'eſt-ce que c'eſt, madame? lui dis-je. Monſieur, me répondit-elle, puiſque je ſuis parfaitement inſtruite des ſentimens de ma maîtreſſe à votre égard, je vous dirai que vous n'étiez pas l'amant favoriſé, & qu'un autre jouiſſoit, tout à ſon aiſe, des plaiſirs que vous croyiez, peut-être, réſervés pour vous ſeul. C'eſt auſſi ce qui me fit condeſcendre plutôt à ce que votre père ſouhaitoit de moi, car je réſolus de le faire déguiſer en payſan, comme ce gentilhomme l'étoit toujours, & de l'introduire auprès de ma maîtreſſe, d'abord après que celui-ci ſe feroit retiré. Pour préve-

nir la ſurpriſe où cela devoit naturellement la jetter, j'aurois ſuppoſé que ſon amant ne pouvant ſe réſoudre à la quitter ſitôt, revenoit paſſer encore un quart d'heure avec elle. Il étoit d'autant plus facile de lui faire cette ſupercherie, qu'elle avoit coutume de le recevoir dans l'obſcurité, & que dom Louis ſon père couchant dans la chambre voiſine, il falloit de néceſſité garder le ſilence. Mais ce qui me confond, comme je le diſois tout-à-l'heure, c'eſt qu'en ouvrant la porte à l'amant de ma maîtreſſe, une autre perſonne s'y préſenta dans le même déguiſement, & entra de force avec lui; &, comme je ſuis bien aſſurée que ce n'étoit pas votre père, je ne ſaurois m'imaginer qui ce pouvoit être. Je l'eus bientôt éclaircie ſur ce point, & je lui appris en même tems de quelle manière j'avois ſupplanté mon rival.

Cette découverte la ſurprit extrêmement; mais elle fut bien aiſe de voir qu'elle n'avoit rien à craindre de ma part: car c'étoit la principale raiſon qui lui avoit fait quitter ſa maîtreſſe, s'imaginant bien que j'aurois trouvé les lettres qu'elle avoit écrites à mon père. Ainſi elle réſolut de retourner à la maiſon de dom Louis, d'où elle apprenoit tous les jours des nouvelles de la famille, & en particulier d'Iſabelle, qui ſouhaitoit ſon retour pour ſe con-

soler avec elle de la perte de dom Juan son cher amant. Mais elle m'avoua ingénuement qu'elle n'en étoit pas fort fâchée, parce qu'il étoit un peu dur à la desserre; & vous savez, monsieur, me dit-elle, qu'il faut que nous fassions nos orges pendant que nous le pouvons.

Eh bien, lui dis-je, puisque je sais ce que vous aimez le mieux, si vous voulez renouer l'intrigue nocturne avec Isabelle, je vous fais présent de vingt pistoles. Vous n'avez qu'à l'assurer que dom Juan n'est point mort comme on l'avoit publié; qu'après une longue & dangereuse maladie, il est parfaitement guéri de ses blessures; mais qu'il ne veut pas qu'on le sache dans le monde, de peur que je ne le poursuive en justice pour avoir tué mon père. Monsieur, me repliqua-t-elle, je ne saurois rien vous refuser pour une somme aussi considérable que celle-là, & j'approuve si fort votre stratagème, que j'ose vous répondre du succès. Je vais y travailler incessamment, car aussi-bien je m'impatiente de tenir les vingt pistoles. Si cela vous fait tant de plaisir, lui dis-je, les voilà d'avance; & quand l'affaire sera faite, je vous en donnerai encore autant. Elle fut toute charmée de ma générosité; &, après m'avoir fait bien des remercîmens, elle marqua la troisième nuit ensuite pour l'exécution de son dessein; &

me dit de me trouver au lieu & à l'heure accoutumée, dans le même déguiſement qu'auparavant. Là-deſſus, je la quittai; &, étant remonté à cheval, je continuai ma promenade. Je me divertis très-bien le reſte du jour avec mes amis, & je revins le ſoir à la maiſon.

A la fin, l'heureux moment que j'attendois avec impatience arriva. Ma mercenaire de confidente s'étoit miſe en ſentinelle. Dès qu'elle m'apperçut, elle me fit entrer, & je pris une ſeconde fois poſſeſſion de ce que j'eſtimois plus dans ce moment, que tous les tréſors du monde. Comme je croyois bien de n'y plus revenir, je m'en donnai au cœur joie; & la belle en fut ſi ſatisfaite, qu'elle ne put s'empêcher de me le dire à l'oreille.

J'avois préparé une lettre où je lui découvrois tout le myſtère. Sur le point de me retirer, elle me demanda tout doucement par quel haſard je m'étois trouvé engagé dans la malheureuſe aventure dont j'ai parlé plus haut. Je lui répondis, auſſi bas qu'il me fut poſſible, que comme je me doutois bien qu'elle me queſtionneroit là-deſſus, & qu'il étoit dangereux de parler, j'avois apporté par écrit le détail de cette affaire; &, en diſant cela, je lui donnai ma lettre, qu'elle prit avec empreſſement, après quoi je lui dis adieu, non ſans quelque

regret de ne pouvoir pas continuer mes visites nocturnes; car le lendemain je devois m'embarquer pour les Indes. En traversant le jardin pour sortir, je demandai à Thérèse qui me reconduisoit, combien de tems il y avoit que dom Juan faisoit l'amour à sa maîtresse : environ deux ans, me répondit-elle; & voici quelle en fut l'occasion.

Un jour dom Juan allant à sa maison de campagne qui est à deux lieues de distance de celle de mon maître, fut attaqué par des voleurs qui le blessèrent dangereusement ; & il seroit mort sur la place, si dom Louis ne fût heureusement survenu, accompagné de ses domestiques, qui donnèrent la chasse aux assassins. Il étoit dans un si pitoyable état, qu'on ne jugea pas à propos de le porter chez lui, à cause du trop grand éloignement : ainsi mon maître le fit conduire à sa maison, où ses blessures le retinrent long-tems. Quand il eut recouvré assez de forces pour pouvoir se promener, il passoit ordinairement son tems dans le jardin ; & ma maîtresse ayant occasion de l'y voir souvent, elle en devint amoureuse à la fureur. Elle me fit confidence de sa passion ; &, comme j'étois fort propre à ménager une affaire de cette nature, je lui conseillai de se laisser voir à dom Juan ; & pour cela ; de s'y prendre de cette manière.

Il y avoit à l'extrémité du jardin un berceau où j'avois remarqué que ce gentilhomme alloit s'asseoir tous les jours à une certaine heure. Je dis à ma maîtresse de s'y rendre quelque tems avant lui, dans l'habillement le plus propre à inspirer de l'amour, de s'y mettre dans la posture d'une personne qui dort, & de laisser à sa bonne fortune le soin de faire le reste. Elle suivit mon conseil de point en point; & il eut tout le succès qu'elle pouvoit souhaiter; car dom Juan étant entré dans le berceau, & la voyant dans cette attitude, la prit pour la déesse de l'amour, s'approcha tout doucement, & lui déroba un baiser. Elle se réveilla en apparence toute effrayée, & fit semblant d'être fort en colère, & de vouloir se retirer: mais le galant la retint, & s'y prit si bien, qu'avant que de se quitter, ils furent en parfaite intelligence.

Ce berceau fut dans la suite le rendez-vous de nos deux amans, qui ne laissoient échapper aucune occasion de s'y voir. Mais dom Juan ayant parfaitement recouvré sa santé, quoiqu'il affectât pendant quelque tems d'être fort foible, fut enfin obligé de prendre congé de mon maître & de toute la famille. Cependant, comme l'amour est ingénieux, il eut bientôt trouvé le moyen de revoir sa chère Isabelle

dans le même lieu, en l'abſence de dom Louis; &, lorſque nous revînmes en ville, il fut réſolu que je l'introduirois de nuit dans les habits du payſan qu'il envoyoit de tems en tems à la maiſon, avec des préſens de fruits pour ma maîtreſſe : ce qui n'étoit qu'un prétexte pour avoir occaſion de s'écrire.

Quand Thérèſe eut achevé ſa petite hiſtoire, je lui donnai les vingt piſtoles que je lui avois promiſes, & je lui dis adieu pour la dernière fois. Elle m'arrêta un moment pour me dire qu'elle étoit fort en peine comment elle ſe tireroit d'affaire avec ſa maîtreſſe, quand elle verroit que dom Juan ne revenoit point, & qu'elle n'auroit plus lieu de douter de ſa mort; cependant, ajouta-t-elle, ce qui me conſole, c'eſt qu'elle n'oſeroit s'en plaindre à perſonne, de peur de ſe trahir elle-même. Mais la pauvre créature ne penſoit guère qu'Iſabelle ſeroit inſtruite de tout dès le matin, par la lecture de la lettre que je lui avois remiſe en la quittant. Je lui dis de prendre courage, & que tout iroit bien; & là-deſſus je me retirai. Le lendemain, j'envoyai mon équipage à bord du vaiſſeau ſur lequel je devois m'embarquer, qui étoit à Cadix, & je ſuivis de près; mais le vent ayant changé, nous ne pûmes mettre à la voile. Je me repentis alors d'avoir donné ma lettre à

Iſabelle ; car, par le moyen de mon argent auprès de Thérèſe, j'aurois pu paſſer encore quelques nuits avec elle.

Comme javois tout à craindre de ſon reſſentiment, je ne jugeai point à propos de retourner à terre. Ainſi j'attendis patiemment ſur notre vaiſſeau, que le vent nous devînt favorable. Un jour que j'étois ſeul dans ma cabane, occupé à lire, mon valet m'apporta une lettre dont voici le contenu :

» Monſieur,

» Ayant appris que vous allez à Mexico, » le lieu de ma naiſſance, je vous ſerai infiniment obligé, & ce ſera pour moi un très-» grand honneur, ſi vous voulez bien me pren-» dre ſous votre protection. Mon père étoit » un riche marchand de cette ville, qui, en » partant pour l'autre monde, m'a laiſſé un » bien conſidérable dans celui-ci. Ceux qui ont » eu le ſoin de mon éducation dans ce pays, » ſemblent en vouloir à ma fortune ; c'eſt ce » qui m'a fait prendre la réſolution de m'éva-» der, & de retourner dans ma patrie. Mais il » faudra que je me rejette entre les mains de » mes traîtres, ſi vous n'avez pas la bonté de » me ſervir de tuteur juſqu'à Mexico, où je tâ-» cherai de reconnoître les obligations infinies » que je vous aurai ».

Je demandai à mon valet, qui avoit apporté cette lettre, & il me dit que c'étoit un jeune nègre : je lui ordonnai de le faire entrer. Je fis plusieurs questions à ce jeune homme, auxquelles il répondit sans hésiter. Il m'assura que son père, quoique nègre, étoit fort riche, & qu'il l'avoit envoyé, lorsqu'il étoit encore enfant, à Séville, pour y être élevé avec soin : il ajouta que sa lettre m'instruisoit suffisamment du reste. Je pris beaucoup de plaisir dans sa conversation, & je le reçus fort civilement, l'assurant que je le remettrois sain & sauf à ses amis à Mexico.

Quand nous fûmes seuls, il me dit qu'il avoit un plus grand secret encore à me confier ; mais qu'il souhaitoit de n'être point interrompu. Làdessus j'ordonnai à mon valet d'aller dans la ville m'acheter quelques provisions ; & après avoir fermé la porte, je dis à mon gentilhomme noir que nous n'avions que faire de craindre que personne vînt nous troubler de quelques heures. Il garda quelque tems le silence, comme une personne qui seroit dans une profonde rêverie, & tenant les yeux baissés, il commença ainsi :

Je n'aurois jamais osé faire la démarche que je fais aujourd'hui, si je ne savois que vous êtes parfaitement instruit de ma foiblesse. Mais faites attention à ma jeunesse, au climat du pays, à

l'occafion qui s'eft offerte comme d'elle-même ; & vous conviendrez qu'il y a bien peu de perfonnes de mon fexe qui ne fuccombaffent à une pareille tentation. Ne foyez pas furpris de voir, dans ce déguifement, la fille de dom Louis, qui éprouve à un tel point les caprices de l'amour, qu'elle fe fent forcée de vous ouvrir le fond de fon cœur. La lettre que vous me remîtes, en me quittant, a produit fur moi un effet tout contraire à celui que vous vous imaginiez fans doute ; une paffion infiniment plus douce que la colère & la vengeance, s'eft emparée de mon ame ; & la découverte d'une trahifon qui auroit rempli de rage tout autre que moi, m'a infpiré une tendreffe inexprimable pour don Pédro, ce n'eft pas que je me flatte de quelque retour ; je prévois bien que ma conduite paffée, & peut-être même la déclaration que je viens de vous faire, vous porteront à rejetter avec mépris un cœur qui veut fe donner à vous. Cependant, fi vous croyez qu'il y ait en moi quelque refte de fincérité, après la foibleffe que j'ai eue ; j'ofe vous affurer que vous pouvez compter fur la proteftation que je vous fais, de n'en aimer jamais d'autre que vous. Je ne parle pas de mariage ; je m'en fuis rendue indigne à votre égard ; mais, fi vous voulez de moi comme je fuis, vous me trouverez auffi

prête à vous servir que le moindre de vos esclaves.

J'étois si partagé entre le plaisir & l'étonnement que me causoit cette aventure, que je crus que tout ce que j'avois oui & vu étoit un songe. Mais, ayant tout lieu d'être convaincu de la sincérité d'Isabelle, je lui dis, en retour, tout ce que la passion la plus tendre pouvoit me suggérer, sans me donner le tems de penser à la bizarrerie de son procédé, & aux conséquences d'un engagement avec elle. Il me suffisoit de trouver en elle tout ce que mon imagination me représentoit d'aimable dans une femme; je n'avois d'autre inquiétude que celle de savoir comment je pourrois la dérober aux perquisitions de son père, & à la connoissance des matelots à bord; car il étoit très-incertain quand nous partirions.

Ma maîtresse me dit que si la démarche qu'elle venoit de faire n'eût pas eu l'heureux succès qu'elle voyoit, elle avoit résolu de se faire religieuse; mais que, puisque ses vœux étoient exaucés, elle laissoit à d'autres à en prendre l'habit. Elle m'apprit encore qu'elle s'étoit évadée sans le secours ni la participation de qui que ce soit que de Thérèse; & que l'absence de son père qui étoit allé pour dix

jours

jours à la campagne, avoit beaucoup favorisé l'exécution de son dessein. Elle ajouta que cependant elle craignoit que, quand il seroit de retour à la maison, il n'effrayât Thérèse par des menaces pour lui faire avouer la vérité, ou qu'il ne la gagnât par des promesses, ce qui n'étoit pas fort difficile, puisqu'elle aimoit l'argent à un tel point, qu'elle vendroit son père pour cinq sols. Pour prévenir tout accident de ce côté-là, nous résolûmes ma maîtresse & moi, qu'elle iroit toujours habillée en homme, avec son teint naturel, sans se noircir davantage la peau, comme elle avoit fait pour se déguiser en nègre.

Dans ce dessein, nous allâmes ensemble à la ville, où elle s'équipa de tout ce qu'il lui falloit; après quoi nous revînmes à bord, où je la fis passer pour un de mes parens qui s'étoit mis en tête de me suivre, & de courir même fortune que moi. Le lendemain, le vent étant favorable, nous mîmes à la voile, & nous laissâmes derrière nous toutes nos craintes. Cependant je crus qu'il étoit nécessaire d'instruire mon valet de toute cette aventure, sachant très-bien que s'il venoit à en découvrir quelque chose par lui-même, comme il étoit difficile que cela n'arrivât une fois ou l'autre, ce ne seroit pas long-tems un secret: quoique le

drôle gardât très-fidélement les ſecrets qu'on lui confioit.

Nous touchâmes aux îles de Madère ; nous doublâmes le Pic de Ténériffe, nous paſsâmes ſous la ligne , & nous ne rencontrâmes rien d'extraordinaire pendant cinquante-trois jours ; au bout de ce tems, nous arrivâmes à Saint-Domingue, ou Saint-Dominique, capitale de l'île Hiſpaniola.

Je fus charmé de trouver un auſſi agréable ſéjour que celui-là, après les fatigues d'un aſſez long voyage. Nous prîmes un logement, ma maîtreſſe & moi, chez un bon Eſpagnol qui nous traita fort bien pour notre argent. Peu de jours après notre arrivée, elle me dit qu'elle commençoit à ſentir les effets de notre familiarité. Cela ne me plut pas beaucoup, & je tâchai de lui perſuader que je n'y avois aucune part ; mais elle ſoutint le contraire, & m'en donna même quelques preuves qui ne me permirent plus d'en douter. J'étois fort embarraſſé à trouver les moyens de cacher ſa groſſeſſe ; car elle commençoit à avoir des maux de cœur, ſymptômes ordinaires de cette indiſpoſition naturelle. D'ailleurs je craignois que ſa grande beauté ne découvrît bientôt ſon ſexe.

Durant notre voyage, elle avoit eu ſoin de

ſe tenir renfermée dans ma cabane, pour ne pas être vue des matelots, qui n'auroient pas manqué d'en venir avec elle aux dernières extrémités, s'ils avoient sû ce qu'elle étoit; & il n'y avoit pas moins de danger pour une auſſi belle femme qu'elle, à ſe montrer en public dans cette partie du monde, où il y en a très-peu qui puiſſent ſeulement paſſer pour jolies. Ainſi j'étois ſur les épines juſqu'à ce que nous nous fuſſions rembarqués pour Mexico; mais la flote demeurant là plus long-tems que je ne croyois, j'allai faire un tour dans les endroits les plus conſidérables de l'île. Et, comme je comprends par votre hiſtoire, que vous n'y êtes point allé, je vais vous en donner une petite deſcription.

Hiſpaniola eſt ſituée entre le 17 & le 19 degré de latitude; elle a environ 120 lieues de longueur & 50 de largeur. L'air y eſt à-peu-près, pour la chaleur, comme à Séville en Eſpagne; les fruits y ſont délicieux, & il y en a qu'on ne trouve point ailleurs. La capitale eſt Saint-Domingue, comme je l'ai déja dit, qui a une charmante vue ſur la campagne qui eſt toute entre-coupée de beaux jardins & de rivières. C'eſt là que le gouverneur de l'île fait ſa réſidence, & que ſont toutes les cours de juſtice; & c'eſt auſſi là que les habitans

du pays viennent de toutes parts faire leurs provisions.

Il n'y a que deux autres villes dans toute l'île : savoir, Saint-Jaques & Notre-Dame de Haute-Grace, dont la dernière est au sud, & fameuse pour le meilleur chocolat du monde.

La cathédrale de Saint-Domingue est un beau bâtiment, & les autres églises se ressentent de la richesse des habitans, dont il n'y a pas jusqu'aux moindres artisans qui ne soient fort à leur aise. Les moines y vivent aussi grassement qu'en aucun pays du monde, & ont bien su choisir, à l'imitation de leurs frères par-tout ailleurs, les plus beaux endroits de la ville pour leur demeure.

Cette île fut découverte par Christophe Colomb en l'an 1492, & a toujours appartenu aux Espagnols depuis ce tems-là ; au lieu que presque toutes leurs autres acquisitions ont passé aux Anglois, aux François & aux Hollandois. Si même les François y possèdent quelques plantations, c'est par droit d'achat, & non par droit de conquête ; &, comme leur principale occupation est la chasse, & qu'ils ne sont pas riches, les Espagnols ne pensent point à leur ôter ce qu'ils ont.

Il n'y a point d'île qui puisse se vanter d'avoir des ports plus commodes que celle-ci ; &

dans chaque port se déchargent de belles rivières qui abondent en excellent poisson ; mais aussi il y a grand nombre d'alligators (espèce de crocodile) qui font beaucoup de mal. Un jour, j'en vis un sur le bord de la mer, qu'on eût pris pour une souche de bois. Un buffle vint là pour boire ; aussitôt l'alligator se jetta sur lui, le tira au fond de l'eau & le dévora. Cependant il est facile de les éviter, à cause de l'odeur aromatique qui s'exhale de leur corps, & qui se fait sentir de loin.

Je fus extrêmement surpris de trouver, dans la plupart des maisons, des serpens qui tiennent lieu de chats, & qui sont encore plus ennemis qu'eux des rats & des souris ; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'ils ne font jamais de mal, n'ayant point de venin. Seulement ils aiment la volaille, & en détruisent autant que les renards, si on ne les veille de près. On trouve aussi dans cette île la scolopendre des Grecs, & de fort grands scorpions ; mais, par un effet de la bonté de Dieu, ni les uns ni les autres ne sont malfaisans de leur nature.

Je ne vous fatiguerai pas d'une plus ample description de cette île, parce qu'il n'y a rien de remarquable qu'on ne trouve sur le continent, excepté quelques herbes particulières ;

mais, comme je ne suis pas botaniste, je ne m'y arrêterai point.

Le tems de nous rembarquer vint enfin, & je quittai Saint-Domingue avec quelque regret, m'imaginant que je ne trouverois plus de lieu si agréable en Amérique. Pendant le voyage, ma maîtresse fut fort incommodée. Nous arrivâmes heureusement à Vera-Crux ; &, comme nous n'y avions rien à faire, nous partîmes sur le champ pour Mexico, par terre. Lorsque je fus arrivé dans cette ville, je m'enquis de mon oncle ; mais l'on me dit qu'il étoit allé demeurer à Lima. Cela me fit d'autant plus de peine, que je craignois de ne pas trouver un endroit propre à nous loger, dans l'état où étoit ma maîtresse ; & qu'elle approchoit trop de son terme pour pouvoir entreprendre un nouveau voyage.

Un ami particulier de mon oncle, qui entretenoit correspondance avec lui, ayant appris mon arrivée, vint me voir, & me fit mille honnêtetés à sa considération. Il me régala chez lui, & je lui trouvai plus de franchise que les Espagnols n'en ont généralement : seulement il avoit la même vanité que tous les vieux chrétiens de cette nation, qui s'estiment beaucoup plus que les autres par cet endroit. Je lui communiquai l'état de ma maîtresse ; &,

par le moyen de ſa femme, nous lui fîmes reprendre l'habillement qui convenoit à ſon ſexe. Cependant elle garda toujours la maiſon pour n'être vue de perſonne. Don Manuel, c'étoit le nom de cet ami, nous offrit un logement chez lui, que nous acceptâmes avec plaiſir, dans la penſée que ma chère Iſabelle pourroit y faire ſes couches plus ſecrettement & plus commodément qu'ailleurs.

Quand ſon terme fut venu, elle mit au monde un beau garçon qui mourut au bout de trois ſemaines. Je ne doutai point que je n'en fuſſe le père ; car il me reſſembloit comme deux gouttes d'eau. Ma maîtreſſe fut fort foible pendant long-tems. Un jour que j'étois ſeul avec elle, elle me dit que don Manuel lui avoit fait faire ſecrettement, par ſa garde, de grandes offres, ſi elle vouloit condeſcendre à l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Je lui appris que ſa femme m'avoit auſſi fait de pareilles avances; mais quoiqu'elle ne fût pas déſagréable, & qu'elle pût même paſſer pour une beauté dans un pays où les femmes blanches ſont ſi rares, je ne me ſentois aucune tendreſſe pour elle. Après pluſieurs réflexions ſur ce bizarre accident, il me vint une penſée dans l'eſprit, que je crus qui pourroit nous divertir en nous tirant d'intrigue. Je priai ma maîtreſſe de donner quelque eſpé-

rance à don Manuel, & de me laisser faire le reste.

Le gaillard trouva bientôt l'occasion, que je lui fournis moi-même, de la voir en particulier. Elle suivit mes instructions, & le transporta si fort de joie, qu'il ne put plus se contenir ; il oublia sa gravité espagnole, & se mit à faire des cabrioles comme un maître à danser. J'en ris de bon cœur, quand ma maîtresse me le conta, & je la priai de continuer à le bien recevoir, & de lui promettre même un rendez-vous, pour la huitaine, dans le pavillon du jardin. Elle le fit comme je lui avois dit.

Cependant j'eus un entretien particulier avec la femme ; &, pour répondre à ses avances, je lui dis de se trouver, la même nuit & à la même heure que j'avois marquées à ma maîtresse, dans le même pavillon, mais de ne point parler, parce qu'il étoit sur l'eau, & qu'il passoit continuellement du monde tout auprès. La bonne femme fut aussi transportée de joie que son mari l'avoit été ; &, pour mieux couvrir mon jeu, je dis dans la maison, que je devois aller, avec quelques messieurs, à la chasse du buffle pour deux ou trois jours. Je priai mon hôte, comme je l'appellois par gaillardise, d'avoir soin de ma femme en mon absence ; & j'assurai en particulier ma bonne hôtesse, que

ce n'étoit qu'une feinte pour empêcher qu'on ne ſoupçonnât rien de notre rendez-vous.

Ma maîtreſſe avoit fait préciſément le même marché avec le mari ; &, quand l'heure marquée fut venue, nous laiſsâmes le bon homme & la bonne femme enſemble ſatisfaire tout à leur aiſe, du moins en idée, leur paſſion amoureuſe. La choſe réuſſit à merveille. Le lendemain à dîner, don Manuel jetta maintes œuillades à ma maîtreſſe, & ſa bonne femme à moi, ne ſe doutant point du tour que nous leur avions joué. Sur le ſoir, comme j'étois à lire dans le jardin, je fus tout ſurpris que la pauvre amante vint à moi dans une colère effroyable ; & me chanta pouille, me diſant que je l'avois lâchement trahie, puiſque j'avois donné à ſon mari la bague dont elle m'avoit fait préſent la nuit précédente. Je compris par-là qu'elle lui en avoit donné une, s'imaginant d'être avec moi, & qu'elle venoit de la voir à ſon doigt. Elle m'en dit tant à cette occaſion, qu'enfin je fus obligé de lui découvrir tout le myſtère, pour me débarraſſer d'elle & de ſa folle paſſion; mais j'eus bientôt lieu de m'en repentir ; car elle me ſauta aux yeux, de rage d'avoir été ſi cruellement jouée, & avec ſes ongles elle me déchira tout le viſage, quelques efforts que je fiſſe pour m'en garantir : tant un amour

méprisé est capable de rendre une femme furieuse.

Cette aventure me fit prendre sur le champ la résolution de quitter Mexico. Le mari eut quelque soupçon de ce qui s'étoit passé ; mais, comme il croyoit encore avoir eu les dernières faveurs de ma maîtresse, cela arrêta son ressentiment. Pour sa femme, elle fut implacable ; &, quelque soin que j'y apportasse, je ne pus jamais lui faire entendre raison. Ainsi je pris le parti de l'éviter, autant que la bienséance pouvoit me le permettre. Quelques jours après cette malheureuse aventure, étant seul à souper avec ma maîtresse, elle me dit que la femme de don Manuel lui avoit fait présent d'une bouteille d'eau cordiale. Je ne lui avois point parlé de ce qui m'étoit arrivé avec elle, de peur que cela ne lui causât du chagrin. Mais, dans ce moment, je soupçonnai qu'il y avoit quelque chose qui n'alloit pas bien ; la peur me saisit, & je la priai de ne point goûter de cette eau. Hélas, mon cher, me dit-elle, j'en ai déja bu, & j'espère que vous en boirez aussi ; car c'est la plus agréable liqueur que j'aie goûté de ma vie.

Ces paroles me jettèrent dans un trouble inexprimable ; &, deux heures après, mes craintes ne se trouvèrent que trop bien fon-

dées. Ma maîtresse tomba tout d'un coup en convulsion; &, malgré tout l'art des médecins, elle expira dans mes bras, personne ne doutant qu'elle n'eût été empoisonnée. J'avois, dans les transports de ma fureur & de mon désespoir, déclaré à don Manuel que sa femme étoit l'auteur d'une si noire action; &, quand il voulut savoir où elle étoit, on lui dit qu'elle étoit sortie avant la nuit, & que, sans doute, elle étoit allée à la ville de Saint-Jago sur le lac, chez une de ses parentes. Le pauvre homme, tout désolé, envoya sur le champ après elle, mais on ne la trouva point. Il parut aussi affligé de la perte de ma chère Isabelle que moi-même; & je suis bien certain que, s'il avoit rencontré sa femme dans ce moment-là, il l'auroit sacrifiée aux mânes de la mienne.

Peu s'en fallut que je ne succombasse à la douleur que me causa la fin tragique de cette aimable personne; car j'avois toutes les raisons du monde d'être persuadé que son amour pour moi étoit sincère. Vous jugez bien que je ne pouvois pas demeurer plus long-tems dans la maison où ce cruel désastre étoit arrivé. Mais comme je me disposois à en sortir, le corregidor m'envoya chercher pour l'informer au juste de la chose. Je parus devant lui, & je lui dis toute la vérité; l'assurant, au surplus, que

c'étoit ma femme que j'avois perdue. Don Manuel, quoique je déclaraffe qu'il étoit innocent, fut faifi & mis en prifon, parce qu'on fuppofoit qu'il avoit favorifé l'évafion de fa femme. Mais, peu de jours après, on eut nouvelle qu'on l'avoit trouvée dans les bois, affaffinée, fans doute par des Indiens, comme elle cherchoit à fe dérober aux pourfuites de la juftice. C'eft ainfi qu'elle reçut la jufte récompenfe de fa barbarie envers une femme qui ne lui avoit jamais fait de mal; quoiqu'à dire le vrai, ce fût proprement à moi qu'elle en voulût.

Quelques jours après cette fatale aventure, j'appris que des marchands avoient deffein de traverfer le continent avec une bonne efcorte, pour aller à la mer du fud. Je fis connoiffance avec eux; je fournis mon contingent pour les frais du voyage, & nous partîmes enfemble de Mexico, dont le féjour m'étoit devenu infupportable, depuis que j'y avois perdu le feul objet de mes vœux fur la terre. Et il faut que je vous avoue que, malgré toute ma philofophie, je ne puis point encore penfer quelque tems à cette cruelle perte, fans que le cœur me faigne. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour diffiper ma douleur; & il eft vrai que le tems & la bonne compagnie l'ont beaucoup foulagée; mais il

s'en faut bien que je fois tout-à-fait guéri; c'eft un feu caché fous la cendre; & je crois fermement que les charmes du beau fexe ne troubleront plus jamais mon repos.

Nous nous mîmes en chemin avec une efcorte de cinquante foldats Efpagnols, pour nous défendre contre les Indiens qui faifoient métier de fe jetter fur les Européens qui traverfoient le continent, s'ils n'étoient pas trop forts pour eux.

Je n'ai pas befoin de vous dire que Mexico eft une des plus belles villes du monde, qu'elle eft fitué fur un lac, & qu'il n'y a d'autre chemin pour y aller que trois grandes chauffées qui répondent à autant de villes dans les terres. Mais une chofe fort extraordinaire, c'eft qu'une partie du lac eft falée, mal-faifante, & qu'on n'y trouve aucun animal vivant, & l'autre eft douce, faine & abondante en excellent poiffon. Comme l'on a plufieurs bonnes relations du continent de l'Amérique, & de la conquête qu'en fit mon illuftre compatriote Fernand Cortez, je ne vous en dirai rien de plus. J'ajouterai feulement que Céfar & Alexandre n'ont été, au prix de ce fameux capitaine, que de petits conquérans; il n'y a qu'à lire fon hiftoire pour s'en convaincre.

Nous ne rencontrâmes aucun Indien qui

nous fît la moindre infulte, parce que nous étions bien efcortés, & nous arrivâmes heureufement à Ségovie, qui eft une ville encore dans les terres, environnée de rochers, & affez mal bâtie. Une quinzaine de mes compagnons de voyage voulurent s'y arrêter, & je ne fus pas fâché de me joindre à eux pour me remettre de la fatigue du chemin; car il nous avoit fallu traverfer des montagnes efcarpées, & plufieurs rivières fur des radeaux, ce qui eft quelquefois dangereux, quoique nous paffâmes par-tout fans aucun accident.

Je demeurai quinze jours à Ségovie. Je fus fort furpris de ce que me dirent quelques habitans, que l'année précédente environ deux cents Anglois, flibuftiers, avoient paffé, avec un riche butin, de la mer du fud dans celle du nord, malgré toute l'oppofition des Efpagnols qu'ils avoient battus à diverfes reprifes, quoiqu'ils fuffent dix contre un, & qu'ils euffent même tout l'avantage du vent. Ces bonnes gens en parient comme de tout autant de diables, & foutiennent qu'il falloit qu'ils fuffent aidés des malins efprits pour faire ce qu'ils ont fait. Mais la vérité eft que vos compatriotes méprifent la mort, & s'expofent avec un courage intrépide aux plus grands dangers.

Après nous être bien remis de notre fatigue,

nous partîmes de Ségovie & nous continuâmes notre route pour la mer du ſud avec une eſcorte d'Indiens au ſervice des Eſpagnols, qui relevèrent la première : & il faut avouer qu'il n'y a pas de gens dans le monde plus fidèles que ces pauvres miſérables qui reconnoiſſent la domination de l'Eſpagne. Nous traverſâmes un pays fertile, uni & fort agréable ſur des mules qui font une très-bonne monture pour le voyage. Nous nous divertîmes en chemin à tirer des ſinges qui nous faiſoient cent petites niches, courant ſur les arbres quand ils nous voyoient, & nous piſſant ſur le nez, ou quelquefois même nous régalant de quelque choſe de pis.

Quand nous fûmes arrivés à Sancta Fé, petite ville qui a un port ſur la mer du ſud, nous eûmes le bonheur de trouver un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour Lima. Nous nous rendîmes inceſſamment à bord, & nous levâmes l'ancre ce ſoir-là même. Après un voyage de vingt-cinq jours, nous arrivâmes heureuſement à Lima. Nous débarquâmes à Calao, qui eſt un des plus beaux ports de la mer du ſud, & celui où ſe rend la flotte Eſpagnole qui va tous les ans au Pérou. Le bourg eſt ſitué ſur une pointe de terre qui s'avance dans la mer ; il y a de bonnes fortifications & une forte garniſon

très-bien entretenue. J'envoyai d'abord mon valet à Lima pour informer mon oncle de mon arrivée, & lui dire que j'aurois l'honneur de le voir le lendemain; mais je fus tout ſurpris qu'au bout de quatre ou cinq heures je vis venir ſon carroſſe avec quelques-uns de ſes domeſtiques pour me conduire chez lui. Mon oncle étoit juge civil de Lima, & avoit un grand pouvoir dans cette ville. Il m'envoya ſon major-dôme pour m'accompagner, & pour me dire qu'il s'impatientoit de me voir, & qu'il ſeroit venu lui-même me chercher ſi la goutte ne l'obligeoit pas de garder la maiſon. Je ne m'arrêtai qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour changer de linge & d'habit, après quoi je montai en carroſſe avec le major-dôme, & à la nuit nous arrivâmes chez mon oncle. Il me reçut avec de grandes démonſtrations de joie, & me fit toutes les carreſſes imaginables.

Je lui fis l'hiſtoire de la mort tragique de mon père, mais ſans lui parler de ſon amour pour Iſabelle. Il fut extrêmement frappé de cette nouvelle; & il m'avoua que la principale raiſon qui lui avoit fait prendre le parti de retourner en Eſpagne, c'étoit l'avantage de vivre avec un frère qu'il aimoit ſi tendrement. Je lui dis alors que comme cela ne pouvoit plus

être,

être, je supposois qu'il changeroit de résolution; mais il me répondit qu'il y avoit déja deux mois qu'il avoit envoyé devant la plus grande partie de ses effets, de sorte qu'il falloit nécessairement qu'il suivît. Je lui donnai à entendre qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de l'accompagner. Il fit tout ce qu'il put pour m'y engager; mais quand il vit que cela étoit inutile, il me dit que puisque j'avois résolu de demeurer en Amérique, il me laisseroit un petit bien à Lima, qui pourroit m'y faire vivre honnêtement. Cependant il m'introduisit dans la plupart des meilleures familles de la ville. Le vice-roi lui-même me prit sous sa protection, & lui promit d'avoir soin de moi.

Le jour du départ de mon oncle pour l'Espagne étant venu, je l'accompagnai à bord du vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer; & là nous nous dîmes adieu, non sans répandre des larmes. Je me suis repenti bien des fois de ne l'avoir pas suivi; mais l'on ne sauroit fuir son destin, quelque chose que l'on fasse. Il me laissa une belle maison bien meublée, & une plantation dont le revenu suffisoit pour me faire vivre selon ma qualité, avec promesse qu'à sa mort il me donneroit le reste de ses biens; car il n'étoit pas marié, & il n'avoit point de plus proche parent que moi.

Je profitai de tous les plaiſirs innocens que le ſéjour de Lima peut procurer ; & à dire le vrai, il n'y manque rien que la liberté de voir le beau ſexe, quoique par rapport à moi, cela m'étoit preſqu'indifférent. Le vice-roi me témoigna toujours beaucoup de bonté ; mais étant mort ſubitement, je n'eus que trop de ſujet de regretter ſa perte ; car celui qui lui ſuccéda ſe trouva être d'une toute autre diſpoſition à mon égard. Il changea généralement tous ceux à qui le défunt avoit donné des places, & je fus un des ſouffrans. Non content de cela, il profita de toutes les occaſions de me témoigner du mépris, & ſouvent il me fit des affronts ſi ſenſibles qu'il ne falloit rien moins que ſa dignité pour le mettre à couvert de mon reſſentiment. A ſon exemple, pluſieurs de ſes créatures commençoient à me maltraiter; mais je réſolus fermement de ne plus ſouffrir leurs inſultes.

Un jour, revenant de ma plantation, monté ſur ma mule, & ſuivi ſeulement de mon ancien valet, je rencontrai dans un chemin étroit le neveu du vice-roi, qui alloit à la campagne en chaiſe roulante. Comme je n'avois pas grande envie de lui faire place, nous demeurâmes quelque tems à nous regarder. A la fin voyant que je ne me mettois point en devoir de lui céder,

il entra dans une telle colère qu'il se jetta de sa chaise & enfonça son épée dans le corps de ma mule qui tomba roide morte. Il n'en falloit pas tant pour exciter ma bile; je mis l'épée à la main, & du premier coup que je lui portai je l'étendis sur le carreau, & je le laissai dans le même état que ma bête. Il avoit plusieurs personnes à sa suite, qui se jettèrent aussi-tôt sur moi & sur mon valet, nous saisirent de force, & nous traînèrent devant le vice-roi. Ce malheureux, ravi d'avoir un prétexte d'exercer sur moi sa cruauté, me condamna à être transporté à Baldivia pour toute ma vie, malgré l'intercession du peu d'amis qui me restoient.

Il auroit été inutile de me plaindre du maudit tour que la fortune me jouoit : & pour achever de me désespérer, le coquin de vice-roi donna ordre que l'on me remît à dom Sanche Ramirez, qui étoit son parent & son associé en fait de commerce. C'est le même que je vous ai amené, & dont je ne pouvois me venger d'une manière plus sensible, puisqu'il fait son Dieu de son argent. Ce vieux pécheur m'occupoit aux emplois les plus serviles, mais je trouvois moyen de m'en dispenser le plus souvent en payant; car je recevois toutes les années mon petit revenu de

Lima, je veux dire celui de ma plantation; parce que le vice-roi s'étoit saisi de tous mes biens meubles, & il en auroit fait autant de ce fonds de terre, si l'honnête Indien à qui j'en avois remis le soin, n'avoit soutenu fortement qu'il appartenoit à mon oncle.

Don Ramirez avoit une fille fort belle, qui aimoit un colonel de la garnison de Baldivia. Ce colonel, malgré ma condition, ne se faisoit point de honte de me fréquenter, & me disoit souvent tout ce qu'il souffroit pour la jeune demoiselle. Je lui demandai un jour si elle étoit instruite de sa passion; il me répondit qu'oui, & qu'il se flattoit même de quelque retour, quoiqu'ils ne se fussent jamais parlé autrement que des yeux, lorsqu'elle venoit à une galerie qui donnoit sur la cour des gardes. Je lui dis là-dessus, que, s'il vouloit lui écrire une lettre, j'engagerois ma vie, que je la lui ferois tenir sûrement, & que j'en aurois même une réponse, si elle avoit du penchant à en donner. Il m'embrassa & me remercia de mon offre; après quoi il écrivit un billet doux à la belle, & il me le remit. Je l'accompagnai d'un autre, où je l'assurai que j'étois tout dévoué à son service pour l'affaire en question. Deux jours après, je trouvai une réponse dans un arbre creux du jardin, où je lui avois fait signe

d'aller chercher les deux billets que j'y avois mis. Je portai cette réponſe au colonel, qui en fut tranſporté de joie.

Cependant, à force de s'écrire, ils en vinrent à une concluſion ; & la bonne demoiſelle réſolut enfin de ſe livrer à la diſcrétion du colonel. Pour cela, nous prîmes une échelle de corde, aſſez grande pour atteindre de ſa fenêtre à la terraſſe de la cour des gardes ; & nous fûmes dans la nuit, à l'heure que nous lui avions marquée, ſur cette terraſſe. Elle ouvrit auſſitôt ſa fenêtre, & je lui jettai un peloton de ficelle dont un bout étoit attaché à l'échelle, afin qu'elle pût la tirer en haut : ce qu'elle fit ; après quoi, elle la lia ferme à un coffre de fer qu'il y avoit dans ſa chambre, & elle s'aventura deſſus. Mais, comme elle deſcendoit en tremblant de peur, les ſecouſſes qu'elle donna à l'échelle firent remuer le coffre de fer de ſa place. A ce bruit, ſon père s'éveilla tout effrayé, s'imaginant que les voleurs étoient dans la maiſon. Auſſitôt il ſe leva, & fit lever tous ſes domeſtiques pour ſavoir ce que c'étoit ; mais le colonel avoit déja décampé avec ſa maîtreſſe.

Quand ce vieux ladre eut aſſemblé tout ſon monde, la première choſe qu'il fit, fut de courir à la chambre où étoit ſon argent ; mais

voyant qu'on n'y avoit pas touché, il commença à ſe remettre un peu de ſa frayeur. Je vous avoue que j'aurois ſouhaité de toute mon ame que nous euſſions pu enlever ſon argent auſſi bien que ſa fille, tant je le haïſſois. Il fut quelque tems ſans aller dans la chambre de la belle, ne ſe défiant de rien de ce côté-là ; mais, lorſqu'il vit qu'elle étoit partie, & qu'elle avoit emporté la donation par écrit d'un bien aſſez conſidérable, qu'une vieille tante lui avoit laiſſé, il entra dans une colère effroyable. Pour moi, je fus ravi qu'elle ne s'en fût pas allée les mains vuides ; car j'eſtime que l'argent eſt le nerf de l'amour auſſi-bien que de la guerre.

Le pauvre diable ne pouvant deviner de quel côté avoit tiré ſa fille, ſe mit à courir dans l'enceinte du château comme un furieux, avec une douzaine de nous à ſes trouſſes (car j'étois rentré dans la maiſon au premier bruit que j'avois entendu). Et quand nous fûmes tout près du foſſé, où il n'y avoit point alors d'eau, parce que la marée étoit deſcendue, mais où il y avoit, en échange, beaucoup de vaſe. Quelques uns des valets crurent voir quelque choſe au fond ; auſſitôt notre vieux taquin voulut y regarder ; &, comme la vue commençoit à lui manquer, il ſe baiſſa ſi fort pour mieux ſe ſatisfaire, que le diable me pouſſant dans ce

moment, je lui donnai du genoux dans les fesses, & je le fis tomber sur son nez au beau milieu du fossé. Je fus le premier à crier au secours; mais je ne me hâtai pas beaucoup de lui en donner; à la fin, on apporta des cordes; &, après qu'il se fut bien débatu dans la vase pendant un gros quart d'heure, nous le tirâmes en haut dans un joli état.

Heureusement il ne crut point que cela eût été fait à dessein, mais par pure mégarde. Le lendemain, j'eus occasion de voir la demoiselle & le colonel, qui avoit obtenu du prêtre la permission de coucher avec elle. Cet amant fortuné étoit si charmé du service que je lui avois rendu, qu'il me promit de me faire avoir ma liberté, ne doutant point qu'il n'en vînt à bout, dès-là que l'argent étoit le souverain bien de don Ramirez. Mais nous ne fûmes pas peu surpris qu'il le refusât tout net; parce que le vice-roi du Perou lui avoit donné là-dessus des ordres si exprès, qu'il étoit plus de son intérêt de me garder, que de me relâcher, à quelque prix que ce fût. Cependant la proposition du colonel ouvrit les yeux à ce vieux ladre, & lui fit comprendre qu'il falloit que je fusse du secret dans l'affaire de sa fille. Il en fut si irrité, qu'il me fit attacher à la jambe, avec un cadenas, une grosse pièce de bois,

que j'étois obligé de traîner par-tout après moi.

Le colonel & sa femme, qui, par parenthèse, avoient trouvé le secret de retirer des mains de don Sanche le bien qui venoit à cette dernière, furent fort fâchés de me voir traiter si mal, & mirent tout en usage pour me faire avoir ma liberté : mais ce fut inutilement. Je passai trois ans dans ce misérable état, pendant lesquels j'eus la consolation d'apprendre que mon implacable ennemi, le vice-roi du Perou, avoit été rappellé en Espagne, pour y rendre compte de ses malversations. A cette nouvelle, l'espérance que j'avois d'abord conçue de me voir un jour libre, commença à se réveiller; mais elle s'évanouit presque aussitôt. Le vieux coquin de Sanche avoit résolu de m'immoler à sa vengeance, & je demeurai encore deux ans dans ce triste esclavage, quoique, graces au ciel, rien ne fût jamais capable de m'abattre tout-à-fait.

Cependant le colonel trouva le moyen de me dire qu'il y avoit un vaisseau dans la rade, chargé pour Lima, & que le capitaine étant un de ses bons amis, il l'avoit engagé à me prendre sur son bord, si je pouvois, par quelque expédient, me tirer des griffes de mon arabe de maître. Je fis tous les efforts imagi-

nables pour en venir à bout, mais en vain; & je me crus encore une fois livré à une éternelle servitude. La nuit de ce même jour-là, comme je tâchois de me tranquillifer, & de prendre un peu de repos, j'entendis tout-à-coup un grand bruit dans la cour du château; & un moment après, je fus fort furpris de voir entrer un officier & une bande de foldats, qui me faifirent comme fi j'euffe confpiré contre l'état, & qui me menèrent de force chez le colonel. Mais ma furprife fe changea bientôt en joie, quand il m'eut dit que ce n'étoit qu'un ftratagême pour me procurer ma liberté. Je lui en témoignai la plus vive reconnoiffance, l'affurant qu'il m'avoit rendu au triple l'obligation qu'il difoit m'avoir; mais j'ajoutai que je ne voulois pas accepter ma liberté, que je ne viffe de quelle manière don Sanche prendroit la chofe, parce que j'en craignois les fuites. Il me répliqua qu'il favoit les moyens de l'appaifer, & que je n'avois qu'à le laiffer faire. Je m'en fus donc à bord fur le champ, & nous mîmes à la voile dès la même nuit. Notre voyage ne fut pas des plus heureux, car nous effuyâmes plufieurs tempêtes; à la fin, pourtant, nous arrivâmes fains & faufs à Calao.

Avant que de paffer outre, je vous donnerai une courte defcription de Baldivia, parce

qu'on permet à peu d'étrangers d'entrer dans ce port.

Baldivia ou Valdivia eſt ainſi appellé du nom de ſon fondateur, qui étoit un Eſpagnol. La vieille ville étoit ſituée un peu plus avant dans les terres que la nouvelle, mais elle a été entièrement détruite par les Indiens. Pierre Baldivia & ſes gens exerçoient ſur eux une telle tyrannie, qu'ils prirent enfin courage; &, les ayant fait tomber dans une embuſcade, il les exterminèrent ſans qu'il en échappât un ſeul. Pour la nouvelle ville, elle eſt ſi bien fortifiée, que les Eſpagnols n'ont rien à craindre de ces peuples, non plus que des étrangers, qui ont ſouvent entrepris de les en chaſſer, mais ſans fruit. Comme c'eſt le lieu de toute l'Amérique où ſont les plus riches mines d'or, la nature en a rendu l'accès fort diffiicile; car il y a un banc de ſable ſi grand à l'entrée de la baye, que les vaiſſeaux ſont obligés, pour l'éviter, de ſe tenir à plus de cinq cens verges du bord, qui eſt encore défendu par un bon fort. Cependant, quand une fois on y a jetté l'ancre, il n'y a point de vent à craindre, quelque tempête même qu'il faſſe, tant c'eſt un bon abri.

Les habitans de Baldivia ſont preſque tous des gens qu'on a exilés pour leur mauvaiſe con-

duite. On les fait ordinairement travailler aux mines pendant un certain nombre d'années; &, quand ce terme eſt expiré, on leur donne en propre tant d'acres de terre inculte. La plupart trouvent moyen de s'y enrichir: mais je vous laiſſe à juger ſi la fripponnerie n'y a point de part. La campagne aux environs eſt très-fertile, & produit en particulier des pommes en abondance, dont on fait d'excellent cidre; mais, pour le vin, il y eſt fort rare, & ceux qui veulent en avoir, ſont obligés de le payer à un prix exorbitant.

On regarde cette ville comme la clef de la mer du ſud. Le gouverneur & les officiers de la garniſon y ſont généralement envoyés de Lima; mais les ſoldats ſont pris de ceux qu'on y tranſporte par punition; &, s'il y en a peu qui n'y viennent qu'à regret, l'on peut dire qu'il y en a auſſi peu qui ſe ſoucient de quitter le pays, quand une fois ils y ſont établis. Quoique ces gens-là ne s'embarraſſent guère de religion, il y a ſept égliſes & trois monaſtères, mais qui paroiſſent bien délabrés. Et je ne doute pas que ceux qui paſſeront là dans un ſiècle ou deux, ne les trouvent entièrement ruinés.

Pour revenir à mon hiſtoire, j'ai dit que nous arrivâmes ſains & ſaufs au port de Calao.

J'avois résolu d'y demeurer incognito, jusqu'à ce que je me fusse informé de la disposition où l'on étoit à mon égard dans la ville. Pour cet effet, j'écrivis une lettre à mon fermier indien, où je lui donnois avis de mon arrivée. Il vint aussitôt, & fut ravi de me voir en liberté. Je l'envoyai chez plusieurs de mes amis pour leur faire savoir mon état. Ils coururent en informer le vice-roi, & le solliciter en ma faveur; &, comme c'étoit un galant homme, qui n'entroit point dans les ressentimens de son prédécesseur qui m'avoit exilé, il m'accorda sur le champ la permission de rentrer à Lima, & d'y vivre avec la même liberté qu'autrefois.

Je parus donc de nouveau dans cette grande ville; j'y vis mes anciennes connoissances, dont je fus très-bien reçu, & je commençai à m'y divertir comme auparavant. Peu-à-peu, je m'insinuai dans les bonnes graces du vice-roi, qui me donna un emploi fort lucratif; & je passai une année entière, estimé du public, & très-content de mon état. Mais au bout de ce tems, le vice-roi, dégoûté de son poste, trouva moyen de se faire rappeller en Espagne. Cependant, comme il me recommanda à son successeur, je conservai mon emploi: du reste, ce fut toute la faveur que je reçus de ce nouveau maitre; car c'étoit un homme inconstant,

fier & vindicatif. Il s'étoit nouvellement marié à une très-riche veuve de Lima, qui avoit une fort belle fille, à ce qu'on disoit, car je ne l'avois jamais vue que voilée, & encore à l'église, le seul endroit où on lui permit d'aller. J'appris qu'on la destinoit au grand juge, quoique bien contre son inclination, à cause qu'il étoit beaucoup plus âgé qu'elle : disparité qui suffit assurément pour empoisonner tous les plaisirs du mariage ; mais aujourd'hui l'on ne consulte à cet égard que l'intérêt.

Cependant je reçus une lettre de mon oncle, de Séville, par laquelle il me sollicitoit de retourner en Espagne ; me promettant, pour m'y engager, de me faire son héritier. J'avoue que je commençois à me dégoûter de l'Amérique ; & le terme pour lequel j'avois hypothéqué mon patrimoine, étant prêt d'expirer, je n'eus pas de peine à me disposer à partir. Pour cet effet, je vendis ma plantation à mon fidèle Indien, beaucoup au-dessous de ce qu'elle valoit, voulant reconnoître les obligations que je lui avois. Je résignai mon emploi entre les mains du viceroi, parce que je ne pus point obtenir la permission d'en disposer à mon gré. Je convertis tous mes effets en poudre d'or, que j'envoyai devant moi à mon oncle, & je n'attendis plus que compagnie pour aller par terre à Vera-

Crux, qui eſt un port dans la mer du nord, d'où je pourrois commodément m'embarquer pour l'Eſpagne.

Je commençai alors à penſer férieuſement à m'établir; & certes il en étoit bien tems, car j'avois au-delà de vingt-huit ans, âge auquel les feux de la jeuneſſe devroient, ce me ſemble, être paſſés; car, ſi un homme ne revient pas de ſes folies avant que d'avoir atteint ſa trentième année, il eſt fort à craindre qu'il ne ſoit incorrigible tout le reſte de ſa vie. D'ailleurs tout me promettoit un établiſſement auſſi avantageux que je pouvois le ſouhaiter, ayant du bien de moi-même, & pouvant compter ſur celui de mon oncle, qui avoit alors quatre-vingt-trois ans.

Me voici preſque arrivé à la fin de mon hiſtoire; mais, auparavant, je veux vous donner une courte deſcription de Lima, telle qu'elle eſt aujourd'hui, parce que ç'a été, en quelque façon, le théâtre de mes malheurs.

Lima, capitale du Pérou, eſt ſituée dans une magnifique plaine entre-coupée de collines à quelque diſtance les unes des autres, à deux lieues du port de Calao, à 12 degrés 6 minutes de latitude méridionale, & à 29 degrés 45 minutes de longitude occidentale. François Pizarro en jetta les fondemens en 1535, & l'ap-

pella la Ciudad de los Reges, ou la Cité des Rois; mais, dans la ſuite, on lui a donné le nom de Lima, qui eſt une corruption de celui de Rimac que portoit une idole que les Indiens adoroient autrefois dans ce lieu-là. Après Mexico, c'eſt la plus belle ville de toute l'Amérique. Toutes les rues en ſont tirées au cordeau, & à-peu-près de la même longueur & de la même largeur, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante verges d'étendue. Dans le centre, il y a un quarré, le plus beau que j'aie jamais vu; &, au milieu de ce quarré, une fontaine de cuivre, ornée de huit lions qui jettent continuellement de l'eau que fournit une rivière qui paſſe aux extrémités de la ville, & ſur laquelle on a bâti un magnifique pont de pierre par où l'on va aux fauxbourgs. Il y a, dans ces fauxbourgs, une belle promenade publique, toute plantée en allée d'orangers, où le beau monde de la ville ſe rend tous les ſoirs. On ne compte pas moins de cinquante-ſept égliſes ou chapelles à Lima, en y comprenant celles des monaſtères, outre vingt-quatre couvens d'hommes & douze de femmes. La cathédrale eſt magnifique, comme le ſont auſſi la plupart des autres égliſes, quoiqu'elles ſoient, depuis le premier étage en haut, principalement bâties de bois, à cauſe des tremblemens de terre, qui

ſont fort communs dans cette ville. Il y en arriva un en 1682, qui la renverſa preſque entièrement; & c'eſt une choſe ſurprenante, qu'elle ait pu être ſi bien rebâtie en ſi peu de tems.

Le vice-roi du Pérou y fait ſa réſidence, & y exerce un pouvoir ſi deſpotique, qu'il a bien de la peine à reconnoître le roi d'Eſpagne pour ſon maître. C'eſt-là que ſe tiennent toutes les cours de juſtice, & entre autres la cour ſuprême de laquelle on ne peut point appeller. Il y a auſſi une inquiſition qui eſt pire, ſur mon honneur, qu'en Eſpagne. Le ciel en préſerve toute bonne ame; car, dans ce tribunal, le délateur ſert de témoin, & ne paroît point; &, pour raccommoder la choſe, on ne confronte jamais les témoins à l'accuſé. Lima eſt encore le ſiège d'un archevêque & d'une univerſité qui a trois grands collèges bien remplis, quoique ceux qui étudient, y faſſent, pour la plupart, peu de progrès dans les ſciences: car j'en ai ſouvent trouvé qui étoient aſſez ignorans. Il y a, outre cela, douze hôpitaux, dont l'un eſt pour les Indiens en particulier.

La garniſon de cette ville eſt de deux mille hommes de cavalerie, & de ſix mille d'infanterie, mais tous pauvres ſoldats, ſur-tout s'il s'agiſſoit de ſe défendre contre un ennemi étranger;

étranger ; car ces troupes ſont principalement compoſées de créoles & d'Indiens. Les créoles, qu'on appelle ainſi à cauſe qu'ils ſont nés en Amérique, quoique de parens Européens, ſont pour la plupart fiers, pareſſeux, ignorans, & tout autant de petits tyrans, quand ils ont le pouvoir en main. Ils entendent aſſez bien le négoce, & ne ſe font point ſcrupule de tromper les gens avec qui ils trafiquent, quand ils le peuvent. Ils ſont tous enclins aux plaiſirs de l'amour, & prêts à tout ſacrifier pour contenter cette paſſion. Les femmes, qui ſont réellement fort belles, demeurent, pour l'ordinaire, tout le jour, à la maiſon, aſſiſes les jambes en croix, & muettes comme des poiſſons ; mais, dès que la nuit vient, elles courent les rues, voilées, & ſont auſſi hardies à demander la courtoiſie, que les hommes peuvent l'être chez nous. En voici un exemple qui vous frappera.

Un ſoir que j'étois occupé dans ma chambre à expédier des lettres pour l'Eſpagne, j'entendis frapper doucement à ma porte. Mon valet étoit ſorti : ainſi je me levai pour ouvrir ; mais quelle fut ma ſurpriſe de voir une femme voilée, qui, ſans faire de compliment, entra & s'aſſit ſur un lit de repos ! Après y avoir demeuré un moment, elle ôta ſon voile, & me

découvrit un des plus beaux visages que j'eusse jamais vu. J'en fus si frappé, que je demeurai quelque tems immobile ; & je fus prêt à me jetter à ses pieds pour l'adorer comme une divinité. Mais elle me dit ingénument, monsieur, je ne suis point venue ici pour le seul plaisir d'être admirée ; je vous trouve à mon gré ; &, si vous me trouvez au vôtre, je crois que vous ne me traiterez pas mal.

Madame, lui répondis-je, je ne sais qu'un moyen de vous convaincre que vous me plaisez infiniment. En disant cela, je la menai dans une alcove où nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde. Nos petites affaires finies, elle me pria de la laisser aller, sous promesse de me rendre une seconde visite le lendemain à la même heure ; mais, ajouta-t-elle, s'il vous arrivoit de me rencontrer en quelque endroit, ne me regardez point, de peur que vos yeux ne vous trahissent, & que cela ne vous soit funeste, aussi-bien qu'à moi. Je lui promis de suivre ses ordres, & là-dessus elle me quitta. Je fus curieux de savoir qui elle étoit ; &, dès qu'elle fut sortie de la maison, je pris mon manteau & mon épée, & je la suivis de loin. Après avoir marché quelque tems, je la vis entrer dans le palais du vice-roi. D'ailleurs elle étoit habillée de manière que je compris bien

que ce n'étoit pas une femme du commun; ainsi, tout fier de ma nouvelle conquête, j'attendis avec impatience le plaisir de la revoir. Elle tint parole, & me rendit visite à l'heure marquée : nous ne perdîmes point le tems en complimens, non plus que la première fois, mais nous l'employâmes du mieux que nous pûmes; &, si je fus charmé de ma belle inconnue, elle m'avoua qu'elle n'étoit pas moins satisfaite de moi, & que la seule chose qui l'inquiétoit, c'étoit la crainte de me perdre, ayant appris que j'avois dessein d'aller en Espagne. Je lui dis que cela étoit vrai, & que rien ne seroit capable de m'en détourner que l'amour que j'avois pour elle. A force de caresses, je l'engageai enfin à m'avouer qu'elle étoit la belle-fille du viceroi : elle me dit de plus, qu'il y avoit long-tems qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi, & qu'elle étoit partagée entre son amour & son devoir; mais que le premier l'avoit à la fin emporté. Elle m'apprit que son mariage avec le grand juge de Lima devoit être célébré dans peu de jours, & elle ajouta que l'avantage qu'elle avoit de me connoître ne feroit qu'augmenter l'aversion qu'elle avoit d'abord conçue pour lui. Nous eûmes dès-lors plusieurs autres rendez-vous de cette nature, & toujours à la grande satis-

faction des intéressés. Elle me fit divers présens de joyaux, que j'ai précieusement conservés pour l'amour d'elle, malgré tous les malheurs qui me sont arrivés depuis. A mesure que le jour de ses noces approchoit, nos rendez-vous devenoient moins fréquens, ce qui me chagrinoit fort. Pour dissiper ma mélancolie, j'allois souvent me promener sous les orangers dans la place publique dont j'ai parlé plus haut, où il m'arrivoit même quelquefois, par distraction, de demeurer assez tard.

Un soir, revenant à la maison, j'entendis un grand cliquetis d'épées, à quelque distance de moi ; &, un moment après, je vis un homme qui couroit de mon côté, en criant ; pour la vierge Marie, monsieur, ayez la générosité de me prêter votre épée pour me défendre contre un coquin qui m'a traité de la manière du monde la plus indigne. Je ne lui répondis rien ; mais, voyant qu'il avoit l'air d'un homme de qualité, je lui donnai mon épée, & je le suivis. A peine eus-je tourné dans la rue voisine, que je le vis aux prises avec son ennemi, qu'il étendit sur le carreau en moins de deux minutes. Aussitôt il prit la fuite, & me laissa seul : je ne m'en apperçus point ; &, comme le monde s'assembloit, & que je me trouvai dans ce

moment tout près du mort, l'on me saisit, supposant que j'avois fait le coup. Et ce qui sembloit le confirmer sans replique, c'étoit mon épée qui étoit demeurée dans le corps du défunt. J'eus beau dire comment la chose s'étoit passée, & protester que je n'y avois aucune part; on me mena chez le corregidor. Cependant, comme il n'y avoit point de témoin qui déposât m'avoir vu aux prises avec don Rodrigue (c'étoit le nom de celui qui avoit été tué), & qu'il se trouva même heureusement un homme qui déclara que ce n'étoit pas moi qui l'avois attaqué, je fus simplement condamné à être transporté de nouveau à Baldivia. Je maudis mille fois mon étoile, & j'eus un chagrin mortel d'être obligé de quitter mon aimable maîtresse; mais le tems le dissipa peu-à-peu.

Cependant on me retint en prison dans le château, jusques à ce que le vaisseau, sur lequel je devois être embarqué, fût prêt à partir. Durant ma détention, un gentilhomme vint me voir, & me demanda une demi-heure de conversation particulière. J'avois si bien gagné l'esprit de mon geolier par mes libéralités, & mon humeur joviale, que je crois que si je lui avois demandé de favoriser mon évasion, il l'auroit fait; de sorte qu'il intro-

duisit avec plaisir ce gentilhomme dans ma chambre qui, quoiqu'assez mauvaise, étoit pourtant bien la meilleure de la prison ; il nous laissa même seuls pour être plus en liberté. L'inconnu, après s'être assis, me demanda si je voudrois prendre quelque rafraîchissement ; mais lui ayant répondu que non, il marmotta quelque chose entre ses dents, & me tint ce discours.

Monsieur, vous voyez devant vous l'infortuné qui est la cause de votre emprisonnement. Je ne vous parlerois pas si librement, si je n'étois persuadé de votre inclination généreuse & bienfaisante. Encore un coup, je vous dis que vous voyez devant vous celui qui a commis l'action dont vous devez porter la peine. Je suis gentilhomme de naissance, & si même je n'ai pas eu le bonheur de recevoir le jour en Espagne, j'ai cette consolation que mon père & ma mère en sont sortis, étant tous deux nés à Cordoue ; mais la fortune les ayant obligés, par ses revers, à venir dans cette partie du monde, elle rougit enfin de leur avoir été si contraire, & leur fut toujours depuis très-favorable. En peu d'années, Plutus, le dieu des richesses, leur rendit une visite, & leur en promit de fréquentes. Il leur tint parole, & bientôt la fortune devint pour

eux du genre neutre ; c'eſt-à-dire, que croyant n'avoir plus beſoin d'elle, ils ceſsèrent de lui ſacrifier.

Monſieur, lui dis-je alors, dès qu'ils vous plaira de parler naturellement & ſans figure, je vous comprendrai. Eh bien donc, repliqua-t-il, pour ne pas vous laiſſer plus long-tems en ſuſpens, je ſuis la perſonne à qui vous eûtes la bonté de prêter votre épée, pour me venger d'un infâme coquin qui méritoit de ſouffrir éternellement pour avoir fait la plus lâche de toutes les trahiſons à la meilleure de toutes les femmes. Et puiſque je vois que vous n'aimez pas les longs diſcours, ni les fleurs de rhétorique, je vous ferai mon hiſtoire auſſi ſuccinctement, & auſſi ſimplement qu'il me ſera poſſible.

Ma mère mourut il y a environ ſept ans, & laiſſa mon père dans une affliction ſi grande, que le reſte de ſa vie ne fut preſque autre choſe qu'un délire continuel. Enfin la mort prenant pitié de ſon état, vint à ſon ſecours, il y a près de deux ans ; & par là je me vis maître d'un bien très-conſidérable. Comme il étoit déjà fort âgé & fort infirme, & qu'après tout il faut néceſſairement payer le tribut à la nature, je me conſolai bientôt de ſa perte ; & , ſix mois après , je devins éperduement

amoureux d'une jeune demoiselle d'une beauté incomparable, du moins à mes yeux. Les grands biens que je possédois me donnèrent aisément accès auprès d'elle, & j'eus bien-tôt le plaisir de m'appercevoir qu'elle n'avoit point d'éloignement pour moi. Tout répondant à mes désirs, je la demandai en mariage, & je l'obtins. Nous passâmes plusieurs mois dans tous les plaisirs de l'amour conjugal, & je puis dire que la possession ne ralentit point l'ardeur dont je brûlois pour ma tendre epouse. Tous mes vœux se bornoient à elle, & chaque moment de jouissance me sembloit nouveau. Mais enfin le cruelle jalousie s'empara de mon esprit, & troubla la parfaite union qui avoit jusque-là régné entre nous. Voici comment cela arriva.

J'avois un ami qui partageoit avec moi la fortune dont je jouissois. Nous désirions, nous aimions, & nous haïssions de même. Ainsi je ne me crus point heureux que je ne lui eusse fait voir l'idole de mon cœur. Mais helas! que d'angoisses ce moment fatal ne me coûta-t-il point? Il fut frappé de sa beauté, & dans un instant il perdit son repos & sa liberté. Je lui permis (car qu'est-ce que j'aurois pu refuser à un ami que je regardois comme un autre moi-même!) je lui permis de rendre visite à ma femme, lorsque mes affaires m'appelle-

roient ailleurs. Il en sut bien profiter, & souvent il lui fit connoître sa passion par ses soupirs amoureux & par ses regards languissans. Quand mon épouse s'apperçut qu'il poussoit les choses trop loin ? elle le menaça de m'en avertir; mais il la prévint, & me dit un jour: je croyois que votre femme seroit comme les autres, inconstante & légère; voilà pourquoi j'ai fait semblant, en votre absence, d'en être passionnément amoureux, pour voir si elle vous seroit fidèle; & je suis ravi de pouvoir vous assurer que vous avez fait un très-digne choix.

Je vous avoue que je fus charmé de la démarche de mon ami, ne doutant point qu'elle ne procédât de l'intérêt particulier qu'il prenoit à ce qui me regardoit; mais j'eus beaucoup de peine à engager ma femme à recevoir ses visites comme auparavant. Quelquefois, elle ne pouvoit s'empêcher de me dire: je souhaite que votre ami soit sincère, mais pour moi j'en doute fort. Peu de tems après, je m'apperçus que don Rodrigue (c'étoit le nom de cet ami) devenoit tout mélancolique. Je fis tout ce que je pus pour savoir quelle en pouvoit être la raison, mais inutilement pendant quelque tems. Enfin un jour que nous étions allés ensemble prendre l'air à cheval, & qu'il

paroiſſoit encore plus triſte que de coutume ; je lui dis que je ne le regarderois plus comme mon ami , s'il ne vouloit pas m'apprendre quelle étoit la cauſe de ſon chagrin. Après s'en être long-tems défendu, il me dit que la bonne opinion qu'il avoit d'abord conçue de ma femme ſe trouvoit malheureuſement fauſſe , car il ſavoit de bon lieu qu'elle ne m'étoit pas fidèle.

Vous pouvez penſer que cette déclaration fut pour moi un coup de foudre , partant d'un ami que je croyois incapable de me dire une fauſſeté. Je demeurai quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche , & le coquin me parut ſi fâché de m'avoir fait cette découverte, que je ne doutai plus qu'il ne m'eût accuſé juſte. Quand je fus un peu revenu à moi , je le conjurai de me dire ſur quoi il fondoit ſes ſoupçons; mais il me pria de l'excuſer juſqu'à ce qu'il eût une preuve plus convaincante de l'infidélité de ma femme, ce qu'il ne doutoit point d'avoir bientôt, quoi qu'il ſouhaitât de toute ſon ame d'y être trompé. Il ajouta qu'il me conſeilloit de ne lui en rien témoigner, & d'agir avec elle comme auparavant; car, me dit-il, ſi vous faiſiez connoître la moindre choſe , vous ne viendriez jamais à bout de ſavoir la vérité. Je lui promis

de ſuivre ſon conſeil, & je retournai chez moi, mais Dieu ſait dans quelle agitation.

Quelques efforts que je fiſſe pour la cacher à ma femme, elle s'en apperçut, & me pria inſtamment de lui dire ce que j'avois. Elle s'empreſſa même de la manière du monde la plus tendre à diſſiper mon chagrin par ſes carreſſes & par ſa bonne humeur; mais comme je pris tout cela pour artifice & pour diſſimulation, je n'eus garde de lui ouvrir mon cœur, & je m'enfonçai toujours de plus en plus dans la mélancolie. Il y avoit pourtant des momens où je la croyois ſincère, & où je doutois de la fidélité de mon ami; mais toutes les fois que ce perfide en trouvoit l'occaſion, il ne manquoit point de m'affermir dans mes ſoupçons. Il enflamma même ſi fort ma jalouſie que je commençai à ſouhaiter que celle qui en étoit la cauſe ne fût plus au monde: & ſi ce n'avoit été pour me venger du compagnon de ſon prétendu crime, je crois certainement que j'aurois cherché les moyens de m'en défaire au plutôt.

J'avois des affaires qui m'obligeoient d'aller toutes les années à Ségovie; & le tems de mon voyage approchant, mon ami me dit qu'avant que je fuſſe de retour il ſe faiſoit fort de me fournir des preuves authentiques de l'infidélité

de ma femme; car, ajouta-t-il, votre abſence lui procurera les moyens de ſe ſatisfaire, & comptez qu'elle n'en laiſſera pas échapper l'occaſion.

Il fallut bien du tems pour me réſoudre à faire réellement ce voyage ; car d'abord je voulois ſimplement feindre de l'entreprendre pour revenir ſur mes pas lorſque mon épouſe ne s'y attendroit point, & pouvoir ainſi me convaincre par moi-même de ſon infidélité; mais mon ami, à qui il importoit que je fuſſe quelque tems abſent, me dit tant de raiſons pour m'en détourner, que je m'y rendis enfin. Il ajouta qu'il falloit que je donnaſſe ordre qu'il pût entrer librement chez moi, afin d'obſerver de plus près tout ce qui s'y paſſeroit. La porte de ma maiſon, lui répliquai-je, ne vous a jamais été fermée, & vous pouvez y aller auſſi ſouvent qu'il vous plaira. Il eſt vrai, reprit-il, mais vous ſavez que depuis que j'ai fait une fauſſe déclaration d'amour à votre femme, elle m'a regardé plutôt comme ſon ennemi que comme ſon ami, voyant bien que je n'étois pas ſincère; car quelque débauchées que ſoient les femmes, elles ne ſauroient ſouffrir qu'on doute le moins du monde de leur vertu. Hé bien donc, lui dis-je, ſi vous voulez nous ſouperons enſemble ce ſoir, & je prendrai occa-

ſion de mon départ pour donner ordre à mon infidèle épouſe de vous accorder en mon abſence, la même liberté de venir chez moi, que vous avez à préſent. Cela étant, répliqua-t-il, ne ſoyez point ſurpris de ce que je lui dirai, pour lui faire prendre le change.

Là-deſſus nous nous quittâmes, & je revins à la maiſon diſpoſer toutes choſes pour mon voyage. A dîné je parlai de mon ami à ma femme, & je lui dis que je ſouhaitois qu'elle le reçût familièrement pendant mon abſence. Je remarquai qu'elle changea de couleur à ce diſcours, & qu'elle fut dans la dernière confuſion, mais je fis ſemblant de n'y pas prendre garde. Après s'être un peu remiſe, elle me dit que ſi je le trouvois bon elle avoit deſſein de vivre retirée, & de ne recevoir aucune viſite tant que je ſerois dehors ; car, ajouta-t-elle, le monde ne manquera pas de médire, & vous ſavez que nos manières Eſpagnoles ne me permettent point de voir un homme en votre abſence. Cependant comme elle vit que je voulois abſolument que la choſe fût ainſi, elle changea de diſcours, ſeulement elle parut fort inquiéte tout le tems que nous fûmes à table, & elle eut bien de la peine à retenir ſes larmes. Cela, loin de me toucher, me mit dans une furieuſe colère, & ce fut tout ce que

je pus faire que de m'empêcher d'éclater ; car je crus fermement que son chagrin ne venoit que de ce qu'elle voyoit que mon ami me serviroit d'espion auprès d'elle.

Cependant dom Rodrigue vint à l'heure marquée, & durant le soupé je dis à ma femme qu'elle devoit le regarder comme le seul ami que j'eusse, & le recevoir en mon absence comme un autre moi-même, sachant bien qu'il ne feroit jamais rien de contraire à l'étroite amitié qui étoit entre nous deux. Monsieur, me dit là-dessus ce perfide, je suis très-fâché de ne pouvoir suivre à cet égard mon inclination, mais j'ai reçu des lettres d'un de mes proches parens de Panama, qui me prie de m'y rendre au plutôt parce qu'il doit se marier, & que, pour des raisons de famille, le contrat de mariage ne peut se faire que je ne sois sur les lieux ; ainsi il faut que je parte incessamment, & je doute que je puisse être de retour avant six semaines. Je fus d'abord très-surpris de cette prompte résolution, & j'allois lui en parler lorsqu'il me fit signe de l'œil. Alors je me rappellai ce qu'il m'avoit dit le matin, que je ne devois pas prendre garde à ce qu'il diroit le soir ; mais je remarquai que cela dissipa peu-à-peu le chagrin de ma femme, & répandit sur son visage un air de contentement qui me sem-

bloit être une preuve parlante de ſon infidélité. J'en fus ſi irrité que je ne pus m'empêcher de le faire paroître par mes diſcours & par mes actions; cependant je conſervai encore aſſez de raiſon dans ma folie (car on ne ſauroit appeller autrement la paſſion qui me poſſédoit alors) pour en taire la véritable cauſe.

Ma pauvre femme fut toute confondue de me voir ſi peu d'accord avec moi-même, & dans une colère dont elle me croyoit incapable; quand mon ami s'en fut allé elle me conjura les larmes aux yeux de lui en dire la raiſon, étant bien perſuadée qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe de fort extraordinaire pour me rendre ſi méconnoiſſable. Mais je demeurai ferme dans la réſolution que j'avois priſe de ne lui rien découvrir, & le lendemain matin je partis pour Ségovie, l'eſprit plein d'idées tragiques qui me préſageoient ce qui devoit m'arriver.

Le chagrin qui me minoit depuis quelque tems, m'avoit ſi fort affoibli que j'eus toutes les peines du monde à me tenir ſur mon cheval; & dès que je fus arrivé le ſoir à l'hôtellerie, il fallut me mettre au lit avec une violente fièvre. Toute la nuit je ne fis que rêver; & mes valets effrayés de me voir dans cet état, envoyèrent auſſi-tôt chercher un médecin. Il

vint ; & comme dans mon délire je dis bien des chofes qui marquoient de la jaloufie, il ne tarda pas à comprendre que mon mal venoit du défordre de mon efprit plutôt que de la mauvaife difpofition de mon corps. Quand le tranfport eut ceffé, je ne fus pas peu furpris d'entendre ce médecin me parler en ces termes :

Monfieur, il y fi long-tems que j'exerce ma profeffion, que je fai bien diftinguer les maladies du corps de celles de l'efprit; & ne vous étonnez point fi je vous dis que j'ai fouvent guéri ces dernières, fur lefquelles notre art ne peut rien, par de bons confeils. Vous êtes encore jeune, & peut-être vous êtes-vous mis des chimères dans la tête; fi vous voulez bien me dire votre cas, je vous donnerai mon avis fans qu'il vous en coûte rien ; & ne trouvez pas mauvais que je vous faffe une telle propofition, j'ai plus d'expérience que vous. Vous pouvez me taire votre nom & celui des perfonnes qui font intéreffées dans l'affaire qui caufe votre chagrin; & fi mon confeil ne vous plaît pas vous n'avez qu'à le laiffer, vous n'en ferez pas plus mal : je garderai auffi fidèlement votre fecret que fi j'étois votre confeffeur. Vous pouvez croire que je fus extrêmement étonné de ce difcours du médecin; cependant

pendant j'y remarquai tant de franchiſe & d'inclination à me ſoulager que j'en fus charmé ; je lui contai, ſans me faire preſſer davantage, toute mon hiſtoire, à peu-près comme je viens de vous la faire.

Après avoir gardé un moment le ſilence, il me dit que ce que je venois de lui conter ne faiſoit que le confirmer dans l'opinion qu'il avoit d'abord eue de ma maladie, & ſelon laquelle il alloit me donner ſon avis : là-deſſus il me parla en ces termes : Penſez bien, monſieur, me dit-il, à ce que vous allez faire. Vous m'avez dit que votre ami vous avoit avoué qu'il avoit fait ſemblant d'aimer votre femme pour l'éprouver ; mais je ne vois pas qu'il vous ait communiqué ſon deſſein avant que de le mettre en exécution. Et pour vous dire franchement ce que j'en penſe, je crois qu'il vous trahit, & qu'il aime réellement votre femme. Le chagrin que vous avez remarqué en elle ne venoit que de la haine qu'elle lui porte, & de l'amour qu'elle a pour vous. La déclaration qu'il vous a faite, après avoir attenté à ſon honneur, n'a été que pour vous prévenir, ne doutant point qu'elle ne vous en parlât une fois ou l'autre. Si elle vous en a fait un ſecret, c'étoit pour ne pas vous chagriner ; & ſi ce faux ami vous a dit enſuite

qu'il croyoit avoir raiſon de ſoupçonner ſa vertu, c'eſt qu'il vouloit, ou ſe venger de ce que votre épouſe avoit mépriſé ſa paſſion, ou ſe procurer les moyens de la ſatisfaire en votre abſence.

Je ſuis aſſuré que le tems vérifiera ma conjecture qui eſt toute naturelle, & qu'il n'y a point de perſonne déſintéreſſée qui n'en portât le même jugement. La paſſion vous a aveuglé, mais ſi vous pouviez vous donner le tems de réfléchir tranquillement ſur ce que je viens de vous dire, je ne doute point que vous ne fuſſiez bientôt de mon opinion. Une choſe que je ſais bien, c'eſt que la jalouſie eſt une marque certaine d'amour; & ſi dans la chaleur de cette paſſion vous vous portiez à quelque fâcheuſe extrêmité, quels regrets n'en auriez-vous pas enſuite! chaque moment de votre vie deviendroit pour vous un vrai ſupplice. Les amans voyent ſouvent tout de travers, & ne ſont que trop ſujets à ſe forger des chimères. Appellez la raiſon à votre ſecours; penſez à loiſir à ce que je vous conſeille. Les amis auſſi bien que les femmes, peuvent être infidèles; &, après tout, il vaut mieux courir le riſque de perdre les premiers que d'en uſer mal ſans preuves, avec les dernières.

A meſure que ce médecin me parloit, il me

sembloit que j'entendois un oracle ; lorsqu'il eut fini son discours, je ne pus m'empêcher de condamner mes soupçons. Je repassai dans ma mémoire toute la conduite de ma femme, & je n'y trouvai rien qui pût autoriser le moins du monde la mauvaise opinion que j'avois si témérairement conçue d'elle. Je rendis à cet honnête homme mille graces de son conseil salutaire, & je voulus lui payer sa visite, mais il le refusa absolument. Non, monsieur, me dit-il, si je prenois votre argent, je montrerois que, semblable aux avocats, j'aurois plaidé pour mon honoraire. Toute la récompense que je vous demande, c'est de me faire savoir si j'ai bien ou mal rencontré, quand vous en viendrez au dénouement, qui sera, j'espère, tout à l'avantage de votre épouse. Et permettez-moi de vous donner encore un petit avis ; si vous trouvez que l'ami en qui vous avez eu tant de confiance, vous trahisse, ne cherchez point à vous en venger autrement que par le mépris, & laissez le reste à la Providence. Je lui promis de suivre de point en point ses sages conseils, & là-dessus nous nous séparâmes avec beaucoup de considération l'un pour l'autre.

Cependant je pris le parti de ne point continuer mon voyage, mais de retourner sur mes

pas en toute diligence, & de considérer, chemin faisant, comment je devois m'y prendre, résolu de laisser au tems à démêler cette fâcheuse affaire. Je dis à mes valets que je voulois me rendre au plutôt chez moi, n'ayant pas la force d'aller plus loin, ce qui, dans le fond, étoit très-vrai; car je me trouvois extrêmement foible, & je puis dire par ma propre expérience, que le désordre de l'esprit cause plus de dérangement dans le corps que beaucoup de maladies actuelles. Pendant une partie du chemin je ne pus prendre aucune résolution qui me satisfit, de sorte que je crus qu'il valoit mieux coucher encore une nuit sur la route, dans l'espérance qu'elle me donneroit conseil. En arrivant à l'hôtellerie un de mes valets me dit que don Rodrigue venoit d'y mettre pied à terre dans le moment: je n'eus pas entendu proférer son nom que mon sang se glaça dans mes veines, & aussi-tôt je commençai à soupçonner qu'il y avoit quelque chose qui n'alloit pas bien.

Je demandai à mon valet si don Rodrigue m'avoit vu, il me dit que non, & qu'il paroissoit se cacher & ne pas se soucier qu'on le le connût. Cela augmenta mes soupçons; & je ne doutai presque plus qu'il n'eût dessein de faire quelque mauvais coup, ou qu'il ne l'eût

peut-être déja fait, de ſorte qu'il ſe ſauvoit. J'ordonnai à mes gens de ne point paroître; & quand le ſoupé fut prêt, je fis prier l'hôte de me tenir compagnie. Il vint auſſi tôt, & après avoir parlé de la pluie & du beau tems, je lui demandai quelles gens il avoit dans ſa maiſon. Il ne ſe fit point de peine de me le dire; & quand il vint à don Rodrigue, il m'avoua naturellement qu'il ne l'agréoit pas beaucoup, parce qu'il avoit remarqué qu'il vouloit être en particulier avec ſes valets, & qu'il les avoit vus ſe parler ſouvent à l'oreille. Ils ont deſſein, me dit-il, de partir demain de grand matin, mais je ne ſai point quelle route ils prennent. Je fis ce que je pus pour cacher le trouble où me jettoit cette découverte, mais je réſolus bien en moi-même d'être en campagne auſſitôt que don Rodrigue, & pour en être plus certain, de ne point me coucher, quoique j'euſſe grand beſoin de repos.

Sur le minuit j'entendis des gens qui parloient tout bas dans la chambre voiſine, & je pus diſtinguer la voix de mon traître d'ami. Bien qu'il ne me fût pas poſſible de ſavoir ce qu'ils diſoient, j'ouis plus d'une fois prononcer mon nom & celui de ma femme. A la pointe du jour je m'apperçus qu'ils ſe diſpoſoient à partir; mais quoique je fiſſe aſſez de diligence,

ils décampèrent avant que je pusse être à cheval avec mes valets. J'en fus extrêmement fâché, & ne sachant quel chemin ils avoient pris, je crus que le plus sûr étoit toujours de me rendre au plutôt chez moi. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je rencontrai, à deux lieues de Lima, mon épouse en carrosse avec sa servante & deux valets Indiens! Dès qu'ils me virent ils furent tout transportés de joie, & ma pauvre femme n'eut pas la force de me rien dire de quelque tems. Cela me fit retomber dans ma première jalousie, m'imaginant qu'elle suivoit don Rodrigue, & qu'elle étoit au désespoir de me rencontrer.

A la fin elle ouvrit la bouche dans une espèce d'extase. Bon Dieu, me dit-elle, mon cher, est-ce bien vous, & ne me trompai-je point? Je lui demandai la raison de son voyage & de sa grande surprise. Monsieur, me répondit-elle, cette question me confond; n'ai-je pas reçu une lettre de votre part pour vous aller joindre en toute diligence? La voici, continua-t-elle en la tirant de sa poche, je la pris & j'y lus ce qui suit:

» Ma chère,

» J'ai eu le malheur en chemin de tomber » de cheval, & de me casser un bras, ce qui

» m'empêche de vous écrire moi-même. Cette
» chûte a été suivie d'une violente fièvre qu'on
» me dit être fort dangereuse. J'ai différé jus-
» qu'à présent de vous faire savoir mon état
» pour ne pas vous effrayer, espérant toujours
» que ce ne seroit rien; mais comme le mal
» empire bien loin de diminuer, je vous prie
» de faire toute la diligence possible pour vous
» rendre où je suis, de peur que vous ne trou-
» viez plus en vie

» Votre affectionné époux.

Il ne falloit pas être grand sorcier pour deviner cette énigme; & je vis à l'air de ma femme, quand je lui eus dit que cette lettre étoit supposée, qu'elle en connoissoit aussi bien que moi le vrai auteur. Cependant le cocher profitant de ce moment, avoit quitté son siége & se sauvoit à la dérobée; mais ma femme qui s'en apperçut, se mit à crier qu'on l'arrêtât, parce que c'étoit celui qui lui avoit apporté la lettre, & qui lui avoit dit qu'il avoit ordre de la conduire au lieu où j'étois; circonstance qui avoit plus contribué à la tromper que toute autre chose, vu que notre cocher s'étoit noyé peu de tems avant que je partisse, & que nous n'en avions point encore pris d'autre. Ce coquin-là, pour donner encore plus de couleur

à son imposture, avoit ajouté que j'avois fait prier son maître, qui étoit un gentilhomme des environs du lieu où j'étois malade, de me l'accorder pour mener le carrosse dans lequel ma femme devoit venir, me trouvant alors sans cocher. Je courus après lui, je le ramenai & je l'obligeai à conduire le carrosse dans un village voisin, chez un gentilhomme de ma connoissance. Quand nous y fûmes arrivés nous l'enfermâmes dans une chambre, & avec lui deux de mes valets pour le garder à vue. Je dis à mon ami tout ce qui venoit de nous arriver, & que notre visite étoit purement accidentelle. Il nous assura que nous étions les bien-venus, quel que pût être le motif qui nous amenoit chez lui.

Dès que je pus être seul avec ma chère épouse, je l'embrassai tendrement, je lui demandai pardon d'avoir eu la foiblesse de la soupçonner de m'être infidèle, & je lui contai ingénuement l'origine & les progrès de ma jalousie, sans en omettre la moindre circonstance. Elle rendit graces au ciel de l'avoir tirée d'un si mauvais pas, & elle m'apprit de quelle manière elle avoit été trompée par le coquin qui lui avoit apporté la lettre. Cinq jours après votre départ, me dit-elle, comme j'étois à rêver dans le jardin, ma servante vint me dire

qu'un homme qui avoit une lettre à me remettre de votre part, demandoit à me parler. Cela me jetta dans un étonnement, & dans des craintes que je ne faurois exprimer ; j'en fus toute troublée, & à peine me resta-t-il assez de force pour dire qu'on m'amenât cet homme. Il vint, & me présenta votre prétendue lettre; mais quelle ne fut pas ma douleur en la lisant? Je demeurai quelque tems sans pouvoir parler ; à la fin, je lui demandai où vous étiez. Madame, me répondit-il, monsieur votre époux est à la maison de campagne de don Florio (un de mes amis dont ma femme m'avoit souvent entendu parler) & comme vous n'avez point de cocher, mon maître m'envoye pour vous mener dans votre carrosse chez lui. Je ne voulus pas perdre le tems à m'habiller; & aussi-tôt je me mis en chemin, avec ma servante & les deux Indiens. Je ne soupçonnai pas la moindre chose, quoique je me défiasse depuis quelque tems de votre faux ami; mais comme il ne m'avoit pas fait une seule visite en votre absence, je ne pensai pas même à lui. Je m'apperçus bien à l'air du cocher, qu'il ne voyoit pas avec plaisir que mes valets m'accompagnassent ; cependant je n'y fis pas grande attention, parce que j'étois trop occupée de votre état.

Nous nous embrassâmes de nouveau avec une joie inexprimable, & nous nous félicitâmes d'être si heureusement échappés des piéges qu'on nous tendoit; admirant en cela la direction de la providence, & les bons conseils de mon généreux médecin. Ma femme me dit qu'elle souhaitoit passionnément de le voir, pour lui en témoigner en particulier sa reconnoissance; & je lui promis que nous y irions dès le lendemain matin, si nous pouvions avoir une voiture commode pour cela, car je ne me souciois pas beaucoup de me servir du cocher qui l'avoit amenée. Je remis au jour suivant à l'examiner, me trouvant alors trop fatigué pour pouvoir le faire; mais j'eus soin qu'il ne lui manquât rien que la liberté, car il n'étoit après tout que l'instrument de la perfidie de son maître. Dès que je fus levé le lendemain, je voulus le faire appeller; mais mes gens me dirent que les deux valets à qui je l'avois donné en garde, s'étant endormis dans la nuit, il avoit profité de ce moment pour se jetter par la fenêtre, & s'étoit sauvé sans qu'ils s'en apperçussent. Cela me fit beaucoup de peine, aussi-bien qu'à ma femme, car nous craignions que son maître ne vînt nous faire un mauvais parti, la maison où nous étions étant seule, à plus d'un quart de mille du village, & mon

ami n'ayant que peu de domestiques. Pour prévenir tout accident, nous crûmes que le plus sûr étoit de nous rendre incessamment à Lima, ce que nous fîmes, & nous y arrivâmes heureusement en moins de deux heures.

Je n'entendis point parler pendant plusieurs jours du perfide Rodrigue, & cela ne me surprit point, car je pensois que s'il lui restoit quelque pudeur, il n'oseroit pas paroître en public à Lima. Cependant, au cas qu'il le fît, j'étois bien résolu de suivre les conseils de mon honnête homme de médecin, dont je m'étois déjà si bien trouvé; & de ne me venger de lui que par le mépris.

Une nuit que nous dormions profondément, nous fûmes réveillés par le bruit de nos domestiques qui crioient au feu. Aussi-tôt je me levai & je courus voir ce que c'étoit. Ma femme que la frayeur avoit mise toute hors d'elle-même, voulut me suivre, & fut se renfermer dans la chambre des servantes où, sans penser à ce qu'elle faisoit, elle mit les habits de sa femme de chambre. La pauvre créature qui n'étoit pas moins effrayée, ne trouvant pas ses habits, mit ceux de sa maîtresse que je lui avois apportés, voyant qu'elle s'étoit réfugiée là en chemise, & courut en bas pour sortir de la maison. Je descendis après elle, &

je vis quatre hommes masqués dans le vestibule qui la saisirent au passage, & l'enlevèrent. Comme j'avois mon épée à la main, je me jettai sur eux; mais l'un de ces coquins venant par derrière, me passa la sienne au travers du corps, & s'enfuit avec les autres. Je tombai à la renverse; & mes valets étant accourus au bruit, me trouvèrent nageant dans mon sang, & évanoui de foiblesse. Ils me portèrent sur mon lit, & appellèrent au plus vîte un chirurgien qui pansa ma blessure, mais qui ne la trouva pas mortelle.

Cependant on eut bien-tôt éteint le feu qui n'avoit pas encore fait grand mal; & quoi que nous ne pussions jamais découvrir comment cet accident étoit arrivé, nous ne doutâmes point que quelqu'un de nos domestiques n'en fût l'auteur. Il étoit aisé de comprendre que don Rodrigue étoit la première cause de tout le désordre fait par ces quatre hommes masqués qui avoient enlevé la servante, s'imaginant que ce fût la maîtresse, à cause qu'elle en avoit les habits & le voile. Tous mes amis me conseillèrent de le faire citer par devant le juge supérieur, parce qu'il étoit dangereux de laisser impunis des attentats de cette nature. Je suivis leur conseil, mais le coquin ne voulut pas comparoître à l'assignation; ainsi il fut com-

damné par contumace, selon le cours ordinaire de la justice; & comme cette affaire ne put être terminée qu'au bout de quelques mois, je fus obligé d'entretenir tout ce tems-là une garde dans ma maison, car je recevois fréquemment les lettres les plus menaçantes de la part de ce malheureux, ou on les jettoit par-dessus la muraille dans le jardin, ou on les remettoit à mes domestiques; de manière que nous ne pûmes jamais faire saisir aucun de ceux qui les apportoient. Le procès n'étoit pas encore fini, lorsqu'il arriva un nouveau viceroi qui se trouvant être des amis de don Rodrigue, fit cesser tout d'un coup les poursuites par un arrêt qu'il rendit en sa faveur; de manière que je fus obligé de supporter tous les frais, sans avoir de justice. Cette iniquité du viceroi m'anima si fort contre lui, que je me plaignis hautement de son administration, ce qui lui fut rapporté: car dans tous les gouvernemens il ne se trouve que trop de ces lâches qui n'ont d'autre mérite que celui de faire le mêtier de délateurs, & de repaître les grands de flatteries & de mensonges.

Cependant le viceroi me fit venir devant lui, pour m'examiner sur ces rapports; & je l'irritai si fort par mes réponses, que sans quelques amis qui adoucirent autant qu'ils pu-

rent son esprit, je ne sai ce qui en seroit arrivé. Il me renvoya en liberté, mais avec force menaces que si à l'avenir je m'émancipois encore à parler mal de lui, il sauroit bien s'en venger. Je ne tardai pas à éprouver les effets de son ressentiment, car il m'ôta une petite place que j'avois dans la ville; mais comme la providence m'avoit mis en état de m'en passer, je ne fus pas fort sensible à cette perte. Ma femme voyant le mauvais tour que cette affaire avoit pris, me conjura de quitter Lima où j'avois déjà reçu tant d'affronts, & où probablement l'on m'en préparoit encore de nouveaux; ce qui ne se trouva que trop vrai.

Peu de jours après que j'eus comparu devant le viceroi, la servante qu'on avoit enlevée de chez moi, pensant que ce fût ma femme, revint à la maison dans un pitoyable état, & m'apporta une lettre du perfide don Rodrigue, qui contenoit ce qui suit.

» Je veux bien que vous sachiez que je suis
» votre ennemi mortel, quoique je n'en aye
» aucun légitime sujet. Je n'aurai point de repos
» dans ce monde que vous n'en soiez sorti. Je
» ne vous écrirois peut-être pas si librement ma
» pensée si je n'étois bien assuré que vous ne
» gagneriez rien à la rendre publique. J'ai en-

» core assez d'honneur pour t'avertir que j'ex-
» poserai avec plaisir ma vie pour t'arracher
» la tienne, & que si je puis en trouver l'oc-
» casion, je ne la laisserai point échapper, ainsi
» je te conseille d'être bien sur tes gardes quand
» tu sortiras. Les cœurs comme le mien sont
» implacables. J'ai toujours été un scélérat,
» mais j'ai eu assez d'adresse pour le cacher au
» monde, jusqu'à présent que cette affaire a
» éclaté: & tiens-toi pour dit que je mettrai
» tout en œuvre pour satisfaire ma vengeance
» tant que je serai,

RODRIGUE.

Une lettre aussi insolente ne pouvoit se souffrir, & je souhaitai impatiemment de rencontrer ce scélérat pour en tirer vengeance. Je demandai à la pauvre fille ce qui lui étoit arrivé après qu'on l'eut enlevée; elle me dit qu'on la mit dans un carrosse fermé, & qu'on la mena à une maison de campagne, à une lieue de la ville; mais que don Rodrigue ayant reconnu sa méprise, l'avoit traitée avec la dernière indignité, jusqu'à engager ses valets à exercer sur elle toute leur brutalité. Sans doute les coquins ne valoient pas mieux que leur maître, ou ils auroient eu horreur d'une action si infâme. Ceux qui ignorent quel est le caractère

des gens en place dans cette partie du monde, s'imagineront aisément que de pareilles violences n'y demeurent pas impunies. Mais, hélas! la justice en est presque entiérement bannie, & l'on pourroit espérer plus de compassion des cannibales que de la plupart de ceux qui y sont revêtus de quelque autorité.

Cependant la pauvre fille ne tarda pas à ressentir de cruels effets de la brutalité de ces malheureux; car ils lui communiquèrent un mal dont elle ne put guérir, & qui en peu de tems la conduisit au tombeau. Je n'avois besoin de rien pour m'animer à la vengeance; mais j'avoue que cet accident enflamma ma colère d'une étrange force. Ma femme en fut aussi toute troublée, & ne pouvoit assez bénir la providence d'avoir échappé à la cruauté de ces scélérats. Je ne lui fis rien connoître du dessein que j'avois de chercher don Rodrigue, mais je le mis aussi-tôt en exécution. Je fus à l'endroit où notre pauvre servante m'avoit dit qu'il l'avoit fait conduire; j'y appris qu'il étoit allé demeurer à Lima. Cela me fâcha fort, parce que je savois qu'il me seroit plus difficile de faire mon coup en sureté dans cette ville qu'à la campagne. Cependant je revins chez moi, & j'écrivis à ce malheureux la lettre suivante.

» Je ne saurois supporter plus long-tems la

» manière

» manière indigne dont tu m'as traité ; ainſi ſi
» tu as le courage que tu dis, ce dont je doute
» pourtant beaucoup, parce que les coquins
» ſont pour l'ordinaire poltrons, trouve - toi
» demain matin à ſix heures dans les prés de
» Saint-Juſtin. Comme je crois que tu n'as point
» de compagnon de ta ſcélérateſſe, je t'atten-
» drai ſeul, & j'eſpére que tu ne manqueras pas
» au rendez-vous.

ALONZO DE CASTRO.

Je choiſis les prés de Saint-Juſtin à cauſe d'une petite maiſon publique qu'il y avoit tout auprès, & où je fus avant jour pour voir ſi le coquin viendroit ſeul, car je ne pouvois pas attendre grande généroſité d'un homme comme lui. A l'heure marquée je le vis paſſer ſeul à côté de la maiſon; mais je demeurai quelque tems avant que de le joindre, de peur qu'il ne fût ſuivi de quelque coupe - jarret. A la fin, ne voyant venir perſonne, je courus après lui dans le pré, & je l'appellai par ſon nom. Il ſe retourna auſſi-tôt; & l'enfer peint ſur le viſage, il me dit: Je croyois que votre reſſentiment vous auroit amené le premier au rendez-vous; mais puiſque je vous y ai devancé, c'eſt une preuve que je ne ſuis pas ſi poltron que votre vil griffonnage voudroit l'inſinuer. Al-

lons, répondis je, point tant de paroles, tu infectes l'air de ton souffle. Seulement, repliqua-t-il, comme vous n'avez point marqué avec quelles armes nous devions nous battre, j'ai apporté une paire de pistolets ; & pour vous montrer que j'ai encore quelque honneur, vous pouvez choisir celui qu'il vous plaira. J'en pris un sans lui faire de réponse, & nous convînmes de nous tenir à une certaine distance l'un de l'autre. Comme j'allois lâcher mon coup, il me cria, arrêtez! J'ai un secret à vous dire avant que de commencer; votre pistolet n'est chargé qu'à poudre, mais le mien l'est à bale que j'y ai mise depuis que vous avez choisi, ainsi préparez vous à la mort, & comptez que c'est ici le dernier moment de votre vie. J'étois si animé, que je ne laissai pas de tirer mon coup, & de lui jetter à la tête mon pistolet qui heureusement l'atteignit & lui coupa le visage, desorte que dans la surprise & la confusion il lâcha le sien sans me faire aucun mal. Aussi-tôt je courus sur lui l'épée à la main, & je lui dis, hé bien scélérat? Nous voici encore, malgré ta lâcheté, à armes égales ; j'espère que le ciel se déclarera pour la justice. Il se mit en défense, & après lui avoir porté quelques coups, je l'étendis sur le carreau, quoi que j'eusse reçu une blessure dangereuse au sein. Je me retirai

au plus vîte, & j'envoyai secrétement appeller un chirurgien de ma connoissance qui me pansa, & me dit qu'il n'y avoit rien à craindre.

Ma femme fut fort fâchée de cet accident, quoi qu'elle ne pût s'empêcher d'être bien aise de la mort de don Rodrigue ; mais elle craignoit que si on venoit à savoir que j'en étois l'auteur, cela ne m'attirât de mauvaises affaires, sur-tout connoissant l'humeur violente du viceroi, & la haine qu'il me portoit. Cependant il se passa plusieurs jours que nous n'entendîmes parler de rien, non pas même que Rodrigue eût été tué, ce qui me surprit fort, l'ayant laissé pour mort sur la place.

Dès que je fus guéri de ma blessure, j'allai à la petite maison, qui donnoit sur les prés de Saint-Justin, pour m'informer de ce qu'étoit devenu le corps de ce malheureux. Je pouvois le faire d'autant plus sûrement, que celui à qui appartenoit cette maison, avoit été autrefois mon domestique, & que c'étoit un homme de beaucoup de probité, qui savoit toute l'histoire. Il me dit qu'un peu après que je m'en fus allé, il vit passer cinq hommes qui s'en furent droit au lieu où étoit le corps, & qui paroissant fort affligés quand ils l'eurent vu, le chargèrent sur leurs épaules, & l'emportèrent par le chemin qui conduit à Saint-Dominique, village à un

demi-mille de-là. Je m'imaginai qu'ils l'auroient enterré ſecrètement dans ce village, & je repris le chemin de la maiſon pour en inſtruire ma femme, qui n'en eut pas moins de joie que moi.

Depuis ce tems-là je ſortis comme auparavant, ſans me défier de rien. On ne parloit, dans la ville, que de don Rodrigue, qui avoit, diſoit-on, ſubitement diſparu. En effet, ſa maiſon étoit vuide; famille, domeſtiques, &c. tout s'en étoit allé, l'on ne ſavoit où; mais perſonne ne diſoit ni ne ſoupçonnoit même qu'il fût mort. Quelques-uns de mes amis me dirent qu'ils croyoient que tout cela étoit fait à la main, & que le coquin ne s'étoit abſenté que pour me jouer plus ſûrement quelque vilain tour.

Je fis ſemblant d'entrer dans leur penſée, mais au fond je n'en tins aucun compte, m'imaginant que je n'avois rien à craindre. Il ſe paſſa un mois entier, ſans qu'il m'arrivât aucun mal; mais au bout de ce tems, comme je paſſois un jour ſur le pont pour aller à un magaſin que j'avois dans les fauxbourgs de la ville, un homme vint à moi, & me demanda fort en ſecret ſi je voulois acheter quelques marchandiſes des indes orientales qu'il avoit à vendre. Il me fit là-deſſus une longue hiſtoire; il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller, avec ce qu'il pourroit ramaſſer du débris de ſes affaires, dans une autre partie du

monde, parce que ſon crédit diminuoit tous les jours, & que s'il ne prenoit promptement ce parti, ſes créanciers ne manqueroient point de le faire mettre en priſon. Nous fûmes enſemble dans un cabaret voiſin, où il me montra l'état de ſes marchandiſes, me diſant qu'il avoit penſé à me les offrir, parce que j'avois dans le monde la réputation d'être un honnête homme, & qu'il venoit chez moi pour m'en parler, quand il m'avoit rencontré. Nous convînmes que j'irois les examiner le lendemain, & que ſi nous pouvions tomber d'accord du prix, je ne lui en compterois l'argent qu'après qu'elles feroient entrées dans mon magaſin ; & là-deſſus nous nous quittâmes. Le lendemain je fus à l'heure marquée à la maiſon de cet homme, dans la rue des Bénédictins. On me fit entrer dans une chambre, en attendant qu'on apportât les marchandiſes ; mais comme j'étois à regarder quelques peintures qu'il y avoit, cinq hommes ſortirent d'un petit cabinet, & ſe jettèrent ſur moi. Ils m'ôtèrent mon épée, me prirent tout ce que j'avois dans mes poches, & après être ſortis, fermèrent la porte ſur moi à double tour. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe, ſur-tout quand je vis entrer un moment après don Rodrigue, mon plus mortel ennemi. Je crus d'abord que c'étoit ſon eſprit, & effectivement il avoit toute la mine d'un

déterré; mais il me convainquit bientôt du contraire. Je te tiens donc à la fin, me dit-il; maintenant je vais satisfaire à loisir la haine que je te porte; mais pour rendre ma vengeance plus complette, je veux premièrement violer ta femme à ta barbe. Le coquin me fit entendre qu'il lui avoit envoyé dire de m'apporter incessamment une certaine somme d'argent pour payer les marchandises que j'avois achetées, & que pour la convaincre que c'étoit bien de ma part que venoit ce message, le porteur devoit lui remettre ma montre. Je ne saurois exprimer la douleur & les transes mortelles que je ressentis alors; & assurément si l'on ne m'eût pas ôté mon épée, je me la serois enfoncée dans le sein, pour prévenir l'infamie & les tourmens qu'on me préparoit.

Le barbare don Rodrigue m'insulta si fort, que je me jettai sur lui, tout désarmé que j'étois; & je crois que dans ma fureur je l'aurois étranglé, si ses coquins de valets ne me l'eussent arraché des mains. Tu es bien heureux, me dit-il alors, de ce que je ne me sens maintenant d'autre passion que celle de la volupté; mais quand je l'aurai assouvie avec ta femme, prépare-toi à souffrir au double pour ton insolence, & compte que je ne t'épargnerai aucun des tourmens que ma vengeance pourra me suggérer: cependant je vais te laisser pour y penser plus à ton aise, car

aussi bien je m'imagine que ma présence ne te fait pas beaucoup de plaisir.

Là-dessus il se retira avec ses gens, & ferma la porte sur moi. Je vous laisse à penser de quel trouble mon esprit ne fut point agité dans ce moment. Je demeurai quelque-tems immobile ; après quoi, jettant par hasard les yeux du côté de la porte, je vis qu'il y avoit une barre pour la fermer en dedans. Aussi-tôt je courus la barrer, & je regardai par-tout pour voir si je ne pourrois rien trouver pour me défendre; mais ce fut inutilement. J'entrai dans le cabinet d'où j'avois vu sortir les cinq hommes, & je l'examinai de tous les côtés avec aussi peu de fruit. A la fin, pourtant, à force de chercher, j'apperçus un des ais du plancher qui étoit presque décloué; je tâchai de le lever, mais je ne pus faute d'instrumens propres pour cela. Heureusement il me vint en pensée de me servir de la barre de la porte, dont je pouvois toujours me défendre, au cas qu'on entrât pendant que je travaillerois. Cela me réussit à merveilles, je levai facilement l'ais, & j'enfonçai à grands coups de barre le plat-fond dessous qui couvroit un lieu où l'on ne voyoit goutte. Je fis le trou assez grand pour y pouvoir passer, résolu de m'y jetter à tout hazard; car il ne pouvoit pas m'arriver pis que ce qui me menaçoit si je

demeurois dans la chambre où j'étois. Je me coulai donc tout doucement, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce que les solives étoient si proches les unes des autres que mon corps ne pouvoit pas passer librement entre deux. Je tombai de fort haut, sans pourtant me faire de mal, sinon que j'en fus tout étourdi pour un moment.

Après être un peu revenu à moi, je vis que j'étois tombé dans une espèce de boutique où travailloit un tonnelier, car il y avoit plusieurs outils propres pour un homme de cette profession, & grande quantité de douves: j'en pris quelques-uns, & par leur moyen j'ouvris de force la porte qui donnoit dans la rue, sur le devant de la maison de don Rodrigue. Sans perdre le tems à considérer ce que je ferois, je me mis à courir du côté du port, pour gagner au plus vîte mon logis. Précisément comme j'entrois dans la rue des Cordeliers, je rencontrai ma femme avec sa servante, & le coquin qui m'avoit vendu, & qui l'étoit allé chercher de ma part. Aussi-tôt je courus sur lui; je le pris au collet, & je le jettai par dessus le pont dans la rivière où il reçut la récompense que méritoit sa perfidie. Je n'eus pas la force de dire à ma femme ce qui venoit de m'arriver, tant j'étois irrité, & hors de moi-même; mais je lui

fis signe de reprendre le chemin de la maison. Cependant il se faisoit nuit; & le scélérat de don Rodrigue s'imaginant que son maudit coquin de messager demeuroit trop à revenir, sortit dans la rue vis-à-vis du pont. Dès que je l'apperçus, je courus à lui, & le prenant à la gorge, je lui dis; pour le coup je te tiens, infâme que tu es, & je ne te quitterai point que je n'aye envoyé ton ame en enfer. Nous luttâmes quelque tems, mais enfin je le renversai par terre, & je le bourrai d'importance jusqu'à ce que voyant ses valets venir à son secours, je fus obligé de le laisser. Je souhaitois passionnément de trouver quelque arme pour le poursuivre ou pour me défendre, lorsque j'eus le bonheur de vous rencontrer. Aussitôt que vous m'eûtes généreusement donné votre épée, je retournai sur mes pas en diligence, & j'atteignis le perfide Rodrigues comme il alloit rentrer dans sa maison. Je l'obligeai à tourner visage, & je lui enfonçai l'épée dans le corps jusqu'à la garde. Vous eûtes la bonté de me suivre, & je crois que vous êtes un meilleur témoin de sa mort que moi; car dès que je le vis tomber, je me retirai au plus vîte, & je vous laissai auprès de lui, ne m'imaginant pas qu'il pût vous en arriver d'autre mal que celui de perdre votre épée. Je

ſuppoſe que l'obſcurité de la nuit empêcha les valets qui vinrent au ſecours de leur maître, de me reconnoître, car ils ne m'ont jamais accuſé, ni même ſoupçonné d'avoir fait le coup, ou s'ils l'ont ſu, il faut qu'ils ayent craint de le déclarer, de peur que je ne les pourſuiviſſe pour avoir attenté à ma vie, & à l'honneur de ma femme.

Quand j'appris que vous deviez être jugé, comme auteur ou complice de cette mort, je me rendis à la cour de juſtice, réſolu, ſi vous étiez condamné, de déclarer toute la vérité, & de m'avouer ſeul coupable. Mais voyant que vous en étiez quitte pour être tranſporté à Baldivia, je crus que je ferois mieux de garder le ſilence, ne doutant point que je ne puſſe obtenir votre liberté quand vous y ſeriez une fois, en payant votre rançon: & c'eſt pour cela, ajouta-t-il, que je ſuis venu ici, vous aſſurant que je ne négligerai rien pour vous rendre ſervice, & en cela, & en toute autre choſe. Je le remerciai mille fois de ſes offres généreuſes; & réfléchiſſant ſur ce qu'il venoit de me conter, je lui dis que je m'eſtimois heureux d'être en quelque ſorte l'inſtrument de la juſte punition de ſon ennemi mortel, & celui de ſa délivrance. Il voulut abſolument que j'acceptaſſe une bague, & deux cens pièces d'or

qu'il me donna pour marque de sa reconnoissance, me priant instamment de le recevoir au nombre de mes amis. Il me rendit plusieurs visites, & une fois entre autres il m'amena sa femme qui étoit fort belle, & qui me parut avoir beaucoup d'esprit. Elle me fit force complimens, & me pria d'accepter son portrait avec celui de son mari, tous deux enrichis de magnifiques perles orientales.

Lorsque notre vaisseau fut prêt à mettre à la voile, ce gentilhomme m'accompagna à bord, & remit au capitaine diverses provisions, & sur-tout d'excellentes liqueurs, pour me servir pendant le voyage. Ceux qu'on transportoit avec moi, étoient tous condamnés pour piraterie; & le viceroi avoit fait répandre le bruit que je les encourageois à ce mêtier, de peur que le monde ne blamât l'injustice qu'il me faisoit. Jugez du plaisir que j'avois de me voir en si bonne compagnie. Nous arrivâmes heureusement à Baldivia, où nous nous séparâmes avec de grandes protestations d'amitié de part & d'autre. Malgré ce que j'y ai souffert, j'y ai conservé mon humeur gaie jusqu'au jour que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, ce qui ne m'a rien moins que donné lieu de changer.

Cette histoire de dom Pedro nous divertit

beaucoup, & je vis bien que je ne m'étois pas trompé quand je l'avois pris pour un homme qui connoiſſoit le monde.

Cependant nous avions gagné le détroit de Gibraltar, & nous étions entrés dans la mer Méditerranée. Quelque plaiſir que cela me fît, je ne pus voir la côte d'Afrique, ſans ſoupirer & gémir en penſant à mes malheurs paſſés. Don Ferdinand à qui j'en avois fait l'hiſtoire, s'apperçut auſſi-tôt que cette vue avoit renouvellé toute ma douleur. A peine avions-nous navigué un jour dans la Méditerranée, que nous découvrîmes deux vaiſſeaux qui venoient à nous. J'avoue que je craignois un engagement, ayant une ſi riche cargaiſon; ainſi par l'avis de nos deux équipages, je fis force de voiles pour les éviter. Mais comme nos vaiſſeaux étoient fort ſales, n'ayant pas été nettoyés une ſeule fois dans toutes nos courſes, ils nous eurent bien-tôt atteints, malgré tous nos efforts. Quand nous vîmes qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, nous réſolûmes de nous défendre juſqu'à la dernière goute de notre ſang, & nous diſpoſâmes toutes choſes pour le combat. J'ordonnai à chaque matelot de ſe munir d'autant de fuſils chargés qu'il pourroit, & de ne pas tirer un ſeul coup que je n'en euſſe donné le ſignal. Je ne pus jamais obtenir de

don Ferdinand de demeurer dans la chambre, quoiqu'il eût la frayeur peinte sur le visage. Lorsque les ennemis furent à une portée de pistolet de nos vaisseaux, ils hêlèrent sur nous, & nous commandèrent d'amener. Nous ne leur répondîmes que de notre canon, & de notre mousqueterie, ce qui les surprit fort, & mit toute leur manœuvre en désordre; car nous coupâmes les cordages de leur voile de perroquet qui tomba aussi-tôt sur le chouquet, & les empêcha beaucoup d'agir, desorte qu'il nous eût été facile de nous tirer d'affaire par la fuite. Mais dans ce moment j'apperçus le Villars (c'étoit notre vaisseau de guerre Espagnol, que j'avois ainsi nommé en mémoire de ma chère maîtresse) assez embarrassé à se défendre contre l'autre vaisseau qui l'avoit attaqué. Ainsi il fallut tenir bon malgré nous, & j'ordonnai à mes gens de se coucher sur le ventre, aussi-tôt qu'ils auroient tiré, pour recevoir le feu de l'ennemi, ce qu'ils firent de manière que nous n'eûmes pas un seul homme tué. Après quoi nous relevant tous ensemble, nous fîmes notre décharge qui incommoda si fort leur manœuvre que nous eûmes le tems de virer à l'autre bord, & de recharger avant qu'ils pussent nous rendre la pareille. Je donnai ordre à notre équipage de tirer dans le corps du vaisseau en-

nemi, & pour cela de pointer le canon aussi-bas qu'il se pourroit; ce qui réussit à merveilles, car nous le perçâmes de plusieurs coups à l'eau, de sorte qu'il fut obligé de mettre à stribord, l'eau entrant par-tout à bas-bord. Comme je vis qu'il étoit presque hors de combat, je courus au secours du Villars qui avoit du dessous. Mais quand son ennemi s'apperçut de mon dessein, & du mauvais état de l'autre vaisseau, il prit chasse, & fit force de voiles. Nous ne jugeâmes point à propos de le suivre, mais nous envoyâmes à bord du Villars pour savoir comment tout y alloit. On nous rapporta qu'il y avoit huit hommes tués, & trois blessés, que la manœuvre avoit extrêmement souffert dans le combat, & que le vaisseau avoit reçu un coup à l'eau, & faisoit une grande quantité d'eau. Je fis dire à l'équipage de chercher l'ouverture; mais il n'y eut jamais moyen de la reboucher; ainsi j'ordonnai qu'on transportât incessamment sur mon bord tout ce qu'on pourroit sauver de ce vaisseau, & comme nos gens usèrent d'une grande diligence, & que la mer étoit fort calme, cela fut bientôt fait.

Cependant le vaisseau que j'avois mis hors de combat, étoit sur le point de couler à fond. L'équipage qui le montoit, tira plusieurs coups de canon pour nous demander du secours;

nous fîmes toute la diligence possible pour lui en donner, mais avant que nous fussions à portée il s'enfonça dans l'eau. Tout ce qu'il y avoit de monde s'étoit jetté dans la chaloupe qui vint aussi-tôt à nous. Dès qu'ils purent se faire entendre, ils nous demandèrent quatier; ce que je leur promis. Ils étoient au nombre de 123; & comme ce nombre surpassoit celui de nos gens, nous fûmes obligés de les renfermer, de peur qu'ils ne s'avisassent de se jetter sur nous, si nous les laissions en liberté.

Le capitaine avoit été tué dans le combat, mais le lieutenant me dit que ces deux vaisseaux étoient deux navires de guerre, de quarante pièces de canon, & de deux cens hommes d'équipage chacun, qui étoient partis de Barcelone pour croiser le long de la côte; & que le reste de ses gens étoit ou tué, ou coulé à fond avec le vaisseau, n'ayant pas pu se sauver comme les autres, à cause des blessures qu'ils avoient reçues. Je ne jugeai point à propos de mener tout ce monde en Italie, de peur que cela ne fît du tort à don Antonio; & comme l'on vint me dire que nos gens en remuant les marchandises du Villars avoient enfin trouvé & rebouché la voie de l'eau, je résolus de leur donner ce vaisseau avec leur liberté. Mais auparavant j'en fis ôter le canon,

& les munitions de guerre, & je n'y laissai rien que les provisions de bouche, & l'eau. Ils me rendirent mille graces de ma générosité, & reprirent la route de Barcelone.

Le lendemain il s'éleva un si furieux orage que nous n'en avions encore jamais essuyé de semblable, & il continua avec la même violence pendant quatorze jours, de sorte que nous fûmes en grand danger de périr, & je crois que la plupart de nous auroient volontiers donné toutes leurs richesses pour être à terre sains & saufs. Enfin nous découvrîmes la terre, mais nous ne fûmes pas peu surpris de voir que c'étoit l'île de Candie, d'autant plus que nous avions à craindre les pirates de Turquie. Ainsi nous résolûmes de faire route pour Zante avec toute la diligence possible, & là de partager entre nous l'argent & les marchandises que nous avions à bord. Nous y arrivâmes heureusement le 3 Septembre 1696.

L'île de Zante appartient aux Vénitiens, ainsi nous n'avions plus rien à craindre des Turcs. La ville qui porte le même nom, à environ un mille de longueur, & est située sur une pointe de la Baye. La plupart des maisons y sont bâties de pierre, & l'aspect en est très-beau de la mer. A l'occident est le château, sur une éminence dont le penchant est fort roide

roide, où la meilleure partie des marchands demeure, & qui égale presque en grandeur la ville. C'est le siége d'un évêque, & le gouverneur qui y fait sa résidence, est toujours un noble Vénitien. On y trafique sur-tout en vins, en huile, & en raisins de Corinthe, qui sont là beaucoup meilleurs qu'en aucun autre endroit: ils croissent sur des seps comme les autres raisins, on les cueille au mois de Juillet, & on les met dans des tonneaux pour les vendre aux marchands.

Nos gens ravis de se voir hors de danger, & dans un lieu où ils pouvoient avoir du vin à bon marché, s'en donnèrent si fort au cœur joie qu'ils tombèrent malades pour la plupart. Ainsi je pris le parti de quitter Zante, pour aller à la Sapienze, petite île inhabitée où il y a un bon port, & où il n'étoit pas à craindre que notre équipage se tuât à force de boire. Nous y jettâmes l'ancre le 8 septembre. Je fis porter douze canons à terre, & élever une plate-forme pour nous défendre contre les insultes de ceux qui pourroient venir nous attaquer. Sur une belle verdure nous dressâmes une grande tente pour moi, & auprès de celle-là d'autres plus petites pour les officiers & pour les matelots. Mais comme je n'avois fait mettre qu'un lit dans ma tente, dom Ferdinand

fut obligé, bien malgré lui je penfe, de coucher avec moi. Nous fûmes occupés quatre jours à partager l'argent que nous avions. J'en réfervai un quart pour les propriétaires du vaiffeau, qui monta à la fomme de plus de foixante mille livres fterling ; & un douzième pour moi, qui, joint aux préfens & autres chofes de valeur que j'avois, faifoit environ cinquante mille livres. Tous les matelots, depuis le premier jufqu'au dernier, eurent près de douze cens livres chacun ; mais quand il fallut partager les marchandifes, nous fûmes fi embarraffés, que tout l'équipage me pria d'une commune voix de les accepter, fans rien donner de retour.

Le lendemain nous remîmes à la voile, portant le cap fur Oftie, où nous arrivâmes heureufement le 1er Novembre, après un voyage de deux ans & fept mois, amenant avec nous la plus riche prife qui fût jamais entrée dans aucun port d'Italie. J'envoyai d'abord un exprès à don Antonio, pour lui donner avis de mon arrivée, & le prier de venir retirer ce qui lui appartenoit. Deux jours après, lui, Dona Ifabella fon époufe & leur petit garçon, vinrent à bord de notre vaiffeau dans un bateau de plaifir. Comme je vis qu'ils étoient en deuil, je leur dis que je craignois de leur demander qui ils

avoient perdu; ils me répondirent que c'étoit le pere d'Isabelle qui étoit mort, il y avoit déjà plus de deux ans; mais qu'ils avoient résolu de ne point porter d'autre habillement jusqu'à mon retour. Jamais rencontre d'amis ne fut plus tendre que celle-là, & j'avoue que j'en oubliai pour quelque tems jusqu'à l'idée de mes malheurs.

Quand j'eus dit à don Antonio les richesses que j'apportois avec moi, il demeura tout extasié, & ne pouvoit m'en croire : car, outre l'argent dont je lui fis voir le compte, les marchandises que j'avois à bord valoient plus que le fret du vaisseau, & que la cargaison avec laquelle je m'étois mis en mer. Je ne pus jamais l'engager à accepter une somme si considérable, qu'après que je l'eus assuré que ce n'étoit que son juste dû, & que j'en avois à-peu-près autant pour moi. Je lui présentai ensuite & à son aimable épouse, don Ferdinand, dont ils parurent tous deux charmés. Mais don Pedro me dit, avec sa gaieté ordinaire, qu'il étoit jaloux de la préférence que j'avois donnée à ce jeune homme, parce qu'il croyoit avoir plus de droit que lui à mon amitié, me connoissant depuis plus long-tems. Il ajouta, qu'il espéroit que, pour l'appaiser, je voudrois bien du moins lui accorder la même faveur; ce que je fis en

effet sur le champ. J'instruisis en peu de mots don Antonio & Isabelle des principales circonstances de sa vie & de sa bonne humeur ; ils le reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & nous nous en fûmes tous ensemble à leur maison de campagne.

Après y avoir demeuré une semaine dans des divertissemens continuels, qui commençoient à m'ennuyer, je demandai permission à don Antonio d'aller faire un tour à Rome, seulement pour montrer à don Ferdinand cette ville si célèbre. Aussi-tôt il me dit qu'il m'y accompagneroit ; & il envoya un de ses domestiques donner ordre à son palais, qu'on préparât toutes choses pour notre réception ; & dès le lendemain nous partîmes. Nous visitâmes les antiquités & les autres choses curieuses qu'on voit à Rome, & nous eûmes plus d'une fois occasion d'admirer la magnificence des anciens romains, dans les beaux morceaux qui s'en sont conservés. Comme cette ville a été autrefois la pépinière des hommes illustres par leur valeur, ou par leur somptuosité, l'on peut dire qu'elle est aujourd'hui la mère des beaux arts, & sur-tout de la peinture, de l'architecture & de la musique. C'est-là qu'ont fleuri, dans l'espace d'un siècle, Lanfranion, Domichino, Pietro de Cortone, les Possinei, Ca-

maffei, Guerchin de Cento, l'immortel Raphaël, Annibal Carache, Guido Reni, Mutiano, & plusieurs autres excellens peintres. Palladio, Vitruve, Scamozzi, Pozza, &c. fameux pour l'architecture ; & le divin Corelli pour la musique, dont les airs tendres feront toujours nouveaux, & dont un excellent poëte anglois a dit, par une espèce de comparaison, en parlant de notre compatriote Shakespear, que comme le premier, après avoir arraché la musique jusqu'à la racine, l'avoit transplantée dans son propre jardin ; le dernier en avoit fait autant, par rapport à la poésie ; de sorte que tous ceux qui les ont suivis, ont été obligés d'emprunter d'eux une branche de ces plantes admirables.

Je ne dirai rien davantage de Rome, non plus que de Naples, où nous fûmes aussi à l'occasion de don Ferdinand, parce que j'en ai déjà parlé auparavant. Je fis ce que je pus pour lui persuader de commencer ses études dans la première de ces deux villes, supposant, comme j'avois tout lieu de le croire, qu'il étoit catholique romain; mais il ne voulut point en entendre parler, & il me supplia de lui permettre de me suivre en Angleterre, ce que je lui promis aussi.

Dona Isabella avoit une cousine orpheline

qui demeuroit avec elle, extrêmement riche & belle à ravir. Cette cousine n'eut pas plutôt vu don Ferninand, qu'elle en devint éperduement amoureuse; mais il ne paroissoit pas avoir la moindre inclination pour elle. Don Antonio m'en fit la confidence; & comme il savoit par lui-même ce que c'étoit que l'amour, il plaignoit de tout son cœur sa cousine, & me pria d'engager don Ferdinand à l'épouser. Je lui en fis la proposition, comme si c'eût été de mon chef, mais il se jetta aussi-tôt à genoux, & me conjura de ne lui en plus parler, disant qu'il avoit fait vœu de ne jamais se marier. Je lui fis voir la folie d'un vœu si téméraire, & je mis tout en œuvre pour le gagner; mais ce fut inutilement. D'un autre côté, don Pedro avoit conçu la plus violente passion pour dona Felicia, qui étoit le nom de cette charmante orpheline, & il lui faisoit l'amour d'une manière si grotesque, qu'il nous divertit tant & plus. Quelquefois, quand elle alloit se coucher, il la suivoit jusqu'à la porte de sa chambre, où il passoit la nuit à lui conter sa peine, ou à chanter mille chansons; de sorte que si elle avoit envie de dormir, il falloit malgré elle qu'elle s'en passât. Et lorsqu'elle s'en plaignoit ensuite à lui-même, il lui répondoit en badinant, qu'il avoit résolu de la tourmenter juf-

qu'à ce qu'elle l'aimât. Si elle alloit se promener au jardin, il ne manquoit jamais de la suivre de près; en un mot, c'étoit son ombre. Souvent même à l'église, où il prenoit bien soin de se mettre à côté d'elle, il lui disoit que c'étoit en vain qu'elle imploroit la bénédiction du ciel pendant qu'elle étoit inexorable, & qu'elle assassinoit le monde de ses regards. Il en faisoit tant, que la pauvre fille, malgré toute son affliction, ne pouvoit s'empêcher d'en rire.

Cependant je sollicitois toujours don Ferdinand à rompre son vœu téméraire pour un si charmant objet; mais il me pria d'une manière si touchante de ne pas le presser davantage là-dessus, que je résolus enfin de ne lui en plus parler. Je conseillai pourtant à dona Isabella de continuer à faire ce qu'elle pourroit pour le gagner, m'imaginant que ses manières engageantes auroient plus de pouvoir sur lui que toutes mes sollicitations. Elle suivit mon avis, elle le fit appeller dans son cabinet où ils furent plusieurs heures ensemble; & le lendemain je fus agréablement surpris de le voir se promener dans le jardin seul avec dona Felicia. Je n'eus garde de les interrompre, mais dès que je pus lui parler, je lui témoignai le plaisir que me faisoit son changement, & je lui

dis que je lui pardonnois aisément de s'être laissé persuader par dona Isabella plutôt que par moi. Il parut tout confus, ce que j'attribuai au petit reproche que je lui faisois: mais peu de jours après je changeai bien d'idée, quand je vis don Pedro aux pieds de dona Felicia tout transporté d'amour, & elle le regardant de meilleur œil qu'à l'ordinaire. Je ne pus m'empêcher d'en témoigner ma surprise à dona Isabella, qui ne fit que l'augmenter en m'apprenant que le jour des noces de don Pedro & de dona Felicia étoit actuellement fixé. Je lui dis que j'étois ravi que cette belle se fut si-tôt guérie de sa violente passion; mais, ajoutai-je, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué que plus l'amour est vif, & moins il dure. Sur ce pied-là, repartit dona Isabella, j'espère que le vôtre est éteint depuis long-tems. Vous vous trompez, madame, lui dis-je, mais c'est que je n'aime point comme les autres; & quoique ma passion soit des plus violentes, je la conserverai jusqu'au tombeau. Cela me passe, me repliqua-t-elle, car enfin de la manière dont vous nous avez parlé à mon mari & à moi, vous n'avez pas la moindre ombre d'espérance de ce côté-là. Cela est vrai, lui repartis-je, mais cependant jamais mon cœur ne brûlera d'une autre flamme. Nous dîmes plusieurs au-

tres choses sur le même sujet, & dona Isabella m'avoua enfin que j'étois un modéle en fait d'amour.

Pendant que nous fûmes à Naples, j'achetai les marchandises que j'avois promis à dom Jaques de lui envoyer à saint Salvador, & je les fis charger sur un vaisseau qui devoit toucher à Ostie, & y prendre mes lettres. Je priai don Ferdinand d'écrire à son père; mais il s'en excusa sur ce qu'il craignoit que sa lettre ne tombât malheureusement entre les mains de son épouse; & par la même raison il me conjura de mesurer bien mes termes, & de ne parler de lui qu'en mots couverts. Je lui dis que pour le satisfaire, je lui montrerois ma lettre avant que de l'envoyer; ce que je fis, & voici ce qu'elle contenoit.

Monsieur,

» Je ne sai comment je pourrai reconnoître » les faveurs que vous m'avez si généreusement faites; la manière même toute gracieuse avec laquelle vous vous y êtes pris, » redouble l'obligation que je vous en ai. Si » je ne puis vous témoigner par des effets combien j'y suis sensible, je me souviendrai du » moins toujours avec la plus vive gratitude » de don Jacques, & de ses bienfaits. Je vous

» envoye les marchandises que vous me demandâtes la dernière fois que j'eus le bonheur de m'entretenir avec vous ; & je vous prie de les accepter comme une petite marque de ma reconnoissance, vous assurant que rien ne sauroit me faire plus de plaisir que l'avantage de pouvoir me dire

Votre sincère ami, & très-humble serviteur

Robert Boyle.

» P. S. Je vous prie d'assurer de mes très-humbles respects votre digne épouse, & votre aimable fille ; & d'être persuadé que j'aurai autant de soin de tout ce que vous m'avez donné en garde, que si une intelligence céleste m'eût apporté votre commission, & l'eût gravée dans mon esprit. Quand vous voudrez m'honorer de vos lettres, adressez les, s'il vous plait, au palais de don Antonio de Alvarez à Rome, d'où on me les fera tenir en quelque lieu que je sois ; car je ne sai point encore en quel endroit je fixerai ma demeure, quoique j'aie plus d'inclination pour l'Angleterre que pour tout autre pays.

Don Ferdinand fut fort content de cette

lettre que j'avois écrite en portugais ; ainsi je la fermai, & je l'envoyai à Ostie.

Cependant j'avois vendu le reste des marchandises que j'avois à bord, & l'argent qui en provint se monta à plus de cinquante mille livres sterling ; mais je ne pus jamais engager don Antonio à en accepter un seul denier. Non, mon cher ami, me dit-il, vous m'avez déjà donné dequoi faire la fortune d'un gentilhomme, quoique je ne sois rien moins qu'avide de richesses. Je me trouve trop heureux de posséder ma tendre épouse, pour désirer rien davantage ; c'est un bonheur même que je vous dois en grande partie, & la seule chose qui le traverse, c'est que je ne puis vous voir aussi favorisé du ciel que je le suis. Mais, ajouta-t-il, j'espére que le tems qui détruit les passions les plus fortes, vous guérira de la vôtre. Je lui dis que mon mal étoit sans remède, & que toute la consolation qui me restoit étoit que la vive idée, l'idée accablante de la perte que j'avois faite mettroit bientôt fin à mes malheurs, en me précipitant dans les bras de la mort.

Don Antonio fut si touché de m'entendre parler ainsi, qu'il ne put retenir ses larmes, & il mit tout en œuvre pour me persuader de demeurer en Italie. Mais je lui dis, qu'outre mon

inclination qui me portoit à préférer mon païs natal à tout autre, & le désir que j'avois de voir le lieu où ma chère maîtresse avoit autrefois fait son séjour, l'éducation de don Ferdinand qui m'avoit conjuré de le mener en Angleterre, pour y faire ses études, me déterminoit entiérement à prendre ce parti. Il fallut donc songer à se séparer, quelque peine que cela nous fit à l'un & à l'autre. Je pris des lettres de change pour tout l'argent que j'avois, de peur qu'il ne nous arrivât d'être volés en chemin, & je résolus d'aller par terre en Flandres, avec don Ferdinand, mes deux fidéles Indiens, & un autre valet.

Tous les matelots Espagnols que j'avois pris dans mes courses, eurent par mon consentement la permission de se retirer chez eux, beaucoup plus riches qu'ils n'auroient jamais osé l'espérer; & ils déclarérent tous que si jamais je voulois faire un second voyage, ils étoient prêts de me suivre au bout du monde. Quelques-uns de mes matelots Anglois avoient épousé des femmes Italiennes, ainsi ils prirent le parti de demeurer en Italie. Je priai don Antonio de disposer comme il lui plairoit du vaisseau, mais il me dit qu'il m'appartenoit de droit, après avoir eu un si heureux succès, & qu'il vouloit que je le fisse conduire en Angle-

terre pour mon ufage; car ajouta-t-il que favez-vous s'il ne vous arrivera point quelque chofe qui vous fera changer de fentiment, & qui nous procurera le plaifir de vous voir encore une fois?

Cependant, au bout de quelques jours, on célébra les nôces de don Pedro & de dona Felicia avec beaucoup de magnificence. Ce gentilhomme réfolut d'aller en Efpagne avec fa chère époufe, dès que je ferois parti, pour y prendre poffeffion de fes biens, le tems pour lequel il les avoit hypothéqués étant près d'expirer. J'avoue que cet exemple de l'humeur inconftante des femmes me donna bien à penfer; car jamais mariage ne fut à mon avis plus fingulier que celui-là. Je fis faire de la vaiffelle d'or & d'argent toute femblable à celle que don Jacques de Ramires m'avoit donnée, & j'en fis préfent à dona Ifabella afin qu'elle fe fouvînt de moi. Elle fe défendit d'abord de l'accepter, me difant que je portois la générofité trop loin; mais je lui déclarai d'un air auffi enjoué que je le pus, que fi elle refufoit davantage mon préfent, je lui rendrois le vaiffeau qui portoit fon nom, & ne voulois plus être fous fon commandement. Eh bien donc! ditelle, je l'accepte; mais puifque vous me regardez comme votre maîtreffe, je veux vous don-

ner mes ordres par écrit, que vous n'ouvrirez point que vous ne soyez à un certain degré de latitude, c'est-à-dire, quinze jours après que vous serez arrivé en Angleterre. Je lui promis de lui obéir ponctuellement: & le lendemain elle me donna un papier cacheté qui renfermoit, me dit-elle, les ordres dont elle m'avoit parlé.

Je remis à mon lieutenant le soin du vaisseau, le chargeant de faire route pour Bristol avec toute la diligence possible. Le jour suivant qui étoit le 6 Fevrier 1696, je pris congé de don Antonio, de son épouse, & de leur aimable compagnie; & quoi que je ne pleure pas facilement, je ne pus m'empêcher de verser des larmes en quittant d'aussi tendres amis. Je fus toute le première journée de notre voyage, enséveli dans une profonde mélancolie, sans que jamais la pensée des richesses que j'avois acquises en si peu de tems, & que j'emportois avec moi, m'entrât seulement dans l'esprit. Mais m'appercevant à l'air de don Ferdinand qu'il souffroit de me voir si chagrin, je m'efforçai de paroître plus gai pour l'engager à l'être aussi.

J'aurois bien voulu lui faire voir dans notre route les raretés d'Italie, mais il parut ne s'en pas soucier. Ainsi il ne nous arriva rien qui

mérite d'être rapporté jusqu'à Anvers, où nous demeurâmes quelque tems pour nous remettre de la fatigue du voyage, & sur-tout don Ferdinand qui s'en trouvoit un peu incommodé, n'ayant jamais auparavant fait un long chemin à cheval. En approchant de la ville, nous fûmes tout surpris de voir la manière dont les pauvres mendient dans ce païs-là. De jeunes garçons & de jeunes filles courent devant les passans, & puis s'arrêtant tout à coup se renversent sur leur tête, les pieds en l'air, frappent des mains, & disent leurs prières dans cette posture.

La ville d'Anvers est dans une fort belle situation, sur la rivière de l'Escaut; elle est très-bien fortifiée, & sur les remparts l'on a planté des arbres qui donnent beaucoup d'ombre, & qui rendent la promenade fort agréable. Le château qui est également beau & fort, a été fondé par le duc d'Albe. La ville peut-être comparée, pour sa grandeur, à Bristol: les rues en sont spacieuses, & les maisons magnifiques. L'église de sainte Marie qui est la cathédrale, est superbe, d'une propreté, & d'une délicatesse de structure si grandes, que l'empereur Charles Quint avoit coutume de dire, qu'elle sembloit n'avoir été faite que pour la mettre dans un étui. Le dedans n'est pa moins magnifique que le dehors. Les peintures qui l'ornent

sont du chevalier Pierre Paul Rubens bourgeois de cette ville, & ne le cédent en rien à aucun autre de ses ouvrages. L'église des jésuites est aussi très-belle, ornée d'un grand nombre de colonnes de marbre artistement travaillées, & de peintures de la même main que les précédentes. Il y a plusieurs autres églises, & chapelles magnifiques; mais comme les deux dont je viens de parler sont les principales, je ne dirai rien des autres.

Après avoir demeuré dix jours à Anvers, & nous y être assez bien remis de la fatigue de notre voyage, nous en partîmes le 3 d'avril, pour nous rendre à Calais, ce qui étoit notre plus court chemin; & le 6 nous arrivâmes dans cette dernière ville, ayant fait une grande diligence. Quel plaisir pour moi de voir de là les rochers blancs de Douvres, & mon pays natal? Le lendemain nous nous embarquâmes pour cette place, & nous y arrivâmes environ midi, ayant eu un passage très-favorable. Peu s'en falut que je ne perdisse un de mes Indiens, en descendant à terre. Comme on passoit nos chevaux dans un bateau pour les mener à bord, il s'avisa de se mettre sur le dos d'un, pensant qu'il n'y eut rien à craindre: mais dans ce moment un vaisseau qui entroit dans le port, tira un coup de canon; ce qui effraya si fort le cheval,

cheval qu'il se jetta dans la mer, & se mit à nager en s'éloignant du bord, de sorte que mon pauvre misérable d'Indien ayant été renversé, & son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, il auroit été infailliblement noyé, malgré son adresse à nager, si l'autre Indien ne fût aussi-tôt accouru à son secours, en plongeant, & coupant l'étrivière avec un couteau. Cela fait, il prit le cheval par la bride d'une main, & nageant avec l'autre, il l'amena heureusement à terre.

Don Ferdinand ne s'accommodant point de la voiture du cheval, nous prîmes le lendemain la diligence. J'ordonnai à mes gens de nous suivre avec notre bagage à petits pas, & d'attendre à l'hôtellerie où nous devions descendre, que je les envoyasse chercher. Quand nous fûmes arrivés à Londres, nous allâmes loger pour un jour ou deux chez un baigneur, ne me souciant point d'importuner mes parens ni mes amis. Cependant j'envoyai appeller secrétement le clerc de mon oncle, le même qui avoit tâché de prévenir la trahison qu'on me faisoit, en m'en donnant avis par une lettre qu'il me fourra dans la poche, comme je l'ai rapporté au commencement de cette relation. Il vint aussi-tôt, & fut également surpris & ravi de joie de me voir; quoique d'abord il

eut quelque peine à me reconnoître, parce que ne lui ayant point fait dire mon nom, il ne s'attendoit pas à me trouver-là.

Il m'apprit qu'il y avoit plus d'un an que mon oncle étoit mort, & qu'il avoit laiſſé tout ſon bien à ſon fils aîné, & ſes affaires au cadet & à lui. Il ajouta qu'ils parloient ſouvent de moi, & que quoiqu'ils ne me cruſſent plus au nombre des vivans, ils avoient fait valoir avec beaucoup de ſoin mon petit patrimoine, dans l'intention de me le rendre fidélement ſi jamais je revenois. Je lui contai toute mon hiſtoire, & il fut ravi d'apprendre que j'avois fait une groſſe fortune. Je le priai de nous chercher des logemens commodes dans quelque endroit retiré, parce que je ne me ſouciois pas d'être connu; & d'y faire venir de l'hôtellerie où nous avions mis pied à terre, mes valets avec notre bagage. Il le fit avec plaiſir, & un moment après, il revint & nous conduiſit dans une maiſon telle que je la pouvois ſouhaiter. Enſuite il fut chercher mes gens, & les amena à notre nouvelle demeure. Comme mes deux Indiens parloient fort bien anglois, qu'ils le ſavoient même lire & écrire, & que je les avois fait habiller à l'européenne, perſonne ne leur fit aucune inſulte, ni ne parut même autrement ſurpris de les voir.

Le tems étant venu qu'il m'étoit permis d'ouvrir le papier qui contenoit les ordres de dona Isabella, je voulus voir ce que c'étoit; mais je ne pus jamais le trouver, quelque soin que j'y apportasse. Cela me surprit, ne pouvant comprendre comment j'avois perdu ce seul écrit, & rien d'autre. J'en fus même fort fâché, craignant qu'il ne renfermât quelque commission importante: & dans cette crainte, j'écrivis sur le champ à don Antonio pour lui apprendre notre heureuse arrivée, & la perte que j'avois faite, & pour prier sa chère épouse de m'envoyer de nouveaux ordres, si cela étoit nécessaire, à l'adresse que je lui marquois.

Pendant mon séjour à Londres, j'achetai un bien de 2000 livres sterling de rente dans le comté de Sommerset; & cependant il me resta encore 25000 livres sterling que je mis dans les fonds publics, avec ce que don Ferdinand m'avoit donné pour son compte. Cela fait, je pensai tout de bon à l'éducation de ce jeune homme; je lui proposai d'aller à Oxford où je lui donnerois un précepteur, & où il pourroit parfaitement bien faire ses études, mais il me pria d'attendre encore quelque tems. Ainsi je pris la résolution d'aller avec lui, & un seul valet, à Bristol, uniquement pour voir le lieu où demeuroit autrefois le tendre objet de mes

vœux, que j'avois perdu de la manière du monde la plus triste.

Quand nous y fûmes arrivés, je demandai où étoit la maison qu'habitoit feu M. Villars, fameux marchand de la ville : on me la montra aussi-tôt, & l'on me dit que le capitaine Kendrick y demeuroit alors. Je m'informai de ce qu'étoit devenue une certaine Susanne qui avoit été femme de chambre de la fille de ce M. Villars, & l'on m'apprit enfin qu'elle étoit chez une personne de qualité, à une maison de campagne sur le bord de la mer. Aussi-tôt je me mis en chemin pour y aller, quoique ce fût à près de trente milles de là, & qu'il fût déjà assez tard. Après avoir marché quelque tems, tout à coup le ciel se couvrit, & nous fûmes accueillis d'un si violent orage, que pour nous en mettre à couvert nous courûmes à une petite maison qui étoit un peu hors du chemin. En y entrant, nous ne vîmes personne qu'un enfant qui s'amusoit avec des jouets qu'on lui avoit donnés ; & tout ce que nous en pûmes tirer, c'est que mamma viendroit bientôt. C'étoit le plus joli garçon que j'eusse jamais vu, & nous étions encore à l'admirer quand un homme & une femme entrèrent. Ils furent fort surpris de nous trouver là, mais je leur demandai excuse, leur disant que l'orage nous avoit obligés de nous

venir mettre à l'abri ſous leur toit. L'homme nous dit que nous étions les très-bien venus, mais qu'il craignoit que nous ne trouvaſſions pas chez lui ce que nous ſouhaiterions. Cependant l'orage continua avec la même force, & bientôt il ſe fit nuit; pour ſurcroît de malheur nous étions à deux milles d'aucune hôtellerie, & nous ne connoiſſions pas les chemins. Le paiſan nous voyant dans cet embarras, nous dit qu'il n'avoit que deux lits, & que ſi nous voulions les accepter ils étoient à notre ſervice. Je le remerciai, & pour le dédommager de la peine que nous lui cauſerions, je lui donnai à l'avance une guinée. Il fut charmé de ma générosité, & le fit bien paroître par ſes manières obligeantes, de même que ſa femme. Je le priai de nous faire avoir quelque choſe à manger, & de prendre ſoin des chevaux; & je lui donnai une autre guinée pour nous acheter ce qu'il nous faudroit. Il me répondit qu'à l'égard des chevaux, ſon écurie étoit très-mauvaiſe; mais que ſi je voulois, il les meneroit avec mon valet à une bonne hôtellerie qu'il y avoit au village voiſin. J'y conſentis; & pendant qu'il fut dehors, je fis pluſieurs queſtions à la femme touchant l'enfant que nous avions vu en entrant. A la fin, elle m'avoua qu'il n'étoit point à eux, mais à

une dame qu'ils ne connoissoient point, & qu'ils n'avoient jamais vue qu'une seule fois, Là-dessus je lui demandai ce qu'on leur donnoit pour le garder; elle parut surprise de cette question, & après avoir demeuré quelque tems sans me répondre, elle me dit d'un ton presque fâché qu'on les avoit toujours bien payés.

Comme je vis que cela lui faisoit de la peine, je changeai de discours. Un moment après, son mari vint, & nous nous mîmes à souper. J'aurois souhaité que don Ferdinand eût couché avec moi; mais le bon homme ayant appris de mon valet que nous n'avions pas coutume de coucher ensemble, ne voulut jamais le permettre, & nous céda ses deux lits, pendant qu'il veilla avec sa femme toute la nuit. Je leur demandai où couchoit l'enfant & ils me répondirent, dans un berceau; je m'intéressois pour lui, sans savoir pourquoi. Quand nous eûmes soupé, nous nous couchâmes, & nous reposâmes fort peu: Nous nous levâmes de grand matin, & comme il faisoit fort beau, nous résolûmes d'aller à pied au village où étoient nos chevaux, & de prendre avec nous notre hôte pour nous y conduire. Nous partîmes aussi-tôt, & lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtellerie, je renvoyai ce bon homme, & je lui

donnai encore une guinée pour ses peines. J'aurois bien voulu monter à cheval sans perdre de tems, pour continuer notre voyage, mais don Ferdinand étoit si indisposé, qu'il nous fut impossible. Son état me fit beaucoup de peine, & je le priai de demeurer là jusqu'au lendemain que je reviendrois; ou que j'envoyerois mon valet avec une voiture commode pour le chercher. Il y consentit, & je partis sur le champ.

Quand je fus venu à un endroit où plusieurs chemins se croisent, je me trouvai fort embarrassé pour savoir lequel je devois prendre, desorte que je m'arrêtai quelque tems à considérer ce que je ferois. Mais entendant un bruit confus de voix dans une grange voisine, j'y allai à pied, après avoir remis mon cheval à mon valet. Plus j'approchois, & plus ce bruit redoubloit, quoique je ne pusse pas entendre une seule parole articulée. Cela réveilla ma curiosité, & je me glissai doucement derrière la grange, d'où je vis, au travers d'une fente plus de vingt Egyptiennes assises pêle-mêle, & au milieu d'elles un enfant tout nud qu'elles frottoient par tout le corps avec des écalles de noix vertes; & chaque fois qu'il crioit, elles faisoient un bruit affeux pour empêcher qu'on ne l'entendît. Mais quelle ne fut pas ma surprise

de voir que cet enfant avoit tous les traits de celui que nous avions trouvé chez le païsan où nous avions logé la nuit précédente ? Je fis signe à mon valet d'approcher avec les chevaux ; & comme j'étois bien armé, je m'en fus à la porte de la grange, que j'ouvris de force. Etant entré, je demandai à ces coquines d'un ton impérieux ce qu'elles faisoient avec cet enfant, & je leur soutins qu'elles l'avoient volé au pauvre païsan, leur donnant de plus à entendre que j'amenois du monde pour les saisir. Il n'en falloit pas davantage pour leur donner la peur ; & sans se le faire dire, elles gagnèrent au pied l'une après l'autre, comme si elles eussent eu le diable à leurs trousses, laissant l'enfant tout seul. Quand elles furent parties, je ne me trouvai pas peu embarrassé à savoir que faire de ce pauvre petit innocent qu'elles avoient rendu comme l'une d'elles à force de le frotter avec ces écales de noix : heureusement nous trouvâmes ses habits, avec quelques vieilles guenilles dont je suppose qu'elles avoient dessein de le couvrir, pour pouvoir faire de l'argent du reste.

Nous l'habillâmes, mon valet & moi, du mieux que nous pûmes ; & quelque pressé que je fusse, je résolus de retourner à la maison du païsan pour m'instruire à fond de la vérité. Quand nous fûmes venus à l'hôtellerie où j'a-

vois laissé don Ferdinand, je priai l'hôtesse de prendre soin de l'enfant jusqu'à ce que je revinsse; & comme elle me dit que mon ami étoit allé reposer, je poursuivis mon chemin sans le voir, pour ne pas l'interrompre. Nous arrivâmes bientôt à la maison où nous avions logé la nuit précédente, & nous trouvâmes la femme qui étoit assise à la porte. Je vous prie, lui dis-je, où est l'enfant que je vis hier au soir ici? Où il est, me repartit-elle d'un ton rustre? Il est dans son berceau où il dort. Laissez-moi le voir, repris-je. Non, repliqua-t-elle, je n'irai point troubler son sommeil pour vous, ni pour personne. Je lui déclarai qu'absolument je voulois le voir, & que je le verrois malgré elle, parce que je soupçonnois qu'on lui avoit joué quelque vilain tour. Comme elle vit que j'étois si résolu, & que je descendois du cheval pour entrer dans la maison, elle me dit que puisque j'avois tant d'envie de voir cet enfant, elle me l'alloit chercher. Alors je commençai à croire que je me trompois, & que ce n'étoit pas le même enfant que j'avois pris, mais un autre qui lui ressembloit : je me reprochai même d'avoir parlé si rudement à cette femme, & je me proposois déjà de lui faire présent d'une guinée pour l'appaiser, lorsque mon valet me fit appercevoir qu'elle demeuroit long-

tems à venir. Là-dessus j'appellai, & personne ne répondant, je lui dis d'aller voir ce que c'étoit; mais il ne trouva ni la femme, ni l'enfant, ni ame qui vive; la coquine s'étoit sans doute sauvée par la porte de derrière, au travers du jardin. Cela me surprit extrêmement, & je résolus de faire toutes les perquisitions possibles sur cette aventure. Je visitai moi-même la maison avec beaucoup de soin, mais inutilement; & pendant ce tems-là j'envoyai mon valet à la poursuite de la femme qu'il ne put jamais attraper. Pour surcroît de malheur, il n'y avoit pas une maison voisine où nous pussions en demander des nouvelles; le village où j'avois laissé l'enfant étoit l'endroit le plus proche des environs. Ainsi je désespérois presque de découvrir la vérité, & j'étois déjà remonté à cheval pour m'en retourner, lorsque j'apperçus l'homme qui revenoit chez lui: aussitôt, je courus à lui à toute bride, je le pris au collet, & je lui dis que je venois l'arrêter pour le meurtre de l'enfant que j'avois vu la nuit précédente dans sa maison. Le pauvre misérable en fut si effrayé, qu'il étoit plus mort que vif: assurément, monsieur, me dit-il, quand il fut un peu revenu à lui, l'enfant n'est point tué, & je ne saurois le croire. Là-dessus je lui ordonnai de le produire, ou qu'autrement je le ferois

pendre; en un mot je l'épouvantai si bien, qu'il me dit que si je voulois avoir un peu de patience, il me conteroit tout ce qu'il savoit de cet enfant, que j'espère, ajouta-t-il en pleurant, qui vit encore. Je lui appris en peu de mots comment je l'avois sauvé, & nous retournâmes à sa maison, où, après s'être remis de sa frayeur, il me fit le récit suivant.

Il y a environ trois ans qu'une dame vint parler à ma femme, & fit marché avec elle pour garder cet enfant. Comme elle nous a toujours bien payés, puisque nous avons reçu dix livres sterling par quartier, & même à l'avance, nous n'avons point douté qu'il n'appartînt à des personnes de qualité. Cette dame venoit souvent le prendre pour un jour ou deux, & le rapportoit elle-même, sans que nous puissions deviner qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Ma femme qui est fort mondaine, & fort curieuse, a fait tout ce qu'elle a pu pour en savoir la vérité, mais inutilement; & nous avons bien compris par plusieurs circonstances, que le père & la mère ne se soucient pas d'être connus. Un jour ma femme me dit qu'elle avoit un bon dessein en tête, mais qu'elle ne vouloit pas me le communiquer, qu'elle ne fût sure du succès; & la première fois que la dame vint pour chercher l'enfant, elle eut un long en-

tretien avec elle. Quand elle fut partie, elle me dit qu'elle l'avoit engagée à nous avancer cent livres ſterling, lui faiſant entendre que nous en acheterions la maiſon où nous demeurons. En un mot, comme elle a toujours porté les culottes, elle me fit conſentir à ſa filouterie; & le lendemain la dame en rapportant l'enfant, lui compta les cent livres, ſans exiger ſeulement de moi une reconnoiſſance par écrit. Après qu'elle s'en fut allée, ma femme me tint ce diſcours.

Nous avons à préſent cent cinquante livres, outre nos meubles & notre bétail, qui peuvent en faire cent autres. Avec cet argent nous pouvons aller dans mon païs (c'étoit l'île de Man) & y vivre fort à notre aiſe, le reſte de nos jours, ſans craindre ni les mauvaiſes récoltes, ni les mauvais marchés. Je le veux bien, lui dis-je, mais que ferons-nous de l'enfant? Elle me répondit de manière que je compris auſſitôt qu'elle avoit deſſein de le tuer; j'en fus ſaiſi d'horreur, & malgré ſon humeur violente & emportée, je m'y oppoſai fortement, & je lui dis qu'à quelque prix que ce fût, je ne conſentirois jamais à une action ſi barbare. J'eus beau m'y oppoſer, elle perſiſta dans ſa réſolution; ainſi voyant que je ne pouvois rien gagner ſur ſon eſprit, & qu'elle vouloit abſolu-

ment se défaire de l'enfant, je lui proposai, comme un moindre mal, de le vendre à une troupe d'Egyptiennes. Elle y donna les mains; & ce n'est que ce matin qu'elle a trouvé l'occasion d'exécuter ce projet. Cependant nous avions déjà mis ordre à nos affaires, & nous nous disposions à partir pour Bristol dans deux jours, sachant bien que la dame ne viendroit point de quelque tems.

Quand le bon homme eut fini son récit, je le tournai de tous les côtés pour voir s'il ne savoit point effectivement où demeuroit cette dame. A la fin il m'avoua qu'il l'avoit suivie un jour de loin jusqu'à sa maison, à la sollicitation de sa femme à qui il n'avoit pourtant jamais voulu faire part de cette découverte, de peur qu'elle n'en abusât. Je l'engageai à me conduire dans l'endroit où étoit cette maison, sous promesse de le bien récompenser, & de le renvoyer ensuite sans l'inquiéter pour l'affaire de l'enfant. Il prit un cheval, & nous nous mîmes en chemin: en moins de deux heures, nous arrivâmes auprès d'une fort jolie maison, environnée d'une petite rivière, & de belles allées d'arbres. Je m'arrêtai quelque tems à la considérer, & j'apperçus au travers d'une avenue deux femmes qui cueilloient des fleurs, l'une avoit le visage tourné de mon côté, &

le payſan me dit que c'étoit celle qui avoit coutume de venir chercher l'enfant. J'ordonnai à mon valet de mener les chevaux à la ville voiſine, qui étoit à un demi-mille de là, & de me rejoindre dans le moment. Pour le payſan, je n'eus pas la peine de le congédier; car comme il craignoit toujours que je ne lui fiſſe quelque mauvaiſe affaire, il décampa ſans que nous nous en apperçuſſions.

Dès que mon valet fut parti, je me mis à me promener autour de la maiſon, & à l'examiner de tous les côtés, dans l'eſpérance de découvrir quelque choſe. Mais la pluie étant ſurvenue, je fus obligé de me mettre à couvert ſous un grand chêne qu'il y avoit tout vis-à-vis. A peine y étois-je, qu'une femme ſortit, & vint me prier de la part de ſa maîtreſſe, d'entrer dans la maiſon juſqu'à ce que la pluie fût paſſée. Je fus charmé de cette invitation, & je ſuivis la ſervante. En entrant, je trouvai une dame fort belle qui me dit, que comme j'avois l'air d'un gentilhomme, elle n'avoit pas voulu me laiſſer à la pluie, & qu'elle me prioit de me repoſer en attendant qu'il fît beau. Je la remerciai avec toute la civilité que méritoit ſon compliment, & nous nous aſſîmes; mais notre converſation fut bientôt interrompue par l'arrivée d'un gentilhomme en manteau d'écar-

late, que je vis au travers de la fenêtre descendre de cheval à la porte, & entrer dans la maison d'un air fort délibéré. Là-dessus, la dame se leva, & me dit qu'elle me demandoit excuse si elle me quittoit, parce qu'elle étoit obligée d'aller tenir compagnie à une autre dame pendant que ce gentilhomme seroit avec elle; mais qu'elle reviendroit aussi-tôt qu'elle pourroit. Comme la curiosité m'avoit amené là, je ne pensai point à m'en aller que je ne l'eusse satisfaite de manière ou d'autre. Après avoir été un moment aux écoutes, j'entendis fort distinctement la voix d'un homme qui menaçoit une dame de lui susciter de mauvaises affaires par rapport à son bien, si elle ne vouloit pas consentir à sa passion. La dame parloit si bas, que je ne pus point entendre ce qu'elle disoit; seulement je compris par les discours du cavalier, que ses réponses ne faisoient que l'irriter toujours davantage. Ils eurent un assez long dialogue, & enfin ils gardèrent le silence. Alors la dame qui m'avoit quitté, revint, & me dit en entrant dans la chambre, monsieur, j'espère que vous excuserez mon impolitesse, mais il m'a été impossible de venir plutôt. Madame, lui repartis-je, c'est moi qui dois vous demander pardon de demeurer ainsi dans votre maison, n'ayant pas l'honneur d'être connu de

vous. Nous fûmes interrompus dans ce moment par la voix d'une femme qui crioit de toute sa force au meurtre. Aussi-tôt nous courûmes tous deux à la porte de la chambre d'où cette voix partoit ; & comme nous la trouvâmes fermée, je l'enfonçai, & j'entrai tenant mon épée nue à la main. Je trouvai le gentilhomme que j'avois vu en manteau d'écarlate, qui s'efforçoit de violer une femme. Je m'en fus à lui, & je lui sanglai un coup de plat d'épée sur la tête, lui disant de tourner visage pour se défendre ; ce qu'il fit avec des imprécations horribles. Après nous être battus quelque tems, j'eus le bonheur de le désarmer, & comme il avoit reçu plusieurs blessures, & qu'il perdoit beaucoup de sang, il tomba de foiblesse. Cependant la dame qu'il avoit jettée sur un lit, s'étoit évanouïe ; & le bruit que nous avions fait avoit allarmé toute la maison. Je me retirai dans la chambre d'où j'étois sorti, & je priai l'aimable personne qui m'y avoit d'abord reçu, de prendre soin de ce malheureux, lui disant que quoiqu'il méritât bien de mourir, je souhaitois qu'il pût vivre pour prévenir tout embarras. Elle suivit mon conseil, & elle envoya aussi-tôt à la ville chercher un chirurgien qui arriva en même tems que mon valet. Je fus présent quand il pansa le blessé ; & voyant que ses



La Dame qui étoit avec nous, ne pouvoit d'abord comprendre d'où venoit notre trouble.

C. P. Marillier inv. 78 R. Delvaux sculp.

ſes bleſſures n'étoient pas dangereuſes, & que la maiſon étoit trop en déſordre pour pouvoir apprendre quelque choſe touchant l'enfant en queſtion, je voulus m'en aller. Mais la dame que j'avois délivrée ſi à propos, étant revenue de ſon évanouiſſement, & de ſa frayeur, ſouhaita de me voir pour me remercier du grand ſervice que je lui avois rendu. Ainſi je demeurai, & après avoir attendu encore un moment, elle vint dans la chambre où j'étois. Mais bon Dieu! quels tranſports de joie ne reſſentis-je point, quand je reconnus en elle ma chère demoiſelle Villars? Nous demeurâmes quelque tems immobiles, les yeux attachés l'un ſur l'autre; & ma vue fit ſur elle une telle impreſſion qu'elle s'évanouit de nouveau. La dame qui étoit avec nous, ne pouvoit d'abord comprendre d'où venoit notre trouble; mais quand elle entendit que j'appellois cette demoiſelle, ma chère femme, & cent autres termes d'amour qui m'échappèrent dans ce moment, elle devina bientôt la vérité, & elle en parut auſſi extaſiée que nous-mêmes. Enfin à force d'embraſſer ma tendre épouſe, & de l'appeller par ſon nom, je la fis revenir à elle. On ne ſauroit exprimer tout ce que nous ſentîmes alors l'un pour l'autre. Que le lecteur conçoive, s'il eſt poſſible, toute la joie de deux amans qui ſe re-

trouvent après une longue abſence, & dans le tems qu'ils croyent que la mort les a ſéparés pour toujours. Il nous ſembloit que ce fût un ſonge; mais quand nous n'eûmes plus lieu de douter de la réalité de ce que nous voyions, & que nos premiers tranſports furent paſſés, nous envoyâmes ſecrétement chercher un prêtre, pour nous marier ſelon les cérémonies de l'égliſe. Il ne fit que rendre légitime l'union de deux cœurs faits l'un pour l'autre, & dès longtems liés enſemble par un amour indiſſoluble; & cette nuit-là même je pris une ſeconde fois poſſeſſion de ce qui m'étoit plus précieux que tous les tréſors du monde.

Le lendemain j'envoyai chercher Ferdinand pour prendre part à notre joie; mais ſon indiſpoſition avoit ſi fort augmenté, qu'on crut qu'il y auroit du danger à le tranſporter. Cela me fit beaucoup de peine, parce que je l'aimois véritablement, tant pour ſon mérite perſonnel, que pour les obligations que j'avois à ſon père. J'en fis l'hiſtoire à ma chère épouſe, auſſibien que de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre malheureuſe ſéparation. Après quoi je la priai de me conter de quelle manière elle s'étoit ſauvée de Barbarie; ce qu'elle fit en ces termes.

Vous ſavez, me dit-elle, que quand nous

nous dîmes adieu à Méquinez, nos cœurs nous préſageoient quelque choſe de fatal pour notre amour. Je ne ſavois rien de l'évaſion de Muſtapha : ſi j'en euſſe été avertie, il eſt très-probable que j'aurois évité le malheur qui m'arriva. Il trouva un vaiſſeau pour le conduire à Salé, comme il me le dit enſuite ; & en chemin il rencontra ſon maître Hamet, qui apprenant de ſa bouche toute notre hiſtoire, le renvoya avec une lettre pour le gouverneur de Mammora, pendant qu'il rangeroit la côte pour empêcher qu'on ne nous pourſuivît quand il auroit fait ſon coup. Après m'avoir enlevée, ſes gens me portèrent à bord d'un vaiſſeau qui mit auſſi-tôt à la voile ; & avant la nuit nous rencontrâmes celui d'Hamet ſur lequel on me fit paſſer dans le moment. Ce malheureux m'inſulta de la manière la plus cruelle, & dans des termes qui me firent bien comprendre qu'il étoit réſolu d'en venir à l'extrêmité ; mais je lui déclarai net, que plutôt que de me ſoumettre à ſon indigne paſſion, je me laiſſerois mourir de faim, ſi je ne pouvois pas trouver d'autre moyen de terminer mes maux avec ma vie. Le lendemain il s'éleva tout d'un coup une violente tempête qui abattit un des mats de notre vaiſſeau, & nous rechaſſa à vue du port de Mammora ; mais Hamet voulant l'évi-

ter à quelque prix que ce fût, nous passâmes au delà. Sur le soir la tempête commença à s'appaiser, & nous reprîmes le chemin de Salé; mais avant qu'il fût tout-à-fait nuit, nous vîmes paroître un vaisseau. Quoique notre coquin de capitaine eût perdu beaucoup de monde dans un combat précédent, il résolut d'attaquer ce vaisseau; & comme il faisoit calme, il fit force de rames pour le joindre. Mais celui-ci voyant à qui il avoit à faire, n'attendit pas que nous commençassions; & dès que nous fûmes à portée, il fit sur nous un feu terrible.

Le combat dura près d'une heure, autant que je pus en juger; car je ne m'occupai tout ce tems-là qu'à prier Dieu, dans l'attente que quelque heureux coup viendroit mettre fin à une vie qui m'étoit à charge. Quand le bruit du canon & de la mousqueterie eut cessé, je n'eus point la curiosité d'aller voir de quel côté étoit la victoire. Mais jugez de ma surprise, & de ma joie; le premier homme que je vis entrer dans ma cabane, fut le contremaître que j'avois fait capitaine, comme je vous le dis, si vous vous en souvenez, en vous faisant l'histoire de mes premiers malheurs.

Quoi, madame! s'écria ce jeune homme en me voyant, est-ce vous? Grace à la bonne

providence, mon voyage eſt fait. Allons, madame, continua-t-il, je veux vous conduire auprès d'une perſonne qui ſe croit indigne de la vie, tant que la vôtre n'eſt pas en ſureté, parce que c'eſt elle qui eſt la cauſe des dangers que vous avez courus. Je n'eus pas la force de lui répondre, ni de lui demander de qui c'étoit qu'il vouloit parler, tant j'étois frappée d'un changement ſi heureux, & ſi ſubit. Il me mena à bord de ſon vaiſſeau, où il me préſenta Suſanne, mon ancienne femme de chambre: ma joie augmenta en la voyant; & je vous avoue que j'étois ſi ſatisfaite, que je fus quelques momens ſans penſer à vous. Cependant le vaiſſeau d'Hamet couloit à fond, car il étoit percé à l'eau, & l'on ne pouvoit point venir à bout de l'arrêter. Nos gens en emportèrent tout ce qu'ils purent, & tous les bleſſés; le reſte de l'équipage ſe mit dans la chaloupe, & reprit le chemin de Salé. Je leur fis votre hiſtoire, & je leur dis en quels termes j'étois avec vous. En échange, le capitaine m'apprit comment ils avoient obtenu leur liberté du renégat Hamet, après qu'il m'eut fait conduire ſecrétement à ſa maiſon de campagne.

Vous ſavez, madame, me dit-il, que les Maures ne nous fouillèrent point, quand ils nous prirent; & j'avois heureuſement, dès que

je les apperçus, caché tout l'argent des marchands destiné pour le commerce, & le mien propre, dans mes habits, & sur-tout dans un grand bonnet fourré que je portois sur la tête. Hamet, content de vous avoir, & des marchandises qu'il avoit trouvées d'ailleurs dans notre vaisseau, ne se soucia point de nous vendre pour esclaves ; il nous laissa la liberté de nous promener dans la ville, & nous assigna une petite portion de vivres pour notre entretien jusques à ce que nous puissions recevoir d'Angleterre mille livres sterling, pour la rançon de notre vaisseau & de tout l'équipage. En peu de tems j'eus fait connoissance avec un juif de Salé, que j'engageai à force d'argent à nous acheter un vaisseau & à payer notre rançon à Hamet ; ce qu'il fit sans qu'aucun de nous s'en mêlât. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour apprendre de vos nouvelles, & pour vous emmener avec nous ; tous nos soins furent inutiles ; de sorte que nous fûmes obligés de partir sans vous pour l'Angleterre.

Dans notre voyage, Susanne m'apprit toute votre histoire, sans me taire même la part qu'elle y avoit eue. Son repentir me parut si sincère, que je ne pus m'empêcher de la plaindre : ce qui fit bientôt naître en moi

une passion plus douce. Je lui trouvai des charmes ; je l'aimai ; elle y répondit ; &, dès que nous fûmes arrivés en Angleterre, je l'épousai en face d'église. Nous informâmes M. Kendrick, votre maître-d'hôtel, du malheur qui vous étoit arrivé ; &, par notre avis, il équipa un vaisseau en votre nom, pour vous aller chercher en Barbarie. Il m'en donna le commandement, & me remit une somme d'argent suffisante pour votre rançon, si nous pouvions apprendre de vos nouvelles ; & puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, il ne nous reste qu'à retourner au plus vîte dans notre patrie, crainte de quelque nouvel accident. Je les remerciai de leur zèle à me servir, sur-tout la pauvre Susanne, qui avoit voulu accompagner son mari dans ce voyage. Je priai Morrice (c'étoit le nom du capitaine) de faire route pour Mammora, dans l'espérance que nous pourrions y apprendre ce que vous étiez devenu ; mais il me dit qu'il n'étoit pas sûr pour nous d'aller dans ce port, parce qu'y ayant guerre alors entre l'Angleterre & la France, le vaisseau qui avoit porté M. de Saint-Olon pourroit bien nous attaquer, & nous prendre malgré lui, supposé qu'il y fût encore. D'ailleurs nous apprîmes d'un des renégats que nous avions faits prisonniers, que cet ambassadeur étoit

retourné, il y avoit déja quelque tems, en France.

Nous fîmes donc route en droiture pour l'Angleterre, dans l'espérance que vous y arriveriez bientôt, & que vous m'y trouveriez; car je vous avois donné assez d'indices pour cela, lorsque je vous fis mon histoire. Avant que nous eussions découvert les côtes d'Angleterre, je m'apperçus que j'étois enceinte. La seule idée pensa m'en coûter la vie, craignant que vous n'arrivassiez pas assez à tems pour sauver mon honneur; car, quoique je ne doutasse point de votre probité & de la sincérité de votre amour, j'appréhendois les coups de la médisance. Je communiquai mon état à la fidelle Susanne, pour qui je n'avois plus rien de secret; & elle joignit ses craintes aux miennes. Quand nous fûmes entrés dans le canal de Bristol, nous consultâmes ensemble sur les moyens de dérober au monde la connoissance de ma grossesse; & à la fin, je résolus de vivre aussi retirée que je le pourrois, jusqu'à ce que j'apprisse de vos nouvelles. Cependant je fis savoir mon arrivée à M. Kendrick, mon maître d'hôtel; mais je n'eus garde de lui rien dire de mon état.

J'envoyai aussitôt un exprès à Londres pour s'informer de vous; mais, comme vous ne m'aviez point dit le nom de votre oncle en me

faisant votre histoire, tous ces soins furent inutiles. Cela me mit presque au désespoir, & me jetta dans une mélancolie qui ne fit qu'augmenter avec ma grossesse. Enfin je pris le parti d'aller me cacher dans le pays de Galles, chez une parente de Susanne, où j'accouchai heureusement d'un garçon qui est le vrai portrait de son père, & qui a été ma plus grande consolation dans mon malheur. Quand je fus relevée de mes couches, je le pris avec moi, & je revins à la maison, où ma fidelle Susanne le fit passer pour l'enfant d'une de ses parentes, qu'elle s'étoit chargée de mettre en nourrice. Elle le donna effectivement à une bonne paysanne qui demeure à six milles d'ici, sans lui dire à qui il appartenoit; &, depuis, elle l'a été chercher presque toutes les semaines, afin que je le visse, & que sa vue me consolât un peu de la dure absence de son père. Aujourd'hui même elle avoit résolu d'y aller, mais le désordre qui vient d'arriver, l'en a empêchée.

Mon maître d'hôtel voyant que j'avois pris le parti de vivre fort retirée, s'étoit aventuré à me parler d'amour; & s'apperçut bientôt que je dédaignois sa passion; il en vint jusqu'à me dire que si je ne voulois pas l'épouser, il trouveroit le moyen de me dépouiller insensiblement de mes biens, & de me réduire à la men-

dicité. Quoiqu'il m'eût été facile de le mettre hors d'état de me nuire de ce côté-là, je craignois si fort l'embarras, que je lui donnai quelque espérance : ce qui ne fit que le rendre plus insolent, jusques-là qu'il est venu à cet excès de brutalité dont vous avez été vous-même le témoin, & dont vous m'avez délivrée si à propos.

Je compris bien, par ce récit que ma femme venoit de me faire, que l'enfant que j'avois sauvé d'une manière si merveilleuse, étoit vraiment le nôtre. Quand je lui eus conté tout ce qui m'étoit arrivé à cette occasion, elle témoigna tout-à-la-fois tant de crainte, de terreur, de tendresse & de joie, que je crus qu'elle en perdroit la connoissance. Cette histoire peut servir à nous convaincre qu'il y a une providence qui dirige à notre avantage toutes nos actions, lorsqu'elles tendent à la vertu.

M. Kendrick, le maître d'hôtel de ma femme, qui avoit attenté à son honneur, apprit bientôt notre heureuse rencontre ; & ses blessures se guérissant tous les jours, il nous fit prier de l'aller voir. Nous y fûmes ; & il nous demanda pardon de son insolence en des termes si pressans, & qui marquoient un repentir si sincère, que nous ne pûmes le lui refuser. Il se fit apporter tous les livres de compte, & tous

les papiers qui regardoient les biens de mon épouse, qu'il avoit en main, & il nous les remit.

Le même jour le capitaine Morrice arriva de France, où il étoit allé par l'ordre de ma femme, comme la seule ressource qui lui restoit pour apprendre de mes nouvelles. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'il parla à M. de Saint-Olon, qui l'instruisit de mon voyage en Italie, après que j'eus poursuivi inutilement le vaiseau corsaire qui avoit enlevé mon épouse. Je le récompensai largement de son zèle, & je remarquai en lui tant de probité & de franchise, que je l'aimai toujours depuis ce moment-là.

Toutes ces affaires ne me firent point oublier don Ferdinand; sa maladie me touchoit sensiblement, & je résolus de l'aller voir avec ma femme, qui étoit d'ailleurs si impatiente d'embrasser notre petit garçon, qu'elle ne voulut pas me laisser seulement le tems de finir avec M. Kendrick. En chemin, nous rencontrâmes un de mes parens, fils de mon barbare d'oncle qui m'avoit vendu. Malgré tout ce que j'avois souffert par son injustice, je ne laissai pas de recevoir mon cousin avec toute l'affection possible; car, outre que nous étions de même âge, & assez ressemblans, soit du côté du corps, soit

du côté de l'efprit, nous avions été élevés enfemble jufqu'à la mort de mon père : ce qui avoit fait naître entre nous une amitié très-forte. Je ne l'avois point vu en paffant à Londres, parce qu'il étoit alors à la campagne. Il m'apportoit un paquet qui venoit d'Italie, & dans lequel je trouvai une lettre que don Jacques m'écrivoit de Saint-Salvador. Impatient de favoir ce qu'elle contenoit, je l'ouvris auffitôt, & j'y lus ce qui fuit :

« Monfieur,

» J'efpère que la diftance des lieux n'aura
» point apporté de changement à votre amitié.
» La mienne a plutôt augmenté que diminué, fi
» tant eft qu'elle fût fufceptible d'augmenta-
» tion. Je fuis accablé de chagrin ; ma fille,
» qui faifoit toute ma confolation, eft, je penfe,
» perdue pour toujours. Le jour même que
» vous nous quittâtes, elle difparut, fans que
» nous ayons jamais pu depuis en apprendre
» aucune nouvelle. Nous avons quelque raifon
» de foupçonner que les parens de la perfonne
» qui périt par votre épée, en vous attaquant
» lâchement peu de jours avant votre départ,
» l'ont enlevée, & peut-être tuée fecrètement,
» pour fe venger fur nous de cet accident dont
» nous ne fommes pourtant en aucune manière

» la cause. En voilà plus qu'il n'en falloit pour
» me rendre ce séjour odieux & insupportable.
» Je vais chercher du repos, si j'en puis trou-
» ver, dans quelque autre partie du monde;
» & comptant toujours sur votre chère amitié,
» j'espère avoir l'honneur dans peu de vous
» embrasser en Angleterre, car je me dispose
» à quitter Saint-Salvador au plutôt. J'ai reçu
» votre obligeante lettre, & les bales de mar-
» chandises que vous m'avez envoyées, le tout
» bien conditionné. Mais il y a dans votre
» lettre quelque chose de mystérieux pour
» moi; du moins je ne comprends rien à ce
» paragraphe : *Soyez assuré que tout ce que vous*
» *m'avez donné en charge, &c.* Je ne vous ai rien
» envoyé que quelques petits présens, que je
» me flatte que vous aurez bien voulu garder;
» &, si je les ai fait mettre à bord de votre
» vaisseau sans vous en rien dire, c'est que je
» savois bien que je ne pourrois jamais vous
» engager à les accepter autrement, comme
» venant de celui qui se fera toujours une
» gloire de se dire,

» Votre sincère ami & serviteur,

» JACQUES DE RAMIREZ.

» *P. S.* Ma femme, qui est inconsolable,
» vous fait ses baise-mains; &, la seule chose

» qui lui fasse quelque plaisir, c'est l'espérance
» de vous voir, & de vous dire de bouche à
» quel point la perte de sa fille l'afflige. Souffrez
» que nous vous ayons une nouvelle obligation:
» ayez la bonté de dire aux gens de notre
» pays qui fréquentent votre bourse, où nous
» pourrons vous trouver, afin que nous ne
» soyons point embarrassés à vous chercher,
» quand nous serons arrivés à Londres».

Je fus extrémement touché du malheur de mon ami; sur-tout croyant que j'en étois, en quelque manière, la cause, quoique fort innocente. J'avois déja conté à ma femme tout ce qui m'étoit arrivé à Saint-Salvador; de sorte qu'elle prit aussi beaucoup de part à l'affliction de don Ramirez, d'autant plus qu'elle s'étoit vue à la veille d'un pareil désastre par rapport à son propre enfant. Après avoir donné quelque tems à ces tristes réfléxions, j'ouvris une autre lettre qui venoit de don Antonio, & qui étoit conçue en ces termes.

Mon cher ami,

» Nous avons reçu votre lettre avec un plaisir inexprimable; mais comme je suis Italien, je n'ai pu voir sans jalousie la joie que
» ma femme a fait paroître en la lisant. C'est
» bien pis à présent qu'elle déclare qu'elle

» veut aller en Angleterre, exprès pour vous
» reprocher le peu de ſoin que vous avez pris
» de la commiſſion qu'elle vous avoit donnée.
» Et ce qu'il y a de plus enrageant encore,
» c'eſt qu'elle a deſſein de vous écrire elle-
» même ſes ſentimens. Mais qu'elle diſe tout
» ce qu'elle voudra, j'ai réſolu de vous eſtimer
» juſqu'à la fin, comme le ſeul ami qui me ſoit
» vraiment cher.

ANTONIO DE ALVAREZ.

L'autre lettre, qui étoit celle d'Iſabelle, contenoit ce qui ſuit.

Monſieur,

» Je veux attendre à vous faire des reproches
» que j'aie le plaiſir de vous voir, ce qui j'eſ-
» père ſera dans peu. Je ne vous chargeai d'au-
» cune commiſſion dans les papiers que vous
» avez perdus, excepté celle de réparer l'in-
» jure que vous avez faite à notre ſexe en l'ac-
» cuſant d'inconſtance à l'occaſion du mariage
» inopiné de don Pédro avec dona Félicia,
» après la violente paſſion qu'elle a eue pour
» don Ferdinand. Vous aviez, ce ſemble,
» quelque eſpèce de raiſon; mais vous chan-
» gerez bien de langage quand je vous aurai
» expliqué tout ce myſtère. Je ne me fus pas

» plutôt apperçue que dona Félicia aimoit » ſans être aimée, que je la plaignis de tout » mon cœur, connoiſſant par moi-même toutes » les peines de l'amour ; ce qui fit que j'accu- » ſai plus d'une fois don Ferdinand de dureté, » de ne pas ſe rendre aux charmes de cette » belle. Je lui en dis tant qu'à la fin il me » pria de marquer un jour & une heure où » nous nous recontrerions dans mon cabinet, » dona Félicia, lui, & moi, ſans autres té- » moins ; & que là il nous expliqueroit ſes » vrais ſentimens. Je fis ce qu'il ſouhaitoit, » & quand nous eûmes fermé la porte ſur nous » pour n'être entendus de perſonne, il prit la » parole, & s'adreſſant à moi il me dit : Ma- » dame, ne me taxez plus de dureté envers » dona Félicia, car ſi je n'avois pas un cœur » extrêmement ſenſible, jamais je ne ſerois » venu ici, & pour vous avouer tout d'un tems » ma foibleſſe, vous ſaurez que je ſuis fille. » Là-deſſus elle découvrit ſon ſein, & ne nous » laiſſa plus de lieu de douter qu'elle ne dît » vrai. Cela nous ſurprit ſi fort toutes les deux, » que nous n'eûmes pas la force de parler ; & » elle continua ainſi. Je vous conjure, mes » dames, de ne point ouvrir la bouche de ceci » à mon capitaine ; car je vous déclare que » le moment qui m'apprendra qu'il eſt inſtruit

» de

» de ma foiblesse, sera le dernier de ma vie.
» Cependant, monsieur, je ne saurois m'empêcher de vous en donner avis, par compassion pour elle; & je crois que vous avez trop d'humanité & de générosité pour vouloir être la cause de la mort d'une personne qui n'aime que vous, surtout puisque vous avez perdu toute espérance de revoir jamais votre maîtresse. Tout ce que je puis vous dire là-dessus, c'est que rien au monde ne sauroit égaler la joie que j'aurois de voir en arrivant en Angleterre don Ferdinand devenu la femme de monsieur Boyle, qui aura toujours l'amitié de,

ISABELLE DE ALVAREZ.

Les paroles me manquent pour exprimer l'étonnement où me jetta la lecture de cette lettre. J'en fus si troublé, que je pris le parti de retourner à la maison, pour me remettre de l'agitation de mon esprit, & pour considérer plus tranquillement ce qu'il étoit à propos de faire dans cette rencontre. Certaines circonstances que je me rappellai alors, me firent comprendre que j'avois été bien aveugle de ne pas m'appercevoir plutôt du sexe, & de l'inclination de don Ferdinand. Son état me toucha jusqu'au fond du cœur, & je n'eus pas la

force de m'en expliquer à ma femme & à mon cousin. Quelquefois il me sembloit que tout cela n'étoit qu'un songe; mais à la fin je me fis un plaisir de penser qu'il étoit en mon pouvoir de rendre à don Jacques sa chère fille qu'il croyoit perdue depuis si long-tems. Ma femme fut presque aussi frappée que moi de cette découverte; & mon cousin pouvoit à peine m'en croire. Je compris bientôt par ce qu'il me dit, que cette pauvre demoiselle ne vouloit pas que le paquet qu'il venoit de me remettre, tombât entre mes mains; ce qui me convainquit qu'elle craignoit que je ne découvrisse la vérité.

Le lendemain nous fûmes la voir. Nous la trouvâmes habillée, & dans la posture d'une personne qui veut écrire, mais extrêmement foible. Je lui présentai ma femme & mon cousin: elle les salua fort poliment, & me témoigna prendre beaucoup de part à mon bonheur, ajoûtant qu'elle étoit très-fâchée que son indisposition ne lui permît pas de nous tenir compagnie pour mêler sa joie avec la nôtre. Elle étoit si abattue, qu'à peine pouvoit-elle parler. Elle ne savoit point que mon cousin m'eût apporté le paquet qu'elle attendoit d'Italie; mais après que j'eus demeuré quelque tems seul avec elle, je lui remis la lettre de son père,

qu'elle n'eut pas plutôt lue, qu'elle tomba à la renverse évanouïe. Le bruit que nous fîmes, elle en tombant, & moi en voulant la secourir, amena plusieurs personnes dans la chambre, & entre autres, l'hôtesse qui en étoit devenue éperduement amoureuse, s'imaginant que ce fût un homme. Elle courut à elle, faisant des lamentations si comiques, que si c'eût été dans toute autre occasion, nous en aurions ri de bon cœur. Elle se mit d'abord à déboutonner ses habits pour lui donner de l'air; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit, par son sein, combien elle s'étoit trompée dans l'objet de sa passion? Elle courut en bas comme une folle, nous laissant le soin de secourir la pauvre fille. Quand nous l'eûmes fait revenir, elle s'apperçut bientôt que nous avions découvert son déguisement; & la douleur & la honte qu'elle en eut tout à la fois, manquèrent de la faire retomber en défaillance. Nous eûmes toutes les peines du monde à l'en empêcher, & à la fin elle se remit un peu, quand elle comprit par mes discours que je savois déjà auparavant toute son histoire.

Après avoir gardé assez long-tems le silence, elle me dit: je ne voulois vous instruire de ma foiblesse, qu'après ma mort; mais puisqu'elle vous est connue, je vous conjure d'a-

voir quelque égard pour ma mémoire, & je mourrai contente. Je la priai de ne point parler de mourir, mais de vivre pour redonner la joie à ses parens affligés. C'est trop tard, me repliqua-t-elle, j'ai appellé la mort à mon secours, & la voici qui vient terminer mes peines. En disant cela, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, un tremblement saisit tous ses membres; & il lui resta à peine assez de force pour nous dire qu'elle avoit pris une bonne dose de poison qu'elle avoit acheté d'un apothicaire du village, & qu'elle alloit m'écrire, justement comme nous étions entrés dans sa chambre, pour me faire l'aveu de sa foiblesse, & me prier de la faire enterrer secrétement, & de ne point divulguer son histoire. Elle n'eut pas plutôt achevé de prononcer ces mots, qu'elle perdit la parole, & presque en même tems la vie, du moins à en juger par toutes les apparences. Ma femme n'étoit pas présente lorsque cela arriva, elle étoit demeurée en bas auprès de notre enfant, ne pouvant se lasser de le tenir entre ses bras, & de lui faire des caresses; mais elle vint un moment après, & ne fut pas peu surprise d'un accident si tragique. Pour mon cousin, il paroissoit encore plus affligé que nous, car la compassion avoit bientôt fait place dans son cœur à l'amour.

Cependant le bruit de la mort de cette aimable personne s'étant répandu sur le champ dans le village, l'apothicaire qui lui avoit vendu la drogue, vint s'informer du fait. Il entra dans la chambre tout essoufflé, & me dit: monsieur, que l'état où vous voyez ce gentilhomme ne vous afflige point, car il n'est pas mort, il a seulement pris une potion dormitive: j'ai bien soupçonné une partie de son dessein quand il m'a demandé du poison, le prix extraordinaire qu'il m'en a payé suffisoit pour me faire ouvrir les yeux; ainsi je lui ai donné une chose pour l'autre.

Cette nouvelle nous réjouït tous, sur-tout mon cousin qui en fut si extasié, qu'il ne se possédoit plus. Et quand je vis avec quelle impatience il observoit cette aimable fille, attendant son retour à la vie, si je puis l'appeller ainsi; cela ne fit que me confirmer dans la pensée, qu'un seul regard suffit quelquefois pour allumer dans le cœur un amour éternel. Cependant l'apothicaire lui fit avaler force cordiaux pour la faire revenir de cette espèce de léthargie; & à la fin elle ouvrit les yeux, & se mit à regarder fixement tout autour d'elle, comme si elle fût revenue de l'autre monde. Nous lui apprîmes aussi-tôt la supercherie de l'apothicaire, elle en fut dans la dernière con-

fusion, & nous donna à entendre que c'étoit malgré elle qu'on lui rendoit la vie, & qu'une autre fois elle prendroit mieux ses mesures.

Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour la tranquilliser; & à la fin, ma femme voyant que nous ne gagnions rien sur son esprit, lui dit que si elle vouloit mourir, ce n'étoit que parce qu'elle ne pouvoit pas nous voir heureux. Ce reproche la réveilla comme d'une léthargie: eh bien! dit-elle, je veux vivre, quand ce ne seroit que pour vous convaincre que je vois avec plaisir mon capitaine (car elle m'appelloit toujours ainsi) au comble de ses vœux. Nous demeurâmes encore un moment auprès d'elle pour l'affermir dans ces bons sentimens; après quoi nous descendîmes, ma femme & moi, pour voir notre enfant pour lequel je m'étois si fort intéressé sans le connoître, par un secret instinct de la nature. Quand nous eûmes payé ce que nous devions dans l'hôtellerie, nous fîmes monter en carosse avec nous dona Bianca, que je n'appellerai plus don Ferdinand, & nous arrivâmes le soir à Bristol, où nous prîmes possession de la maison que le capitaine Kendrick avoit occupée jusqu'alors, & qui appartenoit à ma femme. Nous y demeurâmes quelque tems, autant pour rétablir dona Bianca de son indisposition, que pour régler nos affaires.

Cependant mon coufin gagna bientôt par fon affiduité l'eftime de cette charmante perfonne; mais elle lui déclara naturellement qu'il ne devoit rien efpérer de plus, parce qu'il lui étoit déformais impoffible d'aimer. Néanmoins, à force d'importunités, nous l'engageâmes à la fin à l'accepter pour fon époux; & l'eftime qu'elle avoit conçue pour lui fe changea bientôt en un amour des plus tendres. Après leurs noces, nous allâmes tous enfemble à Londres, pour mettre ordre à quelques affaires que j'avois-là, & pour y recevoir les amis que j'attendois d'Italie, & de Saint-Salvador.

Un matin, comme nous étions en route, nous entendîmes à l'entrée d'un bois, des gémiffemens affreux qui nous allarmèrent. Mais comme nous avions avec nous trop de gens armés pour craindre la moindre chofe, nous defcendîmes de caroffe, & nous nous en fûmes droit au lieu d'où partoit le bruit. Nous trouvâmes une femme noyée dans fon fang, & percée de plufieurs coups d'épée. En l'examinant de plus près, jugez de ma furprife, je vis que c'étoit la femme du maître chez qui j'avois fait mon apprentiffage, & qui étoit mort de chagrin de ce qu'elle l'avoit abandonné, en emportant la meilleure partie de fon bien. Quelque mépris que j'euffe pour elle, je ne

pus m'empêcher d'avoir compassion de son état, & je la fis porter dans notre carosse. Dona Bianca délassa son corps de juppe, & banda ses plaies du mieux qu'elle put, en attendant qu'un chirurgien que j'avois d'abord envoyé chercher à l'endroit le plus proche, vînt. Elle me reconnut aussi-tôt, & elle me dit; assurément, monsieur, le ciel vous a conduit ici pour être le témoin de mon repentir, puisque vous l'avez été de mon crime. Le tort que j'ai fait à mon mari m'a poursuivi jusqu'au tombeau. Après que je lui eus emporté tout ce que je pus, je m'enfuis en Irlande, je changeai de nom, & & je me fis passer dans le monde pour un riche parti. J'eus beaucoup d'adorateurs; mais le ciel pour me punir, voulut que je misse mon affection dans une personne qui ne me recherchoit que pour mon argent: & quoique je susse qu'elle n'avoit que très-peu de bien, l'amour l'emporta sur la raison, & je l'épousai. Comme mon nouvel époux étoit fort débauché, il a bientôt eu dépensé tout ce que nous avions; & s'étant ensuite endetté par dessus les oreilles, nous avons été obligés de nous sauver dans ce pays; mais n'y trouvant point de ressource pour vivre honnêtement, il s'est fait voleur de grand chemin, & a même déjà commis plusieurs vols. Pour moi je logeois dans un village voisin, où il ne

venoit point de peur d'être découvert, mais nous nous rencontrions ordinairement dans ce bois, & là il me donnoit l'argent dont j'avois besoin. Ce matin il est venu, selon sa coutume, & m'a tenu ce discours. Quand je vous épousai, je n'avois aucune inclination pour vous, mais à présent je vous abhorre, ainsi je veux me défaire de vous aujourd'hui. Mais outre la haine que je vous porte, j'ai une autre raison pour cela: je puis épouser une vieille femme, fort riche; & de peur qu'elle ne vienne à savoir que je suis marié avec vous, & que cela ne me fasse perdre ma fortune, il faut que je vous envoye dans l'autre monde. En disant cela, il m'a donné de son épée dans le corps, & m'a mise dans l'état où vous me voyez; après quoi il s'est enfoncé dans le bois, sans que j'aie jamais eu la force de lui dire une seule parole, tant j'étois saisie d'étonnement & de frayeur.

Quand cette pauvre malheureuse eut fini son récit, je lui dis que j'espérois qu'elle avoit reçu toute la punition que le ciel vouloit lui infliger. Je l'espère aussi, me repartit-elle, de la bonté de Dieu, & de la sincérité de ma repentance; & c'est avec plaisir que je quitte ce monde, & que je sens ma mort approcher. Dans ce moment, nous nous apperçûmes qu'elle alloit expirer; & avant que le chirurgien fut

venu, elle rendit le dernier ſoupir, en implorant le pardon de ſes péchés. Je la fis auſſi-tôt porter au village voiſin, dans la maiſon où elle logeoit, & je donnai quelque argent pour la faire enterrer. On courut après ſon mari, mais on ne put jamais l'attraper. J'appris peu de tems après qu'il avoit été arrêté pour vol ſur les grands chemins, & exécuté à Worceſter où il avoit avoué le meurtre de ſa femme. C'eſt ainſi que la vengeance divine, quoique lente à punir, atteint toujours les ſcélérats.

Nous continuâmes notre route, & nous nous rendîmes heureuſement à Londres; don Antonio, & ſon épouſe y arrivèrent les prémiers en ſimples bourgeois, pour n'être pas connus, ne ſe ſouciant point d'y paroître avec un équipage convenable à leur qualité. Et peu de jours après, don Jacques, & ſa femme vinrent dans un vaiſſeau qui leur appartenoit, de conſerve avec l'Iſabelle que mon lieutenant commandoit, & qui avoit été obligé de relâcher à Lisbonne, parce qu'il faiſoit eau.

Cependant je priai dona Bianca de reprendre ſes habits d'homme, ayant deſſein de ſurprendre agréablement ſes parens. Je louai des logemens pour eux, en attendant qu'ils puſſent trouver une maiſon commode dans la ville, où ils avoient réſolu de demeurer. Je les reçus d'abord chez moi, & après les complimens

ordinaires en pareil cas, ils ne purent s'empêcher de verser des larmes en pensant à leur chère fille, qu'ils avoient perdue le jour même que je les quittai à Saint-Salvador. Je leur témoignai prendre beaucoup de part à leur affliction, mais je les conjurai d'espérer encore, n'étant pas impossible qu'ils n'eussent à la fin des nouvelles de cette aimable personne. Ils branlèrent la tête, en me disant qu'il y avoit longtems, qu'ils ne s'en flattoient plus, & que toute leur espérance étoit que le tems apporteroit quelque soulagement à leur douleur.

Je leur appris, comme par manière d'entretien que j'avois un parent qui ressembloit comme deux gouttes d'eau à leur charmante fille, du moins autant que je pouvois m'en rappeller les traits. Ils me témoignèrent une grande envie de le voir. Je leur dis que je l'avois à dessein invité à souper avec un autre de mes parens. J'avois averti auparavant dona Bianca de se peindre le visage, & de ne parler qu'Anglois pour mieux se déguiser. En attendant, nous nous contâmes réciproquement ce qui nous étoit arrivé de plus remarquable depuis mon départ de Saint-Salvador. Je leur dis entre autres choses, que je n'avois jamais vu, avant que de quitter l'Angleterre, le parent qui ressembloit si fort à leur fille, ce qui étoit vrai; desorte que j'avois été extrêmement

frappé de cette reſſemblance, quand je le vis pour la première fois à mon retour.

Comme l'heure du ſoupé approchoit, dona Bianca, & mon couſin entrèrent dans la chambre où nous étions. Je les préſentai à don Jacques & à ſa femme qui les saluèrent comme des gens qu'ils ne connoiſſoient point. Mais quand ils eurent un peu enviſagé dona Bianca, & qu'ils l'entendirent parler, les larmes leur coulèrent des yeux, ſurpris de la grande reſſemblance qu'il y avoit, diſoient-ils, entre ce gentilhomme & leur fille, ſoit pour les traits, ſoit même pour le ton de la voix. Elle tint bon auſſi long-tems qu'elle put, parlant toujours anglois; mais à la fin la vue de ſon père & de ſa mère qu'elle aimoit tendrement, & leurs larmes l'émurent ſi fort qu'elle fut obligée de ſe retirer, diſant qu'elle alloit revenir : mon couſin ſortit auſſi un moment après. Pendant leur abſence, les bonnes gens ne firent que ſoupirer & que pleurer ; mais comme je ſavois bien que leur affliction ne ſeroit pas de durée, je ne me mis pas ſeulement en peine de leur rien dire pour les conſoler.

Quand dona Bianca eut repris les habits qui convenoient à ſon ſexe, un valet vint me dire qu'il y avoit à la porte un gentilhomme qui demandoit à me parler. Je ſortis, & étant rentré un moment après, je dis que nous al-

lions avoir augmentation de compagnie, & qu'un autre de mes parens & son épouse venoient souper avec nous. Là-dessus mon cousin entra, menant dona Bianca par la main, & aussi-tôt ils furent tous deux se jetter aux pieds de don Jacques & de sa femme. A la vue de leur fille, la mère s'évanouït, & le père fut dans une si grande surprise, qu'il n'eut pas la force de parler, mais il témoigna assez sa joie par ses pleurs, ses baisers, & ses embrassemens. Pour sa femme, quand elle fut revenue de son évanouïssement, elle se jetta au cou de sa fille avec de si grands transports de tendresse, que je crus presque qu'elle l'étoufferoit à force de l'embrasser.

Leur joie fut si grande de part & d'autre, qu'ils ne purent de quelque tems lier de conversation tranquille. A la fin dona Bianca fit son histoire: elle dit que dès le moment qu'elle m'eut vu à Saint-Salvador, l'amour s'étoit emparé de son cœur; mais que sachant ce qu'elle devoit à son sèxe, elle avoit résolu de ne m'en jamais rien faire connoître qu'elle ne fût assurée de quelque retour. Cependant sa passion croissant chaque jour, & apprenant que je devois bientôt partir, elle s'étoit pourvue secrétement d'un habit d'homme, & de tout ce dont elle pouvoit avoir besoin d'ailleurs; & après s'être déguisée du mieux qu'elle avoit

pu, & avoir contrefait la lettre qu'elle me remit comme de la part de ſon père, elle avoit trouvé le moyen de venir ſur mon bord, dans le bateau même qui m'apportoit les préſens de don Jacques. Tout répondit à mes vœux, ajouta-t-elle, excepté que je m'apperçus bientôt que le capitaine n'avoit point de cœur à donner. Il eſt inutile de vous dire combien de ſoupirs, de larmes, & d'amertumes cette découverte m'a coûtés; cela eſt maintenant enſéveli dans l'oubli. Enſuite elle demanda pardon à ſon père & à ſa mère d'avoir été capable d'une ſi grande folie; ils avoient trop de joie de l'avoir retrouvée, pour ne pas oublier tout le paſſé, & ils firent paroître beaucoup de ſatisfaction de ſon mariage, & de ce qu'ils pouvoient m'appeller déſormais leur parent. Depuis ce jour-là, nous avons vêcu dans tout le contentement poſſible, béniſſant le ciel des graces qu'il nous a faites. Et à préſent que me voilà arrivé à la fin de mes aventures, je prends congé de mes lecteurs, en les faiſant ſouvenir de ce que dit un de nos poëtes, qu'un amant vertueux ne doit jamais déſeſpérer de rien, parce que l'amour prend un ſoin particulier des cœurs généreux & fidèles.

⁂

VOYAGE,

NAUFRAGE

ET

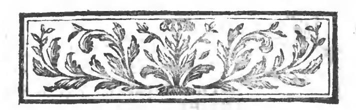
CONSERVATION MIRACULEUSE

DE

RICHARD CASTELMAN:

Où l'on trouve une Description de la Pensylvanie & de Philadelphie sa capitale.

VOYAGE



VOYAGE
DE
RICHARD CASTELMAN.

LES dangers de la mer ſont certainement plus grands que ceux de la terre ; & lors même que le tems eſt beau, l'on peut dire qu'il n'y a qu'un très-petit intervalle entre ce monde & l'autre. Un philoſophe Grec avoit, à mon avis, bien raiſon, quand invité par un ami d'aller à la chaſſe dans une île voiſine de l'Helleſpont, il répondit, que s'il faiſoit jamais une pareille folie, il ne lui reſteroit d'autre vœu à former, que celui de pouvoir retourner ſain & ſauf dans ſa maiſon ; parce que ceux qui ſe fient à la mer s'expoſent aux caprices d'une maîtreſſe inconſtante.

Je m'embarquai à Briſtol, au mois d'avril 1709, dans un vaiſſeau commandé par le capitaine Cox, & chargé pour Charles-town

dans la Caroline : J'étois en compagnie de M. Jones & de sa famille ; il alloit aux Bermudes ; &, de plus, il étoit intéressé avec moi dans le commerce. Nous fîmes notre voyage assez heureusement, & nous arrivâmes à Charles-town précisément dans le tems que le capitaine Moor, qui en étoit gouverneur, venoit de faire une descente dans une plantation des Espagnols de Saint-Augustin, qui est au midi de la Caroline, d'où il avoit apporté un riche butin. La conduite de ce capitaine fut blâmée par des personnes de sa colonie, parce que les Espagnols ne savoient rien de la rupture entre l'Angleterre & l'Espagne ; mais tout est permis entre ennemis.

Quelque tems après, les Espagnols voulant avoir leur revanche sur les Anglois, équippèrent cinq vaisseaux de guerre, & plusieurs bâtimens de transport. Ils débarquèrent huit cens hommes dans la Baye de Charles-town, & envoyèrent deux trompettes au chevalier Nathanaël Johnson, qui avoit succédé au capitaine Moor dans le gouvernement de cette place, pour le sommer de se rendre ; mais il leur fit répondre qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Les trompettes rapportèrent à l'Amiral Espagnol cette résolution du gouverneur,

& l'informèrent outre cela que la ville étoit trop bien pourvue pour pouvoir être aisément prise. Ainsi, après y avoir bien pensé, il fit rembarquer son monde, & se retira.

Cependant, l'entreprise des Espagnols jetta l'allarme dans tout le pays, & obligea les habitans à fortifier Charles-town, qui peut se moquer à présent des tentatives des étrangers, & des naturels qui y faisoient auparavant des courses continuelles.

Charles-town, ou la ville de Charles capitale de la Caroline, est située dans une langue de terre que forment deux rivières, appellées Ashley & Cooper, du nom des premières plantations, & fort poissonneuses. Il n'y avoit, lorsque j'y étois, qu'une assez mauvaise église de bois; mais avant que j'en partisse, on avoit pris des souscriptions pour en bâtir une belle de pierre. On compte dans la ville plus de mille maisons proprement bâties, qui ont la plupart des jardins: on y trouve abondamment tout ce qui est nécessaire pour la vie. Elle est à 32 degrés 40 minutes de latitude. Le commerce qu'on y fait est plus considérable, à proportion de sa grandeur, que celui d'aucune autre plantation Angloise qu'il y ait sur le continent de l'Amérique; parce que c'est la plus méridionale de toutes. J'appris même que ses habitans tra-

ſiquent trois cens lieues avant dans le pays ; ce que facilite beaucoup un grand nombre de rivières navigables qui deſcendent des montagnes. L'air y eſt fort ſain ; & quoique la plupart des Européens qui y arrivent, ſoient attaqués de la maladie du pays cauſée par le changement de climat & d'alimens, j'en fus quitte pour une enflure qui me vint au bras, & qui ſembla vouloir ſe terminer en une mortification au doigt du milieu : mais je guéris heureuſement par les ſoins & les avis de madame Rhett, le ſeul bon chirurgien qu'il y ait dans la ville. Ce n'eſt pas par là ſeulement que cette dame ſe diſtingue ; & ſi je voulois raconter ſes autres bonnes qualités, cela groſſiroit trop ma petite relation : je me contenterai de dire qu'on peut trouver en elle une autre madame Dacier.

Je demeurai à Charles-town, plus de huit mois, & j'y fus très-bien régalé pas ſes honnêtes habitans ; car j'avoue que je voyageois autant pour le plaiſir que pour le profit, quoique cette inclination m'ait aujourd'hui entièrement quitté. M. Jones, intéreſſé avec moi dans le commerce, fut obligé de partir pour les Bermudes, parce qu'il étoit ſecrétaire & prévôt-maréchal de ces îles. Je le ſuivis de près avec ſa famille. La ſeule choſe remarquable qui

nous arriva dans notre voyage, ce fut que nous vîmes pendant plusieurs jours un grand goulu de mer qui suivoit notre vaisseau. Le patron me dit à cette occasion qu'il étoit sûr que quelqu'un mourroit bientôt à bord. Je me mis à rire de sa superstition, & je tâchai de l'en désabuser; mais il n'y eut pas moyen. Quand ce poisson parut pour la première fois, tout le monde se portoit bien; mais en trois jours de tems, une femme d'entre les passagers mourut d'une fièvre, & vérifia la prédiction de notre homme. Nous la livrâmes aux vagues, & vraisemblablement elle eut pour sépulture les entrailles du goulu, car il prit congé de nous le même jour. Notre patron m'assura qu'il avoit fait la même observation pendant plusieurs années, & qu'il ne s'y étoit jamais trompé. Il n'est point impossible que ce poisson ait un instinct pareil à celui du vautour qui est assez connu.

Arrivé à Saint-George, capitale des Bermudes, je me trouvai aussi-bien du climat & des habitans que j'avois fait à la Caroline. Cette ville est située au fond d'une baye du même nom, & a de bonnes fortifications. On y compte environ deux cens maisons, outre l'église qui est un peu plus belle que celle de Charles-town. Celui qui desservoit alors cette

églife, étoit M. Holland, homme de beaucoup de mérite. Il me remit, à mon départ, un pied de gazelle monté en or, pour fervir de fouloir de pipe à tabac, que je devois donner à l'evêque de Bangor fon patron; mais malheureufement cela fut perdu avec tous mes effets, dans le naufrage que j'effuyai en revenant en Angleterre.

On jouït dans les Bermudes d'un printems perpétuel; les vieilles feuilles n'y tombent point des arbres, fans être remplacées par de nouvelles, & l'on y voit en même tems des fruits d'une même efpèce en bourgeons, en fleurs, & en maturité. L'air y eft en général tempéré & ferein; feulement les éclairs & les tonnerres y font affez fréquens, & d'une très-grande violence. On m'y montra plufieurs rochers, qu'on me dit avoir été fendus par la foudre.

Un honnête homme qui avoit côtoyé toutes ces îles, m'affura que leur nombre fe montoit à 378, mais que plus de trois cens ne méritoient que le nom de rochers, & que la plupart de celles qui font habitées n'ont guère au delà d'une demi-douzaine de maifons. Le terroir de ces dernières eft de la même nature, c'eft-à-dire, fort fertile. Il y a des gens qui croyent que toutes ces îles étoient autrefois

jointes, & n'en faifoient qu'une, mais que la mer les a ainfi féparées avec le tems : ce qui le leur perfuade, c'eft que les vagues emportent tous les jours quelque chofe des plus petites. Néanmoins tout cela n'eft que pure conjecture.

Je fuis fâché d'être obligé de dire, que les anciens habitans gagnoient beaucoup par leurs pirateries, & que même quelques-uns de ceux qui poffédoient les meilleures plantations dans le tems que j'y étois, n'avoient guère été d'abord autre chofe que des écumeurs de mer. La feue reine Anne en ayant été informée, fit partir un gentilhomme, nommé M. Larkins, avec ordre de faire des informations contre tous ceux qui exerçoient la piraterie, & de les punir felon les loix dans toute l'étendue de fa domination en Amérique. J'étois aux Bermudes lorfqu'il y arriva; il notifia fa commiffion aux principaux habitans, dont il fut fort mal reçu. Cependant il ne laiffa pas de fuivre fes ordres, & d'expédier des décrets pour arrêter les perfonnes foupçonnées. M. Jones en qualité de prévôt-maréchal fut obligé de mettre ces décrets à exécution; mais il trouva par tout de la réfiftance, il y en eut qui le maltraitèrent, & il fe vit plus d'une fois en danger de fa vie.

Le gouverneur nommé M. Bennet, représentant la reine d'Angleterre, auroit dû prêter main forte à M. Jones, & à M. Larkins; mais soit qu'il craignît d'offenser les habitans, ou qu'il ne se souciât pas de se donner la peine de prendre de justes informations, il les fit arrêter & mettre en prison. M. Jones trouva le premier le moyen de s'évader, & de passer heureusement en Angleterre, où il porta ses plaintes contre le gouverneur, & obtint par un arrêt du banc du roi toutes les réparations qu'il pouvoit souhaiter. Il fut même renvoyé aux Bermudes, & rétabli dans son poste. Et je sai que ceux qui lui avoient été contraires, en furent fortement réprimandés dans des lettres que le conseil de la reine fit écrire, à ce sujet, aux principaux habitans; mais il y a des gens, qui quand ils ont une fois conçu de la haine contre quelqu'un, n'en reviennent jamais: c'est ce qu'éprouva le pauvre M. Jones; l'animosité de ses opposans, loin de diminuer, ne fit qu'augmenter; & il fut encore une fois obligé de quitter l'île. Il y a actuellement un procès entre lui & le gouveneur, en Angleterre où ils sont allés tous les deux; & je ne doute point que justice ne s'y fasse.

Pour M. Larkins, il fut mis dans un cachot, où l'on ne lui donnoit pas même, dit-

on, la nourriture néceſſaire ; de ſorte qu'il ſeroit mort de faim, s'il n'eût trouvé le moyen de ſe ſauver en habit de femme par le ſecours d'un ami fidèle, choſe fort rare en Amérique parmi les perſonnes d'autorité. Cependant, les mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans ſa priſon avoient tellement alteré ſa ſanté, qu'il mourut en retournant en Angleterre.

Les Bermudes étoient autrefois, comme je l'ai déjà remarqué, l'aſyle commun des pirates ; & la plus grande richeſſe des habitans venoit du trafic qu'ils faiſoient avec eux. C'étoit là que ces écumeurs de mer dépenſoient l'argent qu'ils avoient pillé, & ſe remettoient des fatigues de leurs courſes, l'île étant dans la ſituation qui leur convenoit le mieux pour cela, c'eſt-à-dire, entre le 32 & le 33 degré de latitude, & à 300 lieues du continent ou des autres îles.

Le cèdre eſt ſi commun dans cette île, que les habitans s'en ſervent même pour le chauffage. J'y ai vu des vaiſſeaux de cent tonneaux faits de ce bois ; & la plupart des maiſons en ſont bâties.

Les loix devroient y être les mêmes qu'en Angleterre ; mais la force l'emporte généralement ſur la juſtice dans toutes nos plantations de l'Amérique. Du reſte, ſi l'on peut n'avoir

rien à démêler avec les gens en place, on vit fort agréablement aux Bermudes.

M. Jones, le capitaine Bayley, & moi, avions acheté conjointement un navire d'environ 140 tonneaux; & notre cargaison ne consistoit qu'en tabac, que nous devions prendre à la Virginie, pour partir ensuite de conserve avec la flotte Angloise. Pendant que nous équipions notre vaisseau, M. Jones fut occupé aux affaires de sa charge; desorte qu'il me remit le soin de ce qui le concernoit dans notre association.

Nous partîmes des Bermudes, le 5 d'avril 1710, avec un bon vent frais, qui continua jusqu'à ce que nous eûmes perdu de vue ces îles: mais dans la nuit il s'éleva un vent contraire, nord-nord-est, qui soufflant avec violence, nous jetta au midi des Bermudes; & ce fut un miracle de la providence que notre vaisseau ne se brisa pas contre les rochers. Nous nous en tirâmes avec beaucoup de peine; & nous fûmes obligés d'aller debout au vent pendant trois jours. Malheureusement il se trouva que notre navire n'étoit par des meilleurs voiliers; néanmoins au bout de quatre jours nous fûmes à la hauteur de l'Angleterre, & le vent nous étant devenu favorable nous fîmes assez de diligence. Nous n'avions d'autre divertisse-

ment que celui de prendre des dauphins avec le harpon; mais à mon goût, c'eſt un pauvre manger.

Nous étions en tout quarante & une perſonnes, y compris les paſſagers, dont pluſieurs étoient malades du roulis du vaiſſeau : c'étoit un grand déſagrément pour ceux qui ſe portoient bien, & j'avoue que je me ſouhaitai plus d'une fois à terre par cette ſeule raiſon. Le 12 d'avril, nous fûmes extrêmement allarmés à la vue d'un vaiſſeau qui venoit après nous, & que nous prîmes pour un Armateur Eſpagnol. Nous fîmes auſſi-tôt force de voiles pour l'éviter; ce qui auroit été très-difficile, ſi un moment après, le vent ne ſe fût changé en un vent frais, mais fort, de ſud-ſud-eſt. Nous nous y abandonnâmes, & avant qu'il fût nuit nous eûmes perdu ce vaiſſeau de vue.

Comme nous ſoupions, les fils du capitaine Bayley vint l'avertir que la couleur de l'eau de la mer étoit changée: le père le gronda juſqu'à lui dire qu'il avoit perdu l'eſprit, parce qu'il étoit impoſſible que nous fûſſions près de quelque côte. Quand la mer change de couleur, c'eſt une marque certaine que la terre n'eſt pas éloignée: nous continuâmes donc la même route avec la voile de Miſaine; mais

on ne sauroit exprimer la surprise, & l'épouvante où nous tombâmes, lorsqu'au quart du matin, le capitaine qui étoit sur le pont découvrit la terre contre laquelle nous allions donner en droiture. Aussi-tôt il descendit dans ma cabane, & me dit les larmes aux yeux de me lever. Je compris bien par-là qu'il falloit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire, je sautai du lit, & je courus sur le tillac pour voir ce que c'étoit, le pauvre capitaine n'ayant pas la force de s'expliquer. Je vis d'abord le danger qui nous menaçoit; car je trouvai que nous étions à vue de la Virginie, près des bancs de sable de Ronoke. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les éviter; & comme notre navire, ayant la proue ronde, n'obéïssoit pas bien au gouvernail, nous convînmes généralement qu'il falloit tâcher de gagner la terre, dans l'espérance que la côte seroit saine comme il paroissoit, & que la mer montant nous pourrions, avec l'aide de Dieu, aborder heureusement au rivage. Mais nous n'en eûmes pas le tems; le reflux nous surprit, & nous ramena, malgré tous nos efforts, sur les bancs de sable. Nous nous en tirâmes pourtant en déchargeant le navire, & coupant les mats au niveau du pont. Mais comme nous voulions toujours gagner la côte, nous donnâmes dans le second

banc, à la vérité ſans beaucoup de violence; deſorte que ne pouvant mieux faire, nous jettâmes les ancres, eſpérant de nous dégager à la faveur de la marée lorſqu'elle monteroit. Nous nous trompions fort, car un grand vent s'étant levé tout à coup, nous tira de là & nous porta avec impétuoſité ſur un troiſième banc de ſable où nous demeurâmes attachés, & où les vagues venoient ſe briſer avec tant de violence que nous en étions tout couverts.

Nous avions à bord pluſieurs femmes & enfans, dont les cris perçans me fendoient le cœur. Nous fîmes ſur le champ mettre notre eſquif à à la mer pour voir ſi nous pourrions gagner le rivage de ce côté-là. J'y ſautai des premiers, mais à peine eut-il quitté le flanc du navire, qu'il fut mis en pièces. Tout ce que nous pûmes faire dans cette extrêmité fut de regagner notre bord; encore eûmes-nous beaucoup de peine à en venir à bout, parce que la mer nous entraînoit. J'aurois péri infailliblement, ſi je ne m'étois tenu fortement à l'habit d'un de ceux qui étoient dans l'eau avec moi, & au pied d'un autre; car les vagues m'avoient jetté preſque ſous la quille. Quand je fus monté ſur le pont, je courus prendre mon coffre qui étoit dans ma cabane, & je me mis à ſerrer dans mes poches l'argent que j'y avois, & qui

ſe montoit à cinquante livres ſterling. La ſœur du capitaine qui vit ce que je faiſois, vint à moi, & me réprimanda fortement de ce que je ſongeois à mon argent tandis que nos vies étoient en danger. J'avoue que cette attention ne convenoit guère au déplorable état où nous nous voyions réduits; j'en eus honte, & je ne penſai plus qu'à travailler de concert avec les autres pour nous ſauver. Nous fîmes inutilement tous nos efforts pour dégager le vaiſſeau; ainſi nous perdîmes toute eſpérance d'en conſerver la cargaiſon.

Nous avions à bord deux négres appartenant au capitaine Bayley, qui étoient excellens plongeurs: & comme il étoit impoſſible d'aller contre la houle ſans plonger, tant elle étoit groſſe, ils s'offrirent d'aller attacher au tronc d'un arbre ſur le rivage une corde qui tiendroit au vaiſſeau, & par le moyen de laquelle nous pourrions tous nous ſauver à terre. Heuheuſement pour nous la mer étoit bordée d'arbres à droite & à gauche: je dis au capitaine que cela me paroiſſoit un bon préſage, & qu'avec l'aide de Dieu, je ne doutois point que nous ne gagnaſſions enfin la terre.

Cependant les négres exécutèrent leur projet avec beaucoup de peine, & revinrent au vaiſſeau à l'aide de la corde. M. Bayley, ſa

femme, & son contre-maître furent les premiers qui se jettèrent dans la mer, & qui se rendirent heureusement à terre sur la tuque, (ou couverture de bois qu'on éleve au devant de la dunette pour se mettre à l'abri du soleil & de la pluie) qui se mit en pièces dès qu'ils y furent arrivés. Les cris que faisoient ces pauvres enfans que nous avions à bord, me percèrent le cœur, & me troublèrent plus que la tempête même. Je leur offris de les mettre sur la corde, & de les tirer après moi à terre; mais leur épouvante étoit si grande que je ne pus jamais leur persuader de me laisser faire.

Comme j'allois empoigner la corde pour me sauver, deux matelots s'en saisirent si brusquement qu'ils faillirent à me jetter dans la mer. J'offris encore mon secours à la sœur du capitaine, mais inutilement; elle étoit aussi effrayée que les enfans, & se repaissoit de la vaine espérance que les vagues s'abaisseroient peu-à-peu, & qu'on pourroit gagner le rivage avec moins de danger. Je pris donc congé & d'elle & de tous ceux qui étoient à bord; & les recommandant aussi-bien que moi-même aux soins de la providence, je me jettai dans l'eau, me tenant fortement à la corde, & avec l'assistance de l'un des négres je m'éloignai un peu du navire. Mais les flots me repoussoient avec

tant d'impétuoſité, que je fus pluſieurs fois en danger de lâcher priſe, & d'être jetté en pleine mer, ce qui me ſeroit infailliblement arrivé ſans le ſecours du négre. Quand il voyoit une groſſe vague prête à nous couvrir, il me crioit; pour l'amour de Dieu M. tenez ferme; & alors je me mettois en état d'en ſoutenir le choc, implorant avec ardeur l'aſſiſtance du ciel. A la fin après bien des efforts, je ſentis que je touchois la terre des pieds, & peu-à-peu je vins à bout de les appuyer deſſus. Dès que la houle avoit paſſé, je me mettois à courir de toute ma force; & lorſqu'elle retournoit ſur le rivage, je me tenois ferme à la corde, car autrement elle m'auroit écraſé contre le ſable. Cependant les forces commençoient à me manquer par la violente fatigue que j'avois eſſuyée; & ſi le négre qui étoit déjà lui-même preſque épuiſé, ne m'avoit tiré ſur le rivage, après tous les efforts que je venois de faire pour ſauver ma vie, je me ſerois vu réduit à la triſte néceſſité de m'abandonner aux vagues.

Dès que j'eus un peu recueilli mes eſprits, je rendis grace à l'être ſuprême de la délivrance qu'il venoit de m'accorder, en me tirant d'entre les bras de la mort. Ce fut une merveille d'autant plus grande, que dès que j'eus lâché le corde, quelques-uns de ceux qui étoient reſtés

à bord ayant voulu me fuivre, elle fe rompit; deforte qu'aucun de ces pauvres malheureux que j'avois laiffés fur le vaiffeau ne put gagner la terre, ils furent tous engloutis par les flots. Après m'être repofé quelque tems fur le rivage, le capitaine Bayley, fa femme, & fon contre-maître, qui étoient d'abord allés à la découverte du pays, vinrent me dire qu'ils n'avoient pu voir ni chemins ni habitans. Cela renouvella toute notre affliction, car nous étions en apparence dans un auffi grand danger de mourir de faim, que nous l'avions été de périr dans les ondes; & pour furcroît de malheur, la nuit s'approchoit, pendant laquelle il étoit à craindre que nous ne fuffions dévorés par les bêtes fauvages.

Tandis que nous déplorions notre fort, nous entendîmes quelqu'un qui crioit dans les bois, ce qui nous fit revenir le cœur. Mais nous étant mis à courir du côté que la voix venoit, nous eûmes le chagrin de voir que c'étoit un de nos matelots échappés du naufrage qui appelloit fon compagnon. Ils étoient tous deux auffi ivres qu'on peut l'être, par la quantité de rum (1) qu'ils avoient bu avant que de quitter le navire.

(1) C'eft une forte de liqueur extrêmement forte, qu'on tire du fucre, par le moyen de l'alambic, dans les Barbades.

de ces pauvres malheureux se jettèrent dans l'eau, espérant de pouvoir se sauver à la nage; mais ils furent bientôt engloutis par les vagues. Ainsi tous les objets que nous avions devant les yeux ne servoient qu'à redoubler l'horreur dont nous étions saisis dans l'attente d'une fin tragique. Il y avoit deux jours qu'aucun de nous, excepté les deux matelots dont j'ai parlé, n'avoit ni mangé ni bu, sans compter la grande fatigue que nous avions essuyée. Quoique je n'en pusse plus moi-même, je tâchai de consoler & d'encourager mes compagnons d'infortune: & pour nous mettre à couvert pendant la nuit, qui pour surcroît de malheur fut pluvieuse, nous employâmes le reste du jour à amasser des feuilles de palmiste, & des pièces d'arbres que nous étions obligés d'arracher avec les mains, n'ayant ni couteau, ni aucun instrument propre à en couper; & nous en fîmes une hutte du mieux que nous pûmes.

La feuille du palmiste est fort grande: on en fait le tissu des plus beaux chapeaux de paille qu'on apporte en Angleterre des Bermudes & de la Caroline. Quelles tristes réflexions ne faisions-nous point sur notre état! Nous n'avions pour tout lit que la terre humide; nos habits étoient tout trempés de la pluie & de l'eau de la mer; nous nous voyions destitués de tout,

ſans nourriture & ſans eſpérance d'en trouver; & j'avois en particulier ſi ſoif, que j'étois ſur le point d'expirer. Tandis que nous travaillions à notre hutte, je me tirai à l'écart, & ne ſachant plus que faire pour étancher ma ſoif, je fis de l'eau dans ma boite à tabac, & je l'avalai avec autant de plaiſir que j'aie jamais fait du meilleur vin de France.

Cependant notre pauvre cabane ſe trouva ſi petite, qu'étant le dernier à me coucher, il n'y avoit pas de place pour moi. Je me jettai ſur mes compagnons; & quoi qu'il y eût une femme parmi nous, je n'eus pas la moindre idée de différence de ſexe. Peu à peu je trouvai moyen de me faire faire place; & malgré les cris de mes voiſins qui ſe plaignoient que je les incommodois extrêmement, malgré nos miſères communes, & mes peines particuliéres, je dormis profondément juſqu'au matin: mais le jour ramena toutes mes triſtes réflexions qu'une faim inſupportable rendoit encore plus déſeſpérantes.

Lorſque nous nous fûmes levés, au nombre de ſept, car le huitième, l'un des deux matelots yvres, fut trouvé mort apparemment de froid & de faim, à quelque diſtance de notre hutte, malgré le proverbe qui dit qu'il y a un Dieu pour les yvrognes; nous nous mîmes

tous en prières, excepté le contre-maître qui dit que cela ne suffisoit point, & que pour lui il vouloit se mettre en quête tandis que nous implorerions le secours du ciel. Nos oraisons finies, nous résolûmes d'aller dans les bois chercher quelque chose pour appaiser notre faim; mais en tournant du côté du Cap, nous apperçûmes le contre-maître avec un homme inconnu, qui s'avançoient vers nous. La colombe de l'arche, qui retourna avec une branche d'olivier dans son bec, ne fut pas plus agréable au patriarche Noé, que cet étranger le fut pour nous: nous allâmes au devant de lui avec toute la diligence que notre foiblesse pouvoit permettre. Il portoit sous le bras un petit barril de beurre que la mer avoit jetté sur le rivage; & quoique ce beurre fût plein de sable, nous le mangeâmes avec autant d'avidité que si c'eût été des perdrix ou des faisans: mais par malheur, quand nous fûmes las d'avaler, car je ne saurois dire si nous nous rassasiâmes, nous nous trouvâmes si incommodés, que nous rendîmes tout ce que nous avions pris.

L'étranger, pour nous faire revenir le cœur, nous donna entre tous une couple de citrons que nous dévorâmes; & puis nous nous remîmes à manger du beurre. Mais quelle ne fut point notre joie, lorsque le contre-maître nous

apprit qu'il avoit trouvé sur le rivage un poinçon d'eau douce, que la mer y avoit jetté? Nous y courûmes avec empressement, & ma boite à tabac nous servit de tasse. Le contremaître qui avoit déjà étanché sa soif, ne voulut pas nous permettre de boire notre soû, de peur que nous ne nous fissions du mal. Ce mauvais repas ne laissa pas de réparer nos forces épuisées, & de nous mettre en état de supporter la fatigue de ce jour. Notre vaisseau avoit été jetté par les vagues sur le bord de la mer, mais il étoit brisé en plusieurs pièces; & c'étoit un triste spectacle que de voir les corps morts qui couvroient le rivage: mais ce qui accabla de douleur le capitaine Bayley & sa femme, ce fut de trouver entre les autres ceux de sa sœur & d'un de ses enfans presque ensévelis dans le sable. Pour moi, je n'avois autre chose à regretter que ma cargaison qui consistoit en cotton, en indigo, & en chapeaux de paille; ce qui m'auroit produit une somme très-considérable, si j'avois pu l'amener heureusement en Angleterre: il me fâchoit aussi beaucoup d'avoir perdu mon clavessin, & mon tambour de basque, dont je trouvai les débris. Tout le rivage étoit couvert de mes chapeaux de paille des Bermudes; nous en ramassâmes quelques-uns, & pendant que nous étions oc-

cupés à cela, le contre-maître découvrit mon coffre qui flottoit sur l'eau tout près du bord, & heureusement il le tira à terre: j'y avois mon argent, mon linge, & mes livres de compte. Nous le prîmes à l'insçu de l'étranger, & nous l'enterrâmes dans un endroit que je remarquai avec soin pour pouvoir le trouver dans la suite: car cet homme-là nous avoit donné à entendre, que c'étoit sa coutume de venir sur le bord de la mer, après une violente tempête, pour y recueillir le débris des naufrages qui étoient très-fréquens le long de cette côte. Ainsi il étoit à craindre qu'il ne trouvât le moyen de se défaire de nous, ou qu'il ne nous abandonnât sans nous conduire à quelque plantation, dans l'espérance de s'emparer de nos effets que la mer avoit jettés sur le rivage.

Lorsque nous eûmes recueilli ces débris de notre naufage, nous nous éloignâmes de ce triste spectacle, pour nous rendre à la plantation de l'étranger qui étoit à dix milles de là. Il nous y conduisit au travers des bois, par le moyen de certaines marques faites à des arbres où nous ne connoissions rien, nous y arrivâmes en quatre heures de tems; car j'avois ma montre dans ma poche lors du naufrage. Nous eûmes le plaisir de voir encore une fois la fumée d'une cheminée; c'étoit l'habitation de notre guide.

On peut s'imaginer la joie que nous ressentîmes d'entrer dans une maison après les malheurs & les peines que nous venions d'essuyer. Cependant nous n'y fûmes pas le mieux du monde ; car nous n'y trouvâmes qu'un peu de bœuf fumé, & du Humminy (1) mais comme il n'est sauce que d'appétit, nous nous en régalâmes à merveilles. Il n'y avoit que deux lits que la famille nous céda ; le capitaine & sa femme en eurent un, & nous occupâmes l'autre.

J'étois en si mauvais état par les fatigues que nous avions essuyées, & en particulier pour avoir couché sur la terre mouillée, que j'en perdis l'ouïe, que je ne recouvrai entiérement qu'après mon arrivée en Angleterre: cela même fut cause que je ne pus de deux jours aller chercher mon coffre que j'avois enterré sur le bord de la mer. Au bout de ces deux jours, je pris avec moi le contre-maître, nos deux négres, & un guide ; & nous fûmes à l'endroit de notre naufrage. Nous mîmes tant de tems à découvrir le lieu où reposoit ce petit trésor, que je commençai à désespérer que nous en vinssions à bout; mais comme nous étions sur le point d'en abandonner la recherche, le contre-

(1) C'est du blé d'Inde, moulu, séché au feu, & mêlé avec du lait.

maître le trouva heureusement. Les négres se relayèrent pour le porter à notre habitation, où nous retournâmes sans nul accident. J'y avois une assez bonne provision de linge que je prêtai à mes compagnons d'infortune; mais rien n'étoit plus comique que de voir de vrais épouvantails de chéneviere, couverts de haillons, avec de belles chemises à manchettes.

Notre hôte se trouva bien dédommagé de l'honnête réception qu'il nous fit par ce qu'il ramassa de notre naufrage. Nous demeurâmes chez lui cinq jours, au bout desquels nous nous mîmes en chemin pour remonter la rivière, résolus d'aller trouver le colonel Carew, lieutenant gouverneur de la Caroline septentrionale, qui étoit une de mes anciennes connoissances. Nous louâmes pour cet effet un canot à deux voiles, & nous nous y embarquâmes tous, avec un autre homme que nous prîmes pour nous aider. Nous remontâmes à la voile le détroit de Ronoke, avec un vent frais; & à huit heures du soir le même jour, nous arrivâmes devant la maison du gouverneur, située sur la rivière de Notaway, qui se jette dans le Ronoke à environ cinquante lieues de la mer. J'envoyai d'abord un de nos gens pour informer le colonel Carew de notre arrivée: il descendit sur le champ, accompagné du capitaine Cra-

tback natif de l'île de Bermudes, que je connoiſſois depuis long-tems. Il avoit quitté cette île peu après que nous en fûmes partis; & le gouverneur & lui venoient juſtement de s'entrenir ſur mon compte, & de ſouhaiter que j'euſſe échappé de la tempête qu'ils n'ignoroient pas que nous devions avoir eſſuyée. Dès que le colonel m'apperçut, il s'écria, je ſuis au déſeſpoir de votre malheur, je vois bien qu'un mauvais vent vous a amenés ici; & ſans attendre de réponſe, il nous preſſa d'entrer chez lui, & nous conduiſit tous dans la ſalle à manger, où nous trouvâmes un bon ſoupé, & une grande jatte pleine de punch, avec pluſieurs meſſieurs qu'il avoit invités. Il leur dit en leur faiſant excuſe, qu'ils ne mangeroient ni ne boiroient juſqu'à ce que nous fuſſions raſſaſiés. Nous eûmes bientôt expédié ce qu'on nous ſervit, & l'on prépara un autre ſoupé pour toute la compagnie, dont nous eûmes encore notre part.

Le gouverneur n'ayant pas aſſez de lits pour tout ce monde, le capitaine Bayley & ſa femme furent coucher chez un voiſin nommé M. Glover, & le ſecretaire voulut que j'allaſſe chez lui, à un mille de là. Quand nous y fûmes arrivés, nous y trouvâmes un quartier de jeune cochon, & un coq d'inde, qu'on ſervit auſſi-

tôt ſur la table. Je me mis donc encore à manger, & j'avoue que je croyois de ne pouvoir jamais me raſſaſier. Après avoir bu copieuſement, nous nous allâmes coucher. Le lendemain nous déjeunâmes avec de la volaille grillée & du chocolat. Je prie mes lecteurs (ſi tant eſt que quelqu'un liſe ceci) de ne point trouver mauvais que je parle ſi ſouvent de manger & de boire, ou du moins d'attendre à ſe moquer de moi qu'ils ſe ſoient vus auſſi affamés que je l'étois alors.

Le jour ſuivant nous fûmes dîner chez un ami du ſecretaire ; & comme nous étions à table, un meſſager vint me dire de la part du gouverneur, & du capitaine Bayley, qu'un vaiſſeau alloit partir dans le moment pour Kakatan (c'eſt un port de mer où la flotte de Virginie s'aſſemble, pour aller de conſerve avec le convoi en Angleterre) & que tous mes compagnons d'infortune étoient déjà à bord, & m'y attendoient. Malgré mon appétit, je fus obligé de quitter la partie, & de faire toute la diligence poſſible pour me rendre au vaiſſeau: mais mon malheur voulut qu'il ſe trouva parti, & même entiérement hors de vue quand j'arrivai ; un vent favorable s'étant levé tout à coup, qui avoit obligé le capitaine de mettre à la voile. Je fus au déſeſpoir d'avoir manqué

cette occasion, non seulement à cause de la compagnie, & de mon coffre qui étoit à bord, où le capitaine Bayley l'avoit fait porter, s'imaginant que j'arriverois à tems; mais encore parce qu'il étoit à craindre que je ne trouvasse pas une pareille commodité avant le départ de la flotte, & qu'alors je ne fusse obligé d'attendre jusqu'à l'année suivante.

Le gouverneur me voyant fort affligé de ce contre-tems, m'offrit son cheval pour aller par terre à Kakatan, qui est à environ 120 lieues de là; & me donna pour guide un honnête homme de Quaker, qui pour dix pièces de huit s'engagea de m'accompagner & de ramener le cheval. J'acceptai cette offre avec plaisir, & je partis sans perdre de tems. Nous fîmes ce même jour près de vingt milles, au travers des bois où il n'y avoit aucun chemin; mais mon guide connoissoit la route par les marques faites aux arbres, dont j'ai parlé plus haut. Nous allâmes coucher à la plantation d'un Quaker auquel mon homme dit en entrant, pour tout compliment, ami, j'amène avec moi un honnête homme qui a fait naufrage; il s'en va à Kakatan, & te prie de le loger cette nuit. Ami, tu peux entrer, lui répondit notre nouvel hôte, tu es le bien venu. Et certes nous n'eûmes pas lieu d'en douter; il nous fit grand'-

chère, & nous donna le meilleur lit & la plus belle chambre de la maison, pour coucher. Je fus fort satisfait de sa conversation, car c'étoit un homme de très-bon sens.

Le matin, en partant, je voulus lui payer notre dépense; mais il parut s'en choquer, & me dit, ma maison n'est point une hôtellerie, & nous voyons si rarement des étrangers qu'ils sont toujours les bien-venus. d'ailleurs, à Dieu ne plaise que je prenne quelque chose d'un infortuné comme toi. Nous fûmes reçus de la même manière dans tous les lieux où nous nous arrêtâmes jusques à Kakatan. L'hospitalité est recommandable par-tout, & l'Angleterre se signaloit autrefois à cet égard; mais il semble que cette vertu se soit à présent réfugiée en Amérique. Le troisième jour de notre voyage, mon cheval tomba avec moi dans une grande fondrière que nous n'apperçûmes point; & je fus en danger, non seulement de m'y noyer, mais encore que le cheval me fit sauter la cervelle à coup de pied en s'agitant, car il m'avoit renversé sous lui. Je demeurai si long-tems en cet état que je me crus perdu, mon guide ne pouvant me donner aucun secours sans se mettre dans le même péril. A la fin mon cheval, à force de se débattre, mit le pied sur un terrein ferme; & comme par bonheur je m'é-

tois saisi de l'étrier, il me tira avec lui sur le sec, à la grande joie de mon homme qui croyoit que c'en étoit fait de moi. Il est aisé de s'imaginer que je ne fus pas fort à mon aise le reste de la journée, étant tout mouillé & tout couvert de boue; mais l'hôte chez qui nous logeâmes cette nuit-là, eut soin de faire nettoyer & sécher mes habits qui se trouvèrent prêts le lendemain matin à mon lever.

Nous voyageâmes les quatre premiers jours au travers de vastes forêts, sans rencontrer ame vivante, excepté dans les endroits où nous dînions, & où nous logions la nuit. Nos traites étoient fort différentes, quelquefois de plus de vingt milles, & d'autrefois seulement de sept. Nous vîmes des serpens monstrueux de diverses espèces; mais aucun ne nous approcha jusqu'au cinquième jour, que marchant tranquillement, mon cheval fit un écart, & courut plus d'un mille avant que je pusse l'arrêter. Cependant je tournai la tête pour voir ce que c'étoit, & j'apperçus un serpent à sonnettes d'une grosseur prodigieuse, prêt à s'élancer sur mon guide qui étoit derrière moi; & bien m'en prit, car si j'eusse été à sa place j'y aurois certainement trouvé la mort, ne sachant point comment me sauver d'un pareil danger. La manière dont ces serpens s'élancent est celle-ci, ils se plient

en cercles, & roidissant leur queue contre la terre ils s'élèvent tout d'un coup, & se jettent sur leur proie comme un dard qu'on lanceroit: mais comme ils sont quelque tems à faire cela, ceux qui le savent peuvent aisément les éviter.

L'unique moyen de guérir la morsure de ces bêtes venimeuses est d'y appliquer sur le champ le cul d'une volaille, & de l'y tenir jusqu'à ce qu'elle meure, ce qui n'arrive pas toujours. Si la volaille meurt, il y a espérance de guérison; mais si elle ne meurt pas, tous les médecins du monde ne sauroient tirer un homme d'affaire. Mon guide me dit que ce serpent qui avoit si fort effrayé mon cheval, étoit un des plus grands qu'il eût jamais vu. En effet je crois qu'il avoit bien près de 18 pieds de long, & qu'il égaloit en grosseur la cuisse d'un puissant homme. Il est fort rare d'en voir si proche des grands chemins; mais aussi il faut dire que celui où nous passions alors est très-peu fréquenté. Ces sortes de serpens font un bruit extraordinaire avec leur queue, & c'est pour cela qu'on les appelle serpens à sonnettes. Lorsque j'étois à Philadelphie, un homme m'en montra une qui avoit environ quatre pieds & demi de longueur, & qui étoit composée de petites jointures, & couverte d'une peau mince & transparente,

comme celle des batteurs d'or. On dit qu'il vient tous les ans à ces queues une nouvelle jointure; mais c'eſt une obſervation un peu trop difficile à faire pour y ajouter foi. Celle dont je viens de parler me parut ſi légère, que ſi je ne l'avois vue en la tenant dans la main, le poids ne m'en auroit pas fait appercevoir.

La dernière journée de notre voyage fut une des plus agréables que j'aie fait de ma vie. Nous marchions dans un beau chemin uni, & ombragé par des arbres au travers deſquels on voyoit, de chaque côté, grand nombre de plantations, & des terres bien cultivées. L'aſpect de ce païs-là me rappella le ſouvenir de la vallée d'Evesham en Angleterre. Je fus coucher chez le père de mon guide qui avoit mon Ratcliff, n'ayant plus qu'une journée à faire par eau pour me rendre à Kakatan. Ce bon homme étoit propriétaire d'une belle plantation ſur la rivière de James, & il y en avoit un ſi grand nombre d'autres, tout autour, que cela reſſembloit à une petite ville.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, il y eut dans cet endroit-là une aſſemblée générale des Quakers, & la plupart des anciens dînèrent chez mon hôte. Quand l'on eut ſervi, il ſe mirent à faire ſelon leur coutume de longues prières; & dès que l'un avoit fini, un autre ſe levoït

levoit & prioit à ſon tour : mais M. Ratcliff les ſupplia d'abréger pour l'amour de moi les inſpirations de l'eſprit, & de les réſerver pour l'action de graces. Nous eûmes avis, ce jour-là, de Kakatan que la flotte ne partiroit pas encore de quelque tems; ce qui me fit prendre le parti de demeurer encore deux ou trois jours chez mon généreux hôte qui m'en prioit inſtamment, & qui n'épargnoit rien pour me régaler. Je fis venir ſon fils pour le renvoyer au gouverneur avec les chevaux, & comme je lui comptois l'argent dont nous étions convenus, le bon homme entra par hazard & ſe mit fort en colère contre lui, juſqu'à lui dire qu'il le déſavoueroit pour ſon fils s'il prenoit un ſol de moi. Cela ne me fit point plaiſir, car le pauvre garçon s'étoit donné beaucoup de peine pour moi, & il n'étoit que juſte de l'en récompenſer. Ainſi trouvant heureuſement quatre verges de mouſſeline à vendre, je les achetai pour lui en faire préſent à l'inſçu de ſon père. J'eus aſſez de peine à les lui faire accepter, à cauſe de ce que le bon-homme lui avoit dit.

Trois jours après, nous reçûmes nouvelles que la flotte partiroit dans très-peu de tems; cela m'inquietta beaucoup, car je ne pouvois pas me rendre à Kakatan ſans un bâteau, & celui de M. Ratcliff s'étoit briſé avant mon ar-

rivée : mais comme il s'apperçut de mon inquiétude, il m'en fit avoir un. Il se trouva encore une autre difficulté ; c'est que je ne pus trouver personne, même en payant, pour tirer à la rame. Hé bien, me dit mon hôte, puisque nous avons un bateau, tu ne seras point en peine de gens pour le conduire ; mes enfans & moi nous t'accompagnerons. Nous partîmes donc, & nous arrivâmes à Kakatan : mais nous fûmes bien étonnés de n'y trouver que cinq navires, un desquels étoit celui qui avoit pris à bord le capitaine Bayley & le reste de notre troupe infortunée ; ainsi j'eus la satisfaction de rejoindre ma compagnie, & de recouvrer mes hardes.

Quoique la flotte ne se fût pas encore rassemblée, le lieu étoit si plein de gens qui venoient pour l'attendre, qu'on ne pouvoit trouver de logement. J'en étois moins fâché pour moi, que pour mon généreux Quaker qui avoit eu la bonté de m'accompagner. Je rencontrai par hazard un certain M. La Creuze, à présent marchand de vin à Londres dans la rue de Saint-Martin des Champs, qui devoit partir pour l'Angleterre avec nous. Comme je le connoissois particuliérement, & qu'il vit la peine où nous étions, il m'offrit la moitié de son lit. Je l'acceptai pour mon honnête homme de Qua-

ker, que je ne pus pourtant jamais résoudre à en faire usage : ainsi je couchai avec M. La Creuze, moi-même, & M. Ratcliff & ses fils s'accommodèrent comme ils purent sur le plancher.

Cependant on reçut de nouveaux avis à Kakatan, qu'il se passeroit plus de quatre mois avant que la flotte Angloise s'y fût rassemblée : ainsi je pris la résolution de profiter de ce tems-là, pour aller faire un tour à Philadelphie.

Je ne savois comment m'y prendre pour reconnoître toutes les bontés de mon généreux hôte, M. Ratcliff; car il ne vouloit entendre parler d'aucune espèce de dédommagement: à la fin je m'avisai de cet expédient. J'achetai un petit barril de rum, liqueur fort estimée dans les plantations; & je priai mon bon-homme de Quaker d'ajouter à toutes les obligations que je lui avois, celle de se charger de ce barril, avec une lettre, pour M. Randal, un de ses voisins : & dans cette lettre il y en avoit une autre pour lui-même. Je priois M. Randal, en lui expliquant tout le mystère, de la lui remettre, & je l'informois que le rum étoit destiné pour lui, comme une légère marque de ma reconnoissance. Le lendemain il parut avec ses fils, sans vouloir rien prendre même pour

le louage du bateau, quoique j'en eusse fait moi-même le marché.

Comme le vaisseau qui devoit me porter à Philadelphie n'étoit pas encore déchargé, je fus obligé de demeurer sept jours davantage à Kakatan. Ce n'est point un lieu de grand abord, excepté dans le tems que la flotte se dispose à partir pour l'Angleterre, ce qui n'arrive qu'une fois l'année; ainsi il ne faut pas s'attendre à y trouver beaucoup de commodités pour le séjour.

La veille de mon départ, je reçus une lettre de mon bon humain de Quaker, avec un présent d'un petit cochon salé, & de quelques coqs d'inde, qu'il m'envoya par eau. Voici la teneur de cette lettre.

Ami Castelman,

» J'ai reçu ton présent d'une manière fort » singulière; & quoi que cela m'ait fait beau» coup de peine, je ne laisse pas de t'en re» mercier, & de t'assurer que nous en conser» verons, moi & les miens, un souvenir plein » de reconnoissance. Je te prie d'accepter ce » que je t'envoye, comme venant de la part » d'un véritable ami; & je te recommande à » la protection de Dieu.

J. RATCLIFF,

Le vaiſſeau ſur lequel je m'embarquai pour Philadelphie, n'avoit qu'une ſeule cabane, qu'une paſſagère avoit déjà priſe; de ſorte que je fus obligé de coucher la nuit ſur le pont, n'ayant pour toute couverture qu'une voile dont je m'enveloppai. Cependant les vagues, en ſe briſant contre notre vaiſſeau, réjailliſſoient de tems en tems ſur nous, & rendoient la place peu tenable; & quoi que cela ne fût rien en comparaiſon de ce que j'avois ſouffert auparavant, je ne laiſſai pas d'en être plus incommodé. Nous fîmes tant de diligence, que le ſecond ſoir nous arrivâmes à Newcaſtle ſur la rivière de Delaware; & nous obtînmes du maître du navire de paſſer-là la nuit. Je trouvai un très-bon logement dans une maiſon publique, & ce fut la première fois depuis mon naufrage, que je payai pour ma dépenſe.

Newcaſtle, capitale de la comté du même nom, eſt une belle ville, bien bâtie, & ſituée ſur une éminence d'où l'on découvre un beau païs qu'arroſe la rivière de Delaware, ce qui fait une agréable perſpective. Les Hollandois l'ont fondée mais ils ne l'ont pas poſſédée long-tems. Il y a aujourd'hui cinq cens belles maiſons, & des fondemens pour un grand nombre d'autres. Comme ſes richeſſes s'accroiſſent tous les jours par le commerce, il n'y

a pas de doute que ses édifices & ses habitans n'augmentent aussi à proportion. J'ai appris depuis peu qu'on avoit découvert au voisinage de cette ville une belle mine de fer.

Le jour suivant nous dînâmes à Chester. C'est une petite ville fort propre, sur la même rivière, qui contient près de trois cens maisons. Nous y fûmes très-bien régalés par une personne du lieu, qui voulut venir avec nous à Philadelphie. Nous fîmes la journée du monde la plus agréable; &, entr'autres choses, nous eûmes le plaisir de voir quantité de villes, de villages, & de plantations, qui sont aux deux côtés de la rivière; & le soir nous débarquâmes heureusement à Philadelphie capitale de la Pensylvanie.

La Pensylvanie tire son nom de Guillaume Penn écuyer, fils de Guillaume Penn, chef d'escadre dans la dernière guerre contre les Hollandois, où il fit paroître beaucoup de courage & de conduite. Son fils, à présent propriétaire du pays, eut quelque peine à obtenir de la cour sa patente à ce sujet, parce qu'il s'étoit déclaré chef des sectaires connus sous le nom de Quakers. La Pensylvanie renferme toute cette étendue de terre qui est entre le quarantième & le quarante-cinquième degré de latitude septentrionale, y compris les îles,

rivières, côtes, & bayes: c'eſt un des plus riches pays de l'Amérique qui relèvent des rois de la grande Bretagne. L'air en eſt agréable, ſain, & très-rarement chargé de nuages. Quoique l'hyver y ſoit généralement plus froid qu'en Angleterre, on y en a vu pluſieurs tout de ſuite ſans gelée : l'été y eſt auſſi plus chaud. Les jours, en hyver, y ſont deux heures plus longs que les nôtres, & en été deux heures plus courts ; ce qui vaut mieux ſans contredit pour toute ſorte d'affaires. Il y a certainement peu de pays au monde mieux ſitués que celui-ci, ſoit pour l'agréable, ſoit pour l'utile : il eſt borné à l'orient par la Jerſey occidentale, à l'occident par la Virginie, au ſeptentrion par le Canada, & au midi par le Maryland, qui ſont tous de beaux établiſſemens Anglois, à la reſerve du Canada.

Les habitans naturels de ces divers pays ſont, à ce qu'on croit, des reſtes des dix tribus diſperſées des juifs ; mais je ne comprends pas ſur quoi cette opinion eſt fondée. J'avoue que l'on remarque parmi eux quelques-unes des coutumes de cette ancienne nation ; cependant comme chaque peuple a ſes uſages particuliers, il me ſemble qu'on ne peut rien conclure de là. Il eſt certain qu'ils ont quelque choſe de l'air des juifs, ils obſervent les nou-

velles lunes ; & ils offrent les prémices de leurs fruits à leurs idoles. Ils font communément bien faits, & leurs traits bien proportionnés ne laiffent voir en eux ni les groffes lévres, ni les nez plats des négres. Naturellement bons & paifibles, ils fe mettent difficilement en colère ; mais auffi quand ils font irrités, on ne les appaife pas aifément. Un procédé doux & humain les gagne beaucoup plutôt que des manières méprifantes & dures. Il eft fort rare qu'ils faffent tort à de bons maîtres, ou qu'ils les fervent mal ; bien loin de là, j'en ai fouvent vu expofer leurs vies pour eux. Leur langage a quelque chofe de pompeux & de fonore, quoiqu'il ne foit rien moins qu'abondant, car le même mot a plufieurs fignifications. Je vais en donner un petit échantillon que m'a fourni un de mes amis, nommé M. Thomas.

Hodi hita nee huska apeechi, nee machi Penfylvania huska dogwachi Keshow apeechi nowa, kuska hayly chetena koon peo. Ce qui fignifie, adieu mon ami, je m'en vais dans peu à la Penfylvanie : nous aurons bientôt une lune froide qui fera fuivie de fortes gelées.

Ils plongent leurs enfans dans l'eau dès qu'ils font nés, pour leur endurcir le corps. Les hommes s'occupent à chaffer ou à pêcher, &

les femmes à cultiver la terre & à avoir foin de leurs enfans qui marchent ordinairement à neuf mois. Ils connoiffent affez bien, pour la plupart, les fimples & leurs vertus; & quand ils font malades, ils s'en fervent avec fuccès. Ils font extrêmement charitables; & fi quelqu'un parmi eux a le malheur de devenir aveugle, eftropié, ou de quelque autre manière que ce foit hors d'état de gagner fa vie, ils ont foin qu'il ne manque de rien. Les garçons fuivent leur père à la chaffe ou à la pêche, dès l'âge de fix ans; & quand ils y ont acquis quelque expérience, & qu'ils atteignent leur feizième année, ils peuvent fe marier. Les filles demeurent à la maifon avec leur mère qui les inftruit dans les occupations attachées à leur fexe. Les femmes y font fort modeftes & fort chaftes, & l'on ne fauroit leur faire un plus fanglant affront que de leur tenir des difcours contraires à la pudeur. Chez ces peuples l'adutère eft puni de mort.

Leurs maifons font généralement petites & chetives, ils n'ont pour tous meubles qu'un pot, deux ou trois calebaffes, & un godet. Quand ils voyagent, ils couchent dans les bois auprès d'un feu qu'ils allument pour écarter les bêtes fauvages. Ils font d'un naturel porté à la joie; riant & chantant continuellement, lors

même qu'ils travaillent. Ils ont quelques chansons particulières, mais l'air en eſt aſſez mauvais, & leurs inſtrumens de muſique ne valent pas mieux. La ſobriété eſt une de leurs vertus, excepté quand ils peuvent avoir des liqueurs des Européens, car alors ils ne ceſſent de boire juſqu'à ce qu'ils tombent par terre : j'en ai vu plus d'une fois étendus comme des pourceaux au milieu des grands chemins & des rues. Dès qu'ils ſont un peu revenus à eux, ils ſe plongent dans l'eau, cueillent certaines herbes, en expriment le ſuc dans une calebaſſe, & le boivent; ce qui les remet auſſi-tôt, & prévient les mauvaiſes ſuites que pourroit avoir leur yvreſſe. Ils parviennent communément à l'âge de ſoixante-dix ans, mais fort peu atteignent quatre-vingt. J'ai entendu une fois un Indien parler à un autre, à ſon lit de mort, de l'incertitude de la vie, & du bonheur dont il alloit jouïr dans la compagnie de leur dieu, où il ne manqueroit ni de grain, ni de bois, ni d'aucune autre choſe néceſſaire. Cependant la plupart d'entre eux ſont inſtruits au chriſtianiſme; il y a des écoles où on leur apprend à écrire auſſi-bien qu'à lire, & l'on peut dire qu'ils ont généralement beaucoup de docilité.

La Penſylvanie abonde en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la vie, & même pour le luxe.

Les bois fourmillent de pigeons, de faisans, de cailles, de perdrix, de bécasses, de bécassines, de coqs sauvages & de plusieurs autres sortes d'oiseaux excellens à manger. Autour des rivières on trouve des oyes, des canards, des cignes, des sarcelles, des plongeons, &c. en quantité: & dans celles dont le fond est couvert de gravier, des harengs, des éperlans, des rougets, des vendoises, des anguilles, des perches, des saumons, des truites, des aloses, & plusieurs autres espèces de poissons qu'on ne connoît pas en Europe: Outre cela, il y a de belles grandes huitres qui sont beaucoup meilleures qu'aucune que j'aie jamais mangé en Angleterre, & qu'on peut acheter au marché à un prix fort raisonnable.

Les bois produisent des cédres, des mûriers, de la vigne sauvage, des noyers, des hêtres, des frênes, des châtaigners, & de très-beaux chênes, dont on se sert pour la construction des vaisseaux. Je sai que quelques habitans ont fait du vin avec des raisins de leur propre crû, mais je ne l'ai pas ouï fort vanter.

Les Hollandois furent les premiers étrangers qui abordèrent dans ce pays: ils y firent peu d'établissemens, se contentant de trafiquer avec les Indiens, pour en avoir des peaux, des four-

rures, &c. En échange de quoi ils leur donnoient du rum, de la bière, & du sucre. Il y vint ensuite une colonie de Suédois qui commencèrent à y planter, & à cultiver la terre. Les Hollandois ne virent pas de bon œil ces *interlopes*, comme ils les appelloient, & les menacèrent de leur faire la guerre; ce que les Suédois prévinrent en leur abandonnant leurs plantations, & retournant chez eux.

Pendant la dernière guerre contre les Hollandois, le chevalier Robert Carr fit une descente dans ce pays, les en chassa entiérement, & en prit possession pour la couronne d'Angleterre en l'année 1666; il en a laissé une relation qui porte son nom, en qualité de gouverneur. Mais l'année suivante les Hollandois s'y rétablirent, & le peu d'Anglois qui y restoient se retirèrent dans les autres colonies Angloises qui pouvoient mieux se défendre contre les invasions des étrangers.

Les Hollandois se maintinrent dans la possession de ce beau pays jusqu'à la conclusion de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, qu'il fut rendu aux Anglois. Cependant ces derniers ne commencèrent à s'y bien établir qu'en 1682, l'année d'après que M. Penn eut obtenu sa patente. On y bâtit alors en moins d'un an plus de trois cens maisons qui formèrent

une petite ville à laquelle M. Penn donna le nom de Philadelphie, qui veut dire amour fraternel. Cette ville eſt ſituée fort avantageuſement ſur une petite éminence, dans une langue de terre que forment deux belles rivières navigables, à deux cens milles de la mer, & cependant des vaiſſeaux de cinq cens tonneaux peuvent y venir décharger leurs marchandiſes ſur le quai.

Le pays d'alentour eſt riche, bien arroſé & bien couvert, la terre y eſt fort fertile, & l'on y moiſſonne vers le commencement de juillet. Les jardins & les vergers y produiſent abſolument toutes les racines, les fruits, & les fleurs que nous avons en Angleterre, & pluſieurs autres qui ſont particulières au pays. L'air y eſt ſi ſain qu'on peut s'y paſſer de médecins; & d'ailleurs les habitans ſe guériſſent eux-mêmes de leurs maladies accidentelles par le moyen des ſimples. On n'y a que faire non plus d'avocats ni de juges, parce que le peuple y eſt naturellement bon & enclin à la paix; s'il arrive quelque conteſtation entre eux, elle eſt auſſitôt décidée par un tiers, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en venir à un procès dans les formes. Tout le pays eſt diviſé en ſix comtés, ou provinces, ſavoir Cheſter, New-Caſtle, Kent, Bucks, Suſſex, & Philadelphie. Chaque comté

envoye six députés à l'assemblée générale qui se tient à Philadelphie. Toutes les capitales de ces comtés, qui portent le même nom, ont une foire tous les ans, & un marché toutes les semaines, étant situées très-commodément pour trafiquer avec les lieux d'alentour.

On trouve dans ce pays d'excellentes mines de cuivre qui surpasse le meilleur d'Angleterre, soit pour la couleur, soit pour la finesse. On y a aussi découvert nouvellement des mines de charbon, & plusieurs sources minérales dont on retire les mêmes avantages que de celles de Bath, de Tunbridge, on d'Epsom. Certains lieux fournissent abondamment de la pierre pour bâtir qui est belle & bonne, & une autre sorte de pierre mince dont on couvre les toits, beaucoup plus propre que nos tuiles d'Angleterre. On y trouve encore de l'aimant, & la pierre de Salamandre dans les veines de laquelle il y a une substance semblable à du cotton, qui ne se consume point dans le feu.

Les bois ont des loups, des panthères, des ours, des bêtes fauves, des lièvres, des gazelles, des renards, des lapins de toutes sortes, des écureuils, des castors, &c. dont les peaux apportent un grand profit aux chasseurs. On y trouve encore un animal nommé opossum, qui a une espèce de ventre postiche où ses pe-

tits se retirent, lorsqu'il est en quelque danger; & l'ecureuil volant qui a des aîles comme la chauvesouris; j'en ai souvent vu voler d'un arbre à l'autre. Les cerfs, les buffles, & les élans y sont aussi fort communs, & délicieux à manger. On les achète ordinairement, & à un prix raisonnable, des Indiens qui savent mieux y chasser que personne. Il y a des récompenses établies pour ceux qui tuent un loup ou un ours, ce qui en a fort diminué le nombre; & du reste chacun a la liberté de chasser & de pêcher sans empêchement. On trouve beaucoup de loutres aux environs des rivières; & une si grande quantité de grenouilles dans les marais, que leur croassement rompt la tête, sur tout celui d'une certaine espèce qu'on appelle la grenouille-taureau, parce qu'elle fait un bruit pareil au mugissement de cet animal; c'est la basse du concert.

Si les pauvres gens en Angleterre connoissoient tous les avantages de la Pensylvanie, & la facilité qu'on a d'y gagner sa vie, ils ne tarderoient pas à s'y transplanter pour se mettre à couvert de la misère qui les poursuit: le moindre valet y est mieux payé qu'en Angleterre. Si l'on y transportoit des criminels, on trouveroit bien moyen de les occuper, & de ré-

primer en même tems les vices pour lesquels on les punit ; car, dans ce pays-là, un voleur est obligé, par les loix, à rendre le quadruple de ce qu'il a volé ; &, s'il n'a pas de quoi satisfaire, on le fait travailler jusqu'à entier dédommagement ; mais tout y abonde si fort, que les voleurs n'ont pas besoin d'exercer leur pernicieux talent.

Les bœufs, moutons, porcs, agneaux, veaux, &c. égalent ce que nous avons de meilleur en Angleterre en ce genre ; & les habitans en trafiquent avec les îles au-dessus du Vent, d'où ils rapportent en échange du rum, du sucre, de la melasse, & des pièces de huit. Leurs chevaux sont beaux, forts & courageux, & ne se nourissent ordinairement que d'herbe. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à la fin de la journée, & lors même qu'ils ont le plus fatigué, on les envoye tout chauds aux pâturages, sans crainte qu'ils se morfondent. Le pays produit encore en abondance des pommes & des poires, dont on fait une grande quantité de cidre & de poiré fort sain & de bon goût.

Il y a dans la Pensylvanie plusieurs villes, belles & bien bâties, dont Philadelphie est la capitale, comme je l'ai déjà dit. Cette ville est vaste, superbe, & fort peuplée, occupant autant

autant de terrein que la ville de Briſtol en Angleterre. Elle eſt ſituée ſur une langue de terre que forment les rivières de Delaware & de Schuylkill, toutes deux navigables pluſieurs lieues au-deſſus ; & bâtie en échiquier, de manière que deux de ſes côtés oppoſés ſont face chacun à une de ces rivières : elle a pluſieurs rues de près de deux milles de long, auſſi larges que celle de d'Holborn à Londres, & mieux bâties, à l'Angloiſe. Les principales ſont Broad-ſtreet (la rue large), King-ſtreet (la rue du Roi), & High-ſtreet (la haute rue). Il y en a un grand nombre d'autres, fort jolies, qui prennent leurs noms des diverſes productions du pays, comme Mulberry-ſtreet (la rue du Meurier), Walnut-ſtreet (la rue du Noyer), Beech-ſtreet (la rue du Hêtre) Saſſafras-ſtreet (la rue du Saſſafras), Cédar-ſtreet (la rue du Cèdre), Vine-ſtreet (la rue de la Vigne), Ash-ſtreet (la rue du Frêne), & Cheſnut-ſtreet (la rue du Châtaignier). Ces rues ont grand nombre de cours, d'allées, & de culs-de-ſac que forment des maiſons bien bâties. Au-deſſous de la ville, il y a pluſieurs chantiers où l'on conſtruit de grands vaiſſeaux ; & ſelon un calcul modéré, on y a lancé en quarante ans près de trois cens navires, ſans compter les petits bâtimens, ce

qui peut donner quelque idée de la richesse des habitans. Quantité de marchands y ont carosse, les boutiques y sont bien achalandées, & les rues fourmillent de monde. Toutes les religions y sont tolérées, ce qui ne contribue pas peu à y faire fleurir le commerce. Ceux de la religion anglicane y ont une assez belle église qui fut bâtie en 1695; & j'apprends qu'on vient d'y jetter les fondemens d'une seconde. Les quakers, qui y sont le plus grand nombre, ont aussi plusieurs lieux où ils s'assemblent. Il y a une église réformée de Suédois. M. Rudman qui en est le pasteur, est un homme d'un grand savoir, & d'une piété exemplaire; quand il prêche, les quakers vont l'entendre avec autant d'empressement que les protestans. Qu'il me soit permis de rapporter un trait de son humilité & de sa piété. Lorsqu'on prenoit des souscriptions pour bâtir l'église, il souscrivit pour une somme considérable; mais quand il fallut la payer, il se trouva hors d'état de le faire; cependant, pour ne pas manquer à sa parole, il s'engagea avec l'entrepreneur à tant par jour pour porter le mortier, jusqu'à ce qu'il eût gagné, par son travail, tout l'argent qu'il avoit souscrit. Rare exemple de zèle pour la religion! Et je crois que si l'on n'avoit pas

d'autre reſſource pour bâtir les égliſes dans une certaine île, l'ouvrage avanceroit bien lentement. Il y a des maiſons ſur le quai qui ont coûté juſqu'à ſix mille livres ſterling. En particulier la braſſerie de M. Badcok eſt un grand & magnifique bâtiment ; on y voit une cuve d'une grandeur prodigieuſe, puiſqu'elle contient huit tonneaux de bière meſure d'Angleterre.

C'eſt dans cette ville que ſe tiennent les cours de judicature pour la province, & l'aſſemblée générale de tout le pays. Cette aſſemblée reſſemble aſſez à un parlement dépendant, à-peu-près comme les parlemens des villes de France, qui relèvent de celui de Paris la capitale. Il y a trois foires chaque année, & deux marchés chaque ſemaine. Dans le tems des foires, il s'y rend une ſi grande quantité de monde, qu'on a peine à y trouver du logement, auſſi bien que dans les plantations voiſines.

Le gouvernement & les loix y ſont les mêmes qu'en Angleterre. Le conſeil eſt composé de proteſtans & de quakers, mais les officiers publics ſont pris d'entre les premiers. Le gouverneur eſt nommé par S. M. Britannique ; les autres magiſtrats ſont le maître des rôles, quatre juges, un juge de l'amirauté, un avo-

cat général, un secretaire, un trésorier, un greffier, un clerc à paix, un commissaire, & un inspecteur général. Ces magistrats, avec huit membres du conseil, composent ce qu'on appelle le gouvernement de la ville. On fait monter le nombre des habitans au-delà de 15,000, sans compter les esclaves. Il n'y a presque aucune sorte de commerce en Angleterre, qu'on ne fasse aussi à Philadelphie; & les ouvriers de toute profession y sont mieux payés; un tailleur à la journée y gagne douze schelins la semaine, outre sa nourriture.

On y a nouvellement établi une grande poste, où l'on reçoit les lettres de tout le pays pour les envoyer à Boston dans la nouvelle Angleterre, à Charles-town dans la Caroline, & aux autres lieux voisins. La terre qui est encore en friche, s'y vend dix fois la valeur de ce qu'on en donnoit au commencement, quoiqu'on n'en trouve point à dix milles autour de la ville. Et ce qu'on vendoit autrefois dix livres sterling dans le voisinage, en coûte à présent plus de trois cens. Tous les ouvrages de femme y sont fort chers, à cause du petit nombre d'ouvrières qu'il y a ; car il est peu de filles, sans en excepter même celles du plus bas étage, qui ne s'y marient avan-

tageufement, de forte que dès-là elles tiennent au-deffous d'elles de travailler. Le propriétaire de ce beau pays eft, comme je l'ai déjà dit, Guillaume Penn, écuyer ; il a une magnifique maifon de campagne, nommée Pensbury, qui eft fituée fur trois petites îles, fi je puis les appeller ainfi ; car la rivière de Delaware en fait trois fois le tour. Dans les vergers & les jardins de cette maifon, on trouve toutes les efpèces de fruits, de racines, & d'herbes que l'Angleterre produit, & bien d'autres qui font particulières au pays. On fait de très-bon papier en Penfylvanie, du linge, des droguets, des crépons, des camelots, & des ferges, dont les habitans font un grand commerce. La plupart des marchands & même quelques artifans ont des maifons de campagne bien bâties & bien meublées. On n'a jamais ouï parler dans ce pays d'aucune infulte de la part des Indiens, ce qu'on ne peut pas dire des autres plantations du continent. Auffi ne les traite-t-on pas en efclaves, car on leur paye leur travail & leurs marchandifes tout comme aux Européens ; d'ailleurs les chrétiens y font à proportion en plus grand nombre que dans aucun autre lieu de l'Amérique. La plupart des naturels font apprendre à lire & à écrire à leurs enfans ; & quelquefois ils les mettent

en apprentissage chez les Européens, où ils deviennent bientôt aussi habiles dans leur profession que leurs maîtres. On peut dire qu'au milieu de la guerre qui se fait à présent sentir presque par-tout, on jouit dans ce pays des douceurs de la paix. Il est trop éloigné de la mer pour avoir à craindre les invasions d'un ennemi étranger; outre qu'il y a plusieurs forts sur la rivière de Delaware, dont il faudroit se rendre maître avant que de pouvoir arriver à Philadelphie. Cependant lorsque j'y étois, il se répandit un bruit que les François avoient débarqué dans la baye, & commis divers actes d'hostilité: ce qui allarma toute la ville; mais ce bruit se trouva sans fondement, & il y eut des gens qui crurent qu'on l'avoit semé pour voir comment les habitans se mettroient en état de defense, & si l'on pouvoit compter sur les quakers en cas d'invasion. Le gouverneur se mit à la tête d'environ 700 hommes, & exhorta les frères à combattre pour la défense de leurs vies & de leurs biens; mais ils déclarèrent qu'il ne leur étoit pas permis de se servir des armes charnelles, qu'ils se retireroient & prieroient pour nous. Les habitans apportèrent à l'envi à manger & à boire aux soldats qui s'en donnèrent au cœur joie. Avant la nuit, la nouvelle vint que c'étoit

une fausse allarme : ce qui, je crois, ne déplut à personne.

J'allois quelquefois me promener dans la chaleur du jour, avec des personnes de la ville, à Fair-mount, qui est un fort joli endroit, ombragé d'arbres, sur la rivière de Schuylkill. Un jour, retournant au logis, l'esprit tout occupé de certaines choses dont je m'entretenois avec ma compagnie, comme je franchissois le pas d'une haye, je vis devant moi un serpent étendu à terre de l'autre coté, qui étoit apparemment endormi. Il ne fut point en mon pouvoir de me retirer à cette vue ; & la pesanteur de mon corps l'emportant, je mis justement le pied sur la tête & sur une partie du cou de ce reptile, plutôt par une direction particulière de la providence, que de dessein prémédité. Sur le champ, il s'élança, & s'entortilla autour de ma jambe droite & de mon corps, avec tant de force, que je crus qu'il m'étoufferoit. Cependant je ne lâchai point prise ; j'appuyai si ferme mon pied sur sa tête, que je l'écrasai ; & il tomba mort en peu de tems. Il n'est pas possible d'exprimer ce que je sentis dans cette rencontre ; le seul attouchement de cet animal m'avoit presque ôté la respiration ; & ce fut le plus grand bonheur du monde, que je ne levai pas mon

pied de dessus sa tête, car il m'auroit certainement mordu. Je demeurai un assez longtems avant que de pouvoir revenir de ma frayeur, & j'en fus vraiement malade tout le lendemain. Quelques-uns de ceux qui étoient avec moi eurent la curiosité de mesurer ce serpent, & ils trouvèrent qu'il avoit six pieds & neuf pouces de long, & dix pouces de tour depuis le cou jusques à environ trois pieds de distance de la queue. Depuis cet accident, j'ai toujours eu bien soin, toutes les fois qu'il m'a fallu enjamber quelque pas de haye, soit en Pensylvanie, soit en Angleterre, de regarder devant moi, tant la frayeur avoit fait d'impression sur mon esprit.

Je séjournai à Philadelphie près de quatre mois, & j'y fus bien régalé par diverses personnes de la ville. Je suis ravi d'avoir ici une occasion de leur témoigner publiquement ma reconnoissance de toutes les honnêtetés que j'en ai reçues ; sur-tout à M. Brooks, que je trouvai par hasard à Philadelphie. Il étoit occupé alors à ramasser des souscriptions pour bâtir une église près de la Nouvelle-York. Lorsqu'il apprit mon malheur, il eut la bonté & la charité de m'offrir en prêt une somme d'argent qu'il avoit entre ses mains, & cela sur ma simple parole, à condition que je la

lui rendrois quand je ferois de retour en Angleterre par le canal de la société pour la propagation de l'évangile dans les pays étrangers. Je n'acceptai point fon offre généreufe, parce que je n'en avois pas befoin ; mais je conferverai une éternelle reconnoiffance de fa bonne volonté.

Je ne dois pas oublier ici les obligations fans nombre que j'ai à fon excellence M. le gouverneur Evans, de même qu'à M. Evans, le commiffaire, de qui j'ai reçu des honnêtetés toutes particulières. Quoique ces meffieurs portent le même nom, ils ne font point de la même famille ; toute la relation qu'il y a entre eux, c'eft qu'ils ont époufé les deux fœurs, filles de M. Moor, receveur des douanes de fa majefté. Le commiffaire vient de retourner à Philadelphie après avoir demeuré près d'un an en Angleterre, à la pourfuite d'un procès qu'il avoit contre le chevalier Guillaume Keith, aujourd'hui gouverneur de la Penfylvanie, au fujet des douanes du roi. A ces diverfes perfonnes qui m'ont honoré de leur protection ou de leur amitié, je dois joindre l'agréable M. Staples, maître à danfer, qui fut le premier étranger de Philadelphie qui me rendit vifite, & dans la compagnie de qui je puis dire que j'ai paffé avec plaifir bien des heures, que

les tristes circonstances où je me trouvois ne pouvoient manquer de me rendre fort ennuyeuses. J'avois perdu une grande partie de mes biens, j'étois en pays étranger, & mes amis, de qui j'aurois pu attendre quelques secours, étoient tous aussi éloignés que l'Angleterre; car pour M. Jones, il étoit trop embarrassé dans ses propres affaires pour que je dusse espérer quelque assistance de sa part. En falloit-il davantage pour jetter un homme dans la dernière mélancolie? Mais les habitans de Philadelphie sont naturellement généreux, & c'est un grand crime parmi eux que de ne pas faire honnêteté aux étrangers: de sorte que si j'étois obligé de vivre hors du pays de ma naissance, je n'hésiterois pas un moment à choisir Philadelphie pour le lieu de ma retraite. C'est là que ceux qui sont opprimés dans leurs biens, ou dans leur conscience, peuvent trouver un asyle assuré, & attendre tranquillement la mort sans craindre la disette.

Au commencement d'août les nouvelles vinrent que la flotte seroit prête à partir de Kakatan vers la fin du même mois, de sorte que je pensai tout de bon à retourner dans ma patrie. Je me joignis à quatre nouveaux compagnons de voyage; & le cinquième d'août nous prîmes congé de nos amis, & de l'aimable ville

de Philadelphie, dont le ſouvenir me ſera toujours cher. Nous louâmes un bateau pour deſcendre la rivière de Delaware, & nous couchâmes la première nuit dans une plantation dont le maître étoit de la connoiſſance de l'un de nous: il nous régala avec la civilité ordinaire aux habitans du pays. Le lendemain nous dînâmes ſur le bateau, & le ſoir nous arrivâmes à Lewis, environ à cinquante lieues de Philadelphie, & à vingt de la mer: nous nous y arrêtâmes trois jours. Cette ville eſt la capitale de la comté de Suſſex, & eſt bâtie ſur la rivière de Hoorkill qui ſe jette dans celle de Delaware. Un peu au deſſus commence la baye de Delaware formée par le cap Guillaume & par le cap Jacques; ce dernier eſt la borne la plus reculée de la Penſylvanie. Pendant que nous ſéjournâmes à Lewis, j'eus la curioſité d'aller dans les bois pour y voir ramaſſer du miel, ce qui eſt permis à tout le monde à cauſe de la grande quantité qu'il y en a; auſſi a-t-on à Philadelphie la meilleure cire d'abeilles pour quatre ſols la livre. Nous y mangeâmes les plus grandes huitres, & les plus grands petoncles que j'aie vus de ma vie; en particulier on nous ſervit des petoncles qui avoient ſix pouces de diametre hors de la coquille, & qui étoient d'ailleurs de fort bon goût: on fait de ces coquillages, &

de quelques autres, une espèce de soupe qui est très-nourrissante & très-bonne. De Lewis nous traversâmes à pied une langue de terre de huit milles de large, qui est entre la rivière de Delaware & la baye de Chesapeak. Par là nous gagnâmes trois ou quatre jours de navigation; ce qui nous fit plaisir, voulant nous rendre au plutôt à Kakatan où nous étions informés qu'il y avoit un navire tout neuf, nommé le Globe d'environ 500 tonneaux, & de 24 pièces de canon, qui vouloit bien prendre des passagers, & qui étoit prêt à partir pour l'Angleterre avec la flotte. Nous avions pris des chevaux pour porter notre petit bagage, pendant que nous marcherions à notre aise. Nous fûmes dîner à une agréable plantation à moitié chemin de notre journée. Nous eûmes d'abord de la peine à parler à deux jeunes filles que nous trouvâmes sur la porte de la maison, parce que nous prenant pour des pirates, elles ne vouloient pas nous écouter; mais à la fin nous en vînmes à bout, & elles appellèrent leur père, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Une de ces jeunes filles s'appercevant que j'avois tiré ma montre pour regarder quelle heure il étoit, me pria de la lui laisser voir, ce que je fis; mais ce fut quelque chose de plaisant que la frayeur qui la saisit lorsqu'elle vint

à la toucher : elle ne pouvoit se persuader que ce ne fût pas quelque animal vivant par la manière dont elle la voyoit marcher, & par le bruit qu'elle lui entendoit faire. Je lui demandai si elle n'avoit jamais vu, ou ouï parler de montre auparavant; elle me répondit que non, excepté que sa sœur lui avoit lu quelque livre où il en étoit parlé. Je ne rapporte ceci que pour faire voir la simplicité & l'innocence des habitans de l'Amérique qui demeurent dans des endroits écartés : ces pauvres filles me dirent encore qu'elles n'avoient été de leur vie, ni l'une ni l'autre, à quatre milles de leur maison, tant elles étoient peu curieuses.

Nous prîmes congé de notre hôte & de sa famille, & nous arrivâmes le soir même à une plantation sur la baye de Chesapeak où nous couchâmes, & où nous fûmes bien régalés. Le lendemain nous cherchâmes un bateau pour nous transporter, à Kakatan ; mais il n'y en avoit point, nous fûmes obligés d'attendre qu'il en entrât quelqu'un dans la baye, ce qui nous arrêta là trois jours, au bout desquels il en vint un par hazard où nous nous mîmes, & en peu d'heures nous nous rendîmes à Kakatan. Ce port n'est autre chose qu'une grande anse où toute la flotte se rend pour mettre à la voile pour l'Angleterre. Il y a quelques mai-

ſons çà & là le long de la baye, qu'on loue fort cher pendant ce tems là. Kakatan eſt ſitué à dix lieues de la mer ſur la rivière de Cheſapeak qui ſépare la Virginie du Maryland. Cette rivière eſt la plus grande de toutes celles qui arroſent les pays de l'Amérique qui rélèvent de l'Angleterre, & celle qu'on peut remonter le plus haut ; elle reçoit pluſieurs autres rivières qui ne contribuent pas peu à la rendre ce qu'elle eſt. Dès que nous fûmes arrivés, nous nous informâmes du vaiſſeau le Globe, & nous eûmes bientôt fait marché avec le capitaine pour ſa grande cabane, dont il nous accommoda à un prix honnête. Nous fîmes proviſion de ce dont nous pouvions avoir beſoin pour le voyage, & le 4 de ſeptembre le chef d'eſcadre arbora le pavillon du départ.

Ce fut pour moi un beau ſpectacle de voir un ſi grand nombre de vaiſſeaux faire voile tous enſemble. Il y en avoit plus de deux cens, outre les quatre navires de guerre qui nous eſcortoient. Nous deſcendîmes la rivière, & à la nuit nous nous trouvâmes vis-à-vis deux caps de Virginie, celui de Henri & celui de Charles qui forment l'embouchure de la baye de Cheſapeak. Le lendemain nous quittâmes le continent faiſant vent arrière, & nous reçûmes ordre du chef d'eſcadre de nous écarter les uns

des autres, de peur de nous heurter pendant la nuit. Nous continuâmes plusieurs jours notre route avec un bon vent; mais le 28 septembre nous fûmes menacés d'un grand orage, nous ridâmes aussi-tôt nos voiles en l'attendant, mais il nous accueillit avec tant de violence, que nous fûmes enfin obligés de faire route avec la seule misaine carguée; & bien nous en prit que notre vaisseau étoit bon, car sans cela nous étions perdus. Notre flotte fut dans un moment dispersée, & nous vîmes périr plusieurs vaisseaux avec tout leur équipage, sans qu'il fût au pouvoir des autres de les secourir. Je commençai alors à craindre que nous n'eussions le même sort, malgré les espérances que le capitaine nous donnoit, fondé sur la bonté & la force de son bâtiment qui, comme c'étoit son premier voyage, étoit effectivement très-bien équippé. Nous fûmes terriblement balotés toute la nuit, & quand le jour parut nous ne pûmes découvrir aucun vaisseau de la flotte, de sorte que nous fûmes obligés de continuer notre route tous seuls, ce qui nous fit faire de nouveau de tristes réflexions. Cependant ce qui nous consoloit, c'est que la tempête étoit appaisée & que nous avions le vent favorable. Le lendemain nous découvrîmes, à notre grande joie, quarante de nos vaisseaux marchands, &

un navire de guerre qui s'étoient rassemblés après l'orage. Lorsque nous les eûmes joints, on nous fit un triste récit de la perte de plus de trente vaisseaux de notre flotte, qui avoient coulé à fond : on avoit seulement sauvé une partie de la cargaison de sept ou huit, avec quelques matelots. Une chose qui contribua beaucoup à ce malheur, ce fut que ces vaisseaux n'étoient point doublés comme ils auroient dû l'être, & qu'ils avoient demeuré dans ces mers quatre mois plus qu'à l'ordinaire, ce qui avoit donné le tems aux vers de s'y mettre.

Cependant le reste de la flotte que la tempête avoit dispersée nous rejoignit, & nous continuâmes tous ensemble notre route avec un bon vent jusqu'à la vue des côtes de France ; mais pendant la nuit nous nous séparâmes, deux autres navires & nous, de notre flotte, si bien que le lendemain matin nous nous trouvâmes absolument seuls. Cela nous mit dans un danger d'autant plus grand, que nous étions tout près d'un pays ennemi. A peine eûmes-nous le tems de nous reconnoître, que nous apperçûmes un vaisseau qui venoit à nous. Nous vîmes bientôt que c'étoit un armateur François ; nous nous assemblâmes pour tenir conseil sur ce que nous devions faire, & quoique nous fussions en très-pauvre état, nous résolûmes de nous préparer

préparer à combattre. Quelques-uns de nos matelots nous conseillèrent de ne point attendre l'ennemi, mais d'aller à sa rencontre pour lui faire croire que nous ne craignions rien. On suivit leur avis, nous fîmes force de voiles, & nous montâmes tous sur le tillac, armés du mieux que nous pûmes. Comme nous avions le dessus du vent, nous portâmes sur l'armateur, résolus en apparence de ne lui faire aucun quartier; ce qui produisit l'effet que nous souhaitions: car dès qu'il vit que nous lui donnions la chasse, il revira de bord, & mit toutes ses voiles au vent pour se sauver, desorte que nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Nous nous sûmes bon gré de notre stratagème, & nous continuâmes tranquillement notre route.

Le 3 de novembre nous découvrîmes l'Angleterre, & cette vue nous fit à tous un plaisir infini. Nous rangeâmes la côte le long de la Manche, dans l'agréable attente de mettre encore une fois le pied dans notre patrie; & le 7 de novembre nous débarquâmes heureusement dans le port de Deal. Nous ne nous y arrêtâmes qu'une nuit, & le lendemain nous louâmes des chevaux pour nous rendre à Cantorbery où nous prîmes une carosse jusqu'à Gravesend. De Gravesend, nous nous mîmes

dans un bateau de paſſage pour Londres; comme nous remontions la rivière, un vaiſſeau marchand qui la deſcendoit tomba ſur nous d'une manière ſi imprévue, que nous fûmes en grand danger de périr. La plupart des paſſagers ſe levèrent, prêts à ſe ſaiſir des cordages du navire pour ſe ſauver; mais par bonheur il paſſa à deux pouces de notre bateau, & ne nous toucha point. Cela me fit penſer à l'incertitude de la vie, & combien il eſt facile de trouver la mort lors même qu'on à échappé aux plus grands dangers, & qu'on ſe croit le plus en ſureté.

Enfin j'arrivai à Londres le 15 de novembre 1710. J'y rendis graces à Dieu des faveurs extraordinaires, & ſans nombre, qu'il m'avoit accordées dans mes voyages. Et c'eſt dans cette grande ville, où je ſuis maintenant établi, que j'eſpère de paſſer le reſte de mes jours ſans m'expoſer davantage aux dangers de la mer.

Fin des Voyages de Robert Boyle.

TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.





